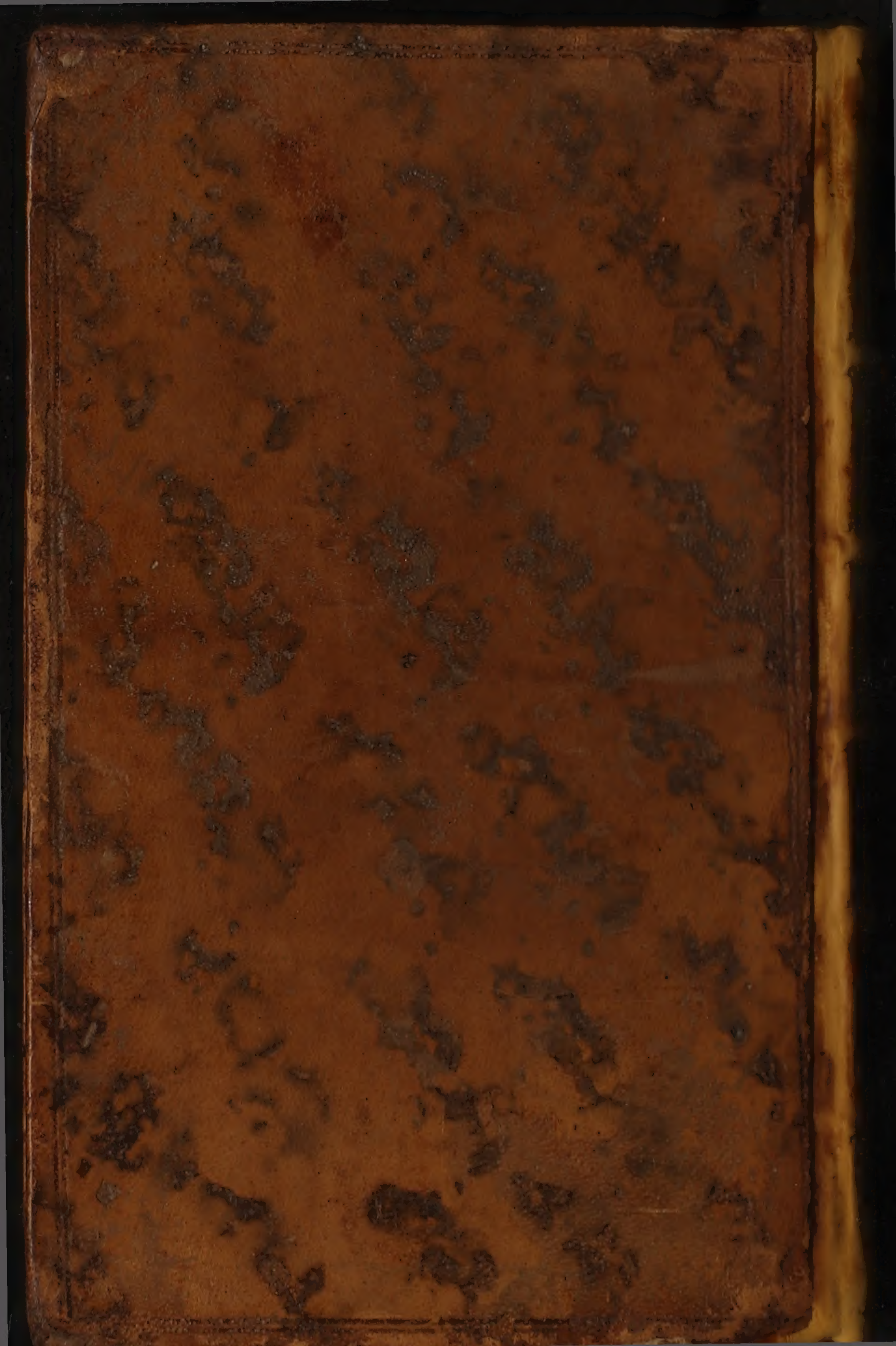


A. 8



Hugh Cecil Earl of Lonsdale.


NATIONAL SPORTING
LIBRARY

GUIDE
DU
MARÉCHAL,

OUVRAGE

CONTENANT une Connoiſſance exacte du Cheval, & la maniere de diſtinguer & de guérir ſes maladies.

ENSEMBLE

UN TRAITÉ DE LA FERRURE qui lui eſt convenable.

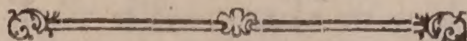
Par M. LAFOSSE, Maréchal des Petites Ecuries du Roi.

Avec des Figures en Taille-douce.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.



M. DCC. LXXI.



A SON ALTESSE

CHARLES EUGENE DE LORRAINE,

PRINCE DE LAMBESC, PAIR ET GRAND ECUYER DE FRANCE, Gouverneur & Lieutenant-Général pour SA MAJESTÉ en la Province d'Anjou, Gouverneur Particulier des Ville & Château d'Angers & du Pont de Cé, & Grand Sénéchal héréditaire de Bourgogne, &c.

MONSEIGNEUR,

Le desir d'être utile m'a fait entreprendre cet Ouvrage, que je ne crains

point d'offrir à un jeune Prince formé ſous les yeux d'une Mere reſpectable, dont les lumières & le diſcernement égalent le rang & la naiſſance. La matière qui eſt traitée & les détails où je ſuis entré paroîtroient faſtidieux à tout autre; mais les connoiſſances que vous acquerez tous les jours, Monseigneur, *vous mettent à portée d'en ſentir l'utilité & d'en connoître les défauts. Heureux ſi mes ſoins & mon travail l'ont rendu digne de votre ſuffrage! Daignez au moins le recevoir comme un tribut de ma reconnoiſſance, & comme un témoignage du profond reſpect avec lequel je ſuis,*

Monseigneur,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

Lafosse.

PRÉFACE.

J'Ai toujours conçu tant de difficulté à mériter le nom d'Auteur, ſi commun aujourd'hui, que ſi la ſeule vanité de l'être étoit le motif qui m'eut fait écrire, je n'aurois jamais rien publié. Comme cette vanité s'attache à tout, s'inſinue dans les motifs les plus purs, la ſimplicité de mes vues n'empêchera peut-être point qu'on ne me ſoupçonne de n'en être pas plus exempt que les autres; je ne puis en tout cas en tirer beaucoup d'un Ouvrage qui n'eſt qu'utile & fait principalement pour les gens du métier. Au reſte, il ſuffira d'expoſer les raiſons qui m'ont porté à écrire, pour faire au moins approuver & l'objet de mon travail & les efforts de mon zèle.

1°. Je n'ai rien lu de ſatisfaiſant dans les Auteurs qui ont écrit ſur la Maréchallerie; ils ſont remplis d'idées vagues, de raiſonnemens faux, d'opinions abſurdes, de ſyſtêmes, ſuperſtitieux, & d'une doctrine dangereuſe; ce qui peut s'y trouver de bon eſt tellement noyé, qu'il n'eſt pas poſſible d'en tirer beaucoup de fruit.

2°. Le défaut de connoiſſance en cette matière faiſant commettre beaucoup de fau-

tes, également honteuses pour la Profession & funestes aux Particuliers, j'ai cru devoir employer mes soins à éclairer ceux qui ont besoin de lumieres.

3°. Je n'ai pû voir sans chagrin qu'un grand nombre de Seigneurs fussent séduits tous les jours par les fausses promesses de prétendus possesseurs de secrets, qu'ils honorent de leur confiance ; & j'ai voulu les prémunir contre l'imposture & la charlatanerie

4°. Enfin je n'ai pû refuser d'obéir à des personnes de la plus grande considération, qui m'ont engagé à publier les recherches que j'ai faites sur l'Art du Maréchal.

Je ne cherche donc point ici à établir ma réputation aux dépens de qui que ce soit, ni à décrier mes Confreres, en relevant leurs fautes ; je ne cherche au contraire que leur amitié, & j'espére l'obtenir par les efforts que j'ai faits pour répandre quelques lumieres sur l'Art qui m'est commun avec eux. Si quelquefois je suis obligé d'exposer les erreurs des Anciens & des Modernes, c'est dans la seule vue d'instruire, & non pour le plaisir malin de critiquer. Ce que je dis, en parlant des fautes qui se commettent journellement, ne tombe sur personne en particulier ; je n'attaque que les mauvaises pratiques de la Ma-

réchallerie, non les Maréchaux. Je ſais d'ailleurs que ceux de Paris ſont éclairés dans leur Profeſſion, & irréprochables dans leur méthode.

Comme c'eſt ſur-tout pour les jeunes Maréchaux & pour les Aſpirans à la Profeſſion que j'ai travaillé, je me ſuis appliqué à me rendre intelligible, & à mettre les choſes à leur portée. Je ſerai court, pour ne pas rebuter les Commençans; d'ailleurs je me propoſe de donner par la ſuite quelque choſe de plus étendu. Ainſi la clarté, la ſimplicité, l'exactitude & la préciſion font tout le mérite de cet Ouvrage; & je n'ai point d'autres prétentions. La Maréchallerie eſt encore, pour ainſi dire, dans ſon enfance; elle a plus beſoin de nourriture & de force que d'ornemens.

Après la Médecine & la Chirurgie, la Maréchallerie eſt ſans contredit la Profeſſion la plus utile à l'Etat, puiſqu'elle a pour objet la conſervation du Cheval l'animal dont l'homme tire les ſervices les plus réels & les plus importans. L'éloge du Cheval entraîne néceſſairement celui de la Maréchallerie : mais il a été fait par tant d'habiles gens, qu'il n'y a plus rien à déſirer ſur cette matiere; & ce que je pourrois dire ſeroit fort au-deſſous de ce qu'on a dit avant moi.

L'utilité de la Maréchallerie eſt d'ailleurs d'une telle évidence, qu'il ſeroit bien ſuperflu de vouloir démontrer une vérité dont tout le monde eſt convaincu. Le ſeul but que je me propoſe eſt de la tirer, autant qu'il dépendra de moi, des ténébres ou elle eſt plongée, c'eſt-à-dire, d en réformer les abus, & de la réduire à des regles, à des principes certains, par le moyen deſquels on puiſſe parvenir ſurement & facilement à la guériſon de l'animal qui en eſt l'objet.

Le moyen le plus sûr de conduire la Maréchallerie au degré de perfection où ſont parvenus tous les autres Arts qui fleuriſſent en France, ce ſeroit l'établiſſement d'une Ecole de Maréchallerie, où les Maréchaux puſſent recevoir les principes & les connoiſſances qui regardent leur état. On y formeroit des Eleves, à qui l'on enſeigneroit l'anatomie du Cheval, la nature, les cauſes & les ſignes des différentes maladies auxquelles il eſt ſujet, les remédes propres à les combattre; on leur montreroit le ſiége des maladies, par l'ouverture des corps. En ſacrifiant quelques Chevaux, pour faire des expériences de certains remédes, on parviendroit infailliblement à en découvrir pour des maladies que l'on a regardées juſqu'à préſent comme incurables. Cette Ecole fourniroit dans le be-

ſoin à chaque Régiment de Cavalerie des Eleves inſtruits, dont on a grand beſoin; & à chaque Province, des Maréchaux dignes de la confiance du Public.

Toutes les connoiſſances qu'on peut acquérir dans la Maréchallerie, ſont fondées ſur la connoiſſance des parties qui compoſent le Cheval; or, l'Hyppotomie ou l'Anatomie en eſt la baſe; c'eſt l'Anatomie qui nous conduit à la connoiſſance intime des maladies, à celle de leur ſiége, de leur nature & de leurs cauſes. D'après cette vérité, que j'ai reconnue de bonne heure, je me ſuis livré tout entier à cette partie fondamentale.

Comme perſonne n'a donné aucune deſcription exacte des parties qui compoſent le Cheval, en faiſant ce petit Ouvrage je me ſuis interdit la lecture des Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere. Pour ne rien produire que d'exact, j'ai voulu examiner chaque partie par moi-même. Les parties du Cheval ne différent de celles de l'homme que par la ſituation, la figure & le volume: il eſt de même compoſé de fibres, de nerfs & de vaiſſeaux, dont la méchanique eſt entierement ſemblable à la nôtre. Je me ſuis donc appliqué d'abord à l'Anatomie, ou, pour mieux me faire entendre, à connoître la ſtructure de l'homme;

j'ai ſuivi pluſieurs années le célébre Mr. Ferrein. J'ai paſſé de l'Anatomie humaine à celle du cheval ; j'en ai examiné attentivement chaque partie ; j'ai comparé les parties de l'homme avec celles du cheval, &, par ce travail, je crois être parvenu à une connoiſſance exacte de l'Hyppotomie. Je m'étois d'abord propoſé d'en donner un Traité complet ; je me ſuis reſtreint à l'Abrégé que j'ai mis au commencement de cet Ouvrage. De plus, pour ne point ſurcharger la mémoire des Commençans, ni les rebuter par trop de détails, je n'y ai fait entrer que ce qui m'a paru indiſpenſablement néceſſaire au Maréchal; j'ai retranché tout ce qui pouvoit répandre quelqu'obſcurité ou être inutile ; & je me réſerve à donner quelque jour un Corps d'Hyppotomie.

Mon ouvrage eſt diviſé en cinq Parties. La premiere comprend l'Hyppotomie ou l'Anatomie du cheval, précédée de la dénomination des parties extérieures de l'animal, & d'une Table qui ſert d'explication aux chiffres du Tableau que j'en mets ſous les yeux.

J'expoſe dans la ſeconde Partie les erreurs des anciens & des Modernes ſur la connoiſſance du cheval, & les fraudes des Charlatans.

Je traite dans la troisieme des maladies internes. Ici ; comme les Chevaux ne peuvent expliquer ce qu'ils sentent, ni seulement indiquer le siége du mal, la connoissance n'en est jamais évidente ; on est donc obligé de les traiter sur des simples conjectures. Or la meilleure pratique est celle qui est fondée 1°. sur les observations les plus exactes & les plus suivies. 2°. Sur l'usage des remédes les mieux approuvés par les succès. Mon Pere s'est appliqué à faire un Recueil d'Observations sur toutes les maladies des Chevaux. C'est d'après lui, d'après ma propre expérience que j'en vais traiter.

Je parle dans la quatriéme Partie des maladies externes, des opérations les plus essentielles, & des maladies des yeux. Les procédés que je donne sur les maladies, je les ai tirés de la Chirurgie, & je les ai pratiqués moi-même. J'ai fait plusieurs cours d'opérations, & j'ai long-tems assisté aux pansemens des Hôpitaux, afin de fonder mon Hyppiatrique ou ma Médecine du Cheval, sur la meilleure théorie & sur la plus saine pratique.

Cet Ouvrage est terminé par un Traité de la Ferrure. Je commence ici par démontrer les défauts des différentes Ferrures qui sont usitées en différens Pays ;

ensuite j'en établis une que je crois être préférable à toutes celles qu'on a pratiquées jusqu'à présent. J'y joins les Ferrures particulieres qu'il faut mettre en usage en différens cas, suivant le besoin. Comme le pied est la partie qu'il est le plus important de connoître, parce qu'elle est une des plus sujettes aux maladies, je me suis attaché à en donner une description exacte.





GUIDE DU MARÉCHAL



INTRODUCTION.



DU CHEVAL CONSIDÉRÉ EXTÉRIEUREMENT.

COMME toutes les parties du cheval ſont ſujettes aux maladies, il eſt à propos de donner la dénomination de chaque partie extérieure, afin de mettre tout le monde en état de connoître, nommer, déterminer & montrer l'endroit affecté. C'eſt pourquoi je vais donner la diviſion des parties du cheval conſidéré extérieurement : j'y joindrai le tableau du cheval avec des chiffres ſur chaque partie, & une Table pour les expliquer.

Dénominations des parties extérieures du Cheval.

Le cheval, conſidéré extérieurement, ſe diviſe en avant-main, en corps & en arriere-main.

L'avant-main eſt compoſée de la tête, du col, du garrot, du poitrail, & des jambes de devant.

Dans la tête on conſidére la nuque, le toupet,

les oreilles, les tempes, le front, le zigoma, les ſaliéres, les yeux (dans leſquels on diſtingue le grand & le petit angle, les paupieres, les cils & l'onglet), le chanfrein, les joues, les naſeaux, la bouche, la lévre ſupérieure, la lévre inférieure, la commiſſure des lévres, les avives ou glandes parotides, la machoire inférieure, le menton & la ganache.

Le col comprend la criniere & le goſier.

Le poitrail eſt formé du devant de la poitrine & de la foſſette.

Les jambes de devant ſont compoſées chacune de l'épaule, du bras, du coude, de l'avant-bras, de la chataigne, du genou, du canon, du tendon appellé vulgairement nerf, du boulet, du fanon, de l'ergot, du paturon, de la couronne, de la muraille, de la pince, des quartiers, des talons, de la ſolle de la pince, de la ſolle des talons, & de la fourchette.

Le corps eſt compoſé de la poitrine & du ventre.

La poitrine eſt compoſée du dos & des côtes.

Le ventre eſt compoſé des reins, des flancs, de la verge & du fourreau dans les chevaux, & des mammelles dans les jumens.

L'arriere-main comprend la croupe, les hanches, les feſſes, le tronçon de la queue, le fouet de la queue, l'anus, le vagin dans les jumens, les aines, la cuiſſe, le plat de la cuiſſe, le graſſet, la jambe, le jarret, la chataigne, le canon, le boulet, le fanon, l'ergot, le paturon, la couronne, la muraille, la pince, les quartiers, les talons, la ſolle de la pince, la ſolle des talons, & la fourchette.

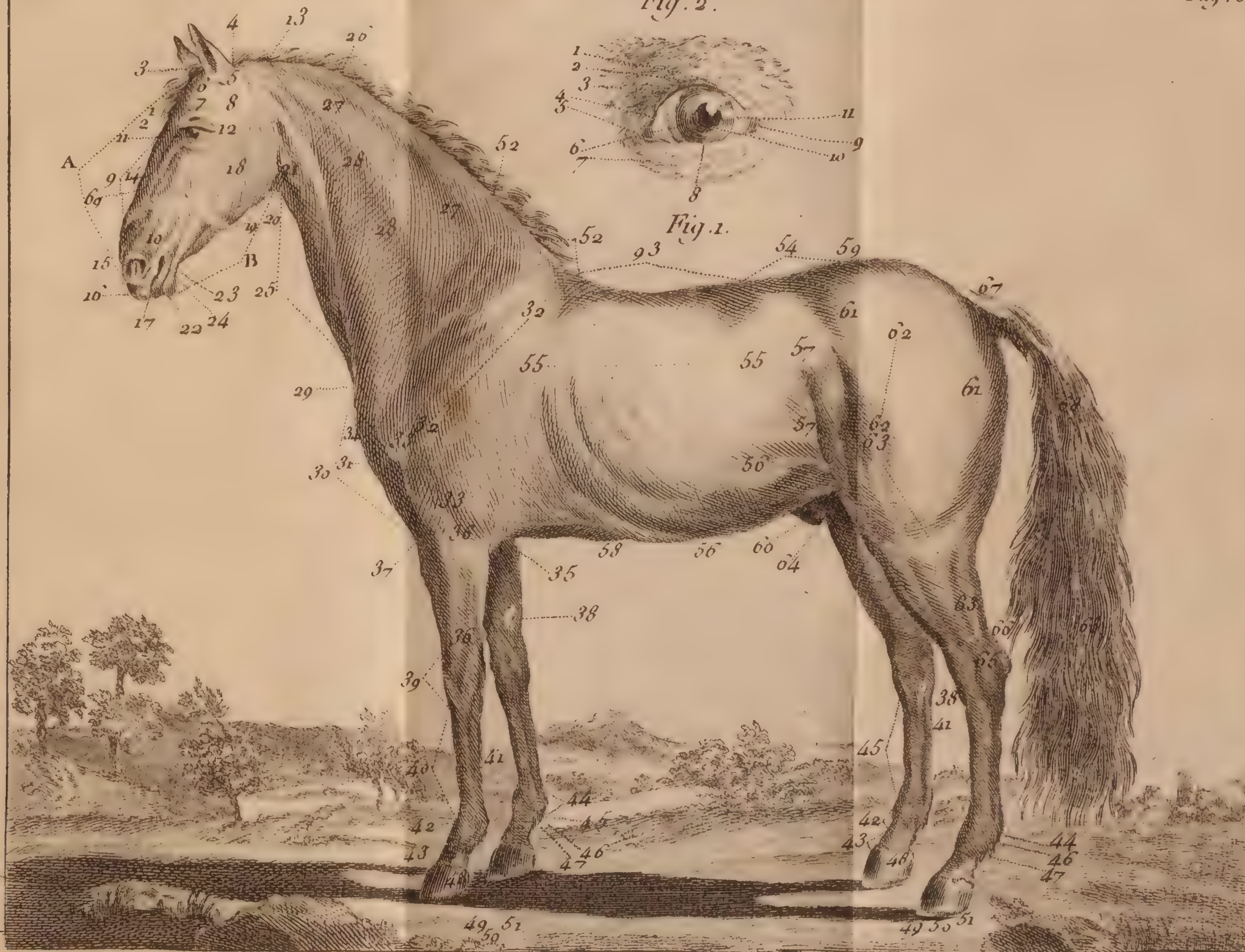


Fig. 2.
Fig. 1.
A
B

TABLE

POUR SERVIR D'EXPLICATION
aux chiffres du Tableau du Cheval.

FIGURE PREMIERE.

A la Machoire ſupérieure.

LE Front.	2
Le toupet.	3
La nuque.	4
L'oreille.	5
Les tempes.	6
Les ſalieres.	7
Le zigoma.	8
Le chanfrein.	69
Le conduit du nez.	9
Les naſeaux.	10
Le grand angle de l'œil.	11
Le petit angle de l'œil.	12
La paupiere ſupérieure.	13
La paupiere inférieure.	14
Le bout du nez.	15
La lévre ſupérieure.	16
La bouche.	17

B La Mâchoire inférieure.

La joue.	18
La ganache.	19
L'angle de la machoire inférieure.	20
Les glandes parotides ou avives.	21
La levre inférieure.	22
Le menton.	23

La

FIGURE II.

DE LA DIFFÉRENCE DES POILS

Et des marques naturelles des Chevaux.

Il n'est personne qui ne connoisse les poils du cheval, ainsi je ne le définirai point ; & sans marrêter à leur origine, leur structure & leur accroissement, je passerai à la variété de leur couleur. Pour la désigner on se sert du terme de poil, c'est un usage établi ; au-lieu de dire qu'un chaval est de telle couleur, on dit, il est de tel poil ou de telle robe.

Les poils se divisent en simples & en composés. Les simples sont ceux qui ont la même couleur,

c'eſt-à-dire, une couleur uniforme ; les poils compoſés ſont ceux qui ſont de différentes couleurs.

Je commence par le cheval bai ; le poil bai eſt celui qui approche de couleur d'une châtaigne : c'eſt un poil très-commun ; ſes nuances varient beaucoup ; on en diſtingue de pluſieurs eſpèces, le bai clair, le bai doré, le bai ſanguin, le bai à miroir, le bai châtain & le bain brun.

Le bai brun eſt préciſément un poil noir, mal teint ; le cheval a des marques rouges au nez ; aux flancs & au bas des feſſes, & l'on dit alors, marqué de feu.

Le bai châtin eſt de la couleur de la châtaigne.

Le bai à miroir ou mirouetté, ſe connoît à des marques plus claires & plus brunes, qui ſe trouvent ſur le dos & ſur la couronne du cheval, & qui forment, pour ainſi dire, des ondes ſur le reſte du poil ; il y a certains chevaux noir-jais, certains chevaux gris, ſur qui on obſerve ces ſortes de marques ; ce qui contribue beaucoup à la beauté de leur robe.

Le bai ſanguin approche de la couleur de la cériſe ou de l'écarlate.

Le bai doré tire ſur le jaune.

Le bai clair ou peu foncé.

Le poil alſan eſt celui qui tire ſur le roux ou ſur la canelle. Il en eſt de pluſieurs ſortes : l'alſan clair eſt blond ou doré ; lorſque les crins ſont blancs ou de la même couleur, on l'appelle alſan poil de vache ; alſan lavé, quand le poil eſt pâle & non roux. L'alſan brûlé eſt obſcur & brun, les extrêmités & les crins ſont noirs ; il y en a qui ont les crins & la queue blanche. L'alſan cériſe eſt le plus roux de tous.

Le poil gris eſt un mêlange de blanc & de noir ; ce poil varie auſſi beaucoup. On le diſtingue en gris

pommelé, qui ſe reconnoît à de grandes marques blanches & noires, moins foncées que le reſte du poil, parſemées ſur le corps & ſur la croupe; en gris brun, lorſqu'il y a plus de noir que de blanc, & qu'il y a moins de blanc que de gris ſale. Pluſieurs chevaux de ce dernier poil ont les crins blancs & en ſont d'autant plus agréables. S'il ſe trouve du poil bai parmi les gris, on l'appelle gris vineux ou ſanguin. Le fond du poil eſt-il d'un blanc luiſant mêlé d'un gris vif, on l'appelle gris argenté; apperçoit-on par-tout le corps un grand nombre de petites taches rouges ou noires, parſemées aſſez régulierement ſur un poil blanc, on appelle ce poil, gris truité, tigré ou moucheté; approche-t'il de la couleur d'une grive, on l'appelle gris tourdille & gris étourneau s'il eſt de la couleur de cet oiſeau.

Le gris ſouris reſſemble à la peau de cet animal. Il y en a qui ont les jambes & les jarrets rayés de noir; d'autres ont ſeulement une grande raie ſur le dos; quelques-uns ont le crins plus ou moins noirs, ainſi que la queue.

L'iſabelle eſt un poil plus jaune que blanc; ſes nuances varient; elles ſont plus claires ou plus foncées, il y en a qui ont les crins & les extrêmités noires, & une raie noire le long du dos, comme les mulets.

Le ſoupe-de-lait eſt un poil plus blanc que jaune, mais qui participe de ces deux couleurs.

Le poil louvet, ainſi nommé de la reſſemblance qu'il a avec celui des loups, eſt un iſabelle roux mêlé avec un iſabelle plus foncé; quelques-uns des chevaux de ce poil ont une raie noire ſur le dos, & ont les extrêmités noires.

Le poil de cerf reſſemble aſſez au poil de cet animal; c'eſt une couleur fauve; ces ſortes de chevaux ont ſouvent une raie noire, de même que les extrêmités & les crins.

Le poil pie eſt un fond blanc mêlé de grandes taches de poil noir, alſan ou bai, ce qui fait appeller le cheval, pie noir, pie alſan, pie bai.

Le poil gris, mêlé de taches bleuâtres, eſt celui qu'on appelle porcelaine, parce que ce poil approche de la couleur de ces ſortes de vaſes.

Les chevaux dont le poil eſt exactement d'une même couleur, ſans aucun mélange, ni marque d'aucune autre, ſont appellés zains.

Si on apperçoit du poils blanc, ſemés çà & là, ſur quelqu'endroit du corps, ſur-tout aux flancs des chevaux noirs, bais, ou alſans, on les appelle rubicans

Le poil mêlé de blanc, gris & bai, s'appelle rouan; ſi le poil bai eſt plus vif, plus doré & en plus grande quantité, pour lors c'eſt un rouan vineux, & ſi le cheval a les extrémités & la tête noire, on le nomme cap de more.

Le poil blanc; il y a des chevaux qui naiſſent avec ce poil, & d'autres qui deviennent blancs par la vieilleſſe, ce qui eſt ordinaire aux chevaux gris.

Le poil noir; il y en a de deux ſortes: l'un mal teint, parce qu'on y apperçoit une couleur rouſſâtre; l'autre noir-jais ou jayet, celui-ci eſt plus foncé & d'un très-beau noir, mais le premier eſt le plus commun.

Il faut convenir qu'il eſt difficile de faire ſentir la différence de ces couleurs; l'uſage & l'œil en apprennent plus que toutes les définitions qu'on pourroit en donner.

Les marques naturelles des cheveux, ſont l'étoile ou la pelotte, l'épi, le chanfrein & la balſane.

L'étoile ou la pelotte, eſt une marque blanche placée au-deſſus des yeux, ſur le front du cheval.

L'épi ou molette, eſt un poil rebrouſſé ou tourné

à contre-ſens, ou bien une eſpéce de poil friſé.

L'épée romaine, eſt un épi ou molette aſſez rare, elle eſt placée le long & au-deſſus de l'encolure; elle ſe trouve quelquefois d'un ſeul côté, quelquefois des deux.

Le cheval qui a le chanfrein blanc, eſt celui qui a le devant de la tête, depuis les yeux juſqu'au nez, recouvert de poils blancs, on l'appelle belleface. Si le blanc deſcend juſques ſur la lévre ſupérieure, on dit que le cheval boit dans ſon blanc.

La balſane, eſt une marque blanche ſur les jambes du cheval, autour du canon ou d'une partie ſeulement.

Le cheval balſan, eſt celui qui a une ou pluſieurs jambes blanches.

Si, à l'endroit où le poil blanc ſe termine, on apperçoit des irrégularités en forme de ſcie, c'eſt une balſane dentelée, & ſi elle eſt mouchetée de noir, on l'appelle herminée.

Si le cheval a deux pieds blancs du même côté, on l'apelle travat; & s'il a les deux pieds blancs, l'un de devant & l'autre de derriere & d'un côté oppoſé, on l'appelle traſtravat.

De la Connoiſſance de l'Age du CHEVAL.

Le moyen le plus ſûr & le plus particulier de connoître l'âge du cheval, c'eſt l'inſpection des dents.

Les dents ſont, comme tout le monde ſait, ces petits os qui garniſſent le bord alvéolaire des deux machoires. Ce ſont les parties les plus blanches & les plus dures du ſquélette.

Elles ſont au nombre de quarante dans les chevaux, & de trente-ſix dans les jumens; elles ſont logées dans des cavités appellées alvéoles, comme des chevilles dans des trous.

On les divise en incisives, en crochets & en molaires ou machelieres ; les premieres se divisent en dents de la pince, en mitoyennes & en coins ; chaque machoire a deux dents de la pince, deux dents mitoyennes, deux coins, deux crochets & douze machelieres.

Chaque dent se divise en deux parties, savoir, le corps & la racine ; le corps est la partie que l'on voit, & qui est séparée de la racine par un petit cercle presque insensible, où se termine la racine de la dent. La racine est deux tiers plus enchassée que le corps ; les dents de la pince & les crochets sont d'une figure pyramidale, & les molaires, quarrées. Les dents de la pince & les crochets n'ont qu'une racine ; les dents molaires n'en ont qu'une de même ; mais elles se bifurquent, & paroissent former cinq à six petites racines ; à chaque racine se trouve un trou qui laisse passer une artére, une veine & un nerf pour la nourriture de la dent.

Formation des Dents.

Les dents dans leur premier état de formation, sont mucilagineuses, d'une couleur jaune, recouvertes par une forte membrane, qui, venant à s'ossifier, forme le commencement de la dent, de façon qu'elles se forment dans leur circonférence premierement & non pas dans leur contre, comme le disent quelques Auteurs. La partie de la dent qui se forme la premiere, est l'émail qui paroît être formé au bout de six semaines, & qui prend de l'accroissement & de la consistance vers le quatrieme mois, dans le ventre de la mere. Les dents étant en partie formées, restent enfermées dans leurs alvéoles jusques vers les dix ou douze premiers jours de la naissance du poulain : pour lors la membrane

qui les revêt, se déchire, & il en paroît quatre, deux en haut & deux en bas, qui sont les deux de la pince. Les mitoyennes paroissent un mois, six semaines après; les coins viennent trois ou quatre mois ensuite, plus ou moins; cela varie. Le cheval reste dans cet état jusqu'à l'âge de deux ans & demi, trois ans; pour lors les quatre premieres dents de lait tombent & font place à quatre autres, qu'on appelle pareillement les pinces: à trois ans & demi, quatre ans, les mitoyennes tombent, & il en vient quatre autres, appellées de même mitoyennes: à quatre ans & demi, cinq ans, les coins tombent, & font place à quatre autres, nommées aussi les coins: ce qui forme les dents de cheval.

La différence qu'il y a entre les dents de lait & celles de cheval, est que les premieres sont d'un blanc clair, qu'elles sont pleines, & que leur racine est creuse, au-lieu que celles de cheval sont creuses au-dehors & pleines, & se terminent en pointe à leurs racines; à quatre ans & demi, assez souvent à cinq ans, les crochets percent; rarement percent-ils à trois ans & demi.

La connoissance de l'âge peut se tirer de toutes les dents; mais les coins & les crochets de la machoire inférieure, sont celles auxquelles on doit principalement s'attacher.

A cinq ans, les coins ne forment qu'un petit cercle d'émail en dehors; le dedans de la dent est plein de chair recouverte de la gencive: les crochets sont un peu élevés, & forment une pointe aigue. A cinq ans & demi, les coins paroissent se renverser en dedans, pour former la muraille interne de la dent, les crochets commencent à laisser appercevoir deux petites cannelures en-dedans. A six ans, la muraille de la dent est formée intérieurement ou presque formée, & la dent est creu-

ſe ; ſa muraille extérieure eſt ſilonnée inégale. Le crochet ſe trouve formé à ſix ans & demi ; le coin commence à ſe remplir ; la muraille interne a pris plus d'épaiſſeur, ainſi que l'externe : les inégalités néanmoins ſubſiſtent ; les crochets, de même ſont toujours aigus. Le cheval reſte dans cet état, juſqu'à l'âge de ſept ans & demi, huit ans : quelque fois à ſept, les dents commencent à changer de forme ; les coins s'uſent, ainſi que les autres dents ; le peu de vuide diſparoît pour l'ordinaire, quoiqu'il y ait des chevaux qui les ont toujours creuſes, ce que l'on appelle bégut ; les cannelures s'effacent, les gencives ſe retirent & font paroître la dent plus longue ; & comme ſi elle plongeoit en avant, le crochet s'émouſſe & s'arrondit. Le tartre ſe met ſouvent aux dents : plus l'animal avance en âge, plus ces ſignes ſont ſenſibles. L'uſage de voir les chevaux fait aſſez connoître l'âge qu'ils ont, paſſé huit ans.





GUIDE DU MARÉCHAL



PREMIERE PARTIE.

L'HIPPOTOMIE EN GÉNÉRAL.

LE CHEVAL eſt composé de parties dures & de parties molles ; les premieres ſervent de baſe aux dernieres.

Les parties dures ſont les os ; les molles ſont les chairs ; c'eſt à la connoiſſance de ces parties que l'on a donné le nom d'Hippotomie.

L'Hippotomie ſe diviſe en oſtéologie & en ſarcologie.

L'oſtéologie eſt la connoiſſance des os.

La ſarcologie eſt la partie de l'Hippotomie qui traite des parties molles.

La ſarcologie ſe diviſe en miologie ; en angéologie, en nevrologie, en ſplanchnologie & en adénologie.

La miologie traite des muſcles.

L'angéologie traite des vaiſſeaux.

La névrologie traite des nerfs.

La ſplanchnologie traite des viſceres.

L'adénologie traite des glandes.



CHAPITRE PREMIER.

DE L'OSTÉOLOGIE.

L'Os eſt une partie blanche, ſolide & élaſtique, qui ſert d'appui & de ſoutien aux autres parties du corps.

L'aſſemblage des os s'appelle ſquélette.

Le ſquélette eſt naturel ou artificiel. Naturel, quand les os ſont attachés enſemble par leurs propres ligamens; artificiels, lorſque les os ſnot attachés enſemble par des liens artificiels, comme le fil d'archal, &c.

On diviſe la ſquélette en tête, en tronc & en extrêmités.

La tête comprend la machoire ſupérieure & la machoire inférieure.

Le tronc eſt compoſé de l'épine, du thorax & du baſſin.

Les extrêmités comprennent les jambes de devant & les jambes de derriere.



ARTICLE PREMIER.

De la Tête.

ON diviſe la tête en machoire ſupérieure & en machoire inférieure.

La machoire ſupérieure comprend le crâne & la face.

Le crâne eſt une boëte oſſeuſe, formée par l'aſſemblage de onze os; ces os ſont les frontaux, l'occipital, les pariétaux, la partie écailleuſe des temporaux, la partie pierreuſe des temporaux, ou au-

trement appellée la roche, le ſphenoïde & l'ethmoïde.

La face eſt compoſée de treize os, qui ſont les os du nez, les os du grand angle, les os de la pomette, les os maxillaires ſupérieurs ou poſtérieurs, les os maxillaires inférieurs ou antérieurs, les os palatins & le vomer.

Tous ces os, ainſi que ceux du crâne, s'uniſſent entre eux dans les vieux chevaux, de façon que la machoire ſupérieure ſemble n'être formée que d'une ſeule piéce.

La machoire inférieure eſt formée de deux os dans les poulains, & d'un ſeul dans les vieux chevaux.

Chaque machoire eſt ornée de vingt dents.

Ces dents ſe diviſent en dents inciſives, en crochets, & en machelieres ou molaires.

Les inciſives ſe diviſent en pinces, en mitoyennes & en coins.

Les pinces ſont au nombre de deux, elles ſont ſituées en devant au milieu des autres.

Les mitoyennes ſont au nombre de deux, une de chaque côté; elles ſont ſituées entre les coins & les pinces.

Les coins ſont au nombre de deux, un de chaque côté.

Les crochets ſont ſur les côtés, éloignés des inciſives & des machelieres, & ſont au nombre de deux, un de chaque côté.

Les machelieres ſont placées ſupérieurement, & ſont au nombre de douze, ſix de chaque côté, & quelquefois treize

Remarquez que les jumens n'ont ordinairement point de crochets; je dis ordinairement, parce qu'il y a des jumens qui en ont.

Il ſe trouve encore entre les deux branches de

la machoire inférieure, un os qu'on appelle os hyoïde, c'est un os propre à la langue.



ARTICLE SECOND.

Du Tronc.

LE tronc est composé de l'épine, du thorax & du bassin.

L'épine est une colonne osseuse, composée de trente-un os appellés vertébres.

Les vertébres se divisent en vertébres du col ou cervicales, en vertébres du dos ou dorsales, & en vertébres des lombes ou lombaires.

Les vertébres du col sont au nombre de sept; celles du dos sont au nombre de dix-huit, & celles des lombes au nombre de six.

A l'extrêmité de l'épine se trouve on os appellé os sacrum, il est composé de cinq piéces dans les poulains, & d'une seule dans les vieux chevaux.

Le queue est formée de dix-sept & quelquefois de dix-huit os, dont les trois ou quatre premiers ressemblent aux vertébres.

Le thorax est composé du sternum & des côtes.

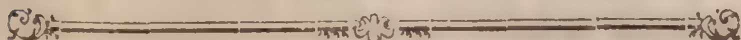
Le sternum est une piéce en partie osseuse & en partie cartilagineuse, située à la partie inférieure du thorax, composée de six os dans les jeunes chevaux, & d'un seul dans les vieux.

Les côtes sont au nombre de trente-six, dix-huit de chaque côté: on les distingue en vraies & en fausses.

Les vrais sont celles dont le cartilage répond au sternum.

Les fausses sont celles dont le cartilage va répondre au cartilage des vraies côtes.

Le bassin est formé de six os, trois de chaque côté, ces os sont l'ileum en devant, l'ischium postérieurement & le pubis inférieurement : ces trois os ne forment qu'une piéce dans les vieux chevaux.



ARTICLE TROISIEME.

Des Extrêmités.

LES jambes de devant & celles de derriere forment les extrêmités.

La jambe de devant, est composée de l'épaule, du bras, de l'avant-bras, du genou, du canon, du boulet, du paturon, de la couronne & du pied.

L'épaule, est composée d'un seul os plat, appellé *paleron ou omoplate.*

Le bras est formé d'un seul os, appellé *humerus.*

L'avant-bras est formé de deux os appellés, l'un *cubitus* ou coude, l'autre *radius* ou rayon, ces deux os ne forment plus qu'un seul os, dans les chevaux de huit ou neuf ans.

Le genou, est formé de six os, de figure irréguliere, qui n'ont point de nom particulier. Derriere le genou, se trouve un os concave, hors de rang, que j'appelle *os crochu.*

Le canon est formé de trois os : l'un antérieur, & le plus considérable se nomme os du *canon* : les deux autres sont placés postérieurement, & ont la forme d'un stilet ; je les appelle, à raison de leur figure, *os stiloïdes.*

Le boulet, est formé de deux petits os triangulaires : situés derriere l'os du canon, à sa partie inférieure ; ces deux os ont à peu près le même usage que la rotule.

Le paturon, eſt formé d'un ſeul os, appellé os du *paturon.*

La couronne, eſt formée d'un ſeul os, appellé *os coronaire.*

Le pied eſt formé de deux os, de l'os du pied & de l'os de la noix.

Des extrêmités poſtérieures.

La jambe de derriere, eſt compoſée de la cuiſſe, du graſſet, de la jambe, du jarret, du canon, du boulet, du paturon, de la couronne & du pied.

La cuiſſe eſt formée d'un ſeul os, nommé *femur.*

Le graſſet eſt formé d'un petit os, nommé os quarré ou rotule.

La jambe eſt formée de deux os, dont un plus conſidérable eſt nommé *tibia*, & l'autre plus petit, ſitué à côté, eſt appellé peroné.

Le jarret, eſt formé de ſix os, dont deux plus conſidérables ſont nommés, l'un, l'os du *Jarret*, l'autre l'os de la *poulie.* Les quatre autres n'ont point de nom particulier.

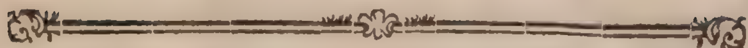
Le reſte de la jambe de derriere, eſt ſemblable à celle de devant. Le canon, eſt formé de trois os; le boulet de deux; le paturon d'un ſeul; la couronne d'un ſeul, & le pied de deux, de même que dans les extrêmités de devant.

Si l'on veut ſavoir combien il y a d'os dans le ſquélette du cheval, il eſt facile de s'en inſtruire;

Il y en a 24, à la tête.
87, au tronc.
82, aux extrêmités.

Ce qui fait 193.

Et ſi l'on veut conter les quarante dents, les quatre cornets du nez & les huits oſſelets de l'ouie, le nombre ſe montera à 245.



ARTICLE QUATRIEME.

Des os en général.

IL y a cinq choſes à conſidérer dans les os en général ; leur conformation, leur ſubſtance, leur uſage, leur connéxion & leur mouvement.

De la conformation.

On entend par conformation, tout ce qui paroît extérieurement ſur la ſurface de l'os, ſans le caſſer, comme la couleur, la figure, les éminences & les cavités.

La couleur des os eſt rouge dans les poulains, & blanche dans les chevaux.

Quant à la figure, les uns ſont ronds, les autres plats, les autres larges ; il y en a de longs, de quarrés, il y en a d'une figure irréguliere.

De leur Volume.

A l'égard du volume, les uns ſont gros, les autres petits, les autres ſont épais, les uns ont beaucoup d'étendue, les autres n'en ont que très-peu.

De leur Eminence.

Les éminences, ſont des élévations plus ou moins conſidérables que l'on remarque ſur la ſurface des os.

Il en a de deux ſortes ; les unes ſe nomment apophiſes, les autres épiphiſes.

Les apophiſes ſont des éminences qui ne font qu'un même corps avec l'os.

Les épiphiſes, ſont des éminences ſoudées avec

l'os, de maniere qu'on peut les en ſéparer ; elles ne ſe trouvent que dans les poulains ; dans les chevaux, elles ne ſont qu'un même corps avec l'os, dont elles ſont inſéparables-

Les apophiſes prennent différens noms, à raiſon de leur figure, de leur ſituation & de leur uſage ; à raiſon de leur figure, on les appelle tête, condile, tuberoſité, crête & épine.

La tête, eſt une petite éminence, qui a une figure arrondie.

Le condile, eſt une tête applatie.

La tubéroſité, eſt une ſaillie raboteuſe.

La crête, eſt une éminence en dos d'âne.

L'épine, eſt une éminence qui forme une pointe.

On les appelle encore ſtiloïdes, lorſqu'elles reſſemblent à un ſtilet, maſtoïdes, lorſqu'elles reſſemblent à un mammelon, &c.

A raiſon de leur ſituation, on les appelle tranſverſes, obliques & épineuſes.

Il n'y a que le grand & le petit trochanteur du fémur qui tirent leur nom de leur uſage.

De leur Cavité.

On entend par cavité, tout enfoncement dans l'os. Les cavités ſont de pluſieurs ſortes ; les unes ſervent à loger la moëlle ; les autres ſervent aux articulations, & les autres n'ont point d'uſage déterminé.

Les cavités de la moëlle, ſont de deux ſortes. Les unes ſont de grands enfoncemens qui ſervent à loger le corps de la moëlle, telles ſont celles des os longs ; les autres ſont des poroſités médullaires, qu'on trouve ſur-tout à l'extrêmités des os longs ; elles ſont formées par un tiſſu de fibres oſſeuſes : on appelle ce tiſſu *meditultium* dans les os du corps, & *diploë* dans les os du crâne.

Les

Les cavités qui servent aux articulations, s'appellent *cotiloïdes*, *glenoïdes*, *rainure* & *alveole.* Cetiloïdes, lorsqu'elles sont profondes & larges, ressemblant à un gobelet.

Glenoïdes, lorsqu'elles n'ont pas assez de largeur & de profondeur pour mériter le nom de cotiloïde.

La rainure est une espece de sillon dans l'os, qui sert à l'articulation.

L'alveole est une cavité étroite & profonde, dans laquelle les dents sont logées.

Les cavités qui n'ont point d'usage déterminé, sont la fosse, l'échancrure & le trou.

La fosse est une cavité borgne, qui n'a point de sortie.

L'échancrure est une entaille dans l'os.

Le trou est une cavité qui perce l'os de part en part.

La fosse est de deux sortes ; la fosse proprement dite, & le sinus.

La fosse proprement dite est une cavité, dont l'ouverture est plus grande que le fond.

Le sinus est une cavité dont l'entrée est plus étroite que le fond ; telle est celle des sinus maxillaires, frontaux & sphénoidaux, &c.

L'échancrure est de deux sortes, l'une s'appelle felure, & l'autre goutiere.

La felure est une espece de fente.

La goutiere est un demi canal creusé dans un os.

Il y a quatre sortes de trous, le trou proprement dit, le conduit, la sinuosité & la fente.

Le trou est une ouverture qui perce tout de suite l'os.

Le conduit est un trou qui fait un chemin considérable dans l'os.

La sinuosité est un conduit tortueux & oblong.

La fente est un trou long & étroit.

De la substance des Os.

Les os sont composés de fibres extrêmement serrées, & étroitement unies les unes avec les autres; c'est de cette étroite union entr'elles que résulte leur dureté & leur solidité.

Le corps de l'os est toujours plus solide que les extrêmités; les fibres qui composent l'os partent du centre vers la circonférence dans les os plats, & s'étendent du milieu vers les extrêmités dans les os longs.

Les os en général sont composés de trois substance, de la substance compacte, de la substance reticulaire & du tissu spongieux.

La substance compacte forme le corps de l'os.

La substance reticulaire est un tissu de fibres osseuses qui occupent les grandes cavités des os longs, pour servir de soutien à la moëlle.

Le tissu spongieux est un entrelacement de fibres osseuses qui se trouve à l'extrêmité des os longs, on l'appelle *meditulium* dans les os du corps, & *diploë* dans les os du crâne comme je l'ai dit ci-dessus.

Des Cartilages.

Les os avec mouvement sont enduits à leur extrêmité d'une substance blanchâtre, unie & polie, qu'on appelle Cartilage. Leur usage est de garantir les os du frottement, d'en empêcher l'écornement, & de faciliter le mouvement des articulations.

Du Périoste.

Les os sont revêtus d'une membrane fine & blanchâtre, d'un tissu fort serré, qu'on appelle Perioste.

Le Perioste recouvre tous les points de la surface de l'os, excepté à l'insertion des tendons,

dans les surfaces articulaires, & dans la partie extérieure des dents ; par-tout ailleurs on trouve le Périoste : à la tête on l'appelle pericrâne.

Les os sont percés d'une infinité de trous presque imperceptibles, pour donner passage aux vaisseaux sanguins & lymphatiques, qui vont se distribuer dans la substance des os & de la moëlle.

Usage des Os.

Les os forment la charpente du corps du cheval & servent de soutient & de base aux parties molles. C'est leur principal usage : mais il y en a qui ont des usages particuliers : les uns servent de levier comme la rotule : les autres servent de boîte & de défense aux parties molles, comme les os du crâne, les côtes ; d'autres de poulie, comme les os sesamoïdes du boulet, &c.

De la Connexion des Os.

On entend par connexion la maniere dont les os sont liés ou soudés ensemble ; la premiere s'appelle *articulation* : la seconde s'appelle *symphise*.

L'articulation est avec mouvement, ou sans mouvement.

L'articulation avec mouvement est de quatre sortes ; l'articulation de genou, l'articulation de charniere, l'articulation de pivot, & l'articulation de coulisse.

L'articulation de genou, l'orsqu'un os est reçu dans une cavité avec mouvement en tout sens. Telle est celle de l'humerus avec l'omoplate, ou celle du femur avec les os innominés.

L'articulation de charniere, l'osqu'elle se fait avec flexion & extension ; telle est celle de l'avant-bras avec le bras.

L'articulation du pivot, lorſqu'une éminence eſt reçue dans une cavité, au milieu de laquelle elle tourne; telle eſt celle de la premiere vertebre du col avec l'apophiſe odontoïde de la ſeconde vertebre du col.

L'articulation de couliſſe : lorſqu'un os gliſſe ſur un autre de devant en arriere, ou de haut en bas; telle eſt celles des vertebres entr'elles, ou de la rotule ſur les condiles du fémur.

De l'articulation ſans mouvement.

Elle eſt de quatre eſpeces, la ſuture, l'harmonie l'enchaſſement & la gomphoſe.

On l'appelle ſuture, lorſque deux os s'entrelaſſent enſemble, par des eſpeces de dents, comme les os pariétaux.

Harmonie, lorſqu'une ſurface eſt appliquée ſur l'autre, ſans dentelure; telle eſt celle de l'os du palais avec l'os maxilaire.

Enchaſſement, quand un os eſt enchaſſé dans un autre; c'eſt ainſi que le bec du ſphénoïde eſt enchaſſé dans le vomer.

Gomphoſe, lorſqu'un os s'implante dans un autre, comme les dents dans leur alvéoles.

De la Symphiſe.

La ſymphiſe, eſt la maniere dont deux os ſont ſoudés enſemble, par le moyen d'un cartilage ou d'un ligament; c'eſt ainſi que les deux os de la machoire inférieure ſont ſoudés enſemble dans les chevaux, par le moyen d'un cartillage qui s'oſſifie avec le tems.

Des Ligamens.

Les articulations avec mouvement, ſe font par le moyen de liens d'un tiſſu ſerré, blancs & élaſtiques, qu'on appelle ligamens.

Les principaux ligamens ſont les latéraux, les capſulaires, les croiſés, les ſuſpenſeurs, les annulaires & les intermédiaires.

Les ligamens latéraux ſon des cordons ligamenteux, ſitués aux côtés des articulations de charniere.

Les capſulaires ſont des eſpéces de veſſie, qui enveloppent toute l'articulation ; ces ligamens ſont ſeuls pour l'articulation de l'humérus avec l'omoplate, & ſe trouvent à toutes les articulations de charnieres & de genou, accompagnées de latéraux.

Les ligamens croiſés ſont des cordons ligamenteux, qui paſſent les uns ſur les autres ; on les trouve à l'articulation du fémur avec le tibia, entre les deux os.

Les ligamens ſuſpenſeurs ſont ceux qui tiennent les os ſuſpendus, comme celui qui ſe trouve dans la cavité contiloïde des os innominés, qui ſoutient le fémur.

Les ligamens annulaires ſont ceux qui contiennent des tendons & font les fonctions d'anneau ; tel eſt celui du jarret, qui laiſſe paſſer le tendon extenſeur de l'os du pied ; tel eſt le ligament annulaire commun qui eſt derriere le genou.

Les ligamens intermédiaires ſont ceux qui ſe trouvens entre deux os ; tels ſont ceux qui uniſſent le corps des vertébres entr'eux.

De la Synovie.

On trouve aux recoins de toutes les articulations avec mouvement, de même qu'aux parois internes des ligamens capſulaires, des glandes qui filtrent une liqueur gluante, jaunâtre & viſqueuſe, comme le blanc d'œuf ; on appelle cette liqueur ſynovie : ſon uſage eſt de lubrefier la ſurface des os, afin de rendre le mouvement plus aiſé & d'empêcher l'éroſion des os.



CHAPITRE SECOND.

DE LA SARCOLOGIE.



ARTICLE PREMIER.

De la Myologie.

LA partie de l'Hippotomie qui traite des muscles, s'appelle myologie.

Le muscle est un organe destiné à exécuter tous les mouvemens du corps. Il est composé de petits faisceaux de fibres joints ensemble par une membrane commune qu'on appelle tissu cellulaire. Ce tissu s'insinue dans tous les interstices de paquets de fibres & leur sert d'enveloppe.

On considére dans le muscle la partie charnue & la partie tendineuse.

La partie charnue forme le corps du muscle ; elle est parsemée du vaisseaux sanguins ; cest ce qui lui donne la couleur rouge.

La partie tendineuse forme l'extrêmité du muscle, on l'appelle *tendon* ; elle paroît n'avoir que des vaisseaux lymphatiques, c'est ce qui lui donne la couleur blanche.

On distingue dans le muscle le commencement, le milieu & la fin. Les Anciens appelloient le commencement, la tête du muscle ; le milieu, le ventre, & la fin la queue.

On distingue encore le point fixe & le point mobile

Le point fixe est celui qui est attaché à la partie qui a plus de résistance & moins de mobilité.

Le point mobile est celui qui est attaché à la par-

tie qui a plus de mobilité, & moins de résistance. Ainsi c'est la fixité ou la mobilité de la partie à laquelle le muscle est attaché, qui détermine le point fixe & le point mobile du muscle.

Différences.

Il y a des muscles qui n'ont point de tendon ; il y en a qui n'en ont qu'un, d'autres en ont deux, d'autres en ont trois & même quatre.

Les muscles souffrent plusieurs différences, à raison de leur figure. Ils sont droits, quarrés, triangulaires, spiraux, orbiculaires, rhomboïdaux, penniformes, glomiformes, &c.

Il y a beaucoup de muscles droits, orbiculaires & rhomboïdaux, peu de spiraux ; il n'y a que le cœur de glomiforme.

A raison de leur figure on les appelle *biceps*, lorsqu'ils ont deux têtes, ou deux principes ; *triceps*, lorsqu'ils en ont trois.

Il n'y a point de différence entre les muscles, par rapport à leur composition ; ils sont tous composés de paquets de fibres enveloppées du tissu cellulaire.

Le tendon est composé d'autant & des mêmes fibres que le corps du muscle ; mais les fibres du tendon son plus déliées & plus serrée ; on n'y apperçoit point de vaisseau sanguin ; l'orsque l'injection paroît dans les vaisseaux du tendon, c'est qu'elle a pénétré dans les vaisseaux lymphatiques.

Lorsque le tendon s'épanouit, on l'appelle aponevrose.

Les muscles sont capables de trois sortes de mouvemens, du mouvement élastique, du mouvement musculaire & du mouvement tonique.

Le mouvement élastique, c'est la propriété qu'ont les fibres de se rétablir dans leur état, lorsqu'elles ont été distendues.

Le mouvement muſculaire c'eſt la propriété qu'ont les fibres charnues de ſe racourcir.

Le mouvement tonique eſt un diminutif du mouvement muſculaire, c'eſt la propriété que les fibres ont de ſe froncer, lorſqu'elles ſont piquées ou irritées.

Uſage du Muſcle.

L'uſage du muſcle eſt de mouvoir toutes les parties du corps. Les uns ſervent à mouvoir les parties dures, c'eſt-à-dire, les os; les autres ſervent à mouvoir les parties molles; tels ſont les muſcles des yeux, des paupieres, des oreilles, des lévres, du ſphincter, de l'anus, &c. Les autres ſervent à mouvoir les fluides, comme le cœur.



ARTICLE SECOND.

De l'Angiologie.

L'ANGIOLOGIE eſt la partie de l'Hippotomie qui traite des vaiſſeaux.

Les vaiſſeaux ſont des canaux qui ſervent à contenir les liqueurs qui circulent dans le corps du cheval.

Ces vaiſſeaux ſont communs ou propres; les communs ont différens noms, à raiſon des différentes liqueurs qu'ils contiennent, & à raiſon de leurs fonctions.

A raiſon des liqueurs qu'ils contiennent, on les appelle ſanguins, lymphatiques & aëriens.

A raiſon de leurs fonctions, on les appelle ſécrétoires, excrétoires, abſorbans, &c.

Les vaiſſeaux ſanguins ſont les vaiſſeaux deſtinés à la circulation du ſang; ils ſont de deux ſortes, les arteres & les veines.

Les arteres ſont les vaiſſeaux qui reçoivent le ſang du cœur, pour le diſtribuer dans toutes les parties du corps.

Les veines ſont les vaiſſeaux qui rapportent au cœur le ſang des arteres.

Les vaiſſeaux lymphatiques ſont des vaiſſeaux blancs, deſtinés à la circulation de la lymphe.

Ces vaiſſeaux ſont auſſi diſtingués en arteres & en veines ; les arteres portent la lymphe, & les veines la rapportent.

Les vaiſſeaux aëriens ſont les vaiſſeaux qui contiennent l'air de la reſpiration ; il n'y en a que dans les poumons.

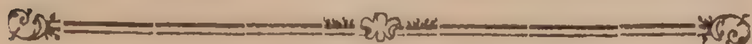
Les vaiſſeaux ſécrétoires ſont des canaux deſtinés à ſéparer du ſang quelque liqueur particuliere.

Les vaiſſeaux excrétoires ſont des canaux deſtinés à recevoir les liqueurs qui ont été ſéparées du ſang par les vaiſſeaux ſécrétoires.

Les vaiſſeaux abſorbans ſont de petits tuyaux deſtinés à repomper certaines humeurs.

Les vaiſſeaux propres ſont les vaiſſeaux de chaque humeur particuliere, comme de la ſalive, de la mucoſité du nez, du ſuc inteſtinal, du chyle, de l'urine, de la tranſpiration, &c.

Je ne m'arrête pas ici à détailler chaque vaiſſeau, parce que j'aurai occaſion d'en parler dans la Splanchnologie & dans l'Adenologie.



ARTICLE TROISIME.

De la Névrologie.

LA Névrologie eſt la partie de l'Hippotomie qui traite des nerfs.

Les nerfs ſont des cordons blancs, deſtinés à

porter le fluide animal dans toutes les parties du corps.

Les nerfs viennent de la moëlle allongée & de la moëlle de l'épine, & vont se distribuer dans toutes les parties du corps.

Ils sont composés de filets, où l'on ne voit point de cavité ; mais il est probable qu'ils sont creux, ou du moins disposés de façon à laisser couler les esprits animaux.

On considére dans les nerf leurs enveloppes, les ganglions, les plexus, & leur communication entr'eux.

Les enveloppes des nerfs sont les mêmes que celles du cerveau, c'est-à-dire, des productions de la dure-mere & de la pie-mere, qui accompagnent les nerfs jusqu'à leur derniere division.

Les ganglions sont de petites éminences ou de petits tubercules dans les nerfs.

Les plexus sont des divisions des nerfs qui forment des entrélacemens singulier.

Les communications des nerfs se font par le moyen des branches d'un nerf qui vont se réunir avec celles d'un autre ; c'est par-là qu'on explique la sympathie.

L'usage des nerfs est de donner le mouvement & le sentiment à toutes les parties.



ARTICLE QUATRIEME.

De la Splanchnologie.

LA SPLANCHNOLOGIA est la partie de l'Hippotomie, qui traite des visceres.

Les visceres sont des organes plus ou moins considérables par leur volume, renfermés dans quelque cavité considérable du corps, & destinés à quelque fonction particuliere.

On diſtingue trois cavités dans leſquelles les viſceres ſont enfermés : la tête, la poitrine & le ventre. Les Anciens les appelloient ventre ſupérieur, ventre moyen & ventre inférieur.

Ces cavités ou ces trois ventres ont des parties ou de tégumens communs, qui ſont l'epiderme, la peau & la membrane graiſſeuſe.

De l'Epiderme.

L'Epiderme eſt une pellicule très-fine, qui recouvre toute l'habitude du corps ; elle s'éléve lorſqu'on met quelque choſe de chaud ſur la peau du cheval, forme des veſſies ; elle eſt inſenſible.

De la Peau.

Il n'eſt pas néceſſaire de dire ce que c'eſt que la peau ; tout le monde le ſait aſſez ; elle eſt compoſée de fibres tendineuſes diſpoſées en tous ſens, & d'un tiſſu extrêmement ſerré : elle eſt fort épaiſſe en certains endroits, comme à la criniere, ſur le dos, au jarret, à la queue, au boulet, &c. elle eſt fort mince dans d'autres, comme aux lévres, aux paupieres, &c.

Quoiqu'elle ne ſoit percée que dans quelques endroits d'une maniere ſenſible, elle eſt cependant percée d'une maniere imperceptible dans toute ſon étendue, pour donner paſſage aux poils, & à la matiere de la ſueur & de la tranſpiration. Elle a des vaiſſeaux ſanguins, des vaiſſeaux lymphatiques, des nerfs & des glandes ; elle eſt très-ſenſible.

De la Membrane Graiſſeuſe.

La membrane graiſſeuſe, n'eſt autre choſe que le tiſſu cellulaire dont j'ai parlé ci-deſſus. Ce tiſſu cellulaire eſt compoſé d'une infinité de véſicules adoſ-

ſées les unes aux autres, deſtinées à contenir la graiſſe, qui eſt la crème du chyle, ou une huile figée qui vient du ſang.

Du Ventre ſupérieur ou la Tête

La tête a des parties contenantes & des parties contenues. Les parties contenantes ſont les tégumens communs & les os du crâne. Les parties contenues ſont les membranes du cerveau, le cerveau, le cervelet, & la moëlle allongée.

Les principales membranes du cerveau ſont au nombre de deux, l'une s'appelle dure-mere & l'autre pie-mere.

La dure-mere, appellée auſſi péricrâne interne, c'eſt cette membrane qu'on voit, dès qu'on a ouvert le crâne ; elle eſt fortement attachée à toute la ſurface interne du crâne : elle ſe replie à la partie antérieure, ſupérieure & moyenne du crâne, & forme une ſéparation qu'on appelle la faux de la dure-mere ; cette faux s enfonce aſſez avant dans la ſubſtance du cerveau, & le partage en deux parties égales. A la partie antérieure de la faux ſous l'articulation des os pariétaux, il y a un canal qui reçoit tout le ſang du cerveau, on l'appelle *ſinus longitudinal* ; cette membrane forme pluſieurs autres ſinus dans ſon étendue.

Dans ſa partie ſupérieure, elle forme une eſpece de plancher, qu'on appelle *tente du cervelet* ; elle enveloppe toute la ſubſtance du cerveau, du cervelet & de la moëlle allongée, & ſe prolonge hors du cerveau pour accompagner les nerfs.

La ſeconde membrane eſt la pie-mere ; on la ſépare aiſément de la dure-mere : elle eſt beaucoup plus mince : elle s'enfonce dans toutes les anfractuoſités du cerveau & du cervelet.

Du Cerveau.

Le cerveau eſt un organe mol qui remplit la plus grande partie du crâne ; il ſe diviſe en deux hémiſpheres : chaque hémiſphere ſe diviſe en trois lobes, en lobe ſupérieur, en lobe moyen & en lobe inférieur.

Le cerveau eſt compoſé de deux ſubſtances ; l'une extérieure, griſâtre, nommée *corticale* ou *cendrée* ; l'autre intérieure, blanche, nommée *médullaire.*

En ſéparant les deux hémiſpheres, on voit au-deſſous un corps blanc, qu'on appelle corps calleux : on remarque dans le cerveau pluſieurs éminences & pluſieurs cavités : dont je ne fais pas ici la deſcription, pour ne pas ſortir des bornes que je me ſuis preſcriptes dans cet abrégé.

Du Cervelet.

Le cervelet eſt ſitué au-deſſus du cerveau, & un peu en arriere : il eſt enveloppé des mêmes membranes que ce viſcere, & il eſt compoſé, comme lui, de la ſubſtance *corticale*, & de la ſubſtance médullaire ; mais ces deux ſubſtances ſont plus fermes dans le cervelet que dans le cerveau : il eſt beaucoup plus ſenſible que le cerveau. On y remarque pluſieurs éminences, & ſur-tout des prolongemens qui partent de ſa ſubſtance pour aller former, avec de pareilles productions du cerveau, la moëlle allongée.

De la Moëlle.

La moëlle allongée eſt placée au-deſſous du cerveau & du cervelet ; elle s'étend depuis la partie moyenne du cerveau, juſqu'au trou occipital. C'eſt une production de la ſubſtance médullaire du cerveau & du cervelet. C'eſt de la moelle allongée que partent de petits cordons blancs, qui ſont les

dix paires de nerfs qui viennent de la tête, & qui vont se distribuer dans différentes parties du corps.

L'usage du cerveau & du cervelet, est de filtrer une liqueur tres-subtile, appellée esprit animal, qui est distribuée, par le moyen des nerfs, dans toutes les parties du corps, pour leur donner le mouvement & le sentiment.

La moëlle allongée, à la sortie du crâne, prend le nom de moëlle épiniere; celle-ci s'étend depuis le trou occipital jusqu'à la queue, passant sur le corps de chaque vertébre, qui toutes ensemble forment le canal vertébral.

La moëlle de l'épine, qui s'étend depuis le trou occipital, jusqu'à la premiere vertebre du dos, s'appelle moëlle cervicale. Celle qui s'étend depuis la derniere vertébre cervicale, jusqu'à la premiere vertebre des lombes, s'appelle *dorsale*: celle qui occcupe l'espace des vertebres des lombes, s'appelle lombaire; celle qui occupe le canal de l os sacrum, s'appelle sacrée. Ces différentes portions fournissent dans leur trajet des cordons blancs, plus ou moins gros, qui sont autant de nerfs.

La moëlle cervicale fournit de chaque côté sept nerfs qui se réunissent & forment les nerfs brachiaux qui vont se distribuer aux jambes de devant.

La moëlle épiniere du dos fournit dix-huit nerfs de chaque côté.

La moëlle épiniere des lombes fournit six paires de nerfs qui vont se distribuer aux muscles du bas-ventre.

Celle de l'os sacrum fournit cinq gros nerfs, qu'on appelle *sacrés*, qui en se réunissant, forment un gros nerf, le plus considérable des nerfs du cheval, qu'on appelle nerf *sciatique*; ce nerf continue sa route le long de la cuisse, & va fournir au jambes de derriere.

L'extrêmité de la moëlle de l'os facrum, fournit plufieurs nerfs, qui vont fe diftribuer à la queue & au-dedans du baffin.

De la Poitrine, ou du Ventre moyen.

La cavité de la poitrine eft bornée antérieurement par les deux premieres côtes, poftérieurement par le diaphragme, fupérieurement par les vertebres du dos, inférieurement par le fternum, & latéralement par les côtes & les mufcles inrercôtaux.

Les parties qui forment la cavité de la poitrine, font contenantes ou contenues.

Les parties contenantes font la peau, les mufcles, les côtes & le fternum.

Les parties contenues font la plévre, les poumons, le péricarde, le cœur, une partie de l'œfophage & les gros vaiffeaux.

De la Plévre.

La Plevre eft une membrane qui tapiffe l'intérieur de la poitrine ; elle eft compofée de deux facs, qui venant s'adoffer au milieu de la poitrine, forment une cloifon qu'on appelle *Médiaftin.* Cette membrane eft d'une épaiffeur médiocre, tranfparante, fort fenfible, & parfemée d'une infinité de nerfs & de vaiffeaux ; fon ufage eft de tapiffer l'intérieur de la poitrine, & de filtrer une liqueur qui l'humecte, & qui empêche l'adhérence du poumon à la plevre.

Du Poumon.

Le Poumon eft l'organe de la refpiration, c'eft un vifcere confidérable par fon volume, mollafe, fpongieux, compofé de véficules, de glandes & de vaiffeaux.

Le poumon eſt diviſé en deux lobes principaux ; l'un droit, & l'autre gauche ; les deux lobes ſont ſéparés par le médiaſtin ; on en trouve un troiſieme moins conſidérable entre les deux lames du médiaſtin. Chaque lobe du poumon occupe une grande partie de chaque cavité de la poitrine.

Le poumon eſt attaché ſupérieurement aux corps des vertebres par un tiſſu cellulaire ; il eſt ſoutenu inférieurement par le médiaſtin & le cœur, qu'il embraſſe, & ſur lequel il eſt comme couché.

Les vaiſſeaux du poumon ſont de deux ſortes, les uns ſervent à la circulation du ſang, les autres ſervent à la reſpiration ; ces derniers s'appellent vaiſſeaux aëriens : ce ſont des tuyaux composés d'anneaux cartilagineux, qui ſe diviſent & ſe ſubdiviſent comme les vaiſſeaux ſanguins, & ſe terminent en des petites véſicule qui font la principale ſubſtance du poumon.

Ces vaiſſeaux aëriens, appellés auſſi les *bronches*, ſont la continuation d'un gros canal cartilagineux qui s'étend depuis le larinx juſqu'au poumon, qu'on appelle *trachée artere* ; c'eſt par ce gros canal que l'air paſſe de la bouche dans les poumons.

L'uſage du poumon eſt de ſervir à la reſpiration & à la perfection du ſang.

Du Péricarde.

Le Péricarde eſt un ſac membraneux, placé entre les deux membranes du médiaſtin, qui ſert d'enveloppe au cœur ; il eſt attaché intérieurement aux vaiſſeaux du cœur, & poſtérieurement au diaphragme.

Il eſt composé de deux membranes, l'une commune qui vient du médiaſtin ; l'autre propre, qui vient des gros vaiſſeaux du cœur : il a des nerfs des

des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques ; on croit qu'il a des glandes.

Son uſage eſt de ſervir de bourſe au cœur, de le défendre, & de filtrer une liqueur pour l'humecter.

Le péricarde ſe colle quelquefois au cœur.

Du Cœur.

Le cœur eſt un muſcle creux, placé au milieu de la poitrine, deſtiné à la circulation du ſang. Sa figure approche de celle d'un cône, ou d'une pyramide ; ſa baſe regarde les vertebres, & ſa pointe le ſternum.

On conſidére dans le cœur quatre cavités, deux de chaque côté ; l'une s'appelle *oreillette*, & l'autre *ventricule* : ainſi il y a une oreillette droite & une oreillette gauche, un ventricule droit & un ventricule gauche. Ces quatre cavités ſont ſéparées par une cloiſon charnue, de ſorte qu'il n'y a aucune communication des droites avec les gauches. Ces cavités ſervent à recevoir ſucceſſivement le ſang qui vient au cœur par les veines. Voici comment ſe fait la circulation du ſang.

Le ſang qui a été diſtribué par les arteres dans toutes les parties du corps, eſt repris par les veines, qui, après pluſieurs réunions, viennent enfin former deux troncs principaux ; l'un qui rapporte le ſang des parties de devant, & l'autre celui des parties de derriere ; ces deux troncs s'appellent veine cave antérieure & veine cave poſtérieure. Ces deux veines viennent apporter le ſang dans l'oreillette droite du cœur ; de l'oreillette droite, le ſang paſſe dans le ventricule droit, de-là il entre dans l'artere pulmonaire, qui ſe diviſe en deux branches, l'une pour le lobe droit du poumon, l'autre pour le gauche. Le ſang eſt rapporté de toute la ſubſ-

ſtance du poumon, par quatre veines principales, dans l'oreillette gauche du cœur ; de-là le ſang paſſe dans le ventricule gauche, & du ventricule gauche dans l'artere aorte, qui va le porter dans toutes les parties du corps. Cette artere, à quelque diſtance de ſa ſortie du cœur, ſe diviſe en deux branches conſidérables, l'une qui va diſtribuer le ſang aux parties de devant, & je l'appelle aorte antérieure ; l'autre ſe recourbe le long des vertebres du dos, & va fournir aux parties de derriere ; je l'appelle aorte poſtérieure.

L'aorte antérieure ſe diviſe en quatre branches ; deux vont à la tête, une de chaque côté du col ; elles ſe nomment carotides ; les deux autres vont aux jambes de devant, elles ſe nomment axillaires.

L'aorte poſtérieure, à ſa ſortie du cœur, ſe recourbe, & on appelle cette courbure, la *croſſe de l'aorte.* Elle continue ſa marche le long des vertebres du dos, & fournit dans ce trajet pluſieurs branches pour les viſceres. Les principales diſtributions ſont au nombre de trois ; le tronc cœliaque, l'artere méſentérique antérieure, & la méſentérique poſtérieure. Ces trois troncs ſe diviſent en une infinité de ramifications, pour fournir aux viſceres contenus dans le bas-ventre ; tels que l'artere hépatique, qui va au foie ; la gaſtrique, qui va à l'eſtomach ; la ſplénique, qui va à la rate, la pancréatique, qui va au pancréas, &c.

Le tronc de l'aorte poſtérieure, arrivé aux dernieres vertebres des lombes, ſe diviſe en deux branches qui prennent dans cet endroit le nom d'*arteres iliaques* ; à la ſortie du bas-ventre, elles prenent de *crurales* : ces arteres vont enfin ſe diſtribuer aux parties de derriere, par une infinité de diviſions & de ſubdiviſions répétées.

Le ſang arrivé aux dernieres divions des arte-

res, eſt repris par l'extrêmités des veines, qui vont s'aboucher aux extrêmités des arteres; les veines d'abord diviſées à l'infini, comme les arteres, ſe réuniſſent pour former des branches un peu conſidérables; ces branches, par des réunions répétées, viennent enfin former les deux troncs principaux dont j'ai parlé çi-deſſus; c'eſt-à-dire, la veine cave antérieure, & la veine cave poſtérieure, qui viennent apporter le ſang, comme je l'ai dit, dans l'oreillette droite du cœur, &c. C'eſt ainſi que recommence toujours la circulation du ſang, juſqu'à ce que la vie ceſſe.

Du Bas-Ventre ou Ventre inférieur.

La cavité du bas-ventre eſt terminée ſupérieurement par quelques vertebres du dos, & par celle des lombes; inférieurement par les muſcles du bas-ventre, & les tégumens communs: antérieurement par le diaphragme qui eſt une cloiſon en partie charnue, en partie tendineuſe, qui ſépare le ventre de la poitrine; poſtérieurement & latéralement par les os du baſſin.

Pour comprendre plus facilement la ſituation des viſceres contenus dans le bas-ventre, il eſt à propos de diſtinguer trois régions, une antérieure appellée épigaſtrique, l'autre moyenne, appellée ombilicale, & la troiſieme poſtérieure, appellée hypogaſtrique.

La région antérieure s'étend depuis le ſternum juſqu'à ſix ou ſept travers de doigt de l'ombilic.

La région moyenne ou ombilicale s'étend depuis la précédente, juſqu'à ſix ou ſept travers de doigt au-deſſous de l'ombilic.

La poſtérieure ou hypogaſtrique s'étend depuis la précédente juſqu'aux os pubis.

Ces différentes régions ſe ſubdiviſent encore chacune en trois régions.

Les parties renfermées dans la région épigaſtrique, ſont l'épiploon, le foie, le pancréas, le commencement des boyaux grêles, une partie des gros, & la rate.

Dans la région moyenne ou ombilicale, ſont contenus une partie des gros & petits inteſtins, les reins, une partie des ureteres.

Dans la régions hypogaſtrique, ſont contenus le dernier boyau, une partie des ureteres, la matrice & les ovaires dans les jumens, & la veſſie.

Le bas-ventre eſt tapiſſé intérieurement d'une membrane fine, liſſe & polie, appellée Péritoine qui recouvre la plus grande partie des viſcere que je viens de nommer.

De l'Œſophage.

Quoique l'œſophage ne ſoit pas contenu dans le bas-ventre, cependant comme il eſt le commencement des boyaux, je croix que c'eſt ici le lieu d'en parler.

Au fond de la bouche commencent deux canaux, l'un ſitué antérieurement, appellé larynx ; l'autre ſitué derriere celui-ci appellé pharynx.

Le larynx eſt le commencement de la trachée artere ; il y a une ouverture, pour donner paſſage à l'air de la reſpiration : cette ouverture s'appelle glotte ; elle eſt recouverte d'un couvercle cartilagineux, qu'on appelle épiglotte. Au bas de la glotte commence la trachée artere, qui eſt un canal compoſé d'anneaux cartilagineux, deſtiné à porter l'air dans les poumons ; ce canal regne le long du col inférieurement : arrivé aux poumons, il ſe diviſe en deux branches principales, qui ſe diviſent à leur tour, en une infinité de ramifications, pour former les vaiſſeaux aëriens dont j'ai déjà parlé : on appelle ces diviſions les bronches

du poumon ; mais ce n'eſt pas de ce canal qu'il s'agit ici.

Le pharynx eſt le commencement de l'œſophage ; c'eſt une eſpece d'entonnoir ſitué au fond de la bouche, pour recevoir & ramaſſer les alimens, lorſqu'ils ont été broyés par les dents. Le pharnyx ſe rétrécit, & forme un canal qui deſcend derriere la trachée artere, le long des vertebres du col, entre dans la poitrine, deſcend le long des vertebres du dos, juſqu'au diaphragme, & porte dans toute cette étendue, le nom d'œſophage ; enſuite il perce le diaphragme, ſe dilate & forme un grand ſac membraneux, qu'on appelle eſtomach ; ce ſac ſe rétrécit & forme le commencement des boyaux ou inteſtins.

Quoique les boyaux ne faſſent qu'un même canal, on les diviſe en pluſieurs parties, & on leur a donné différens noms, à raiſon de l'eſpace qu'ils occupent.

Oe diviſe les boyaux en grêles & en gros.

Les grêles ſont le commencement du canal inteſtinal, & les gros en ſont la fin.

Les inteſtins grêles ſont au nombre de trois ; le premier s'appelle *duodenum*, le ſecond *jejunum*, & le troiſieme *ileum*.

Les gros boyaux ſont auſſi au nombre de trois ; le premier s'appelle *cæcum*, le ſecond colon, & le troiſieme *rectum*.

Ainſi on voit que le pharynx, l'œſophage, l'eſtomach, les gros & les petits boyaux ne ſont qu'une même continuité & un même canal, qui s'étend depuis la bouche juſqu'à l'anus. Ce canal eſt compoſé de quatre tuniques ; la premiere eſt celluleuſe ; ce n'eſt autre choſe que le tiſſu cellulaire ; la ſeconde eſt charnue, compoſée de fibres charnues ; la troiſieme eſt la nerveuſe, & la quatrieme eſt la veloutée.

On remarque dans la membrane veloutée des inteſtins, 1°. Des glandes, qui ſervent à filtrer le ſuc inteſtinal. 2°. La racine des veines lactées, qui ſont des petits orifices donnant paſſage à la partie la plus fine & la plus fluide des alimens, appellée *chyle*.

Les boyaux ſont tenus enſemble par une eſpece de fraiſe graiſſeuſe, qu'on appelle *meſentere*. La partie du méſentere, qui lie les inteſtins grêles, s'appelle *meſereum* : celle qui lie les gros boyaux, s'appelle *meſocolon*.

Le méſentere eſt compoſé de deux lames du péritoine, & d'une troiſieme cellulaire, qui eſt au milieu. C'eſt dans cette duplicature, qui ſont les glandes qui reçoivent le chyle des veines lactées.

De l'Epiploon.

Dès qu'on a ouvert le bas-ventre, on apperçoit une membrane graiſſeuſe, aſſez ſouvent tranſparente, mince, compoſée de véſicules ; c'eſt l'*épiploon*.

Il reſſemble à une gibeciere, dont le fond eſt en bas : il s'attache d'un côté à la grande courbure de l'eſtomach, de l'autre au foie & à une partie des inteſtins.

Son uſage eſt de recouvrir les inteſtins, de filtrer une eſpece de roſée pour leur donner de la ſoupleſſe, & pour empêcher qu'ils ne ſe collent enſemble.

De l'eſtomach.

Leſtomach ou le ventricule, eſt un ſac membraneux, formé par la dilatation de l'œſophage.

On y remarque l'orifice antérieur, & l'orifice poſtérieur, la grande & la petite courbure, ſes tuniques, & les glandes.

L'orifice antérieur, eſt l'entrée de l'œſophage

dans l'eſtomach ; on l'appelle auſſi orifice cardiac : les fibres de cet orifice ſont orbiculaires & obliques ; elles ſe croiſent & forment un 8 de chiffre ou une cravate.

L'orifice, poſtérieur appellé autrement *Pylore*, eſt le paſſage de l'eſtomach dans l'inteſtin *duodenum* : on y remarque un rebord qui eſt abbattu & tourné du côté du duodenum ; c'eſt un muſcle orbiculaire formé par les fibres orbiculaires, & recouvert de la tunique veloutée. Ce muſcle fait un rétréciſſement qui empêche le retour des alimens dans l'eſtomach.

Les tuniques de l'eſtomac ſont à peu près les mêmes que celles des inſtinſtins : mais elles ſont un peu plus fortes ; on obſerve dans l'eſtomach des glandes qu'on appelle glandes *gaſtriques*, deſtinées à filtrer le ſuc gaſtrique, pour ſervir à la digeſtion.

L'uſage de l'eſtomach eſt de ſervir à la digeſtion.

Des Boyaux.

L'es boyaux ſont la continuation de l'eſtomach.

Leur uſage eſt de recevoir les alimens de l'eſtomach, d'en achever la digeſtion, de ſervir à l'élaboration du chyle, de le faire paſſer dans les veines lactées, & de conduire les matieres fécales hors du corps. Le mouvement qui ſert à ces uſages, s'appelle mouvement périſtaltique.

Du Foie.

Le foie eſt un viſcere très-conſidérable, deſtiné à la ſécrétion de la bile ; il eſt ſitué derriere le diephragme dans la région épigaſtrique ; il eſt diviſé en trois lobes principaux ; l'un droit, l'autre gauche, & l'autre moyen.

On appelle le lobe droit, le grand lobe du foie; le lobe gauche, s'appelle le petit lobe du foie; le lobe moyen, répond au lobe de Spigellius dans l'homme.

Il eſt attaché par trois ligamens; l'un antérieur, les deux autres latéraux.

L'uſage du foie eſt de ſéparer la bile.

La bile ſéparée dans le foie, eſt reçue par des pores biliaires qui, en ſe réuniſſant tous, viennent former un canal, qui va porter la bile dans l'inteſtin duodenum; ce canal eſt nommé canal *choledoc.*

Du pancréas.

Le pancréas eſt un viſcere d'une figure plate, aſſez irréguliere, deſtinée à la ſécrétion d'un ſuc blanc ſavoneux & limpide appellé ſuc pancréatique.

Il eſt ſitué au milieu de la région épigaſtrique, collé à une partie des gros & des petits boyaux; il eſt compoſé d'une infinité de petits corps ronds, unis enſemble par une membrane qui s'inſinue dans l'interſtice de chaque lobule: il part de ces petits corps ronds de petits tuyaux, qui forment, par leur réunion, un canal blanc aſſez conſidérable, qui va décharger dans le duodenum, à l'endroit de l'inſertion du canal choledoc, le ſuc pancréatique.

L'uſage du pancréas eſt de filtrer une liqueur muqueuſe, blanche, reſſemblante à la ſalive, pour ſervir à la digeſtion.

Des Reins.

Les Reins ſont deux viſceres qui ont la figure d'un haricot, deſtinés à ſéparer l'urine du ſang. Ils ſont ſitué dans la région lombaire, derriere le péritoine, collés aux côtés des vertebres des lombes.

Quand on les ouvre, on voit de petites cavités, rangées en lignes demi-circulaires ; c'eſt de ces cavités que tombe l'urine ſéparée, qui paſſe de-là dans une cavité plus conſidérable, appellée le baſſinet du rein : cette cavité ſe rétrécit & forme le commencement d'un canal, appellé *uretere*, qui deſcend à côté du corps des vertebres lombaires, & va s'inférer à la partie poſtérieure de la veſſie.

De la Veſſie.

La veſſie eſt un ſac membraneux, reſſemblant à une bouteille, deſtinée à contenir l'urine. Elle eſt ſituée dans la partie inférieure du baſſin ; elle a trois ouvertures ; deux pour l'inſertion des deux ureteres, & l'autre, qui eſt le commencement de l'uretere, pour la ſortie de l'urine.

Son col ſe continue dans les chevaux, par deſſous les os pubis, pour former le commencement de l'uretre qui rampe le long de la verge.

De la Matrice.

La matrice eſt un viſcere propre à la jument. elle eſt deſtinée à la génération.

On la diviſe en corps & en branches ou cornes : le corps eſt au milieu, & les branches ſont appliquées aux os des iſles.

Elle eſt attachée par des ligamens.

Son uſage eſt de ſervir de demeure & d'enveloppe au fœtus.

Des Ovaires.

Les ovaires ſont deux petits corps ronds, blanchâtres, attachés aux côtés de la matrice.

Leur uſage eſt de contenir, ſelon le ſentiment le plus reçu, le germe du fœtus.

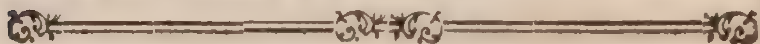
Des Testicules.

Les testicules sont des corps ovales, destinés à la sécrétions de la sémence.

Les testicules sont composés de petits vaisseaux blancs, entortillés & repliés sur eux-mêmes, nommés vaisseaux séminaires : ce sont ces vaisseaux qui séparent du sang la sémence.

Les testicules ont deux membranes ; l'une externe, qu'on appelle vaginale ; l'autre interne, qu'on appelle albuginée.

On trouve sur les testicules, un corps long, ressemblant à un ver à soie, qu'on appelle épididime : du milieu de l'épididime, il part un gros tuyau, nommé canal déférent : ce canal va porter la sémence qui a été séparée dans les testicules, dans les vésicules séminaires, qui sont deux réservoirs placés derriere le col de la vessie.



ARTILLE CINQUIEME.

De L'adénologie.

J'AI cru devoir dire ici quelque chose des glandes, pour faciliter l'Intelligence de ce que je vais dire sur la formation du chyle.

L'Adénologie est la partie de l'Hippotomie qui traite des glandes.

Des Glandes.

Les glandes sont des corps ronds & mollasses, destinés à séparer du sang quelque liqueur, ou à la parfectionner.

On les distingue en glandes conglomerées & en glandes conglobées.

Les glandes conglomérées font destinées à la sécrétion de quelque humeur.

Les glandes conglobées, font celles qui font destinées à la perfection de la lymphe & du chyle.

Il y a autant d'especes différentes de glandes conglomérées, qu'il y a d'humeurs différentes dans le cheval.

Ces différentes humeurs font la mucosité du nez, la chassie des yeux, les larmes, la cire des oreilles, la salive, la mucosité du gosier, le suc gastrique, le suc pancréatique, le suc intestinal, la bile, l'urine, la semence, la synovie, la transpiration : je pourrois ajouter la moëlle, la graisse, &c.

C'est pourquoi, j'appellerai glandes conglomérées les glandes de la membranne pituitaire, qui filtrent le mucus du nez ; celles des yeux, qui filtrent l'humeur qui arrose le globe de lœuil; celles des oreilles, qui filtrent la cire des oreilles ; les parotides, ou avive, les maxillaires & celles qui tapissent l'intérieur de la bouche, qui filtrent la salive : les glandes gastriques, qui séparent une liqueur blanche, semblable à la salive, pour servir à la digestion ; le pancréas, qui sépare une humeur à-peu près de la même nature, & qui a le même usage : les glandes intestinales, parsemée dans l'intérieur des boyaux, qui séparent un suc destiné à faciliter la sortie des excrémens ; le foie, qui sépare la bile destinée à la perfection de la digestion : les reins, qui séparent l'urine : les testicules, qui séparent la semence ; les glandee synoviales, qui séparent la synovie ; & les glandes du tissu cellulaire, qui séparent la graisse & la moëlle.

Les glandes conglomérées, ont une cavité au milieu, pour recevoir de la circonférence, la ma-

tiere de la sécrécion, & un tuyau excrétoire, qui prend l'humeur au milieu de la cavité, pour la porter dehors.

Les glandes conglobées, ou les glandes lymphatiques, sont en très-grand nombre ; il y en a dans toutes les parties du corps ; elles servent à la perfection de la lymphe, & à en favoriser la circulation. Ceci m'engage à dire quelque chose de la circulation de la lymphe & des vaisseaux lymphatiques.

De la Lymphe.

La lymphe est la partie la plus tenue du sang, destinée à la narration de toutes les parties du corps.

La lymphe a, de même que le sang, des arteres & des veines. Les arteres lymphatiques prennent naissance des extrêmités capillaires sanguines.

Chaque extrêmité capillaire sanguine se divise en deux ramaux : l'un plus large, pour donner passage aux globules rouges, & c'est le commencement d'une veine sanguine : l'autre plus étroit, par lequel entre une grande partie de la lymphe contenue dans le sang, & c'est le commencement d'une artere lymphatique. Les arteres lymphatiques vont distribuer la lymphe dans toutes les parties ; elles se divisent & se subdivisent de même que les arteres sanguines ; & le résidu de la lymphe est compris par les veines lymphatiques, qui, après des réunions répetées, forment enfin des troncs considérables qui rapportent le reste de la lymphe nourriciere de la circonférence & des extrêmités du corps au centre : voici comment cela se fait.

Ces veines lymphatiques considérables ne sont pas, comme les veines sanguines, un canal continu : c'est un canal noueux, coupé de nœuds d'intervalle en in-

tervalle. On appelle ces nœuds glandes conglobées : elles ont d'un côté une ouverture pour recevoir la lymphe que la veine lymphatique y apporte : de l'autre côté recommence un autre tuyau qui va porter l a lymphe dans une autre glande : ainsi de glandes en glandes, la lymphe est portée comme d'entrepôt en entrepôt des parties de derriere dans un réservoir commun au chyle & à la lymphe, situé sur la premiere des lombes, appellé *réservoir du chyle*, ou *réservoir des Pecquet.* De-là la lymphe est reprise par un canal qui monte le long des vertebres du dos, derriere l'aorte, appellé *canal thorachique*, & va enfin se mêler avec le sang dans la veine souclaviere gauche.

La lymphe des parties de devant, va de même de glande en glande se décharger dans la veine souclaviere gauche, & se mêle intimement avec le sang, pour recommencer toujours de même la circulation.

L'usage des glandes lymphatiques est 1o. de séparer de la lymphe une liqueur qui y est mêlée; 2°. de favoriser les progrès & la circulation de la lymphe.

Des Sécrétions.

On entend par sécrétion, la fonction par laquelle il se sépare du sang quelque liqueur.

Les organes des sécrétions sont les glandes. Je ne parlerai point ici du méchanisme des sécrétions, 1°. Parce qu'on ne peut rien dire que de systématique sur cet article : 2°. Parce que je dois en parler plus au long dans un Livre que je me propose de donner dans quelque-tems : Ce que je viens de dire des glandes, facilitera l'intelligence de la digestion, de la chylification & de la route du chyle.

De la digestion.

La digestion comprend la masticatiom & la déglutition.

La mastication est la préparation que les alimens reçoivent de la bouche.

La déglutition est le passage des alimens dans l'estomach.

Les alimens sont coupés par les dents incisives ou dents de la pince, broyés & moulus par les dents molaires ou machilieres, tournés & tetournés dans la bouche par la langue, humectés & pénétrés par la salive qui est apportée dans la bouche par les canaux salivaires, soit des glandes parotides, soit des maxillaires, soit des sublinguales, & de toutes celles qui tapissent l'intérieur de la bouche. Les alimens ainsi broyés, divisés, humectés, sont reçus sur le dos de la lengue, & portés au fond de la bouche, que j'ai appellé *pharinx* : delà ils passent dans l'œsophase, & ensuite dans l'estomach, où ils reçoivent une seconde préparation qu'on appelle digestion.

La digestion dépend des sucs digestifs, de l'action de l'estomac, de l'air contenu dans les alimens, & de l'action des parties voisines.

Les alimens descendus dans l'estomach, font des impressions sur ses parois, sollicitent ses membranes à des contractions alternatives. L'estomach presse par des impulsions continuelles les alimens ; les sucs digestifs les macerent & les humectent ; l'air qu'ils contiennent en dissout par son ressort les parties. Le diaphragme & les muscles abdominaux aident l'action de l'estomach : la chaleur du foie, des intestins & des parties voisines, fovorise la sortie de l'air, & la division des parties des alimens. Par

toutes ces causes les alimens sont réduits en une espéce de pâte ou de bouillie, & passent enfin dans les intestins, où ils reçoivent la derniere préparation par la bile, & le suc pancréatique qui pénétrent dans l'intestin *duodenum*, par deux canaux que j'ai appellés, l'un canal *choledoc*, & l'autre canal *pancréatique*. Les alimens se divisent en deux parties; l'une plus fine & liquide, appellée chyle; l'autre grossiere, connue sous le nom d'*excrément*. Le chyle est obligé d'enfiler de petits trous qui s'ouvrent dans toute la surface des intestins, qui sont la racine des veines lactées. Ces veines percent les membranes des intestins, se réunissent dans le mésentere, & vont porter le chyle dans les glandes mésentériques. De ces glandes il part d'autres tuyaux plus considérables, qu'on apelle veines lactées du second ordre; elles vont porter le chyle dans le réservoir de Pecquet: de-là il passe dans le canal thorachique, ensuite dans la veine sousclaviere, & enfin passe avec le sang dans l'oreillette droite du cœur, où il se mêle intimement avec lui, & est porté dans ses vaisseaux jusqu'aux divisions capillaires, où il fournit la matiere de la lymphe de la maniere que je l'ai dit ci-dessus. L'usage du chyle est de réparer les pertes qui se font tous les jours.

De la Respiration.

La respiration comprend l'expiration & l'expiration.

Dans l'inspiration l'air entre dans les poumons; dans l'expiration il en est chassé.

L'inspiration se fait machinalement par le moyen des muscles; les côtes s'élevent, le diaphragme s'abaisse; la capacité de la poitrine devient plus grande, & l'air extérieur pressé par le poids de l'athmos-

phere, entre dans la poitrine & enfle les poumons.

L'expiration se fait par le seul ressort des parties; les muscles sont dans l'inaction, les côtes se remettent dans leur état, le diaphragme remonte, le poumon se rétrécit, & l'air est obligé d'en sortir.

Je n'entre pas ici dans le détail des causes de la respiration; je serois infini.

J'omets ici à dessein bien des articles physiologiques, tels que celui de la génération, de la transpiration, des sueurs, des esprits animaux, &c. comme étant purement sistématiques & peu importans pour la connoissance des maladies dont je vais parler.

Je vais finir l'article de l'anatomie par la description des organes des sens; mais je le ferai avec le plus de précision qu'il me sera possible, me réservant d'en donner une description plus étendue dans un autre tems.



CHAPITRE TROISIEME.

DES SENS.

LEs Sens sont au nombre de cinq; la vûe, l'ouie, l'odorat, le goût & le toucher.



ARTICLE PREMIER.

De l'Organe de la vue.

L'ORGANE de la vûe est l'œil. Il est d'une figure ronde, semblable à une boule, & placée dans une cavité nommée orbite; il est recouvert par deux membranes qu'on appelle *paupieres*, l'une supérieure, l'autre inférieure.

Au

Au bord de chaque paupiere, il y a un cartilage qu'on appelle *tarſe*. Dans ce cartilage ſont implantés des poils qu'on appelle *cils*, du moins à la paupiere ſupérieure ; ils ſervent à garantir l'œil des ordures, & à rompre les rayons du ſoleil. On trouve dans l'étendue du tarſe des glandes qui ſervent à filtrer l'humeur de la chaſſie.

Sur tous les côtés de l'œil, proche le grand angle, on trouve un petit corps triangulaire nommé *onglet*.

L'œil eſt entouré de beaucoup de graiſſe.

Il eſt mû par le moyen de ſix muſcles, dont l'un l'élève, l'autre l'abaiſſe ; deux le portent ſur les côtés, l'un à droite, l'autre à gauche ; les deux autres le font tourner : il y en a un ſeptieme qui le retire au fond de l'orbite.

Le globe de l'œil eſt compoſé de membranes & d'humeurs.

Les membranes ſont communes ou propres.

Il n'y a qu'une membrane commune, c'eſt la conjonctive ; elle tapiſſe l'intérieur des paupieres, & ſe replie pour recouvrir la partie antérieure de l'œil.

Les membranes propres ſont au nombre de trois, la ſclérotique, la choroïde & la retine.

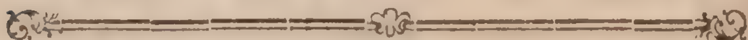
La ſclérotique eſt la plus extérieure ; on la diviſe en deux ſegmens : l'un antérieur, que l'on appelle *cornée tranſparente* ou *cornée vitrée* ; l'autre poſtérieure, nommée *cornée opaque*. Ce dernier ſegment eſt ce qui paroît blanc, qu'on appelle blanc de l'œil.

La ſeconde membrane eſt la choroïde : on la diviſe de même en deux ſegmens ; l'un poſtérieur, qu'on appelle choroïde ; il occupe autant d'eſpace que la cornée opaque : l'autre antérieur qu'on appelle *uvée* ou *iris* ; celle-ci eſt percée au milieu d'un trou ovale, qu'on appelle *pupille* ou *prunelle*, on l'ap-

l'appelle *iris*, à cause de ses différentes couleurs.

L'uvée est ce qui est gris dans certains chevaux, blanchâtre ou noir dans d'autres : cette membrane est parsemée de vaisseaux sanguins & de nerfs.

La troisieme membrane est la rétine, elle est la plus intérieure & la plus fine : c'est une continuation de la substance médullaire du nerf optique. Elle est composée de traits médullaires du nerf optique, & parsemée d'une grande quantité de vaisseaux sanguins. C'est elle qui fournit une membrane au cristallin ; elle l'embrasse antérieurement & postérieurement : elle est l'organe immédiat de la vision ; c'est sur elle que se font les impressions des objets.



ARTICLE SECOND.

Des Humeurs de l'Œil.

LEs humeurs de l'œil sont au nombre de trois ; l'humeur aqueuse, l'humeur cristalline, & l'humeur vitrée.

L'humeur aqueuse est celle qui est renfermée entre l'uvée & la cornée transparente ; cet espace a été nommé *chambre antérieure* : elle est terminée sur les côtés par un petit cercle blanc qu'on appelle *ligament céliaire.*

L'humeur cristalline, ou le cristallin, est une humeur épaisse, transparente, qui forme un corps lenticulaire. Il est plus applatie par sa partie antérieure, que par sa postérieure ; sa consistance augmente en avançant vers le milieu.

Le cristallin est enfermé dans une membrane qui vient de la rétine ; on trouve un peu de liqueur entre le cristallin & sa membrane.

L'humeur vitrée remplit la cavité postérieure de l'œil ; elle paroît avoir la transparence d'un verre.

Elle eſt enfermée dans deux membranes, l'une commune, l'autre propre.

La commune la recouvre dans toute ſa circonférence.

La propre forme de petits ſacs qui enveloppent chaque petite goute d'humeur. Cette humeur eſt extrêmement fluide, c'eſt la membrane propre qui la fait paroître épaiſſe.

ARTICLE TROISIEME.

De l'Organe de l'Ouie.

L'OREILLE eſt l'organe de l'ouie : ſa ſituation eſt aſſez connue.

On diviſe l'oreille en oreille externe & en interne. L'oreille externe eſt formée par trois portions cartilagineuſes, par les muſcles qui la meuvent, & la peau qui la recouvre ; elle eſt ſéparée de l'oreille interne par une membrane nommée *membrane du timpan.*

L'oreille interne eſt compoſée de différentes parties cachées dans la partie pierreuſe de l'os temporal. Il ſeroit trop long & inutile d'en parler ici ; inutile, parce qu'il n'eſt pas poſſible d'en donner une connoiſſance ſuffiſante ſans en démontrer les parties.

ARTICLE QUATRIEME.

De l'Organe de l'Odorat.

LE nez eſt l'organe de l'Odorat.

On diſtingue le nez en nez externe & en nez interne. Le nez externe eſt une eſpece de Pyramide renverſée. On y remarque la racine, le dos, les aîles, & la colonne qui eſt l'entre-deux.

La charpente du nez eſt en partie oſſeuſe ; en partie cartilagineuſe.

L'oſſeuſe eſt formée par les deux os du nez : la cartilagineuſe forme le reſte.

Le nez interne eſt compoſé de parties oſſeuſes & de parties membraneuſes.

Les parties oſſeuſes ſont les os propres du nez, les cornets du nez & l'os éthmoïde.

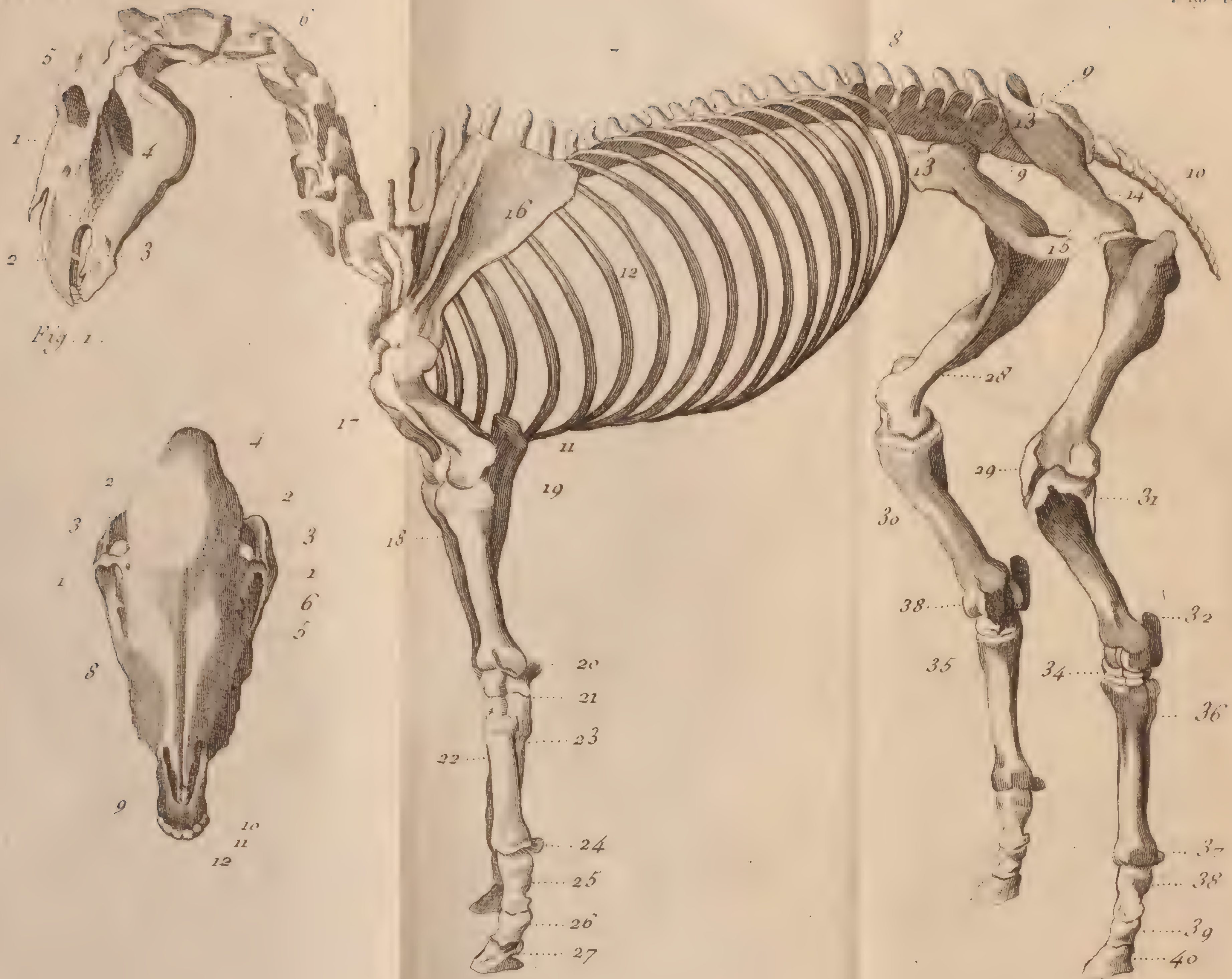
Chaque foſſe naſale eſt terminée ſupérieurement par l'os ethmoïde, antérieurement par les os du nez, latéralement par les os maxillaires, poſtérieurement par les os palatins & le ſphenoïde.

Elles ſont ſéparées par une cloiſon cartilagineuſe, formée par la lame perpendiculaire de l'os éthmoïde qui s'enchaſſe dans le vomer.

On y obſerve pluſieurs ouvertures : ſavoir, deux qui vont de devant en arriere au fond de la bouche ; celles des ſinus frontaux, ethmoïdaux ; ſphénoïdaux & maxilllaires ; & l'ouverture du conduit naſal, qui eſt au-deſſous du cornet antérieur du nez.

Dans chaque foſſe naſale, on trouve deux feuillets oſſeux qui forment, en ſe répliant, des eſpeces de cornets ; on les appelle, à cauſe de cela, cornets du nez. L'un eſt antérieur & l'autre poſtérieur On en trouve encore un troiſieme qui forme une éminence en forme de côte de melon, qui n'eſt qu'une apophiſe de l'os ethmoïde. Toutes les parties oſſeuſes, de même que tous les ſinus, ſont recouverts d'une membrane mince, ſpongieuſe & mollaſſe, qu'on appelle membrane pituitaire.

La membrane pituitaire eſt compoſée de deux feuillets ; l'un qui eſt adhérent à l'os, & lui ſert de perioſte ; l'autre extérieur, qui eſt la membrane pituitaire, proprement dite : elle eſt parſemée de vaiſſeaux ſanguins, qui ont des tuniques extrêmement minces, de nerfs & de glandes. Ces glandes ſer-


Fig. 1.

vent à séparer du sang la muscosité du nez ; elles ont des tuyaux excrétoires assez longs, qui vont verser dans la cavité des narines, la muscosité separée dans les glandes. C'est cette membrane qui est le siége de la morve.

L'usage du nez, est de servir d'émonctoire au sang, de donner passage à l'air de la respiration, & de servir à l'Odorat.



ARTICLE CINQUIEME.

De l'Organe du Goût.

LA langue est l'organe du Goût.

On y distingue 1°. Sa base qui est sa partie supérieure. 2°. la pointe qui est la partie inférieure.

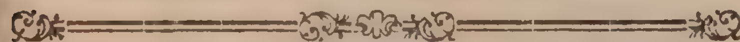
Elle est attachée à l'os hyoïde, au larynx & à la machoire inférieure.

La angue est recouverte de tegumens communs, de l'épiderme, du corps réticulaire & de la peau.

On y remarque un grand nombre de papilles qui sont de petites élévations formées par des prolongemens de la peau, ce sont ces papilles qui sont l'organe du Goût.

La langue est composée de fibres charnues, disposées en tous sens, qui sont la réunion des différens muscles, lesquels sont recouvers de la peau.

L'usage de la langue est de servir au goût, à la mastication & à la déglutition.



ARTICLE SIXIEME.

De l'Organe du Toucher.

LES papilles nerveuses de la peau sont l'organe du Toucher.



EXPLICATION
DE LA PLANCHE SECONDE.



FIGURE PREMIERE.

1 LES frontaux.
2 Les pariétaux.
3 Les temporaux.
4 L'occipital.
5 Les os du nez.
6 Les os du grand angle.
7 Les os de la pomette.
8 Les os maxillaires ſupérieurs.
9 Les os maxillaires inférieurs.
10 La dent du coin.
11 La dent mitoyenne.
12 La dent de la pince.

FIGURE SECONDE.

1 Les os du nez.
2 Les os maxillaires inférieurs.
3 Les crochets.
4 La mâchoire inférieure.
5 L'occipital.
6 Les ſept vertebres cervicales.
7 Les dix-huit vertebres du dos.
8 Les ſix vertebres lombaires.
9 L'os ſacrum.
10 Les dix-ſept nœuds de la queue.
11 Le ſternum.
12 Les côtes,


2
3
4
5
6
7
Licoperdon, pour arreter le Sang.
8
9
1

13 Les os ilium.
14 Les os iſchion.
15 Les os pubis.
16 L'omoplate.
17 L'humerus.
18 Le radius.
19 Le cubitus.
20 L'os crochu.
21 Les os du genou.
22 L'os du canon.
23 Les os ſtyloïdes.
24 Les os ſéſamoïdes.
25 L'os du paturon.
26 L'os coronaire.
27 L'os du pied.
28 L'os femur.
29 La rotule.
30 Le tibia.
31 L'os péroné.
32 L'os du jarret.
33 L'os de la polie.
34 Les quatre os plats du jarret.
35 L'os du canon.
36 Les os ſtyloïdes.
37 Les os ſéſamoïdes.
38 L'os du paturon.
39 L'os coronaire.
40 L'os du pied.





EXPLICATION
DE LA PLANCHE TOISIEME.

TABLE, par ordre numérique, des noms des parties détaillées dans la Planche de l'Anatomie du CHEVAL en entier. Sçavoir,

FIGURE PREMIERE.

a-a LES os frontaux.
b-b Les os pariétaux.
c-c Les os temporaux.
d L'os occipital.
e-e Les os du nez.
f-f Les os du grand angle.
l l Les os de la pomette.
h h Les os maxillaires antérieurs.
k Les dents incisives ou de la pince.
j-j Les maxillaires inférieures.

FIGURE SECONDE.

1 Les os du nez.
2 Les os frontaux.
3 Les pariétaux.
4 L'os occipital.
5 Les os maxillaires supérieurs antérieurs.
6 Les os maxillaires inférieurs.
7 La machoire inférieure.
8 Les dents de la pince ou incisives.
9 Les crochets.
10 Les dents maxillaires ou molaires.
11 Les vertebres cervicales.
12 Les vertebres dorsales.

13 Les vertebres lombaires.
14 L'os ſacrum.
15 Les nœuds de la queue.
16 Le ſternum.
17 Les côtes.
18 Les os ilium.
19 Les os iſchion.
20 Les os pubis.
21 L'épaule ou l'omoplate.
22 Le bras ou l'humérus.
23 L'avant-bras ou le radius.
24 Le coude ou le cubitus.
25 L'os crochu.
26 Les ſix oſſelets du genou.
27 Les os ſtyloïdes.
28 L'os du canon.
29 Les os triangulaires ou ſéſamoïdes.
30 L'os du paturon.
31 L'os coronaire.
32 L'os du pied.
33 Le frémur.
34 La rotule ou l'os quarré.
35 Le tibia.
36 Le péroné.
37 L'os du jarret, proprement dit.
38 L'os de la poulie.
39 Les trois autres os plats du jarret.
40 L'os du canon.
41 L'os du paturon.
42 L'os coronaire.
43 L'os du pied.
44 Les os ſtyloïdes.
45 Les os triangulaires ou ſéſamoïdes.

FIGURE TROISIEME.

1 Les veines laſtées.
2 Les glandes méſentériques.
3 Les arteres & veines émulgentes.
4 Les arteres méſentériques ſupérieures.
5 Les arteres méſentériques inférieures.
6 Les veines portes.
7 Arteres hépatiques.
8 Le réſervoir du chyle.
9 Le canal thorachique.
10 L'entrée du canal pancréatique dans le duodénum.
11 Le canal choledocque ou biliaire, ſe rendant avec le précédent dans le duodénum.
12 Le pancreas.
13 Son canal pancréatique.
14 Arteres diaphragmatiques.
15 Arteres aortes deſcendantes.
16 Veines hépatiques.
17 Veines azigos.
18 Veines caves.
19 Arteres céliaques.
20 L'eſtomach.
21 Le pilore, commencement du boyau.
22 Duodénum, premier boyau.
23 Le baſſinet des reins.
24 Les mamelons des reins.
25 Le méſentere.
26 Les ureteres.
27 Arteres & veines de la rate, ou ſpléniques.
28 Arteres ſtomachiques ou gaſtriques.
29 Le Foie.
30 Veines du diaphragme, ou diaphragmatique.
31 L'œſophage.
32 Les côtes.
33 La veine de l'éperon, ou mamaire externe.
34 Le cœur.

35 Les arteres coronaires du cœur.
36 Les arteres intercoſtaux.
37 Bronche du poumon.
38 Arteres & veines anaſtomoſées.
39 Arteres pulmonaires.
40 L'oreille droite.
41 Aorte deſcendante & ſa croſſe.
42 Continuation du canal thorachique.
43 Embouchure du canal thorachique dans la veine axillaire gauche.
44 Sillons du palais.
45 Arteres & veines axillaires.
46 Les vertebres du dos.
47 Glande axillaire.
48 Canal lymphatique.
49 Veines jugulaires.
50 Carotide.
51 Trachée artere.
52 Vertebres du col.
53 La langue.
54 Epiglotte.
55 L'ouverture de la trachée artere.
56 La glotte.
57 L'entrée des œſophages.
58 Foſſes naſales.
59 Canal ſalivaire ſublingual.
60 Machoire inférieure.
61 Machoire ſupérieure & les dents.
62 Glandes parotides.
63 Arteres maxillaires.
64 Vaine jugulaire.
65 Le voile palatin.
66 Canal ſalivaire de la glande parotide.
67 Glande maxillaire.
68 Articulation de l'os de l'avant-bras avec le paleron.
69 L'artere brachiale.
70 L'os du coude.
71 L'os de l'avant-bras.

72 L'os du canon.
73 Les os plats du genou.
74 L'os crochu.
75 Les os ſéſamoïdes.
76 L'os du paturon.
77 L'os coronaire.
78 L'os du pied.
79 L'uretre.
80 Veine lymphatique.
81 Veine du bras & de ſes arteres.
82 Avant-bras, arteres & veines.
83 Arteres & veines du canon.
84 Veines du paturon.
85 L'os de la noix.
86 Les vertebres des lombes.
87 Vaiſſeaux déférens.
88 Arteres iliaques.
89 Ligament de l'os coronaire avec l'os du pied.
90 Ligament de l'os du paturon & de l'os coronaire.
91 Ligament de l'os du canon & de celui du paturon.
92 La veſſie.
93 Les os ſtyloïdes.
94 L'os de la poulie & os plat du jarret.
95 L'os pubis.
96 L'os du jarret
97 Les veſicules ſéminales.
98 Le fémur.
99 Les os des iſles.
100-*a*. Le nerf crural.
100-*b*. Le nerf ſciatique.
101 L'os ſacrum.
102 L'os de la jambe.
103 La rotule.
104 Veines du plat de la cuiſſe ou crurale externe.
105 Veines & arteres ſpermatiques.
106 Les Epididimes.
107 Les teſticules.
108 La ſolle charnue.

109 Arteres & veines honteuſes.
110 La verge.
111 Muſcle extenſeur de la cuiſſe.
112 Muſcle fléchiſſeur de la cuiſſe.
113 Muſcle fléchiſſeur de l'os du canon.
114 Muſcle fléchiſſeur du pied.
115 Muſcle extenſeur du jarret.
116 Tendon fléchiſſeur de l'os du pied.
117 La gaine du tendon d'Achille.
118 Le tendon extenſeur qui s'attache ſur la partie ſupérieure de l'os du pied.
119 Le cartilage du pied.
120 La chair de la couronne.
121 La chair cannellée.
122 Les veines & arteres des reins, ou émulgentes.
123 Le canal ſalivaire.
124 Les tendons de pluſieurs muſcles.
125 Les glandes lymphatiques de la morve.
126 Son canal lymphatique.
127 La moëlle épiniere.
128 Les glandes des aînes.
129 Les dents.

FIGURE IV.

Répreſentant le cœur en place.

a La veine cave ſupérieure.
2 La veine cave inférieure.
b L'oreillette droite.
c Le ventricule droit
d L'artere pulmonaire.
e Les valvules ſigmoïdes.
f L'oreillette gauche.
g Le ventricule gauche.
h L'artere aorte.
i L'artere aorte aſcendante.
k L'artere aorte deſcendante.
l Le trou boral.

FIGURE V.

Répresentant le ventricule droit du cœur ouvert.

1 La veine cave ſupérieure.
2 L'entrée de la veine cave ſupérieure.
a La veine cave inférieure.
3 L'oreillette droite du cœur.
4 Le ventricule droit.
5 Les bandes tendineuſes.
6 Les valvules tricuſpides.
7 Les valvules ſigmoïdes.
8 L'artere pulmonaire.
9 L'oreillette gauche.
10 Le ventricule gauche.
11 L'artere aorte.
12 L'artere aorte deſcendante.
13 La croſſe de l'aorte deſcendante.

FIGURE VI.

Répresentant le ventricule gauche du cœur ouvert.

a La veine cave ſupérieure & inférieure.
b L'oreillette droite.
c Le ventricule droit.
d L'artere pulmonaire.
e L'oreillette gauche.
f Le ventricule gauche.
g Les valvules tricuſpides.
h Les anfractuoſités du ventricule où ſe briſe le ſang.
j L'aorte.
k L'aorte aſcendante.
l L'aorte deſcendante.

FIGURE VI.

Repréſentant l'eſtomach retourné du CHEVAL.

a L'œſophage.
b Le commencement du premier boyau appellé duodénum.
c Les brides cannelées de l'œſophage.
d La membrane veloutée de l'eſtomach.
e Les bandes tendineuſes & veloutées de l'orifice du pilore.
f Les fibres tendineuſes de la grande courbure de l'eſtomach.





GUIDE DU MARÉCHAL.



SECONDE PARTIE.



ERREUR DE LA MARÉCHALLERIE.

LES erreurs de la Maréchallerie ſont auſſi anciennes que les Maréchaux. Le tems qui détruit tout, n'a fait que les fortifier ; bien-loin de ſe diſſiper en vieilliſſant, elles n'ont fait que prendre de la force & de l'accroiſſement ; elles ont trouvé des Sectateurs & des Partiſans crédules, qui nous les ont tranſmiſes, non-ſeulement telles qu'elles étoient dans leur origine ; mais on peut dire qu'elles ont fait des progrès entre leurs mains. Elles ſe ſont tellement multipliées, qu'un Volume entier ſuffiroit à peine pour en faire l'énumération.

Ces erreurs ont été enfantées par l'ignorance ; c'eſt par l'ignorance qu'elles ont été perpétuées.

Les Anciens peu inſtruits ſur la connoiſſance des parties, & encore moins ſur la nature des maladies, n'ont pû faire & n'ont fait que des raiſonnemens dénués de fondement ; ils ont donné eſſor à leur

leur imagination ; ils ont mis au jour des idées extravagantes, donné des assertions folles, & enfanté des systêmes superstitieux : de-là est venu ce cahos de sentimens ridicules ; cet amas d'opinions absurdes qui déshonorent, qui avilissent & qui décréditent la Maréchallerie.

Les uns ont avancé que le *Cheval n'avoit point de cerveau ; les autres que la lune avoit des influences sur le corps du cheval, & qu'elle étoit la source de plusieurs maladies*. D autres ont prétendu, *qu'il y avoit dans le cheval un ver qui s'étend depuis la tète jusqu'à la queue ; que ce ver est la cause d'une infinité de maladies, & ont conseillé de mettre au-dessus du toupet, des pointes de feu pour le brûler, & l'empêcher de gagner le cerveau.*

D'autres ont prétendu *qu'il ne fallloit pas saigner dans certains jours du mois ; que les douze signes du zodiaque avoient chacun sous sa direction une partie du corps : que le bélier gouvernoit la tête ; le taureau, le col ; les gemeaux, les épaules & les bras ; le cancer, l'estomach, &c. que le cheval n'a qu'une veine qui va dans le foie, qui est la fontaine d'où partent les ruisseaux qui courent par toutes les parties du corps.*

D'autres ont recommandé pour guérir du farcin, *d'attacher au crin du cheval avec de la ficelle neuve, deux onces d'arsenic, enveloppées dans de la toile crue. D'autres* recommandent encore *d'attacher des araignées* ; & parce que souvent les chevaux ont guéri, ils se sont félicités du succès de leur reméde, lui attribuant la guérison qui n'étoit que l'ouvrage de la nature & du tems.

D'autres ont conseillé, pour faire venir du boyau, de *rompre deux petites cordes que le cheval a auprès des bourses.*

D'autres ont recommandé, pour guérir un cheval encloué, de *retirer le clou, de prendre un peu de crin de la queue du cheval, de l'entortiller autour de la poin-*

te du clou, & de jetter le tout au feu, ou de le planter dans un mur, ou à un arbre, ou à quelque autre chose: le cheval guéri, ils ont publié la vertu & l'infaillibilité du remède, sans faire attention que l'enclouëure étoit sans danger, & que le cheval a guéri de lui-même.

D'enlever les glandes de la ganache, quand un cheval est morveux.

D'introduire dans le nez, pour les étourdissemens, un morceau de drap trempé dans le savon de Barbarie.

De jetter dans les yeux, pour guérir la toux, *de l'eau de fontaine, où l'*on aura fait *tremper pour deux sols de couperose & de la poudre d'iris de Florence.*

De prendre les avives ou glandes parotides, dans les tranchées, *& de les arracher avec des tenailles pour substituer du sel dans les trous.* D'autres ont conseillé *de les battre*; d'autres, *de les ouvrir pour les arracher*, comptant que c'est du gravier.

De couvrir un cheval morfondu, de linges mouillés, & de lui mettre deux plumes d'oie dans les naseaux.

D'autres ont dit que *la morve* est une *maladie engendrée par un vieux rhume, qui penétre jusqu'au milieu du cerveau, où il entre beaucoup de vent & de froid, contre lequel la chaleur naturelle ne peut résister. Ce rhume*, disent-ils, *en se multipliant, attaque les parties nobles, & le corps est grandement infecté de cette humeur: les vapeurs contraignent la cervelle de lui faire place, elle se congéle de façon que le cheval ne peut respirer. Alors la nature opposant toutes ses forces à les repousser, le cheval tombe en langueur.* La curation répond à la description de la maladie: *Il faut faire*, disent-ils, *manger en bas, afin que les humeurs aient cours, & donner des parfums au cheval, avant que de l'abbreuver tous les matins, & en engraisser un drapeau, qu'il faut mettre dans les naseaux du cheval.*

D'autres ont dit que *le cheval mange quelquefois l'escargot : ce qui se connoît*, disent-ils, *lorsque le cheval a le membre toujours roide & étendu : il faut lui faire prendre*, disent-ils, *une poignée de poivre, de pyretre & de staphisaigre en poudre, mêlée avec la tierce partie de vinaigre.*

Je ne finirois pas, si je voulois rapporter toutes les absurdités qu'on trouve dans les anciens Auteurs qui ont écrit sur la Maréchallerie. Les exemples que je viens d'exposer, suffisent pour faire voir dans quel pitoyable état étoit la Maréchallerie dans son origine ; il n'est pas besoin d'en faire la critique : tout le monde en sent assez le ridicule.

Cependant ces sentimens, quelqu'absurdes & quelques ridicules qu'ils soient, n'ont pas laissé de trouver des sectateurs. Les Maréchaux du second âge, personnages sans études, sans connoissances, sans teinture même de leur profession ; bien-loin de chercher de lumiéres dans l'Hippotomie, & de fouiller dans les entrailles du cheval, pour en examiner l'économie, & fonder leur Pratique sur une sainte Théorie, ne se sont pas même avisés de raisonner ; ils ont cru avec une aveugle soumission tout ce qu'ils ont trouvé dans les livres de leurs prédécesseurs ; ils ont pris pour régle de leur conduite, les égaremens de leurs peres ; ils ont adopté avec entêtement leurs systêmes, & suivi scrupuleusement leur doctrine : pleins de vénération pour les vieilles idées, ils auroient cru manquer à l'obéissance & à la soumission qu'ils leur devoient, s'ils s'étoient écartés des préceptes qu'ils en avoient reçus, & s'ils n'avoient fait, par respect pour leur mémoire, les mêmes fautes qu'eux.

C'est par un travers de cette nature, que s'est conservée dans la Maréchallerie cette foule d'abus qui se commettent tous les jours, & la pratique

meurtriere qui eſt encore en uſage chez la plûpart des Maréchaux.

Ainſi il n'eſt pas rare de voir encore aujourd'hui attribuer, d'après Solleiſel & Garſaut, la cauſe d'une certaine maladie inflammatoire, qui ſurvient ordinairement au-dedans de la cuiſſe du cheval, à la morſure ou piquûre d'un petit animal qu'on appelle *Muſaraigne* ; & ordonner en conſéquence, de *battre fortement la partie malade avec une branche de groſeiller blanc, après avoir lié fortement la partie de peur que l'enflure ne gagne.* On a peine à revenir de cette erreur ; quoique mon pere ait démontré le ſiége & la cauſe de la maladie, dans un Mémoire qu'il a donné à l'Académie Royale des Sciences, & qu'il en ait trouvé le reméde, qu'il a rendu public par le même Mémoire qui a été lu, examiné & approuvé par l'Académie.

On barre encore aujourd'hui, pour chef-d'œuvre, la veine en haut & en bas ; comme ſi la ligature ſupérieure étoit de quelque utilité ; ſans faire attention que la ligature de la veine arrête la circulation du ſang ; que le ſang arrêté, la ſéroſité ſe ſépare de la partie rouge, tranſude à travers les tuniques de la veine, ſe dépoſe dans le tiſſu cellulaire, & forme l'œdême ou l'engorgement de la jambe.

On ſoutient encore, d'après Solleiſel, & Solleiſel l'a dit, d'après Garſoni, que *certaines inflammations de l'œil, dans leſquelles le deſſous de la prunelle eſt de couleur de feuilles mortes*, c'eſt-à-dire, *de couleur jaune, viennent des influences de la lune* ; & en conſéquence de ce préjugé, *Solleiſel défend les ſaignées* qui ſont le reméde le plus efficace dans cette maladie ; il faut être bien ignorant dans l'hiſtoire des maladies, pour s'en prendre à la lune. Pourquoi accuſer la lune d'une maladie qui n'a rien

d'extraordinaire ? Il faudroit donc aussi l'accuser d'être la cause de presque toutes les inflammations; car dans les inflammations un peu fortes, le sang force les vaisseaux lymphatiques, pénétre dans leur cavité, se mêle intimement avec la lymphe, & lui donne sur la fin de l'inflammation cette couleur jaune. Le larmoyement qui existe dans cette maladie, vient de l'irritation que produit l'inflammation.

On voit encore couper, par un autre abus, un prolongement des gencives naturel & assez ordinaire aux jeunes chevaux qu'on appelle *lampas* ou *féve*. Cet abus vient du peu de connoissances des parties du cheval, de leurs différens progrès & états.

Solleisel conseille, pour les avives ou tranchées, (& plusieurs suivent son conseil) » *de pincer les* » *glandes parotides avec les triquoises, & de battre* » *tout doucement la tumeur avec le brochoir, afin de* » *corrompre & de broyer les glandes, & de faire sor-* » *tir les esprits flatueux par l'insensible transpiration* : mais on ne fait par-là que faire souffrir le cheval, augmenter le mal, & détruire un des principaux organes de la salive.

Il n'est rien de plus ordinaire que de voir percer le palais avec une corne de chamois bien pointue, pour déchirer les tégumens du palais; dans l'intention de remédier au dégoût : comme si la cause du dégoût étoit dans le palais. Dans cette opération on déchire souvent l'artére palatine, & on cause une hémorragie qu'on a bien de la peine à arrêter.

Pour les écarts, on lie un pied sain pour faire appuyer le cheval sur le pied malade; ou bien on fait coucher le cheval, suivant le conseil de Solleisel, & *on le gêne de façon qu'il ne puisse pas se*

mouvoir, afin qu'on puisse lui broyer l'épaule avec un grais ou une brique, jusqu'à ce que l'épaule soit meurtrie, & cela pour detacher la peau; ensuite on fait deux ouvertures, par lesquelles on pousse deux spatules de bois jusqu'à la criniere; après quoi on introduit de grandes plumes d'oies chargées de basilicum, pour détacher, dit-on, *la pituite qui est attachee & qui cause la maladie.* On ne peut rien voir de plus cruel & de plus absurde : le pauvre cheval est la triste victime des égaremens de celui qui a inventé une telle pratique, & de l'ignorance de celui qui la suit. Les écarts sont plus rares qu'on ne pense : on place souvent dans l'épaule le mal qui a son siége dans le pied; & lorsqu'il se fait un écart, ce sont les muscles du bras qui sont affectés, & non ceux de l'épaule.

Dans la fourbure, on serre fortement les jambes avec des liens de paille, ou avec un ruban, pour empêcher la fourbure de descendre dans le sabot; comme si la fourbure étoit un animal qui court dans le corps du cheval, ou une humeur hors des routes de la circulation, à qui il faut couper chemin : quelle absurdité! La ligature forte n'a d'autre effet, que de favoriser l'enflure, & souvent la gangrène, en empêchant la circulation du sang & de la lymphe.

Il y a un autre usage qui n'est pas moins dangereux; on suspend un cheval qui ne peut pas se soutenir sur ses jambes; qu'arrive-t-il? Le cheval s'abandonne sur sa supente, les visceres sont comprimés, la circulation du sang est gênée, & il y a grand danger de gangrène & de suffocation.

On est encore en usage d'énerver, c'est-à-dire, de couper un tendon qui est au bout du nez. L'effet de cette opération, est de priver la lévre supérieure d'une grande partie de son mouvement,

& de causer bien souvent une si grande inflammation dans l'œil, que le cheval en perd quelquefois la vûë.

On est encore aujourd'hui dans la croyance, qu'il y a un ver dans la tête du cheval, qui est la cause du vertigo ; c'est pourquoi on perce le toupet proche l'occipital, avec un fer rouge pour détruire ce prétendu ver. On brûle souvent dans cette opération le ligament cirvical, & on fait un grand mal, sans faire aucun bien. C'est une idée superstitieuse de croire qu'il y ait un ver dans la tête du cheval. L'ouverture du crâne des chevaux morts de cette maladie, prouve évidemment cette superstition.

J'ai vu enfoncer un porreau dans la bouche d'un cheval, pour guérir une toux qu'on croyoit venir d'une plume qu'il avoit avalée ; une partie de ce porreau entra dans la trachée artere, & le cheval périt dans l'opération : j'en fis l'ouverture, & je trouvai en effet des parcelles du porreau, jusques dans les bronches du poumon. On est dans une pleine persuasion que, lorsque le cheval tousse, il a avalé une plume. Cependant il est certain que c'est la cause la moins ordinaire ; car j'ai fait avaler souvent des plumes avec du foin, sans qu'il soit arrivé aucun incident, & sans causer la toux.

On voit quelquefois des Maréchaux, qui, pour guérir des écarts & des efforts, font des incisions sur la peau, comme si le mal étoit dans la peau.

Saigner dans le mois de Mai sans nécessité, des chevaux qui se portent bien, c'est un abus. Il faut saigner dans tous les tems, lorsque le cas l'exige ; & ne jamais saigner sans nécessité, dans un tems plutôt que dans un autre.

On dit souvent d'un cheval qui boîte, qu'il est froid dans les épaules, ou qu'il est pris des épaules:

mais il est rare que la cause qui fait boîter le cheval, soit dans les épaules ; elle est bien plus souvent dans les articulations. Ce qui me le persuade, c'est que les chevaux attaqués de ce mal, ont le mouvement des épaules libre, & celui des articulations au dessous du genou, pris & gêné. Mon pere a fait des observations sur ces maladies ; il a presque toujours trouvé dans ces cas la synovie diminuée & altérée dans les articulations du sabot : je l'ai aussi observé dans plusieurs chevaux que j'ai ouverts.

Il y a certaines maladies, où le cheval est triste & abattu ; on croit alors qu'il veut jetter, & on est dans l'usage de lui mettre dans l'oreille du beurre frais, ou de l'huile d'amandes douces ; mais si on savoit qu'il ne peut rien passer de l'oreille externe dans l'interne, puisqu'elles sont séparées par une membrane appellée membrane du tympan, on verroit que tout cela est au moins inutile : je dis au moins inutile, parce que ces drogues peuvent fort bien relâcher la membrane du tympan, déranger l'organe de l'ouie, & rendre le cheval sourd.

On est dans l'usage de faire aux chevaux poussifs *un rossignol*, c'est-à-dire, un trou au-dessous de l'anus. Cela ne guérit pas la cause, puisqu'elle est dans la poitrine, & qu'il n'y a point de communication de la poitrine avec le bas ventre.

On s'imagine que pour délasser un cheval fatigué, il faut le déferrer des quatre pieds ; on se trompe. 1°. Cela est inutile, parce que le cheval déferré a ses pieds sur le pavé ou sur la terre, qui sont des corps presque aussi durs que le fer. 2°. Cela est dangereux, parce que l'on risque de faire éclater la corne, sur-tout si le pied est mauvais, & si la solle est nouvellement parée.

On voit des Maréchaux qui ôtent la graisse des

ſallieres, pour remédier, diſent-ils, à la vûe graſſe. C'eſt ignorer totalement l'uſage des parties.

La plûpart des Maréchaux penſent que le ſiége de la morve eſt dans les reins, dans le foie, dans la rate, ou dans l'eſtomach, ou dans le poumon. C'eſt un abus fort commun, mais que j'ai aſſez démontré & réfuté dans un Mémoire que j'ai donné & lu moi-même à l'Académie des Sciences, au mois d'Avril 1761. Je crois avoir convaincu un grand nombre de curieux & de Maréchaux, que la morve proprement dite, a ſon ſiége dans la membrane pituitaire, par l'ouverture des chevaux morveux que j'ai faite pluſieurs fois à Paris & à Verſailles.

On voit, par ce que je viens de dire, dans quelles ténébres la Maréchallerie étoit plongée dans ſon origine; qu'elle n'étoit guéres plus éclairée dans le ſecond âge, & qu'elle eſt encore infectée d'une infinité d'abus & d'erreurs qu'il ſeroit trop long de rapporter ici. Je me ſuis contenté d'expoſer les plus ordinaires, moins pour en faire la critique, que pour les réformer, s'il eſt poſſible, & pour les faire connoître aux curieux, afin qu'ils puiſſent eux-mêmes les empêcher. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que ces abus, quelqu'abſurdes qu'ils ſoient, ont enfanté en leur faveur des préjugés qu'il n'eſt pas facile de détruire. On voit tous les jours nombre de perſonnes qui ſe piquent d'être connoiſſeurs, publier comme des merveilles les recettes dont j'ai parlé ci-deſſus, & préconiſer des remédes qui n'ont aucun raport avec les maladies pour leſquelles ils les conſeillent. J'ai vu, par exemple, pluſieurs fois des Particuliers préoccupés du préjugé que leurs chevaux étoient boiteux d'un écart, faire appeller mon pere pour les viſiter, & s'emporter contre lui, parce qu'après les avoir exa-

prodigue les louanges au ſecret. Cependant l'obligation qu'on doit lui avoir, c'eſt de n'avoir pu empêcher la guériſon du cheval.

Mais voici un cas où l'on croit ne devoir pas douter de l'efficacité du ſecret.

Je ſuppoſe ce qui m'eſt arrivé : un Particulier me donne à traiter un cheval d'une maladie ſérieuſe & longue : la plaie va bien, mais comme la partie a beaucoup ſouffert & a été délabrée par l'inflammation & la ſuppuration qui ont précédé, la guériſon va lentement. Le Particulier à qui appartenoit le cheval, laſſé de voir que cela n'alloit pas aſſez vîte, retire ſon cheval d'entre mes mains, & le met entre celles d'un homme à ſecret : on applique le ſecret, & dans peu de tems le cheval guérit. Dans ce cas je paſſe pour un ignorant, & le Charlatan eſt un homme à talent; il n'eſt pas permis de douter de l'efficacité de ſon reméde. Cependant dans ce cas-ci, comme dans tous les autres, l'homme à ſecret n'eſt qu'un impoſteur, & ſon ſecret qu'une tromperie ; le cheval a été guéri, non par le ſecret, mais par la ſuite de l'effet des remédes dont je me ſuis ſervi ; il a été guéri en peu de tems, parce que la guériſon parvenue à un certain dégré, s'acheve promptement. On donne alors à ce Charlatan les louanges qu'on m'a données quelquesfois ſans les avoir méritées, c'eſt-à-dire, pour avoir guéri, ſans y toucher, des chevaux qui avoient été très-bien traités par mes Confreres, mais qu'on avoit retirés d'entre leurs mains, pour les mettre entre les miennes ſur la fin de la guériſon.

J'ai eu ſouvent à traiter des maladies qui avoient réſiſté aux remédes les plus propres & les mieux appliqués : laſſé du traitemunt, & déſeſpérant de guérir, je les abandonnois. La Nature les guériſ-

ſoit : on étoit ſurpris ; je l'étois moi-même ; on me donnoit des louanges que j'avois honte de recevoir. Dans la plûpart des maladies je dois ce témoignage à la vérité, la Nature fait les trois quarts de la guériſon, les remédes font le reſte. Tout l'art conſiſte à aider la Nature, & à ne point s'oppoſer à ſes opérations.

Enfin je dis 1°. qu'il n'y a point de ſecret. Car on entend par ſecret un reméde ſpécifique pour telle ou telle maladie. Or la découverte d'un tel reméde ſuppoſe la connoiſſance des plantes & des drogues, de leurs vertus & de leur doſe, & de la nature des maladies ; bien plus, elle ſuppoſe la ſcience des différens cas & du tems où le reméde doit être appliqué, & des préparations qui doivent précéder ou accompagner l'uſage du reméde. Perſonne n'ignore que toutes ces qualités ne ſe trouvent pas dans les poſſeſſeurs de ſecrets ; que ce ſont ordinairement des ignorans, ſans étude, ſans lettres, & ſouvent ſans bon ſens ; que ce ſont des gens qui font profeſſion de tromper ; qui couvrent leur ignorance du voile de ſecret, à la faveur duquel ils tâchent de ſurprendre la crédulité de ceux qui donnent témérairement leur confiance à des perſonnes qu'ils ne connoiſſent pas. Je ne nie pas cependant qu'il ne ſe faſſe des découvertes dans la Maréchallerie ; mais elles ſe font par des perſonnes éclairées dans cette profeſſion ou dans la Médecine ; & ces perſonnes, bien-loin de faire un ſecret de leurs découvertes, ſe font un honneur d'en faire part au public & d'enrichir leur patrie du fruit de leurs travaux.

Je dis, 2°. que les ſecrets ne ſont les uns que des recettes abſurdes & ſouvent dangereuſes, tirées des vieux livres de Maréchallerie, que j'ai mis au nombre des anciens abus. Les autres ſont des recettes

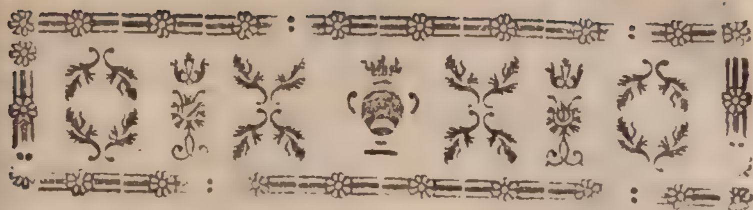
bonnes à la vérité dans quelques maladies, mais ſeulement dans certaines circonſtances qu'on ne peut employer que dans certains tems & avec ménagement & précaution. Ces recettes ſont tirées des livres de Maréchallerie, de Médecine ou de Chirurgie, & connues des Maréchaux. Les autres enfin ſont une combinaiſon informe de drogues inventées par l'ignorance ou l'intérêt, ſouvent par l'un & l'autre.

Je dis, 3°. qu'il ne peut pas y avoir de ſecret pour toute ſorte de maladies, parce qu'un même remède ne peut pas guérir des maladies differentes & contraires, puiſqu'il n'y a aucun corps dans la nature qui ait en même tems la vertu de rafraîchir & d'échauffer, de relâcher & de fortifier, d'adoucir & d'irriter; ce qui ſeroit cependant néceſſaire pour guérir toute ſorte de maladies.

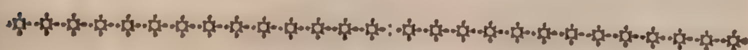
Je dis 4°. que les ſecrets ne peuvent être d'aucune utilité, mais qu'ils peuvent faire beaucoup de mal; ils ne peuvent être d'aucune utilité, parce que, ſuppoſé qu'ils ſoient dans quelque maladie, ils ſont connus & mis en uſage par les Maréchaux: ils peuvent faire beaucoup de mal, parce que les meilleurs remédes entre les mains de ceux qui ne ſavent pas s'en ſervir, deviennent un poiſon.

Je dis 5°. que les poſſeſſeurs de ſecret ſont intéreſſés à cacher la compoſition du ſecret. Le ſecret fait tout le mérite de leur ſecret; la révélation de leur impoſture leur attireroit bien-tôt la honte & la punition qu'ils méritent.

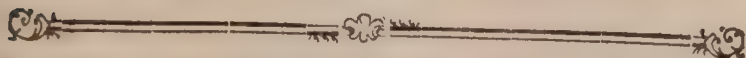




GUIDE DU MARÉCHAL.



TROISIEME PARTIE.



DES MALADIES INTERNES DU CHEVAL.

SI la connoiſſance des maladies internes du corps humain eſt difficile, celle des maladies internes du cheval ne doit pas être aiſée, puiſque le cheval ne peut ni expliquer ſa maladie, ni déſigner l'endroit de ſa douleur. Ainſi la Médecine des chevaux, il faut l'avouer eſt pleine de difficultés, & eſt ſouvent bien aveugle par rapport au ſiége de la maladie. Souvent elle n'a guéres de moyens de diſtinguer & de reconnoître sûrement la partie affectée : on ne peut alors que tirer des conjectures, & ſe guider ſur les obſervations qu'on a faites ; & dans ce ſens la Maréchallerie eſt totalement conjecturale & empyrique. Celui qui aura plus de bon ſens, de juſteſſe & de diſcernement, tirera des conjectures plus juſtes ; celui qui aura fait plus d'obſervations éclairées par une bonne théorie, c'eſt-à-dire, par la connoiſſance de l'œconomie anima-

male, aura une pratique plus sûre; celui qui réunira ces deux points, ſera le meilleur Maréchal. Mais quoique la Maréchallerie ou la connoiſſance des maladies internes, ſoit difficile, il ne faut pas croire que ce ſoit une ſcience incertaine, elle a des principes certains & des régles certaines, ſur leſquelles elle appuye ſes préceptes. Ces principes ſont l'Hippotomie, la Phyſiologie & la Pathologie, qui ſont la ſource de toutes les connoiſſances qu'on peut acquérir dans la Maréchallerie, & la baſe ſur laquelle doivent être appuyés tous les raiſonnemens qu'on peut faire.

Quoiqu'elle ſoit moins évidente que la Médecine humaine, il ne faut pas la rejetter; on ne doit pas rejetter tout ce qui n'eſt pas parfaitement certain: il y a une infinité de degrés entre le faux & l'évidence. Les ſciences les plus démonſtratives ſe ſervent du probable & du poſſible; toutes nos connoiſſances viennent de conjectures; la réunion des vraiſemblances concourt à former une certitude.

De même que dans une grande obſcurité, on ne doit pas rejetter une petite lumiére, parce qu'il vaut mieux être éclairé un peu que de ne l'être point du tout; cette petite lumiére, à la vérité, ne répand pas une grande clarté, & ne diſſipe pas entiérement les ténébres; mais elle nous aide à nous conduire: ſi on réunit cette petite lumiére à pluſieurs petites lumiéres ſemblables, elles formeront par leur réunion un flambeau qui répandra de tous côtés une lumiére éclatante qui nous guidera sûrement dans la route que nous voudrons prendre. De même dans la Maréchallerie, quoiqu'un ſigne ſeul d'une maladie, ne faſſe pas une certitude, il répand cependant un peu de lumiére ſur cette maladie, & nous marchons à la faveur de ce ſigne avec plus de sûreté dans le traitement de cette ma-
ladie

ladie, que si ce signe n'y étoit pas. Ce signe forme une probabilité; cette probabilité jointe à une autre, en forme une plus grande; & la réunion de plusieurs signes ou de plusieurs probabilités, forme une certitude plus ou moins grande, selon la quantité ou l'évidence des signes, ou des probabilités qui la forment.

Ainsi quand un cheval bat des flancs, on a un soupçon que la circulation n'est pas libre dans les poumons; s'il y a fiévre, la conjecture devient plus forte; enfin, s'il y a des sueurs, abattement, tristesse & difficulté de respirer, on est assuré que c'est une maladie inflammatoire de la poitrine; la réunion des symptomes fait une certitude sur l'existence & la nature de cette maladie.

Il y a des cas où l'on connoît la maladie sans craindre de se tromper; c'est lorsqu'elle est accompagnée de symptomes qui lui sont propres, qui caractérisent spécialement telles ou telles maladies qui ont été constamment observés & vérifiés par l'ouverture des cadavres; telle est la pousse caractérisée par les grandes inspirations habituelles, & l'expiration en deux tems; la rupture de l'estomach caractérisée par le vomissement.

Il y a d'autres cas où, sans être certain de la maladie, d'une certitude physique, on est cependant assuré moralement du siége de la nature de la maladie, par la réunion des vraisemblances & des probabilités tirées des accidens & des circonstances de la maladie : ainsi lorsqu'un cheval a en même-tems la fiévre, une toux, une difficulté de respirer : qu'il est en sueur, dans l'abattement & la tristesse, on est moralement certain que c'est une pleurésie. C'est de la Médecine dogmatique, qu'on tire ces secours, c'est de la connoissance des maladies, de leurs causes & de leurs symptômes, de

l'action des solides & des fluides, & de leur rapport entr'eux, en un mot, c'est de la Physiologie & de la Pathologie, qu'on tire ces lumieres sur la nature & le siége des maladies.

Il y a d'autres cas où sans être assuré moralement de la nature de la maladie, on a cependant de fortes raisons de croire que c'est telle maladie ; c'est lorsqu'il n'y a que des signes communs, mais que ces signes sont toujours les mêmes & en même nombre dans cette maladie. Ainsi lorsque le cheval se leve & se couche, qu'il se tourmente ; qu'il bat la terre avec le pied de devant, on n'est pas assuré que le cheval est attaqué de tranchées, mais on a de fortes raisons de le croire.

Il y a d'autres cas enfin, où il n'est pas possible de connoître l'espece de la maladie ; par exemple, lorsque le cheval est simplement triste, avec dégoût, sans fiévre, sans sueur & sans aucun symptôme propre à telle maladie ; dans ce cas on est fort embarrassé, & c'est l'écueil de la Maréchallerie. Cependant dans ce cas même, la Médecine fournit des moyens de donner du soulagemement ; pour cela il faut se comporter suivant les regles du bon sens : & puisqu'il n'est pas possible de reconnoître l'espece de la maladie, il faut tâcher de connoître le genre, & mettre en usage les remèdes généraux, tels que les lavemens, les saignées & les décoctions adoucissantes, si l'on prévoit que ces remèdes ne peuvent produire aucun mal, & qu'ils peuvent au contraire produire un bien, en remplissant les indications qu'on croit appercevoir.

Avant que de parler des maladies, je vais faire quelques réflexions qui pourront servir de préceptes généraux pour la Pratique.

Pour faire la Médecine des chevaux avec lumiére, certitude & succès, il faut appuyer la Prati-

que ſur la Théorie, c'eſt-à-dire, ſur la connoiſſance des parties, de leur ſtructure & de leur uſage, des maladies, & des vertus des médicamens; ſans cela on ne peut travailler qu'en aveugle, & s'expoſer à faire des fautes continuellement.

Si les Maréchaux ne veulent pas s'inſtruire pour ſe mettre en état de guérir, qu'ils le faſſent au moins pour s'abſtenir du mal qu'ils font tous les jours par une ignorance qui n'eſt pas pardonnable.

En effet, n'eſt-il pas honteux pour la Maréchallerie, & bien triſte pour le Public, de voir tous les jours des chevaux conduits chez les Maréchaux que le Public honore de ſa confiance, parce qu'il leur ſuppoſe des connoiſſances dans leur profeſſion, non pour être guéris; mais pour y être eſtropiés, ſouvent pour y recevoir la mort.

Comme ils n'ont fait pour la plûpart aucune étude des maladies, ni des médicamens, & qu'ils ne connoiſſent par conſéquent ni le ſiége ni la nature de la maladie, ni les remèdes qui y ſont convenables; ils font par ignorance des fautes, preſque toutes les fois qu'ils entreprennent d'y remédier. Ils n'ont qu'un petit nombre de remèdes, dont ils ne connoiſſent ni les vertus ni la doſe, ni même le nom des drogues qui entrent dans leur compoſition, qu'ils donnent indiſtinctement dans toute ſorte de maladies, ſans conſidérer ſi elles répondent aux indications de la maladie, & ſans ſçavoir ſi elles y ſont propres ou contraires.

C'eſt preſque toujours un breuvage ou un cordial, qu'ils répétent ſouvent, parce qu'ils croient qu'il ne fait pas aſſez d'effet, juſqu'à ce que la mort du cheval leur apprenne que le breuvage ou le cordial a fait effet.

C'eſt par une ſuite de cette ignorance, qu'on voit donner ſi ſouvent des cordiaux dans les tran-

chées, & dans la dyſſenterie cauſée par des purgatifs trop violens ou donnés à trop grande doſe, ſans faire attention que les tranchées & la dyſſenterie viennent toujours de l'inflammation des inteſtins, & que les cordiaux ne font qu'augmenter le mouvement du ſang, & par conſéquent l'inflammation & la maladie. Je dois cet aveu à la vérité, & cet avertiſſement à ceux de mes Confreres qui ſont diſpoſés à recevoir mes avis, comme je ſuis diſpoſé à recevoir les leurs.

Ce que je viens de dire, ne regarde qu'une partie des Maréchaux. Je ſais qu'il y en a un grand nombre, ſur-tout à Paris, dont je reſpecte la probité & le ſavoir, qui, animés d'une louable émulation, ſe ſont livrés tout entiers à leur profeſſion, y ont acquis de grandes lumieres, l'exercent avec diſtinction, & font honneur à la Maréchallerie.

2°. Il faut s'appliquer à connoître les indications que préſente la maladie.

3°. Il faut remplir avec ſoin chaque indication s'il y a inflammation & chaleur, il faut rafraîchir; s'il y a tenſion, il faut relâcher; ſi les vaiſſeaux ſont trop pleins, il faut les déſemplir; s'il y a relâchement, il faut rétablir le ton des parties, &c.

4°. En rempliſſant les indications, il faut ſuivre les régles du bon ſens, c'eſt-à-dire, que, s'il y a à la fois pluſieurs indications à remplir, il faut commencer par les plus preſſantes, & par celles qu'on peut remplir ſans aller contre les autres indications. Je ſuppoſe, par exemple, qu'on ait à traiter une pleuréſie, où il y a toux, inflammation, fiévre, difficulté de reſpirer: il faut examiner chaque indication; la toux demande les adouciſſans; l'inflammation indique les rafraichiſſans; la fiévre indique les rafraichiſſans & les purgatifs; la difficulté de reſpirer indique la ſaignée; comment

dois-je me comporter ? Les purgatifs ſont irritans, échauffans & capables d'augmenter la toux, l'inflammation & la difficulté de reſpirer ; la raiſon & le bon ſens me dictent, que je ne dois pas commencer par ceux-là. Les rafraichiſſans, les ſaignées & les adouciſſans n'augmentent pas la ſiévre ; la raiſon me dicte qu'il faut commencer par la ſaignée, par les rafraichiſſans & les adouciſſans, après quoi je pourrai venir ſans rien craindre aux purgatifs. C'eſt ainſi qu'on doit ſe comporter dans le traitement de chaque maladie ; conſidérer chaque indication à part, & commencer par les plus preſſées.

5°. Quand la maladie eſt de peu de conſéquence, & qu'elle ne ſe déclare par aucun ſymptome évident, il vaut mieux s'abſtenir des remèdes forts & dangereux, que d'en donner. Il faut attendre qu'elle ſe manifeſte, & ne donner en attendant, que des remèdes innocens, qui ne puiſſent faire aucun mal, tels que ſont les lavemens.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA PATHOLOGIE.

LA partie de la Médecine qui traite des maladies, s'appelle Pathologie.

On entend par maladie, l'état du cheval où l'exercice de quelques fonctions eſt perdu ou diminué.

On conſidére dans les maladies, la cauſe, les ſymptomes, le diagnoſtic le prognoſtic & la curation.

La cauſe de la maladie, eſt ce qui produit la maladie.

Le ſymptomes ſont les accidents qui accompagnent la maladie.

Le diagnoſtic ; ce ſont les ſignes qui font connoître la maladie,

Le prognostic ; ce sont les signes qui font connoître les suites de la maladie.

La curation ; ce sont les remèdes qu'on emploie pour guérir la maladie.

On considére encore les indications & les contrindications.

On entend par indication, l'insinuation de ce qu'on doit faire.

On entend par contre-indication, la défense, pour ainsi dire, de faire tel remède qu'il seroit à propos de faire s'il n'y avoit pas tel accident. Par exemple, dans les tranchées, les purgatifs sont indiqués pour évacuer les matieres des intestins qui en sont la cause ; mais ils sont contre-indiqués par l'inflammation & l'irritation des intestins, qu'ils ne manqueroit pas d'augmenter.

On doit distinguer dans les maladies le genre & l'espece.

Le genre comprent plusieurs maladies ; l'espece n'en comprend qu'une.

On peut rapporter l'espece au genre ; & on doit toujours le faire, quand on ne peut pas connoître l'espece : par exemple, si les signes, qui font connoître que le cheval est attaqué d'une maladie inflammatoire, ne suffisent pas pour faire connoître si l'inflammation a son siége dans la poitrine ou dans le ventre, & quelle partie du ventre ou de la poitrine est attaquée, il faut alors rapporter la maladie aux maladies inflammatoires en général, & employer les remèdes de l'inflammation ; ce qui suffit. Ce moyen est d'un grand secours dans la Maréchallerie, parce que souvent il est difficile de s'assurer du siége de la maladie.

On distingue les maladies à raison des parties qu'elles affectent ; en maladies de la tête, maladies de la poitrine, & maladies du ventre.

A raiſon des ſignes, on les diſtingue en maladies évidentes, en maladies preſque évidentes, & en maladies obſcures.

Eu égard au tems, on diſtingue le commencement, le progrès, l'état, le déclin & la fin.

SYMPTOMES EN GÉNERAL.

Qui font connoître que le cheval eſt malade.

1°. Le cheval eſt dégoûté, & perd l'appétit.

2°. Il eſt triſte & porte la tête baſſe.

3°. La langue ſéche.

4°. Le poil hériſſé.

5°. Le cheval ne fléchit pas les reins lorſqu'on le pince ſur cet endroit.

6°. La fiente ſéche & par marrons plus détachés qu'à l'ordinaire, couverts quelquefois de glaires, qu'on prend ſouvent par graiſſe ; ce qu'on appelle gras fondu.

7°. L'urine de couleur rouge.

8°. L'urine crue & claire comme l'eau pure.

9°. Le cœur battant plus qu'à l'ordinaire.

10. Le battement trop foible du cœur & des arteres.

11. Le cheval ſe leve, ſe couche, & ne peu trouver une poſition agréable.

12. Il regarde ſouvent ſon flanc, & plus ſouvent un côté que l'autre.

13. Quelquefois il jette une humeur jaunâtre par les narrines.

14. Sa marche eſt chancelante.

15. La vue triſte & abbatue, & les yeux larmoyans.

16. Difficulté d'uriner, dont on s'apperçoit dès que le cheval ſe préſente pour uriner.

17. Le cheval eſt enflé, ſe tourmente & lache des vents.

18. Battement des flancs & difficulté de reſpirer.

Symptômes dangereux.

1°. Lorſque le cheval ſe tient foiblement ſur ſes jambes, héſite à ſe coucher, tombe comme une maſſe, & ſe releve de tems en tems.

2°. La mouſſe ſort de la bouche & des narrines.

3°. L'œil eſt tourné de façon que l'on voit beaucoup de blanc.

4°. L'urine s'écoule goutte à goutte, ſans que le cheval ſe préſente pour uriner.

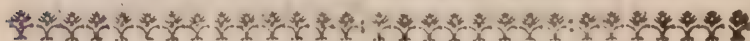
5°. Le cheval jette par le nez une matiere ſanguinolente, & quelquefois brune comme une eſpece de pus.

6°. Un dévoiement qui ne fait rendre que des matieres glaireuſes & ſanguinolentes.

7°. Le cheval ſe léve & ſe releve en regardant ſes reins.

8°. Le cheval regarde fixement ſon flanc & ſa poitrine, & a une grande difficulté de reſpirer.

Remarquez que ces ſymptomes ne ſe rencontrent pas tous à la fois dans une ſeule maladie; ce ſont les ſymptômes des différentes maladies, reſſemblés ici pour apprendre à connoître l'état de maladie du cheval.



CHAPITRE SECOND.

MALADIES INCURABLES.

PIERRES dans les reins.
Hydropiſie de poitrine.
Hydropiſie du ventre poſtérieur.

Hernie on étraglement de boyaux dans les bourses.

Béſoard dans les inteſtins.

Eſtomach crevé.

Diaphragme crevé.

Mauvaiſe haleine.

Bouche mouſſeuſe.

Pulmonie invétérée.

Mâchoire inférieure reſſerrée de façon qu'on ne peut pas l'ouvrir.

SYMPTOMES DES MALADIES INCURABLES.

Symptomes de la Pierre dans les Reins.

Le cheval regarde ſon dos, plie les reins par la douleur qu'il y reſſent, ſe couche & ſe leve à chaque inſtant, & piſſe peu à la fois.

Symptomes de l'Hydropiſie de poitrine.

Le cheval ſe couche & ſe leve à chaque inſtant; tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & a une grande difficulté de reſpirer.

Symptomes de l'Hydropiſie du bas-ventre.

Les côtes ſont en mouvement, comme ſi le cheval étoit pouſſif; le cheval a de la peine à reſpirer, parce que les eaux contenues dans la cavité du ventre font remonter le diaphragme, diminuent la capacité de la poitrine, & gênent les poumons. Le ventre eſt gonflé & tendu; le cheval ne ſçait de quel côté ſe tenir couché.

Symptomes de la Hernie, ou étranglement des Boyaux.

Le cheval ſe tourmente, ſe tient ſur le dos étant couché, on ſent un relâchement dans les bourſes, en y portant la main.

Symptome de l'Eſtomac crêvé.

Le cheval allonge le goſier & jette par le nez les alimens.

Symptomes du Béſoard dans les inteſtins.

Le cheval ſe tourne par intervalle, & regarde ſon ventre de tems en tems.

Symptomes du Diapragme crêvé.

Le ventre & la poitrine montent & s'élévent en même-tems, de façon que l'on croiroit que ces deux cavités n'en font qu'une.

Symptome de la Bouche mouſſeuſe.

Il y a de grands battemens de flancs, les yeux ſont pour l'ordinaire hagards.

Symptomes de la Pulmonie invétérée.

Le cheval jette par le nez une matiere ſanginolente, & quelquefois rouſſe & fluide.

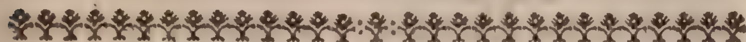
REMÈDES GÉNERAUX,

Qui conviennent aſſez communément dans toutes les Maladies curables.

Retrancher le foin & la paille, mettre le cheval à l'eau blanche, c'eſt-à-dire, à l'eau tiéde où l'on a fait bouillir du ſon; ſaigner, & donner des lavemens adouciſſans, des breuvages faits avec les plantes émollientes, telles que la mauve, la guimauve, la pariétaire, la mercuriale, la brancurſine, l'aigremoine, la laitue, &c. tenir chaudement & bien couvert. Je mets ici ces remèdes généraux; parce que j'y renverrai ſouvent dans le

détail des maladies ; & je me dispenserai souvent de les nommer l'un après l'autre.

Comme les maladies inflammatoires sont les plus ordinaires & les plus connues, je vais dire quelque chose de l'inflammation en général, afin de faciliter l'intelligence & la curation de ces maladies.



CHAPITRE QUATRIME.

DE L'INFLAMMATION.

L'Inflammation est un engorgement des vaisseaux sanguins, avec douleur, chaleur, tension, & quelquefois fiévre.

On distingue trois dégrés dans l'inflammation : le premier qu'on appelle phlogose, est lorsqu'il y a une simple stagnation du sang dans les vaisseaux capillaires.

Le deuxieme qu'on appelle plegmon, est lorsque le sang à force de distendre les vaisseaux, dilate les orifices des vaisseaux lymphatiques, & pénétre dans leur cavité.

Le troisiéme qu'on appelle inflammation par extravasion, & lorsque le sang, à force de distendre les vaisseaux, les rompt & s'extravase.

Causes.

Il faut se rappeller ici ce que j'ai dit ci-dessus ; en parlant de la circulation.

Le sang est porté dans toutes les parties du corps par les arteres ; après plusieurs divisions, les arteres se terminent par des ramifications extrêmement fines, ressemblant à des cheveux, qu'on appelle à cause de cela *extrêmités capillaires* ; chaque

extrêmité capillaire se divise en deux branches; l'une, qui est la continuation de l'artere sanguine, & qui va former le commencement d'une veine sanguine; l'autre est le commencement d'une artere lymphatique. Ce sont ces extrêmités capillaires qui sont le siége de l'inflammation; c'est l'arrêt du sang dans ces petits vaisseaux qui en est la cause.

L'arrêt du sang dans ces dernieres divisions, vient de la difficulté qu'il trouve à y passer; cette difficulté que le sang trouve à passer dans les extrêmités capillaires, vient ou du vice du sang, ou du vice des vaisseaux, ou du vice du sang & des vaisseaux tout-à-la-fois.

1°. Le vice du sang vient ou de son épaississement, ou de son acrimonie, ou de sa trop grande quantité, ou de sa raréfaction.

Lorsque le sang est trop épais, il a peine à passer dans les extrêmités capillaires; il s'y appesantit, y fait de fortes impressions qui font crisper & resserrer les dernieres divisions des arteres, en diminuent le calibre, & obligent le sang de s'arrêter & de s'accumuler; de-là l'inflammation.

Lorsqu'il y a plethore, le sang se porte dans les extrêmités capillaires en plus grande quantité qu'il ne peut être repris par les veines, s'y arrête, s'y accumule, distend les vaisseaux & produit l'inflammation.

Lorsque le sang est raréfié, il occupe plus d'espace, distend les vaisseaux, s'accumule dans les extrêmités capillaires, & produit les mêmes effets que la pléthore & l'épaississement: voilà les trois causes de l'arrêt du sang. Ces trois causes ont chacune des causes subalternes.

L'épaississement du sang vient du trop grand repos, ou du trop violent exercice du cheval: lorsque le cheval ne fait aucun exercice, le sang est

moins divisé, & s'épaissit : lorsqu'il fait de trop violens exercices, il se fait une grande déperdition de la substance séreuse du sang, il ne reste que les parties les plus grossieres; de-là l'épaississement. L'épaississement du sang peut encore venir des mauvaises digestions, de la mauvaise nourriture : les digestions fournissent alors un chyle mal élaboré, visqueux & épais, qui communique au sang ce caractére, & l'épaissit.

2°. La plethore ou la trop grande quantité du sang vient de la grande quantité d'alimens bien digérés & du trop grand repos. Alors il se fait plus de réparation par les alimens, qu'il ne se fait de perte par l'exercice.

3°. La raréfaction du sang vient des exercices violens & du grand mouvement du sang.

A ces causes générales de l'inflammation, il faut ajouter les causes locales qui sont des dispositions préalables à l'inflammation : tels sont les tubercules du poumon, qui compriment les vaisseaux sanguins, rétrécissent leur calibre, & disposent à l'inflammation; les ulceres du poumon, le tissu foible & délicat du poumon, qui n'a pas assez de ressort pour favoriser la circulation, & permet par-là l'engorgement des vaisseaux.

L'irritation des parties qui fait resserrer les extrêmités capillaires & cause l'arrêt du sang.

Le froid extérieur qui épaissit le sang & fait resserrer les veines; la grande ardeur du soleil qui raréfie le sang.

Le vice des vaisseaux vient de leur compression, de leur obstruction, de leur déchirure & de leur meurtrissure.

Lorsque les vaisseaux sont comprimés, comme par les glandes engorgées; la circulation n'est pas libre, le sang s'amasse & cause l'inflammation dans les parties voisines.

Lorſque les vaiſſeaux ſont reſſerrés par quelque cauſe irritante, comme il arrive dans les piquûres, brûlures, & l'application des cauſtiques, la circulation eſt arrêtée.

Lorſque les vaiſſeaux ſont bouchés par quelque liqueur qui s'eſt épaiſſie dans leur cavité, comme il arrive dans les tumeurs, la circulation eſt interrompue.

Lorſque les vaiſſeaux ſont déchirés, ils ne ſont plus propres à la circulation; l'extrêmité des vaiſſeaux rompus ſe reſſerre & ferme le paſſage au ſang; de-là l'inflammation dans le bord des plaies.

Lorſque les vaiſſeaux ſont meurtris & contus par quelque coup, ils perdent leur reſſort, ſont incapables d'oſcillations & de favoriſer la circulation. Cette cauſe eſt très-ordinaire; car il arrive ſouvent que les chevaux ſont attaqués de maladies inflammatoires, à cauſe des coups qu'ils ont reçus des Palfreniers ou des garçons Maréchaux qui frappent inconſidérément les chevaux ſur toutes les parties, au moindre mouvement qu'ils font.

Symptomes.

L'inflammation produit la tenſion, le gonflement, la douleur, la rougeur, la chaleur de la partie, & la fiévre lorſqu'elle eſt conſidérable.

L'inflammation produit l'épaiſſiſſement de l'humeur qui ſe ſépare dans les parties voiſines de l'inflammation; ainſi dans la pleuréſie, l'inflammation du poumon produit l'épaiſſiſſement de l'humeur des bronches.

La chaleur & l'oſcillation des parties enflammées diſſipent les parties aqueuſes; les parties les plus groſſieres s'épaiſſiſſent & forment des tubercules ſur la ſurface du poumon; on en trouve preſque toujours ſur les poumons des chevaux morts de pulmonie.

L'inflammation produit ſouvent la fiévre, qui conſiſte, comme je le dirai ci-après, dans une conſtriction des extrêmités capillaires.

Diagnoſtic.

On reconnoît l'inflammation des parties internes, car c'eſt de celle-ci qu'il s'agit à préſent, par la douleur qui ſe manifeſte aſſez par les mouvemens & l'agitation du cheval, par les grands mouvemens du cœur, ſouvent par la fiévre, la toux & la difficulté de reſpirer, ſi l'inflammation attaque le poumon.

Prognoſtic.

L'inflammation eſt plus ou moins dangereuſe, ſuivant les parties qu'elle attaque, & l'étendue qu'elle occupe.

L'inflammation des parties internes eſt plus dangereuſe que celle des parties externes.

Elle eſt plus dangereuſe lorſqu'elle occupe les parties eſſentielles à la vie, comme le poumon, & lorſqu'elle occupe une étendue conſidérable.

L'inflammation ſe termine de quatre manieres; par réſolution, par ſuppuration, par obſtruction & par gangrene.

Elle ſe termine par réſolution, lorſque la matiere de l'inflammation reprend les routes de la circulation; c'eſt la voie la plus ſalutaire. Lorſqu'elle ſe fait, la douleur, la tenſion, la chaleur, la fiévre, & les autres accidens diminuent; elle ſe fait ordinairement dans l'eſpace de ſept jours.

Lorſque les accidens ſubſiſtent après huit jours, on doit attendre la ſuppuration, l'augmentation des accidens l'annoncent; c'eſt la voie la plus ſalutaire après la réſolution.

Elle ſe termine par obſtruction, lorſque les par-

ties les plus féreufes du fang ayant été diffipées par la chaleur de la partie enflammée, la partie la plus épaiffe du fang fe coagule, bouche les vaiffeaux, & forme des tubercules.

La gangrene eft la mortification de la partie; c'eft la terminaifon la plus fâcheufe. On doit la craindre, lorfqu'au bout de huit ou neuf jours les fymptomes fubfiftent ou augmentent fans aucun figne de fuppuration. On conçoit que la gangrene eft furvenue, lorfque la peau fe relâche, fe flétrit & fe noircit.

Curation.

1°. L'amas du fang dans les vaiffeaux fanguins demande qu'on en diminue la quantité par les faignées & la diete.

2°. La raréfaction demande qu'on appaife la chaleur & le mouvement du fang par les tempérans & les rafraîchiffans.

3°. La tenfion des parties demande qu'on la diminue par les relâchans.

4°. L'arrêt du fang demande qu'on retabliffe la circulation par les difcuffifs & les atténuans. Il faut donc d'abord faigner & réitérer les faignées fuivant la violence du mal & la force du cheval. Les faignées font utiles dans les commencemens; elles le font peu dans l'etat, & fouvent nuifibles dans le déclin de la malodie, parce que la tenfion que les fibres ont foufferte, & les faignées précédentes leur ont fait perdre leur reffort.

5°. Il faut mettre le cheval à la diete blanche, ne lui donner prefque point de foin, le tenir au fon & à l'eau blanche, lui faire avaler des décoctions faites avec les plantes adouciffantes, relâchantes & rafraichiffantes, comme les racines de mauve, guimauve, chicorée fauvage, les feuilles de bouillon

lon blanc, de branc-urſine, de pariétaire, de laitue, de mercuriale, d'oſeille, &c.

Il ne faut pas oublier les lavemens faits avec les mêmes herbes, qui, en nettoyant les gros boyaux, font un bain intérieur, & ſervent admirablement à diminuer l'inflammation.

Sur le déclin, on peut donner l'infuſion des fleurs de melilot, de camomille & de ſureau, qui ſont adouciſſantes & un peu réſolutives en même-tems.

Si l'inflammation attaque les parties externes, il faut s'appliquer d'abord à détendre & à relâcher la partie enflammée, afin de rendre la ſoupleſſe aux vaiſſeaux, & favoriſer par-là la réſolution. Pour cela, il faut fomenter la partie avec les décoctions émollientes & relâchante, dont je viens de parler, ou bien y appliquer les cataplaſmes avec le lait & la mie de pain, & les changer ſouvent, parce que la chaleur de la partie enflammée deſſéche l'emplâtre & fait aigrir le lait qui perd alors ſa vertu adouciſſante & devient irritant.

Il faut toujours éviter les emplâtres, les huiles & les graiſſes, parce qu'ils bouchent les pores de la peau, arrêtent la tranſpiration, augmentent la chaleur, favoriſent la ſuppuration, & s'oppoſent à la réſolution.

Lorſque la réſolution commence à ſe faire, ce qu'on connoît par la diminution des accidens, il faut la favoriſer par quelque léger réſolutif, comme l'emplâtre des quatre farines réſolutives, bouillies dans du vin, ou avec la pulpe de racine de guimauve, arroſée d'un peu d'eau vulnéraire, ou fomenter la partie avec un peu d'eau-de-vie camphrée, ou avec l'eau-de-vie & le ſavon.

Si malgré tous ces remèdes, les accidens ſubſiſtent, & qu'on ne puiſſe pas procurer la réſolution,

il faut provoquer la ſuppuration, ſi l'inflammation eſt externe, par les emplâtres, les onguens & les remèdes convenables.

Si l'inflammation ſe termine par gangrene ou par obſtruction, il faudra employer le traitement dont je parlerai lorſque je traiterai des maladies externes.



CHAPITRE QUATRIEME.

DE LA FIEVRE EN GÉNÉRAL.

LA Fiévre conſiſte dans la fréquence des contractions du cœur, & dans le dérangement des fonctions.

Pour mieux entendre la cauſe de cette fréquence, il faut obſerver 1°. que les mouvemens méchaniques qui ſe font dans le corps du cheval, ſont ſoumis à certaines regles que la nature leur preſcrit pour parvenir au but qu'elle ſe propoſe.

2°. Que les mouvemens ont une cauſe excitante; par exemple, le mouvement périſtaltique des inteſtins reconnoît pour cauſe l'impreſſion que les alimens font ſur les inteſtins : c'eſt la nature qui a établi cette loi pour chaſſer les excrémens hors du corps.

3°. Que ces mouvemens ſont réglés ſur le beſoin de la nature, & ſur la qualité de la cauſe qui les excite. Sur le beſoin de la nature; par exemple, s'il aborde au cœur, ou aux poumons une grande quantité de ſang, ces deux organes auront beſoin de faire de grandes & de fréquentes contractions, pour chaſſer la grande quantité de ſang contenu dans leur capacité. Sur la qualité de la cauſe qui les excite; par exemple, ſi le ſang qui aborde au cœur, eſt viſqueux, glutineux, épais & mal éla-

boré, il s'appéſantira ſur les parois du cœur, s'y attachera, s'y collera, pour ainſi dire ; enfin y fera de fortes impreſſions qui détermineront le cœur à faire de grandes & de fréquentes contractions pour l'élaborer, le perfectionner, & le chaſſer de ſes cavités.

4°. Que les mouvemens du cœur dépendent des impreſſions que le ſang fait ſur le cœur.

5°. Que ces impreſſions dépendent de la quantité ou de la qualité du ſang qui aborde au cœur.

De la quantité, lorſque le volume du ſang eſt trop conſidérable, comme dans le pléthore, ou lorſque trouvant quelqu'obſtacle dans la circulation, il eſt obligé de refluer vers le cœur.

De la qualité ; comme lorſqu'il eſt trop chaud, lorſqu'il eſt chargé de parties ſalines, âcres, ou d'impuretés à cauſe de quelque humeur repercutées en dedans, ou de quelque évacuation ſupprimée ; ou lorſqu'il eſt chargé de viſcoſités, de glutinoſités provenant du vice des digeſtions. Dans tous ces cas le ſang fait de fortes impreſſions ſur le cœur, l'oblige à faire des mouvemens plus grands & plus fréquens ; de-là la grandeur & la fréquence des contractions des arteres. On appelle cet état du cœur, fiévre.

Cela étant poſé, on voit déjà que la cauſe de la fiévre eſt tout ce qui peut augmenter le mouvement du cœur : or, la cauſe du mouvement du cœur eſt l'impreſſion que le ſang fait ſur les parois des oreillettes & des ventricules du cœur. La cauſe de cette impreſſion eſt la quantité ou la qualité du ſang : la quantité, lorſque le volume du ſang eſt trop conſidérable, comme dans la pléthore ; ou lorſque trouvant obſtacle dans ſa route, il eſt obligé de refluer vers le cœur ; ou lorſque ſans être en trop grand volume, il eſt raréfié, &

occupe autant d'eſpace que s'il péchoit par quantité.

La qualité, lorſqu'il eſt âcre, chaud, viſqueux, glutineux, mal élaboré & chargé d'impuretés.

Le ſang aborde en grande quantité dans le cœur, par les violens exercices, comme les courſes & les grandes fatigues. Le ſang eſt alors dans un grand mouvement, & ſe porte avec rapidité & abondance au cœur.

2°. Dans les inflammations, la douleur, la compreſſion & le déchirement des vaiſſeaux. Dans ce cas la circulation n'étant pas libre, le ſang eſt obligé de s'arrêter, & de ſe porter en grande quantité vers le cœur.

3°. Dans l'irritation & la douleur conſidérable: il ſe fait alors un reſſerrement tonique dans les partis, qui diminue le calibre des vaiſſeaux, interromp la circulation & oblige le ſang de s'accumuler dans le cœur.

Ainſi, dans l'inflammation des reins, des ureteres, de la veſſie, du poumon, de la plevre & de tous les viſceres, le ſang doit aborder en grande quantité au cœur, le ſolliciter à des contractions fortes & fréquentes, & produire la fiévre.

Ainſi, lorſqu'on fait boire froid à un cheval qui a chaud, le froid ſubit fait criſper & reſſerrer les extrêmités capillaires des vaiſſeaux, empêche le paſſage du ſang, & cauſe la fiévre.

Le ſang eſt viſqueux, glutineux, mal élaboré, lorſque le cheval à mangé de mauvais fourrage, comme du foin moiſi & pourri. Lorſque les digeſtions ſe font mal, lorſque l'eſtomach ne fait pas bien ſes fonctions, lorſqu'il s'eſt fait un amas de mauvaiſes humeurs dans les premieres voies. Dans tous ces cas le chyle eſt mal élaboré; il eſt viſqueux, glaireux & glutineux; ſe mêle avec le ſang, chargé de ces mauvaiſes qualités; parvenu

au cœur, il fait de fortes impreſſions ſur ſes parois, l'oblige à faire des mouvemens grands & fréquens, & produit la fiévre.

Le ſang eſt âcre, chaud, chargé des parties ſalines & impures, lorſqu'on a repercuté en dedans quelqu'humeur, extérieure, comme lorſqu'on guérit la gale ou le farcin ſans préparation, par des remèdes forts & cauſtiques, qui font reſſerrer les tuyaux excrétoires de la peau, & refluer l'humeur de la galle ou du farcin dans la maſſe du ſang ; ou lorſqu'on expoſe un cheval qui a chaud, à un froid ſubit, qui fait reſſerrer les pores, arrête l'humeur de la tranſpiration, & la fait refluer dans la maſſe du ſang.

Ces particules âcres & impures, mêlées avec le ſang, picotent les parois du cœur, le ſollicitent à des contractions fortes & fréquentes, & produiſent la fiévre.

Symptomes.

Les effets de la fiévre, en général, ſont en très-petit nombre.

1°. La fréquence du battement du cœur & des arteres.

2°. L'abbatement, la triſteſſe, les yeux abattus, la tête baiſſée.

3°. Le vice de digeſtion le vice des ſucs digeſtifs ; de-là le vice des humeurs & des ſécrétions.

4°. La chaleur.

5°. Les effets de la maladie qui cauſe la fiévre.

Diagnoſtic.

On reconnoit la fiévre par le battement fréquent des arteres ; le pouls eſt fréquent, grand, plein & tendu.

On ſent le battement du cœur en mettant la main ſur la région des côtes qui répond au cœur.

On ſent le battement des arteres en portant la main ſur l'artere maxillaire, au-deſſous de l'angle de la mâchoire poſtérieure, ou bien ſous les aines, ſur l'artere crurale à ſa ſortie du baſſin.

Souvent on ſent le battement de l'artere aorte, quand on met la main ſur le dos.

Prognoſtic.

La fiévre par elle-même n'eſt pas dangereuſe; mais le danger ſe prend de la maladie qui produit ou qui accompagne la fiévre.

Curation.

En général, la fiévre demande la diette, parce que la fiévre affoiblit l'eſtomach, altere les ſucs digeſtifs, & affoiblit les forces digeſtives.

Il faut tenir le cheval à l'eau blanche, lui retrancher le foin, la paille & l'avoine, lui faire boire l'eau de ſon, & l'inviter à ſe coucher par une bonne litiere.

2°. Il faut diminuer la quantité du ſang, d'étendre & déſemplir les vaiſſeaux par les ſaignée.

3°. Modérer la chaleur & le mouvement du ſang par les rafraîchiſſans & les adouciſſans; pour cet effet on donne les décoctions faites avec les feuilles de mauve, guimauve, chicorée ſauvage, laitue, pariétaire, graine de lin, &c.

4°. Tenir les gros boyaux nets, les humecter, les rafraîchir par les lavemens émolliens; mais il faut ſur-tout s'appliquer à la curation de la maladie qui eſt la cauſe de la fiévre.



CHAPITRE CINQUIEME.

MALADIES DE LA TÊTE.



ARTICLE PREMIER.

Du Vertigo.

LE Vertigo eſt une maladie dans laquelle le cheval eſt comme étourdi, porte la tête de côté en avant; il la tient quelquefois dans l'auge & l'appuie contre la muraille de maniere qu'il ſemble faire effort pour aller en avant; il a les yeux étincelans, il eſt chancelant de tous ſes membres, ſe laiſſe tomber comme une maſſe, tourne les yeux de tous côtés, ne boit ni ne mange. Il y a lieu de croire qu'il a la vue trouble, puiſqu'il ſe donne de la tête de côté & d'autre, & eſt toujours en danger de ſe la caſſer.

Cauſes.

Les cauſes ne ſont pas faciles à connoître; mais il eſt vraiſemblable que le vertigo vient du battement conſidérable des arteres, de la rétine & de l'engorgement du cerveau. Le battement des arteres étant trop fort, ébranle les fibres des nerfs qui vont ſe diſtribuer ſur la rétine, & qui ſont l'organe de la viſion; cet ébranlement produit un tournoiement, une confuſion, & une obſcurité dans la vue. Le battement trop fort des arteres reconnoît pour cauſe l'engorgement des vaiſſeaux du cerveau, qui fait refluer le ſang en plus grande quantité dans les arteres de la rétine.

Diagnostic.

Il eſt facile de reconnoître cette maladie par la deſcription que je viens d'en faire.

Prognostic.

C'eſt une maladie qui vient de l'engorgement du cerveau, & par conſéquent toujours dangereuſe.

Curation.

Il faut faire d'abord les remèdes généraux, mettre le cheval à la boiſſon blanche, lui retrancher tout aliment ſolide, & l'attacher de façon qu'il ne puiſſe pas ſe bleſſer la tête.

Enſuite, il faut tâcher de remédier à l'engorgement du cerveau, qui eſt la cauſe de la maladie, 1°. par les ſaignées, qui doivent être promptes & copieuſes, & faites ſur-tout à l'arriere-main, c'eſt-à-dire, au plat de la cuiſſe, ou la queue, pour déterminer le ſang à ſe porter vers les parties de derriere, & dégager par-là la tête.

On peut envelopper la tête de linges imbibés de décoction émolliente. Il faut faire avaler abondamment de la décoction des plantes rafraîchiſſantes, pour délayer & détremper le ſang, le rendre plus propre à circuler dans ſes vaiſſeaux, & en même tems pour diminuer la raréfaction du ſang, ſi elle eſt la cauſe de la maladie. Pour cet effet, on fait bouillir légerement la racine de nénuphar, les feuilles d'endive, de pourpier, de laitue, de chicorée ſauvage, de bourrache, de bugloſe, de bouillon blanc, de pariétaire, de mercuriale, de mauve, &c. On met cette décoction avec un peu de ſon, ou un peu de farine d'orge, pour engager le cheval à la boire, ou bien on la lui fait avaler.

Il faut donner par jour un ou deux lavemens faits avec la même décoction ; on peut les rendre purgatifs, en y faisant dissoudre quatre onces de moëlle de casse, afin de tenir le ventre libre & d'évacuer les matieres des gros boyaux qui compriment les vaisseaux sanguins, obligent le sang à se porter en plus grande quantité vers le cerveau, & contribuent à l'engorgement.

Il est bon de faire deux setons au col, afin de détourner une partie de l'humeur qui cause la maladie. Pour faire ces setons, on passe un ruban de fil dans une grande aiguille plate & tranchante par l'autre extrêmité ; on souleve la peau, de peur de piquer les parties qui sont sous la peau, ce qui causeroit une inflammation ; on fait passer l'aiguille entre la peau & le tissu cellulaire, observant de ne pas blesser les membranes ou les muscles qui sont dessous, ensuite on fait une contre-ouverture, on tire l'aiguille, & on laisse le ruban dans la plaie ; on tire un peu chaque jour le ruban, afin de le changer de place, & on a soin de le graisser avec un peu de basilicon : on le laisse jusqu'à la fin de la maladie ; lorsqu'on le retire, on ne fait que bassiner l'ouverture avec un peu de vin mêlé avec l'eau tiéde.



ARTICLE SECOND.

Mal de Cerf.

ON donne ce nom à une maladie dans laquelle le cheval est roide de tous ou d'une partie de ses membres, comme le cerf lorsqu'il tombe roide de lassitude & de fatigue, après avoir été vivement poursuivi à la chasse.

Si la maladie attaque le col, le cheval ne peut remuer ni le col ni la tête ; si elle attaque les

vertébres, il ne peut pas remuer les reins ; si elle attaque l'avant-main, toutes les parties de devant sont roides & sans mouvement ; si elle attaque toutes les parties, le cheval semble être tout d'une piéce il est roide de tous ses membres. Ce dernier cas est rare ; j'en ai cependant vu des exemples. Quelquefois les muscles de l'œil sont en contraction, & l'œil tourne sans cesse dans l'orbite ; il faits de grands mouvemens, & l'onglet s'éleve jusques sur la cornée transparente.

Causes.

La cause immédiate de cette maladie est la contraction permanente des muscles, qui tient les parties roides.

Pour faire mieux entendre la cause de cette contraction, il est nécessaire de dire quelque chose des esprits animaux.

On sçait que le mouvement & le sentiment de toutes les parties viennent des esprits animaux. Ces esprits ayant été séparés du sang dans la substance corticale du cerveau, passent de cellules en cellules dans la substance médullaire, & de-là dans un réservoir commun, d'où ils se distribuent dans les nerfs, pour être portée dans toutes les parties du corps, & leur donner le mouvement & le sentiment.

Les esprits animaux, séparés dans la substance corticale, & parvenus au réservoir commun, sont portés dans les nerfs, 1°. par l'action des membranes du cerveau, c'est-à-dire, de la dure-mere ; & de la pie-mere ; ces membranes se contractent, & compriment légerement les cellules de la substance du cerveau, & le réservoir où les esprits animaux sont contenus, & obligent par cette compression légere & réglée, les esprits animaux à se porter d'une maniere uniforme dans toutes les

partie du corps, pour leur donner la vie.

Le battement des arteres du cerveau, est la seconde cause de l'impulsion des esprits animaux dans les nerfs. Les arteres se dilatent & se resserrent; en se dilatant, elles soulevent la substance du cerveau; lorsqu'elles se resserrent, le cerveau retombe par son propre poids, & comprime légerement les cellules & le réservoir des esprits animaux, & les obligent à couler dans les nerfs. Ainsi l'influx des esprits animaux, dépend de l'action des membranes sur le cerveau, & du battement des arteres.

Si la compression est réglée, modérée & égale, les esprits animaux se distribueront également, & dans une quantité modérée, dans toutes les parties du corps; & c'est l'état de santé.

Si la compression est plus forte, les esprits animaux couleront en plus grande quantité, & avec plus de force dans toutes les parties, & la contraction des muscles sera plus forte. Si la compression est permanente, la contraction des muscles sera permanente; si la compression se fait successivement, la contraction se fera de même. Si la compression est inégale, l'influx des esprits se fera d'une maniere inégale, & la contraction des muscles se fera dans une partie & non dans une autre. Si la compression se fait d'une maniere permanente, sur une partie seulement du réservoir commnn, il se fera une contraction permanente dans une partie du corps seulement. Si la compression se fait sur tout le réservoir commun, il se fera une contraction dans les muscles de toutes les parties du corps; il y aura roideur de tous les membres.

Cela étant posé, il est facile de voir que la contraction parmanente des muscles dans le mal de cerf, vient de la trop grande quantité d'esprits animaux qui coulent d'une maniere permanente dans

les nerfs qui vont se distribuer aux muscles qui sont en contraction, & que cet influx permanent du liquide animal dépend de la compression des membranes & de la substance du cerveau, causée par le battement des arteres qui s'y distribuent. Cette compression vient de l'engorgement des vaisseaux du cerveau; cet engorgement vient de l'épaississement du sang & de sa trop grande quantité, ou de sa raréfaction. Les causes de l'épaississement sont les violens exercices, les sueurs immodérées qui dissipent les parties les plus fluides du sang, dessé-chent, pour ainsi dire, le sang, & ne laissent que les parties les plus grossieres & les plus épaisses. Le sang s'épaissit aussi par le défaut de boisson, par le froid, les pluies & l'humidité de l'endroit que le cheval habite.

La trop grande quantité de sang vient de la trop grande quantité d'alimens bien digérés, du défaut d'exercice; il se fait alors plus de sang qu'il ne se fait de déperdition.

La raréfaction du sang vient du trop grand exercice, des courses trop longues de la chaleur excessive, de la fiévre, de l'âcreté du sang & de son trop grand mouvement.

Diagnostic.

Cette maladie se reconnoît aisément par la roideur des membres.

Prognostic.

C'est une maladie toujours dangereuse, parce qu'elle attaque une partie essentielle à la vie.

Curation.

Il faut d'abord mettre le cheval à une diéte exacte, & mettre en usage les remèdes généraux, en-

ſuite venir à la ſaignée qui doit être répétée ſuivant le beſoin.

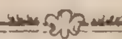
Il faut faire à-peu-près les mêmes remèdes que dans le vertigo ; mais comme l'engorgement du cerveau eſt plus conſidérable que dans le vertigo, il faut plus inſiſter ſur les ſaignées.

Il faut faire avaler abondamment de la décoction délayante, humectante & rafraîchiſſante, dont j'ai parlé dans la curation du vertigo, afin de détremper le ſang, & de lui rendre la fluidité néceſſaire pour le faire circuler librement dans les vaiſſeaux du cerveau, & pour appaiſer en même-tems la raréfaction du ſang, ſi elle eſt la cauſe de l'engorgement. Les lavemens émolliens ſont très-utiles ; ils appaiſent l'ardeur & le mouvement du ſang, & diminuent la tenſion des fibres.

Après avoir fait précéder ces remèdes, il faut faire quelques ſetons pour détourner de ce côté une partie de l'humeur qui ſe porte à la tête.

Lorſque le cheval eſt en voie de guériſon, il ſeroit bon de donner un purgatif, pour nettoyer les premieres voies qui ſont toujours chargées dans ces maladies d'un mauvais levain qui paſſe dans le ſang, & entretient la maladie ; mais comme les chevaux ſont difficiles à purger, qu'on ne peut gueres connoître la doſe juſte des purgatifs, je ne ſuis guères partiſan des purgatifs, & je ne ſuis pas ardent à les conſeiller ; ils ſont cependant indiqués dans ces maladies.

On peut donner en toute sûreté quelques lavemens purgatifs, faits avec la décoction des plantes émollientes, dans laquelle on ajoutera quatre onces de pulpe de caſſe, avec trois grains de tartre ſtibié afin de nettoyer les gros boyaux qui ſont pareſſeux & qui contiennent des matieres pourries & fermentées qui favoriſent la maladie.



ARTICLE TROISIEME.

Du Mal de feu, ou Mal d'Espagne.

ON appelle mal de-feu, une maladie dans laquelle le cheval a la tête basse, est toujours triste, ne se couche que rarement, & s'éloigne toujours de la mangeoire, avec une fiévre considérable, qu'on reconnoît par le battement fréquent & la palpitation du cœur, qu'on sent en portant la main sur la poitrine, du côté de l'épaule : on sent même quelquefois battre l'artere aorte, en portant la main sur les reins. On donne presque toujours le nom de mal-de-feu à la fiévre.

Causes.

Le mal-de-feu vient de la stagnation du sang dans les vaisseaux du cerveau : la stagnation du sang est ordinairement causée par la fiévre. Dans la fiévre le sang est en mouvement, & ne circule pas librement dans les extrêmités capillaires, il est obligé de se porter en grande quantité & avec rapidité au cerveau ; il y engorge les vaisseaux, & produit la pesanteur de tête ; la tristesse & l'abbattement du cheval : ainsi dans les maladies inflammatoires ; dans lesquelles la circulation est interrompue dans certaines parties, comme dans la pleurésie & la péripneumonie, le sang se porte en grande quantité au cerveau, & y cause le mal-de-feu.

Les engorgemens du cerveau sont fréquens, & cela n'est pas surprenant, 1°. Parce que le cerveau est un viscere mol & presque sans ressort, qui permet aisément la stagnation du sang. 2°. Parce qu'il se porte une grande quantité de sang au cerveau, par les deux arteres carotides, & par les deux ver-

tébrales. 3°. Parce qu'il y est porté avec rapidité; la force des contractions du cœur étant considérable, & le cerveau fort proche du cœur, le sang y doit être porté avec rapidité. 4°. Parce que le retour du sang se fait dans le cerveau d'une maniere différente que dans les autres parties du corps. La nature y a retardé la circulation à dessein, afin de faciliter la sécrétion des esprits animaux. Cette disposition du cerveau, lorsqu'elle est jointe à quelque cause déterminante, donne souvent lieu aux engorgemens de ce viscere, qui sont la cause du mal-de-feux.

Ainsi, tout ce qui augmentera le mouvement du sang, & qui l'obligera de séjourner dans les vaisseaux du cerveau, doit être regardé comme la cause du mal-de-feu.

Diagnostic.

Cette maladie se connoît par la description que j'en ai faite.

Prognostic.

Le prognostic est à-peu-près le même que celui du vertigo.

Curation.

L'engorgement des vaisseaux du cerveau, demande qu'on le diminue par les saignées, les breuvages rafraîchissans, les lavemens émolliens; mais il faut sur-tout s'attacher à guérir les maladies, dont le mal-de-feu n'est qu'un symptome: ainsi s'il y a fiévre, pleurésie, &c. il faut s'appliquer à guérir la fiévre & la pleurésie.

Il y a probablement plusieurs autres maladies, dont la tête du cheval peut être attaquée; je n'en parle pas, parce qu'elles sont peu connues, & que je me suis proposé de ne donner dans cet abrégé,

que ce qu'il y a de bien sûr & de bien connu. Au reste, presque toutes les maladies de la tête viennent de l'embarras des vaisseaux du cerveau, & peuvent se rapporter à ce que j'ai dit en parlant du vertigo & du mal-de-cerf.



CHAPITRE SIXIEME.

DES MALADIES DE LA POITRINE.

ON comprend dans les maladies de la poitrine, celles qui attaquent le larynx & la trachée artere.



ARTICLE PREMIER.

De la Gourme.

LA Gourme est l'écoulemens d'une humeur qui se fait ordinairement par le nez dans les jeunes chevaux.

Cette humeur a plus ou moins de consistance, & différentes couleurs, suivant le degré d'inflammation & d'engorgement des glandes qu'elle affecte. Tantôt elle est gluante & blanche comme le blanc d'œuf, tantôt elle est épaisse & jaunâtre, quelquefois elle est cuite & ressemble au pus. Tantôt l'humeur coule par le nez, tantôt elle forme un dépôt sous la ganache ; quelquefois il y a écoulement par le nez, & le dépôt sous la ganache en même-tems ; quelquefois le dépôt se forme du côté des parotides. Quelquefois l'écoulement est abondant, & jette hors du corps toute la matiere de la gourme ; quelquefois il est peu abondant, & ne donne issue qu'à une partie du venin de la gourme,

me ; quelquefois l'inflammation gagne l'arriere-bouche & le larynx.

Ces variétés ont donné lieu à la diſtinction de trois eſpeces de gourme ; l'une bénigne, l'autre maligne, & l'autre fauſſe.

La gourme bénigne eſt une évacuation totale de l'humeur de la maladie, qui ſe fait ſoit par le nez ſeulement, ſoit par un abcès ſous la ganache, ſoit par ces voies en même-tems.

La gourme maligne eſt celle dont le venin eſt plus abondant ou plus âcre, & qui attaque les parties importantes, comme le larynx ou quelque viſcere.

La fauſſe gourme eſt celle dans laquelle il ne s'évacue qu'une partie du levain, ce qui occaſionne enſuite un dépôt ſur quelque partie.

Cauſe.

La gourme eſt aux chevaux ce que la petite vérole eſt aux hommes.

C'eſt un venin d'une nature inconnue qui circule dans la maſſe du ſang, juſqu'à ce que la nature faiſant effort pour s'en débarraſſer, il vient ſe fixer ſur une partie qui eſt ordinairement le nez ou la ganache.

Diagnoſtic.

On ſoupçonne que le cheval va jetter ſa gourme, lorſqu'il eſt jeune, qu'il ne l'a pas encore eûe, qu'il eſt triſte, dégoûté & abattu, qu'il touſſe, & qu'il commence à ſe former une groſſeur ſous la ganache.

On reconnoît que c'eſt la gourme, par l'écoulement qui ſe fait par le nez, ou par la groſſeur qui occupe ordinairement toute la ganache.

La gourme ſe diſtingue de la morve, parce que dans la gourme il y a toux, triſteſſe, & une groſ-

ſeur mollaſſe qui occupe tout l'intervalle de la machoire inférieure, & que cet engorgement n'affecte ordinairement que les glandes ſalivaires ; au lieu que dans la morve, le cheval eſt gai, ne touſſe pas, & qu'il n'y a engorgement que dans les deux glandes lymphatiques qui ſont aux deux côtés intérieurs du milieu de la machoire poſtérieure, & que le cheval boit & mange comme à l'ordinaire.

Prognoſtic.

Lorſque la gourme eſt bénigne, elle eſt ſalutaire & ſans danger.

La gourme maligne n'eſt jamais ſans danger.

Lorſqu'elle attaque le larynx, que l'inflammation eſt conſidérable, que la reſpiration eſt gênée, ce qui ſe connoît par le râle & par le peu de ſouffle qui ſort par le nez, ou par la bouche ; car dans ce cas le cheval ne fait preſque pas remuer la lumiére de la chandelle par le ſouffle de la reſpiration, alors le danger eſt très-grand.

Lorſque l'écoulement eſt peu abondant, & qu'il ſe forme enſuite un dépôt ſur quelqu'autre partie, le danger eſt proportionné à l'importance des parties ſur leſquelles le dépôt ſe fixe. Si c'eſt le poumon, il produit la pulmonie ; s'il ſe fixe ſur les glandes parotides, le danger eſt moindre.

Curation.

Dès qu'on s'apperçoit que la ganache eſt pleine, ce qu'on appelle *ganache chargée*, il faut mettre le cheval à l'eau blanche, lui retrancher le foin & l'avoine ; enſuite le but qu'on doit ſe propoſer, eſt de favoriſer l'écoulement de l'humeur de la gourme ; pour cela, il faut d'abord ſaigner une ou deux fois, pour prévenir les accidens de l'inflammation ;

il faut tenir le cheval chaudement, le couvrir, envelopper la ganache avec une peau d'agneau, & la fomenter avec la décotion des plantes émollientes, comme la mauve, guimauve, branc-ursine, bouillon blanc, pariétaire, ou graine de lin, &c.

Il faut faire bouillir du son ou de l'orge dans de l'eau, & en faire respirer la vapeur en le mettant dans un sac qu'on attache à la tête.

On peut appliquer sous la ganache un cataplasme émolient. Ces remédes détendent & relâchent les vaisseaux des glandes, favorisent par-là l'écoulement de l'humeur qui engorge les glandes, & diminuent l'inflammation.

Si l'engorgement subsiste, qu'il se forme au milieu de la grosseur une pelotte dure, & que la douleur soit vive, ce qu'on connoît par les mouvemens que le cheval fait lorsqu'on la touche, c'est une preuve que la supuration se fait; il faut la favoriser, en frottant la tumeur avec quelque suppuratif, comme le basilicon, ou avec quelque graisse, ou le beurre.

Lorsque la matiere est venue à suppuration, ce qu'on reconnoît lorsqu'en appuyant le doigt sur la grosseur, le pus fait une espece de fluctuation, ou lorsqu'on sent une petite pointe blanchâtre saillante, il faut ouvrir l'abcès, & ne pas toujours attendre qu'il perce de lui-même, parce que le pus enfermé entretient l'engorgement & l'inflammation des parties voisines, & fait souvent du ravage. Il faut toujours l'ouvrir dans l'endroit ou l'abcès fait une pointe, & dans la partie la plus déclive, afin de donner issue à la matiere.

Il faut presser un peu les bords de la plaie, pour exprimer le pus qui est enfermé, mettre pour premier appareil des éponges séches, sans les tamponner. Le lendemain on y introduit deux ou trois

plumaceaux chargés de digestif fait avec la térébenthine & le jaune d'œuf. Il faut entretenir l'ouverture de la plaie jusqu'à ce que la matiére se soit entiérement écoulée ; ensuite la faire cicatriser en la bassinant avec du vin tiéde, & y appliquant des étoupes séches. De cette maniére on parvient facilement à la guérison parfaite de la gourme bénigne, & on délivre le cheval d'un germe nuisible à sa santé, lorsqu'il ne sort pas entiérement de son corps.

Mais si on néglige de remédier à l'inflammation par ces remédes, ou si, malgré ces remédes, l'inflammation augmente & gagne l'arriere-bouche & le larynx, les accidens augmentent, les muscles de l'épiglotte & de la glotte s'enflamment, font resserrer l'entrée de l'air ; de-là la difficulté de respirer, & quelquefois la suffocation. Quelquefois l'inflammation gagne la trachée artere, les bronches, & même la substance du poumon, c'est ce qu'on appelle gourme maligne.



ARTICLE SECOND.

De la Gourme maligne.

ELLE est assez connue par ce que je viens de dire. Elle est accompagnée d'une difficulté de respirer plus ou moins grande, suivant le degré d'inflammation ; le cheval touffe beaucoup, & avec peine, est triste, abattu, dégoûté, & ne sent pas quand on le pince sur les reins ; il y a une fiévre considérable.

La gourme maligne attaque ordinairement le fond de la bouche, & sur-tout le larynx. L'inflammation n'occupe quelquefois que la glotte, quelque-

fois elle gagne l'intérieur de la trachée artere, quelquefois elle s'étend jusqu'au poumon. Cette inflammation se termine, ou par gangrène, & cause la mort, ou par suppuration qui se forme dans plus ou moins de parties, suivant l'étendue de l'inflammation qui l'a précédée. Ainsi il se forme quelquefois un dépôt au larynx seulement, quelquefois au larynx & au commencement de la trachée artere en même-tems, quelquefois dans toute l'étendue de la trachée artere; quelquefois la suppuration s'étend jusqu'au poumon. Lorsque la suppuration occupe toute l'étendue de la trachée artere, il se forme de petits dépôts dans toutes les glandes lymphatiques de cette partie, & même dans les glandes propres de la membrane intérieure de la trachée artere; j'en ai vu plusieurs exemples dans les chevaux morts de cette maladie. J'ai vu souvent dans la trachée artere, après l'avoir ouverte, de petits dépôts de matiére bien formée de distance en distance dans toute l'étendue de la trachée artere, & même dans les bronches.

Lorsque le dépôt formé au larynx, perce en-dedans de la trachée artere, il tombe dans les bronches, s'oppose à la sortie de l'air & à la respiration, & suffoque le cheval.

Lorsque les abcès qui se forment dans la trachée artere, sont considérables, ou qu'ils percent plusieurs à la fois, ils ont le même effet.

Lorsque l'abcès du larynx s'ouvre dans l'arriere-bouche, le pus monte par-dessus le voile palatin dans le nez, & s'écoule par les naseaux.

Lorsque la suppuration de la trachée artere est peu abondante, l'air de la respiration chasse le pus, & le fait monter le long de la trachée artere jusques sur le voile palatin, & de-là dans le nez.

Lorsque le pus est âcre, ou qu'il acquiert de l'â-

creté en séjournant dans les fosses nasale, il devient caustique, il corrode la membrane pituitaire, y forme des ulceres, & produit la morve proprement dite.

Curation.

Comme il y a inflammation dans la gourme maligne, on sent bien qu'il faut mettre en usage tous les remédes de l'inflammation, dont je viens de parler dans la curation de la gourme bénigne; mais comme l'inflammation est plus considérable, & qu'elle attaque des parties essentielles à la vie, il faut employer ces remédes plus promptement & avec plus d'attention; il faut saigner tout de suite, réitérer la saignée suivant le besoin, il n'y a point de reméde plus efficace pour résoudre ou diminuer l'inflammation: faire des fomentations émollientes sous le col & la ganache; faire respirer au cheval pendant long-tems la vapeur des décoctions des plantes mucilagineuses & adoucissantes; envelopper le gosier avec le cataplasme de lait & de mie de pain, un jaune d'œuf, & un peu de safran. Faire boire tiéde, retrancher tout aliment solide, donner des lavemens émolliens; enfin employer tout ce qui peut détendre, relâcher & diminuer l'inflammation.

Lorsque le dépôt a percé, & que le pus s'écoule par le nez il faut faire dans le nez des injections déterfives pour empêcher que les particules âcres du pus, ne s'attachent à la membrane pituitaire, ne la corrodent, n'y forment des ulceres, & ne produisent la morve.

Pour cela, il faut avoir une seringue d'une grandeur médiocre, dont la canule soit de bois, arrondie par le bout; la placer le long de la cloison du nez & boucher l'autre narine, de peur que l'in-

jection ne revienne : de cette façon l'injection est obligée de se porter sur le voile palatin ; elle lave & déterge les parties sur lesquelles le pus passe.

Cette injection se fait avec la décoction d'orge, de feuilles d'aigremoine, où l'on ajoûte un peu de miel.

Mais si l'écoulement de la gourme n'est pas assez abondant pour chasser hors du corps tout le virus de la gourme, ce virus fermentera dans le sang, en viciera les humeurs qu'il contient, & formera un dépôt sur quelque partie, comme sur les glandes parotides, sur le poumon, ou sur quelqu'autre viscere ; c'est ce qu'on appelle fausse gourme.



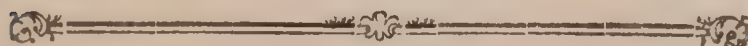
ARTICLE TROISIEMR.

De la fausse Gourme.

C'EST un dépôt formé par un reste de virus de la gourme.

Curation.

Si ce dépôt n'attaque que des parties externes ; il faut le traiter comme un abscès simple ; s'il attaque quelque viscere, il faut mettre en usage les remédes généraux, & abandonner le reste à la nature.



ARTICLE QUATRIEME.

De la Morfondure

LA Morfondure est un écoulement de mucosité qui se fait par le nez, comme la gourme.

L'humeur qui coule est transparente, assez fluide au commencement, ensuite elle devient plus épaisse :

dans cette maladie le cheval eſt triſte, perd l'appetit & touſſe.

Cauſes.

C'eſt ordinairement le froid ; lorſqu'après avoir eu chaud le cheval eſt expoſé au froid, au vent & à la pluie, la tranſpiration qui ſe fait à la tête, s'arrête tout-à-coup ; le froid condenſe la peau, reſſerre les pores, & fait refluer l'humeur de la tranſpiration dans le nez : c'eſt la morfondure commençante.

Le froid arrête non-ſeulement la tranſpiration de la tête, mais il fait encore reſſerrer les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques de la tête, oblige le ſang à ſe porter en plus grande quantité dans les vaiſſeaux de la membrane pituitaire, & les engorger d'autant plus facilement, qu'elle eſt d'un tiſſu ſpongieux mol & preſque ſans reſſort. L'inflammation, comme je l'ai dit plus haut, épaiſſit les humeurs ; de-là l'épaiſſiſſement de la mucoſité qui s'écoule alors par le nez ; le ſang ſe portant en plus grande quantité dans les parties enflammées, & l'action des vaiſſeaux ſécrétoires étant plus conſidérable, il doit ſe faire une ſécrétion plus abondante de la mucoſité du nez, de-là l'écoulement plus abondant de cette humeur. Cette maladie a beaucoup de reſſemblance avec le rhume de l'homme.

Symptomes.

Le cheval touſſe, ce qui prouve que les glandes du larynx ſont engorgées.

Le cheval jette par les deux narines une humeur quelquefois ſéreuſe, quelquefois épaiſſe : ſéreuſe au commencement, parce que l'humeur de la tranſpiration reflue dans le nez, & s'écoule par-là ; épaiſ-

ſe ſur la fin, lorſque la mucoſité eſt cuite & épaiſſie par l'inflammation de la membrane pituitaire.

Diognoſtic.

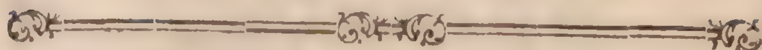
Il eſt fort difficile de diſtinguer cet écoulement d'avec celui de la morve, ſur-tout de la morve commençante.

Mais ce qui diſtingue ſûrement la morfondure de la morve, c'eſt que la morfondure ne dure pas au-delà de quinze jours; lorſqu'elle paſſe ce tems, on doit craindre la morve. Lorſque l'écoulement dure au-delà d'un mois, la morfondure a dégénéré en morve: il faut dans ce cas, mettre en uſage les remédes de la morve commençante, dont je parlerai ci-après.

Curation.

Il faut ſaigner le cheval, le mettre à l'eau blanche, le tenir chaudement, lui donner du ſon détrempé dans une grande quantité d'eau, lui en faire reſpirer la vapeur, afin de détacher les matieres & de diminuer l'engorgement des glandes.

Si le cheval jette depuis quinze jours, s'il eſt glandé, & ſur-tout s'il n'eſt glandé que d'un côté, il y a tout lieu de croire que c'eſt la morve. Il faut faire pour lors, dans le nez, des injections, premierement adouciſſantes, avec les feuilles de mauve, guimauve, pariétaire, mercuriale, &c. enſuite les rendre déterſives avec l'orge, les feuilles d'aigremoine & le miel: continuant toujours de faire reſpirer au cheval la vapeur de l'eau de ſon, & des herbes qui auront ſervi à la décoction adouciſſante; on les mettra pour cela dans un ſac, qu'on attachera à la tête du cheval.



ARTILLE CINQUIEME.

De la Morve.

LES Anciens ont ignoré auſſi long-tems le ſiége de la morve que le remède : ils ont placé la morve, les uns dans le cerveau, les autres dans le poumon, les autres dans le foie, les autres dans les reins, les autres dans l'eſtomach ; & confondant tous les écoulemens, ils ont donné le nom de morve à tous ceux qui ſe font par le nez.

Soutenir que la morve a ſon ſiége dans les poumons, c'eſt une opinion en quelque façon pardonnable, 1°. parce qu'il y a une communication du poumon avec le nez. 2°. Parce qu'il ſe fait quelquefois réellement par le nez un écoulement qui vient du poumon : c'eſt dans cette maladie que j'appelle pulmonie. 3°. Parce que l'écoulement qui vient du poumon, reſſemble aſſez à celui qui vient de la membrane pituitaire. 4°. Parce que la morve eſt ſouvent compliquée avec la pulmonie, ou ce qui eſt la même choſe, l'écoulement qui vient de la membrane pituitaire, eſt ſouvent compliqué avec l'écoulement qui vient du poumon. Les anciens Maréchaux, peu ſcrupuleux dans leurs recherches, peu éclairés ſur la nature des maladies, ſe ſont laiſſé tromper par l'apparence ; la reſſemblance des deux maladies leur en a impoſé : ils étoient dans la bonne foi : ils n'ont péché que contre la diſtinction.

Mais ſoutenir que la morve eſt dans les reins, dans la rate, dans le foie, ou dans le cerveau, c'eſt pécher contre les premieres connoiſſances de l'Hippotomie ; c'eſt ignorer qu'il n'y a point de communication de ces parties avec le nez, & qu'il eſt par conſéquent impoſſible, qu'il ſe faſſe par le nez

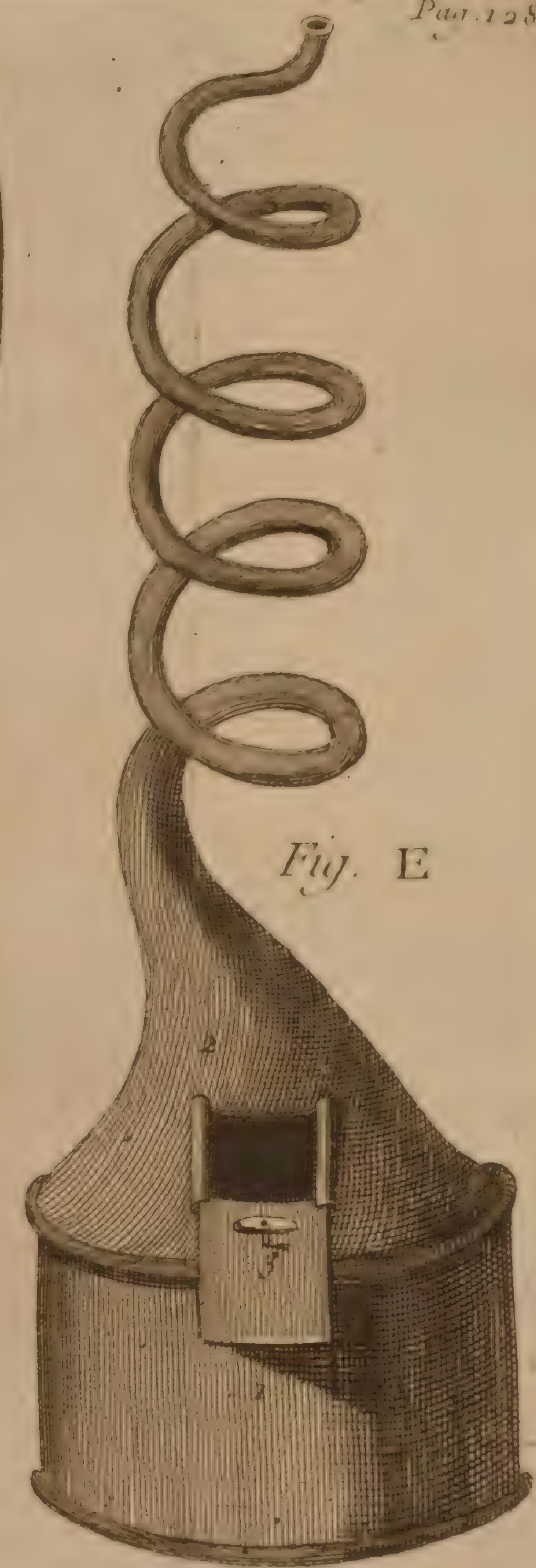

Fig. D
1
2


Fig. B
9
8
7
6
5
2
1
14
11
12
13
3
4
10
15


Fig. C
2
2
1


Fig. A
9
8
7
6
5
4
3
2
1


6
4


Fig. E

un écoulement qui vienne de ces parties ; c'eſt pécher par une ignorance groſſiere, contre les obligations de ſon état. Soutenir ces abſurdités, parce qu'on les a avancées ; les ſoutenir par malice & par jalouſie, après que la fauſſeté en a été démontrée ; les ſoutenir pour s'oppoſer à la vérité, & pour entretenir le Public & les Amateurs dans l'erreur, c'eſt être de mauvaiſe foi ; c'eſt ſacrifier le bien public à ſon amour propre ; c'eſt un entêtement, je ne crains pas de le dire, c'eſt un entêtement puniſſable.

Mon pere, convaincu par les lumiéres de l'Hippotomie, du ridicule & de l'erreur des Maréchaux ſur le ſiége de la morve, s'appliqua à en chercher le ſiége. Après pluſieurs recherches pénibles, réitérées & diſpendieuſes, il découvrit enfin, en 1749., le véritable ſiége de la morve, dans la membrane pituitaire, & rendit publique ſa découverte & ſes obſervations ſur cette maladie, par un Mémoire qu'il donna à l'Académie Royale des Sciences. Ce Mémoire fut examiné par MM. Bouvard & Hériſſant, Médecins nommés Commiſſaires, & approuvé par l'Académie Royale des Sciences.

La plûpart des Maréchaux ſe croyant outragés par la découverte de mon Pere, bien loin de ſe rendre à l'évidence, ſe mutinerent, perſiſterent dans leur ſyſtême, & ſoutinrent que la morve avoit ſon ſiége dans les reins, le foie, le poumon, &c.

On a peine à revenir des préjugés avec leſquels on eſt né, avec leſquels on a été nourri, & avec leſquels on a vieilli ; y renoncer, c'eſt renoncer à une partie de ſoi-même : on n'aime point à voir qu'on a paſſé ſa vie dans l'erreur ; l'amour-propre ſouffre à convenir qu'on ne ſait rien. Auſſi les défenſeurs de la vieille morve, réſolurent bien

de soutenir avec fermeté leur systême, dont la ruine entraînoit avec elle la perte de la réputation. Cela fit une dispute, & la chose demeura pendant quelque-tems indécise dans l'esprit du Public. Mais la vérité se fait jour tôt ou tard, & perce à travers les ténébres les plus épaisses : mon Pere, plus animé par le zèle du bien public, par l'honneur d'être utile à sa patrie, & par l'amour de sa profession, que par l'intérêt, poursuivit ses recherches, & parvint à faire la distinction des différens écoulemens qui se font par le nez : il en distingue sept sortes, & démontra en 1752, par un second Mémoire, qu'il n'y en a qu'un qui mérite le nom de morve proprement dite : ce Mémoire fut vérifié par MM. Morand & Bouvard, nommés pour en faire l'examen ; & fut approuvé de même que le premier par l'Académie Royale des Sciences.

Depuis ce tems, j'ai ouvert une infinité de chevaux morveux, & j'ai toujours reconnu la vérité de la découverte de mon Pere : j'ai toujours trouvé la membrane pituitaire affectée ; je l'ai demontré nombre de fois à plusieurs Amateurs, Ecuyers & Maréchaux, sur des chevaux que j'ai ouvert, je l'ai enfin démontré à Versailles deux fois l'an 1759. par ordre de MM. les Ecuyers, en présence de M. de Brige, Commandant des Grandes Ecuries du Roi, de M. de Groasmare, Commandant des Petites Ecuries du Roi, de M. Lieutaut, Médecin des Enfans de France, de M. Lasone, premier Médecin de la Reine, de M. Malhoin, Médecin de la Reine, & de plusieurs Seigneurs & Maréchaux. De sorte que tout le monde est bien convaincu actuellement, que la morve a son siége dans la membrane pituitaire. Au mois d'Avril 1761. j'eus l'honneur de présenter à l'Académie des Sciences un Mémoire sur ce sujet,

que je lus en présence de MM. les Académiciens, qui me nommerent pour Commissaires MM. Morand & Tenon. L'ouverture des chevaux morveux, que j'ai faite si souvent, les démonstrations que j'en ai faites tant de fois aux Amateurs, aux Ecuyers & aux Maréchaux, les expériences enfin que mon Pere a faites, & moi après lui sur les chevaux sains que nous avons rendu morveux en injectant sur la membrane pituitaire une liqueur corrosive, ne permettent pas de douter que le siége de la morve ne soit dans la membrane pituitaire. Il ne faut qu'avoir des yeux pour se convaincre de cette vérité : il n'y a plus que quelques vieux Maréchaux entêtés qui refusent de mauvaise foi, & par malice, leur témoignage à l'évidence & à la vérité.

Le siége de la morve étant une fois bien connu & établi, il est facile de la définir.

La morve est un écoulement de mucosité par le nez, avec inflammation ou ulcération de la membrane pituitaire.

Cet écoulement est tantôt de couleur transparente, comme le blanc d'œuf, tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre ; tantôt il est purulent, tantôt sanieux, mais toujours accompagné du gonflement des glandes lymphatiques, qui sont sous la ganache.

Ces glandes sont quelquefois engorgées toutes deux en même-tems, quelquefois il n'y en a qu'une. Tantôt l'écoulement ne se fait que par un naseau, & alors il n'y a que la glande du côté de l'écoulement qui soit engorgée. Tantôt l'écoulement se fait par les deux naseaux, & alors les deux glandes sont engorgées en même-tems. Tantôt l'écoulement vient du nez seulement, tantôt il vient du nez, de la trachée artere, & du poumon en même-tems. Ces variétés ont donné lieu aux différences suivantes.

I. Je diſtingue la morve à raiſon de ſa nature; 1°. en morne proprement dite, & en morne improprement dite.

La morve proprement dite eſt l'écoulement qui vient de la membrane pituitaire; il n'y a, à proprement parler, pas d'autre morve que celle là.

La morve improprement dite, eſt tout écoulement qui vient d'une autre partie que de la membrane pituitaire: ce n'eſt pas la morve; c'eſt à tort qu'on lui donne ce nom.

2°. Je la diſtingue en morve contagieuſe & en morve non-contagieuſe.

La morve contangieuſe eſt celle qui ſe communique d'un cheval morveux à un cheval ſein. Il n'y a que la morve proprement dite & la gourme qui ſoient contagieuſes, les autres ne le ſont pas.

La morve non-contagieuſe eſt celle qui ne ſe communique pas, telle que la morve de morfondure & la pulmonie.

II. La morve proprement dite ſe diſtingue 1°. en morve ſimple & en morve compoſée.

2°. En morve primitive & en morve ſecondaire.

3°. En morve commençante, en morve confirmée & en morve invétérée.

La morve ſimple proprement dite, eſt celle qui ne vient que de la membrane pituitaire.

La morve compoſée eſt celle qui vient de la membrane pituitaire & de la trachée-artere, ou du poumon en même-tems.

La morve primitive eſt celle qui eſt indépendante de tout autre écoulement.

La morve ſecondaire eſt celle qui ſuccéde à la morve improprement dite, comme à la pulmonie ou à la morfondure.

La morve commençante eſt celle où il n'y a qu'une ſimple inflammation.

La morve confirmée eſt celle où il y a exulcération de la membrane pituitaire.

La morve invétérée eſt celle où l'écoulement eſt purulent ou ſanieux.

La morve improprement dite eſt de trois ſortes ; la morve de gourme, la morve de morfondure & la morve de pulmonie.

J'ai parlé plus haut de la morve de gourme & de la morve de morfondure, je parlerai ci-après de la morve de pulmonie & de la pouſſe.

Cauſes.

Les cauſes premieres de la morve ne nous ſont pas connues. Il y a quelques perſonnes qui croient que c'eſt un virus d'une nature âcre & acide ; d'une nature âcre, parce qu'il fait criſper & reſſerrer les vaiſſeaux ſanguins de la membrane pituitaire, & qu'il cauſe l'inflammation des parties qu'il affecte ; d'une nature acide, parce qu'il épaiſſit la lymphe, & qu'il rend calleux les bords des ulceres : mais cela eſt hypothétique.

Je ne m'arrêterai pas à examiner les cauſes premieres de la morve ; je me contenterai de rapporter les cauſes ſecondes qui ſont évidentes & inconteſtables.

Il eſt certain que dans la morve proprement dite, il y a inflammation dans les glandes de la membrane pituitaire ; cette inflammation fait ſéparer une plus grande quantité de mucoſité ; de-là l'écoulement abondant de la morve commençante.

L'inflammation ſubſiſtant, fait reſſerrer les tuyaux excrétoires des glandes, la mucoſité ne s'échappe plus, elle eſt obligée de ſéjourner dans la cavité des glandes, elle s'y échauffe, y fermente, ſe purifie & ſe convertit en pus. De-là l'écoulement purulent de la morve confirmée.

L'inflammation épaissit la lymphe contenue dans les vaisseaux lymphatiques qui sont en grande quantité dans la membrane pituitaire ; de-là la callosité des ulceres.

Le pus en croupissant devient âcre & corrosif, ronge les parties voisines, carie les os, & rompt les vaisseaux sanguins, le sang s'extravase, se mêle avec le pus ; de-là l'écoulement purulent, noirâtre & sanieux.

La cause évidente de la morve est donc l'inflammation. L'inflammation reconnoît, comme je l'ai dit plus haut des causes générales & des causes particulieres.

Les causes générales de l'inflammation de la membrane pituitaire, sont la trop grande quantité, la raréfaction & l'épaississement du sang.

A ces causes générales, il faut ajoûter des causes particulieres ou locales qui déterminent l'inflammation dans la membrane pituitaire, plutôt que dans les autres parties du corps. Ces causes particulieres sont 1°. le défaut de ressort des vaisseaux de la membrane pituitaire, causé par quelque coup sur le nez. Les vaisseaux ayant perdu leur ressort, n'ont plus d'action sur les liqueurs qu'ils contiennent & favorisent le séjour de ces liqueurs ; de-là l'engorgement & l'inflammation.

2. Le déchirement des vaisseaux de la membrane pituitaire, par quelque corps poussé de force dans le nez : les vaisseaux étant déchirés, les extrêmités se ferment & arrêtent la circulation ; de-là l'inflammation.

3. Les injections âcres, irritantes, corrosives & caustiques faites dans le nez : elles font resserrer & crisper les extrêmités capillaires des vaisseaux de la membrane pituitaire ; de-là l'engorgement & l'inflammation.

4. Le

4. Le froid, lorſque le cheval eſt échauffé; il condenſe la lymphe & le ſang, il fait reſſerrer les vaiſſeaux, il épaiſſit la mucoſité, engorge les glandes; de-là l'inflammation.

5. Le farcin; l'humeur du farcin s'étend & affecte ſucceſſivement les différentes parties du corps: lorſqu'elle vient à gagner la membrane pituitaire, elle y forme des ulceres, & cauſe la morve proprement dite.

Symptômes.

Les principaux ſymptômes ſont l'écoulement qui ſe fait par les naſeaux, & l'engorgement des glandes lymphatiques de deſſous la ganache.

1. L'écoulement eſt plus abondant que dans l'état de ſanté, parce que l'inflammation irrite les fibres, les ſollicite à de fréquentes oſcillations, & fait ſéparer une grande quantité de mucoſité. Ajoutez à cela, que dans l'inflammation le ſang abonde dans la partie enflammée & fournit plus de matiere aux ſécrétions.

2. L'écoulement eſt de couleur naturelle, tranſparent comme le blanc d'œuf dans la morve commençante, parce qu'il n'y a qu'une ſimple inflammation ſans ulcere.

3. L'écoulement eſt purulent dans la morve confirmée, parce que l'ulcere eſt formé; le pus qui en découle ſe mêle avec la morve.

4. L'écoulement eſt ſanieux & noirâtre dans la morve invétérée, parce que le pus ayant rompu quelques vaiſſeaux ſanguins, le ſang s'extravaſe & ſe mêle avec le pus.

5. L'écoulement diminue quelquefois, & ceſſe même quelquefois (ce qui eſt preſque toujours un ſigne certain de la morve proprement dite) parce que le pus a pénétré dans quelque grande cavité,

comme le ſinus maxillaire, d'où il ne peut ſortir ; que lorſque la cavité eſt pleine.

6. La morve attaque tantôt les ſinus-frontaux, tantôt les ſinus-maxillaires, tantôt les cornets du nez, tantôt deux ou trois de ces parties, tantôt toutes ces parties en même-tems, ſelon que la membrane pituitaire eſt enflammée dans un endroit plutôt que dans un autre, ou que l'inflammation occupe plus ou moins d'étendue ; ainſi la morve ſera dans les ſinus-frontaux, ſi la membrane pituitaire eſt enflammée dans cette partie ; elle ſera dans les ſinus-maxillaires, ſi la membrane eſt enflammée dans ces ſinus ; elle ſera dans les cornets du nez, ſi la membrane eſt enflammée dans les cornets ; elle ſera enfin dans toutes ces parties en même-tems, ſi la membrane pituitaire eſt enflammée dans toute ſon étendue.

L'engorgement des glandes lymphatiques de deſſous la ganache, m'a long-tems embarraſſé ; je ne pouvois comprendre pourquoi ces glandes ne manquoient jamais de s'engorger dans la morve proprement dite ; mais après bien des réflexions, j'en ai enfin trouvé la cauſe. Les obſervations que mon Pere a faites ſur la nature de ces glandes, m'ont ouvert le chemin à cette découverte.

Aſſuré que ces glandes ſon, comme mon Pere le dit, non des glandes ſalivaires, puiſqu'elles n'ont point de tuyau qui aille porter la ſalive dans la bouche, mais des glandes lymphatiques, puiſqu'elles ont chacune un tuyau conſidérable qui part de leur ſubſtance, & qui deſcend pour aller ſe rendre dans un gros tuyau lymphatique qui rampe le long de la trachée artere, & va enfin verſer la lymphe dans la veine ſousclaviere, je remontai à la circulation de la lymphe, & à la ſtructure des glandes & des veines lymphatiques.

Nous avons dit, en parlant de la circulation de la lymphe, que les veines lymphatiques sont des tuyaux cylindriques qui rapportent la lymphe nourriciere des parties du corps dans le réservoir commun, nommé *réservoir de Pecquet*, ou *dans la veine sousclaviere* ; que ces veines sont coupées d'intervalle en intervalle, par des glandes qui servent comme d'entrepôt à la lymphe ; que chaque glande a deux tuyaux, l'un qui est la fin de la veine lymphatique, qui apporte la lymphe dans la glande ; l'autre par lequel la lymphe sort de la glande, pour être portée plus loin.

Les glandes lymphatiques de dessous la ganache, ont de même deux tuyaux, ou, ce qui est la même chose, deux veines lymphatiques ; l'une qui apporte la lymphe de la membrane pituitaire dans ces glandes ; l'autre qui reçoit la lymphe de ces glandes, pour la porter dans la veine sousclaviere.

Il n'est pas difficile d'expliquer par cette Théorie l'engorgement des glandes de dessous la ganache.

Dans l'inflammation, comme nous l'avons dit, toutes les humeurs qui se filtrent dans les parties voisines, s'épaississent, la lymphe de la membrane pituitaire doit donc contracter un caractère d'épaississement ; comme les glandes sont composées de vaisseaux qui font mille contours, la lymphe épaissie doit y circuler plus difficilement, s'y arrêter enfin, & les engorger.

2°. Lorsque la membrane pituitaire est ulcérée, le pus se mêle avec la lymphe, lui donne une qualité âcre ; cette âcreté de la lymphe irrite les vaisseaux des glandes, les fait resserrer, & c'est une seconde cause de leur engorgement.

Il n'est pas difficile d'expliquer par la même théorie, pourquoi dans la gourme, dans la morfondure & dans la pulmonie, les glandes lymphatiques

de deſſous la ganache, ſont quelquefois engorgées, quelquefois ne le ſont pas, ou, ce qui eſt la même choſe, pourquoi le cheval eſt quelquefois grandé, quelquefois ne l'eſt pas.

Dans la morfondure, les glandes de deſſous la ganache ne ſont pas engorgées lorſqu'il y a un ſimple reflux de l'humeur de la tranſpiration dans le nez, ſans inflammation de la membrane pituitaire; elles ſont engorgées lorſque l'inflammation gagne les glandes de cette membrane.

Dans la gourme bénigne, le cheval n'eſt pas glandé, parce que la membrane pituitaire n'eſt pas affectée, mais dans la gourme maligne, où il ſe forme un abcès dans le larynx, le pus, en paſſant par les naſeaux, y ſéjourne quelquefois, corrode & ulcere la membrane pituitaire, alors le cheval devient glandé.

Dans la pulmonie le cheval n'eſt pas glandé, parce que le pus qui vient du poumon eſt d'un bon caractere, & n'eſt pas aſſez âcra pour ulcérer d'abord la membrane pituitaire; mais à la longue, en ſéjournant dans le nez, il acquiert de l'âcreté, irrite les fibres de cette membrane, l'enflamme, & alors les glandes de deſſous la ganache s'engorgent.

Dans toutes ces maladies le cheval n'eſt glandé que d'un ſeul côté, lorſque la membrane pituitaire n'eſt affectée que d'un côté; au-lieu qu'il eſt glandé des deux côtés lorſque la membrane pituitaire eſt affectée des deux côtés; la raiſon de cela, eſt que les vaiſſeaux & les glandes d'un côté ne communiquent pas avec l'autre.

Ainſi, dans la pulmonie & la gourme, lorſque le cheval eſt glandé, il l'eſt ordinairement des deux côtés, parce que l'écoulement venant de l'arriere-bouche ou du poumon, monte par-deſſus le voile

du palais, entre dans le nez également des deux côtés, & affecte également la membrane pituitaire. Cependant, dans ce cas même il ne seroit pas impossible que le cheval fut glandé d'un côté & non de l'autre, soit parce que le pus, en séjournant plus d'un côté que de l'autre, affecte plus la membrane pituitaire de ce côté-là que de l'autre; soit parce que la membrane pituaire peut être plus disposée à s'enflammer d'un côté que de l'autre, par quelque vice local, comme par quelque coup.

Diagnostic.

Rien n'est plus important, & rien en même-tems n'est plus difficile, que de bien distinguer chaque écoulement qui se fait par le nez; il faut pour cela un grand usage & une longue étude de ces maladies. Pour décider avec sûreté, il faut être familier avec ces écoulemens; autrement ou est exposé à porter des jugemens faux, & à donner à tout moment des décisions qui ne sont pas justes. L'œil & le tact sont d'un grand secours pour prononcer avec justesse sur ces maladies.

La morve proprement dite, étant un écoulement qui se fait par le nez, est aisément confondu avec tous les autres écoulemens qui se font par le même endroit. La couleur de l'écoulement n'est pas un signe distinctif suffisant; elle ne peut pas servir de régle. Un signe seul ne suffit pas pour la distinguer, il faut les réunir tous pour faire une distinction sûre de cette maladie.

Lorsque le cheval jette par le nez, sans tousser, qu'il est glandé & gai, comme à l'ordinaire, qu'il boit & mange comme de coûtume, qu'il est gras, & qu'il a bon poil, il y a lieu de croire que c'est la morve proprement dite.

Lorſque le cheval, ſans touſſer, ſans être triſte, boit & mange comme de coûtume, qu'il n'eſt glandé que d'un coté, qu'il jette peu, on eſt preſque certain que c'eſt la morve proprement dite.

Lorſqu'avec tous ces ſignes l'écoulement ſubſiſte depuis plus d'un mois, on eſt certain que c'eſt la morve proprement dite.

Lorſqu'au contraire l'écoulement ſe fait également par les deux naſeaux, que cet écoulement eſt ſimplement purulent, que le cheval touſſe, qu'il eſt triſte abatu, dégoûté, maigre, qu'il a le poil hériſſé, & qu'il n'eſt pas glandé, c'eſt la morve improprement dite.

Lorſque cet écoulement ſuccéde à une inflammation de poitrine, il vient du poumon, & c'eſt la morve de pulmonie, dont je parlerai ci-après.

Lorſque cet écoulement ſuccéde à la gourme, & qu'il vient d'un dépôt formé au larynx, c'eſt la morve de gourme.

Lorſque le cheval jette une mucoſité tranſparente, & que la triſteſſe & le dégoût ont précédé cet écoulement, on a lieu de croire que c'eſt la morfondure; on en eſt certain lorſque l'écoulement ne dure pas plus de douze ou quinze jours.

Lorſque le cheval commence à jetter également par les deux naſeaux une morve mêlée de pus, ou le pus tout pur, ſans être glandé, c'eſt la pulmonie ſeule; mais ſi le cheval devient glandé par la ſuite, c'eſt la morve compoſée, c'eſt-à-dire, la pulmonie & la morve proprement dite tout-à-la-fois.

On connoît la morve commençante proprement dite, lorſqu'il y a écoulement d'une ſimple mucoſité avec engorgement des glandes lymphatiques de deſſous la ganache.

On connoît que la morve proprement dite eſt

confirmée, lorſque l'écoulement eſt purulent, qu'il y a ulcere dans la membrane pituitaire, & que le cheval eſt glandé.

On reconnoît que la morve proprement dite eſt invétérée, lorſque l'écoulement eſt ſanieux, & que le cheval eſt glandé.

Prognoſtic.

Le danger de la morve eſt plus ou moins grand, ſuivant la nature de l'écoulement & l'état de la maladie.

La morve de la gourme bénigne & celle de la morfondure ne ſont pas dangereuſes, elles ne durent ordinairement que douze jours, pourvû qu'on faſſe les remèdes convenables, lorſqu'elles ſont négligées, elles peuvent dégénérer en morve proprement dite.

La morve de pulmonie invétérée eſt incurable.

La morve proprement dite commençante peut ſe guérir; lorſqu'elle eſt confirmée, elle ne ſe guérit que difficilement; lorſqu'elle eſt invétérée, elle eſt incurable jusqu'à préſent.

La morve ſimple eſt moins dangereuſe que la morve compoſée.

Il n'y a que la morve proprement dite qui ſe communique.

Il eſt important de bien diſtinguer les différentes eſpeces de morve, afin de remedier à celles qui peuvent ſe guérir, pour ne pas faire des dépenſes inutiles en traitant celles qui ſont incurables, & ſur-tout afin d'arracher à la mort une infinité de chevaux qu'on condamne mal-à-propos, & d'empêcher la contagion, en condamnant avec certitude ceux qui ſont morveux.

Curation.

J'ai parlé plus haut de la gourme & de la morfondure ; je parlerai ci-après de la pousse & de la pulmonie : il ne s'agit ici que de la véritable morve, ou de la morve proprement dite.

La morve proprement dite se guérit assez souvent dans les commencemens, lorsqu'on emploie les remédes convenables.

La cause de la morve commençante étant l'inflammation des glandes de la membrane pituitaire, il faut mettre en usage les remédes de l'inflammation. Ainsi, dès qu'on s'apperçoit que le cheval est glandé, il faut le saigner & répéter la saignée selon le besoin ; c'est le reméde le plus efficace.

Il faut ensuite tâcher de détendre & de relâcher les vaisseaux, afin de leur rendre la souplesse nécessaire pour la circulation. Pour cet effet, il faut faire des injections dans le nez, avec la décoction des plantes adoucissantes & relâchantes, de mauve, guimauve, bouillon-blanc, branc-ursine, pariétaire, mercuriale, de fleurs de mélilot, de camomille & de sureau.

Il faut faire respirer la vapeur de cette décoction, & sur-tout la vapeur de l'eau tiéde, où l'on aura fait bouillir du son, ou de la farine de seigle ou d'orge. Pour cela on attache à la tête du cheval un sac ou l'on met le son tiéde ; il est bon de donner quelques lavemens rafraîchissans, pour tempérer le mouvement du sang, & l'empêcher de se porter avec trop d'impétuosité à la membrane pituitaire.

Il faut retrancher le foin au cheval, & ne lui faire manger que du son chaud, mis dans un sac de la maniere que je viens de dire ; la vapeur qui s'en

exhale, adoucit, relâche & diminue admirablement l'inflammation.

Dans la morve confirmée, l'indication que l'on a, est de déterger les ulceres, de fondre les callosités, de faire suppurer ces ulceres, afin de les conduire ensuite à cicatrice.

La premiere indication demande les détersifs, afin de nettoyer les ulceres, de faire venir les bonnes chairs & procurer la cicatrice. Pour cela; on injecte par le nez une décoction faite avec les feuilles d'aristoloche, de gentiane, de centaurée.

Lorsque l'écoulement change de couleur & devient blanc, épais & d'une louable consistance, il faut injecter de l'eau d'orge, dans laquelle on fait dissoudre un peu de miel rosat.

Enfin, pour dessécher, il faut injecter l'eau seconde de chaux afin de finir la guérison: mais comme cette injection a de la peine à pénétrer dans tous les sinus, en la poussant par le nez, mon Pere a imaginé un moyen de les porter sur toutes les parties; c'est le trépan; c'est le moyen le plus sûr de guérir la morve confirmée.

La maniere dont on doit faire l'opération, n'est pas de se servir de la couronne de trépan, dont parle M. Bartlet, dans son livre intitulé, *the Getleman's, farriery*, mais d'une grosse vrille qui puisse faire une ouverture suffisante pour pouvoir introduire une cannule. J'avois pratiqué il y a long-tems la méthode qu'indique M. Bartlet, mais j'ai toujours trouvé que le pus qui s'écouloit des ulceres étoit noirâtre & sanieux, que les bords de la membrane pituitaire à l'endroit où j'avois appliqué le trépan, étoient calleux, & que le pus qui en découloit, étoit de mauvaise nature; & jamais cette opération ne m'a réussi. J'ai trouvé que l'air entrant en aussi grande quantité & avec autant d'action, faisoit au-

tant d'impreſſion ſur la membrane pituitaire, qu'auroient fait des injections trop chaudes, des ſtiptiques ou de légers cauſtiques. J'ai commencé à m'en appercevoir dans le traitement, par l'abondance & l'épaiſſiſſement du mucus du nez; ce que je n'avois pas vu dans les chevaux que j'avois trépanés à la façon de mon Pere. J'en fus convaincu entiérement, à l'ouverture des uns & des autres; je trouvai les premiers dans le même état que je viens de citer ci-deſſus, & les autres dans l'état ordinaire propre à la maladie; & c'eſt le moyen le plus sûr de guérir la morve confirmée.

La ſeconde indication eſt de fondre les calloſités des ulceres; cette indication demanderoit les cauſtiques: les injections fortes & corroſives rempliroient cette intention ſi on pouvoit les faire ſur les parties malades ſeulement: mais comme elles arroſent les parties ſaines de même que les parties malades, elles irritent les parties qui ne ſont pas ulcérées & augmentent le mal; de-là l'impoſſibilité de guérir la morve par les cauſtiques.

Les fumigations ſont un très-bon remède; j'en ai vu de bons effets. Pour faire recevoir ces fumigations, mon Pere a imaginé une boëte dans laquelle on fait brûler du ſucre, ou toute autre matiere déterſive; la fumée de ces matieres brûlées eſt portée au nez, par le moyen d'un tuyau long adapté à la boëte.

Dans la morve invétérée, où les ulcères ſont en grand nombre profonds & ſanieux, où les vaiſſeaux ſont rongés, les os cariés, & la membrane pituitaire épaiſſie, je ne crois pas qu'il y ait de remède; le meilleur parti eſt de tuer les chevaux, pour éviter les dépenſes inutiles qu'on pourroit faire pour éviter les dépenſes inutiles qu'on pourroit faire pour tenter leur guériſon.

ARTICLE SIXIEME.

De la Toux.

La toux eſt un mouvement de la poitrine, excité par la nature pour chaſſer avec l'air ce qui gêne la reſpiration.

Cauſes de la Toux.

La toux vient de l'impreſſion qui ſe fait ſur les nerfs du larynx, de la trachée artere ou des bronches. Comme la nature a établi une ſympathie, c'eſt-à-dire, une communication entre ces parties & les muſcles expirateurs, l'impreſſion ſe communique à ces muſcles qui entrent tout d'un coup dans de violentes contractions, font reſſerrer la poitrine, compriment le poumon, & en chaſſent l'air avec ſecouſſe & violence. C'eſt ce mouvement convulſif excité par la nature pour ſe débarraſſer de ce qui peut lui nuire, qu'on appelle *toux*.

Cette impreſſion ſur les nerfs du larynx, de la trachée artere & des bronches, vient ou de la diſpoſition de ces parties, ou de tout ce qui peut ébranler & irriter les nerfs de ces parties.

I. De la diſpoſition de ces parties, c'eſt-à-dire, de leur trop grande ſenſibilité; cette ſenſibilité vient de la ſéchereſſe ou de la délicateſſe des fibres. Lorſque les fibres ſont ſéches, elles deviennent roides & tendues, elles ſont ſuſceptibles de la moindre impreſſion; de-là la ſenſibilité & la toux.

II. L'impreſſion vient de tout ce qui peut ébranler ou irriter les fibres nerveuſes de ces parties, comme 1°. l'âcreté du pus qui vient du poumon; c'eſt par cette raiſon que le cheval touſſe dans la pulmonie.

2°. L'âcreté de l'humeur qui humecte la surface interne de la trachée artere, ce qui arrive lorsque le sang est âcre & chargé d'impureté; comme dans le farcin; cette humeur participe des qualités du sang d'où elle émane.

3°. L'inflammation de la glotte, de la trachée artere ou des bronches: dans l'inflammation les fibres sont tendues, & s'ébranlent facilement; de-là la toux. C'est par cette raison que le cheval tousse dans la morfondure & la gourme maligne.

4°. De tout ce qui entre dans la trachée artere, c'est par cette raison que le cheval tousse, lorsqu'en lui donnant un breuvage, il en entre quelque partie dans la trachée artere, ou lorsqu'en tenant le cheval dans une situation gênante, les remédes qu'on lui fait avaler font de fortes impressions sur la glotte, soit par leur poids, soit par leur âcreté: c'est ainsi que l'on tousse, lorsqu'on mange quelque chose de poivré ou d'irritant.

5°. Les tubercules du poumon, qui compriment les nerfs & excitent la toux.

Curation.

La toux venant de la tension des fibres ou de leur irritation, demande des relâchans & les adoucissans: les relâchans sont la saignée & les boissons copieuses; les adoucissans sont les décoctions de mauve, guimauve & bouillon-blanc: on peut donner à manger au cheval des feuilles de bouillon-blanc.

Les farineux sont de bons remédes pour la toux simple; tels que l'eau blanche, l'eau de son, ou l'eau où l'on aura délayé un peu de farine d'orge ou de seigle; mais comme souvent la toux n'est qu'un symptôme d'une autre maladie, il faut plutôt

s'attacher à guérir la maladie, que la toux. En ôtant la cause de la toux, la toux cessera bientôt.



ARTICLE SEPTIEME.

De la Pleurésie.

C'EST une inflammation de la plévre, avec fiévre, difficulté de respirer, & souvent toux.

Souvent l'inflammation de la plévre gagne la substance du poumon, & c'est alors la pleurésie composée de la péripneumonie.

Causes.

Les causes sont générales ou particulieres. Les causes générales sont la pléthore, la raréfaction & l'épaississement du sang : je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit de ces trois causes, en parlant de l'inflammation. Les causes particulieres sont le froid subit après le chaud ; le froid fait resserrer les pores de la transpiration, la supprime, la fait refluer intérieurement : lorsque cette humeur se jette sur la plévre, elle cause la pleurésie.

On peut ajouter aux causes précédentes la boisson froide, la pluie, le grand vent & la disposition du côté, comme si le cheval a reçu quelque coup sur la poitrine qui ait meurtri la partie, & diminué le ressort des vaisseaux ; la constitution lâche des fibres de la plévre.

Diagnostic.

On reconnoît la pleurésie par la tristesse, l'abattement & le dégoût du cheval, par la fiévre, par la grande difficulté de respirer, par les grandes expirations, & parce qu'il regarde sa poitrine.

Causes.

Le ſang étant mis en mouvement, échauffé & raréfié par le trop grand exercice, ſe porte en grande quantité dans le poumon, & y engorge les vaiſſeaux. 2°. Le ſang étant dans un grand mouvement, s'appauvrit par les ſueurs abondantes, devient épais, circule difficilement & engorge les vaiſſeaux capillaires du poumon; de-là l'inflammation & la courbature.

Prognoſtic.

Lorſque l'inflammation ſe termine par réſolution, le ſang reprend ſon cours ordinaire, les accidens ceſſent & le cheval guérit : mais lorſque la réſolution ne ſe fait pas, elle ſe termine ou par ſuppuration, & produit la pulmonie de courbature dont je parlerai ci-après, ou par gangrene, & cauſe la mort.

Curation.

La curation eſt la même que celle de la pleuréſie.



ARTICLE NEUVIEME.

De la Pulmonie.

LA pulmonie eſt une ulcération du poumon avec écoulement du pus par le nez.

Le cheval touſſe, eſt gai juſqu'à ce qu'il ſoit devenu phthiſique, boit & mange comme à l'ordinaire, & ne ſouffre pas; lorſqu'on l'abandonne à lui-même, il maigrit peu-à-peu, & périt enfin de conſomption.

Cauſes.

Causes.

La cause de la pulmonie est toujours l'inflammation du poumon qui a précédé, & qui est terminée par la suppuration.

Ainsi les causes de la pulmonie sont : 1°. les tubercules du poumon, lorsqu'ils viennent à suppuration.

2°. La pleurésie & la courbature, terminées par la suppuration.

3°. La fausse gourme qui s'est jettée sur les poumons.

4°. L'humeur du farcin repercutée & fixée sur les poumons.

5°. Enfin toutes les maladies inflammatoires de la poitrine qui se sont terminées par suppuration.

Différence.

Il y a quatre especes de pulmonie, à raison des causes qui la produisent.

1°. La pulmonie qui succéde à la pleurésie.

2°. La pulmonie de courbature.

3°. La pulmonie de fausse gourme.

4°. La pulmonie de farcin.

La pulmonie qui succéde à la pleurésie, & que j'appelle *pulmonie proprement dite*, est un ulcere qui se forme aux poumons, lorsque la pleurésie se termine par suppuration.

La pulmonie de courbature est une ulcération du poumon à la suite de la courbature.

La pulmonie de fausse gourme est une ulcération au poumon, causée par un reste de virus de la gourme qui s'est fixée sur ce viscere.

La pulmonie de farcin est une ulcération du poumon causée par une humeur farcineuse.

Diagnostic.

On connoît que l'écoulement qui se fait par le nez, vient du poumon, lorsque cet écoulement est simplement purulent, lorsque le cheval tousse ; & qu'il n'est pas glandé : cependant à la langue le pus, en passant par le nez, ulcere quelquefois la membrane pituitaire, & cause la morve proprement dite ; le cheval devient glandé, & la pulmonie est alors composée.

Prognostic.

La pulmonie qui succéde à la pleurésie & à la courbature, est moins dangereuse que les autres ; elle peut se guérir. Celle qui vient de fausse gourme, d'humeur farcineuse & de tubercules suppurés, est incurable.

La pulmonie dégénére souvent en morve proprement dite.

Curation.

On ne doit tenter la guérison que de celle qui vient à la suite de la pleurésie ou de la courbature. Il faut dans ce cas favoriser l'expectoration ou l'injection du pus, par la décoction des feuilles d'hyssope, de lierre terrestre, ou du marrube blanc ; on fait infuser une poignée de ces feuilles dans deux pintes d'eau, qu'on fait avaler au cheval le matin une fois par jour.

2°. Il faut en même-tems corriger l'âcreté du pus par les boissons adoucissantes dont j'ai parlé si souvent.

3°. Enfin déterger l'ulcere, le dessécher en même-tems par de légers détersifs, dissicatifs & astringens ; tels que le baume de copahu, qu'on fait avaler une fois par jour, à la dose de trente

gouttes pendant dix ou douze jours, ou bien trente-six grains de baume de soufre térébenthiné dans un peu de décoction déterſive. De cette façon on réuſſit à guérir radicalement la pulmonie qui ſuccéde à la pleuréſie ou à la courbature.

Pour celle qui vient des tubercules ſuppurés, de fauſſe gourme ou de farcin, elle eſt incurable.



ARTICLE DIXIEME.

De la Pouſſe.

LA Pouſſe eſt une difficulté de reſpirer ſans fiévre.

Elle reſſemble aſſez à l'aſthme de l'homme. Le cheval touſſe, mais foiblement; il fait de grandes inſpirations, les muſcles inſpirateurs entrent dans de fortes contractions, les côtes s'élevent avec force & difficultés en même-tems.

Cauſes.

Les cauſes de la pouſſe ſont l'épaiſſiſſement du ſang, le relâchement des véſicules du poumon, & les tubercules du poumon.

Le ſang étant épais circule lentement, s'arrête & s'appéſantit ſur les vaiſſeaux capillaires du poumon: fait de fortes impreſſions ſur ce viſcere; les impreſſions ſe continuent juſqu'aux nerfs qui vont ſe diſtribuer aux muſcles inſpirateurs, & les ſollicitent à de fortes inſpirations.

Les glandes du poumon qui ſéparent continuellement une humeur mucilagineuſe qui ſert à humecter la ſubſtance du poumon, étant relâchées, s'engorgent de cette liqueur, compriment les vaiſſeaux ſanguins, & produiſent la difficulté de reſpirer.

Lorſque l'humeur des bronches eſt amaſſée en grande quantité dans les véſicules du poumon, elle bouche, pour ainſi dire, le paſſage à l'air, qui, en faiſant effort pour ſortir, produit aſſez ſouvent un gargouillement; c'eſt ce qu'on appelle cheval ſiffleur.

Le ſifflement vient auſſi quelquefois du reſſerrement de la glotte : ce qui arrive ſouvent lorſqu'on fait baiſſer la tête au cheval en le ramenant, & qu'il eſt rêné trop court.

Diagnoſtic.

1°. On connoît la pouſſe par la difficulté de reſpirer qui n'eſt pas accompagnée de fiévre.

2°. Parce qu'on voit les fauſſes côtes s'élever & s'abaiſſer en deux tems.

3°. Par le râlement ou le ſifflement.

4°. Le cheval jette ſouvent par le nez une humeur tamponnée qui vient des véſicules du poumon, lorſqu'elle s'eſt amaſſée en grande quantité à l'arriere-bouche, ou dans la trachée artere : le cheval la jette par pelotons ou par floccons.

Prognoſtic.

C'eſt un mal très-difficile à guérir, pour ne pas dire incurable. On peut cependant l'adoucir par le régime, en retranchant au cheval le foin, & en lui faiſant faire un exercice moderé. Lorque le cheval râle ou ſiffle, parce qu'il eſt gêné & rêné trop court, il faut le mettre à ſon aiſe.



ARTICLE ONZIEME.

De l'Hydropisie de Poitrine.

C'EST un amas d'eau dans la cavité de la poitrine.

Causes.

Les causes de l'hydropisie sont l'épaississement & la stagnation du sang. Lorsque le sang est épais, il circule difficilement & lentement, les parties rouges du sang se rassemblent, les parties séreuses & aqueuses se séparent des parties rouges, transudent à travers les tuniques des vaisseaux, & il se fait alors une extravasion de sérosité dans la cavité de la poitrine.

Les causes de la stagnation du sang dans les vaisseaux de la poitrine, sont 1°. les maladies inflammatoires des parties contenues dans la poitrine, telles que la pleurésie, la péripneumonie, la courbature, &c.

2°. La pousse & les tubercules du poumon.

Différences.

Quelquefois l'hydropisie se forme dans le pericarde, quelquefois entre les deux lames du médiastin, quelquefois dans la cavité de la poitrine.

Diagnostic.

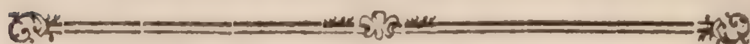
On reconnoît l'hydropisie de poitrine par la difficulté de respirer, dans la respiration les côtes s'élevent avec force, le cheval regarde sa poitrine, se couche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Curation.

Cette maladie ne peut ſe guérir que par l'opération ; on ouvre avec un trois-quarts la poitrine, pour donner un écoulement aux eaux qui y ſont contenues. Mais comme ſouvent, après avoir vuidé les eaux, la cauſe ſubſiſte, cette maladie doit être miſe au nombre des incurables.

CHAPITRE SEPTIEME.

MALADIES DU BAS-VENTRE.



ARTICLE PREMIER.

Des Tranchées en général.

ON donne ordinairement le nom de *tranchées* à des maladies qui ne méritent pas ce nom, telles que la rupture de l'eſtomach, la ſuppreſſion & la rétention d'urine, l'hydropiſie de poitrine & du bas-ventre. Ces maladies ne ſont pas des tranchées, elles demandent (du moins quelques-unes) un traitement bien différent.

Les tranchées ſont une maladie inflammatoire des inteſtins.

Cauſes.

Les cauſes en général des tranchées ſont en grand nombre.

1°. La boiſſon d'eau froide, vive ou crue, après le chaud.

2°. L'indigeſtion.

3°. Les crudités des premieres voies.

4°. Les alimens, ou plutôt le séjour des excremens dans les boyaux.

5°. Les vents contenus dans les intestins.

6°. Les vers contenus dans l'estomach ou dans les intestins.

7°. Le bésord arrêté dans les intestins.

Toutes ces causes produisent l'inflammation des intestins, les unes en faisant crisper & resserrer les extrêmités capillaires des vaisseaux qui vont se distribuer aux intestins : les autres, en comprimant les vaisseaux des intestins ; les autres enfin, en irritant les fibres nerveuses des intestins. L'inflammation engorge les vaisseaux, distend les fibres nerveuses, produit la douleur, de-là les tranchées.

Diagnostic en général.

On connoît que le cheval est attaqué de tranchées, lorsqu'il se couche & se leve, qu'il s'agite & se tourmente, qu'il racle la terre avec le pied de devant, & ne demeure jamais en place.

Prognostic.

Le danger des tranchées dépend de la nature de la cause, de l'étendue & du dégré de l'inflammation.

Elle se termine ou par résolution, & le cheval guérit, ou par gangrene, & le cheval meurt.

Curation.

Il faut 1°. retrancher tout aliment solide, le foin, l'avoine & la paille.

2°. Mettre en usage les remédes de l'inflammation, saigner suivant la violence du mal & les forces du cheval, donner plusieurs lavemens rafraîchissans & émolliens, faits avec la décoction de son ou des plantes émollientes ou de farine d'orge, ou

avec l'huile d'olive recente, ou le beurre frais; faire boire tiéde l'eau blanche, ou la décoction des plantes émollientes ou de graine de lin.

Différences.

On distingue les tranchées à raison de leurs causes, en tranchées d'eau froide, tranchées d'indigestin, tranchées de vents, tranchées de vers, & tranchées de bésoard.



ARTICLE SECOND.

De la Tranchée d'eau froide.

ON conjecture que le cheval est attaqué de tranchées d'eau froide, lorsque cette maladie survient après que le cheval a bu une grande quantité d'eau de fontaine froide, ou de puits, sur-tout ayant chaud.

Causes.

L'eau froide fait une vive impression sur les nerfs de l'estomach; cette impression fait resserrer les vaisseaux, y cause une inflammation; de-là la douleur & les tranchées.

Prognostic.

Cette maladie n'est point dangereuse.

Curation.

Il faut couvrir le cheval, le tenir bien chaudement; si la douleur continue, au bout d'une demiheure il faut le seigner & lui donner des lavemens,

ARTICLE TROISIEME.

Des Tranchées d'indigeſtion.

ON doit conjecturer que le cheval a une indigeſtion, lorſqu'on ſçait qu'il a mangé beaucoup de grains, de foin ou d'autres alimens, & que les tranchées ſont ſurvenues quelque-tems après le manger.

2°. Lorſqu'il y a difficulté de reſpirer, & que le cheval eſt appéſanti.

Curation.

Il faut bien ſe garder de ſaigner, parce qu'on diminueroit les forces digeſtives, & on expoſeroit le cheval à périr de ſuffocation. Il faut lui donner un peu de thériaque délayé dans un demi-ſeptier de vin, ou lui faire avaler cinq ou ſix pintes d'eau tiéde dans l'eſpace de deux heures, ou lui donner pluſieurs lavemens ſimples, ou légerement purgatifs, en y faiſant diſſoudre quatre onces de pulpe de caſſe.

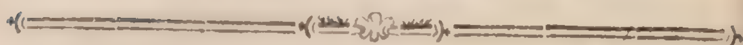
ARTICLE QUATRIÈME.

Des Trachées de vent, ou Tranchées venteuſes.

LES vents occaſionnent aſſez ſouvent les tranchées; on les reconnoît parce que le cheval rend des vents, & qu'il a ſouvent le ventre enflé.

Cauſes.

Les cauſes les plus ordinaires ſont les mauvaiſes digeſtions, la putréfaction, la fermentation des ali-



ARTICLE SEPTIEME.

Des Tranchées rouges.

LES tranchée qu'on appelle ordinairement tranchées rouges, ne ſont autre choſe que l'inflammation de l'eſtomach & des inteſtins, dont j'ai parlé plus haut; la ſeule différence eſt que l'inflammation eſt conſidérable & au dernier dégré, dans les tranchées rouges. Le cheval ſe couche & ſe leve ſouvent, s'agite, ſe tourmente & regarde ſon ventre.

Cauſes.

L'inflammation des inteſtins dans les tranchées rouges, vient de l'âcreté des matieres contenues dans les inteſtins, de l'âcreté de la bile, de l'uſage des alimens irritans & échauffans, comme du mauvais foin, des purgatifs forts donnés à trop grande doſe, des venins, ou des inſectes venimeux que le cheval a avalés.

Toutes ces cauſes font des impreſſions fortes ſur les inteſtins, irritent les extrêmités capillaires des vaiſſeaux ſanguins, les font reſſerrer; de-là l'arrêt du ſang & l'inflammation: les vaiſſeaux diſtendus compriment les nerfs; de-là la douleur & les tranchées rougées.

Diagnoſtic.

On a lieu de croire que le cheval a les tranchées rouges, lorſque le cheval ſe tourmente, ſe couche & ſe leve ſouvent, lorſqu'il ſent de la douleur en le touchant ſous le ventre, qu'il regarde ſon ventre; ſur-tout ſi le mal ſurvient après l'uſage des purgatifs violens; & ſi l'on ſoupçonne qu'il ait mangé quelque choſe d'âcre & de venimeux.

Prognostic.

L'inflammation qui vient de l'âcreté des matieres, de l'irritation des fibres nerveuses ou du venin, est toujours dangereuse. Il y a à craindre qu'elle ne se termine par la gangrene & par la mort.

Curation.

Il faut faire tous ses efforts pour remédier promptement à l'inflammation : pour cela, il faut mettre en usage les relâchans, les émolliens & les anodins.

1°. On seigne le cheval, & on répéte la saignée suivant le besoin, pourvû qu'on soit sûr que la digestion est faite ; on fait avaler des breuvages faits avec la décoction des plantes émollientes, dont j'ai parlé au Chapitre de l'inflammation, la décoction de graine de lin, &c. ou bien on fait avaler une livre d'huile d'olive, pour adoucir & lubrifier le passage des matieres, & favoriser leur sortie. Il ne faut pas omettre les lavemens ; ils diminuent admirablement l'inflammation, tant en relâchant & en rafraîchissant, qu'en évacuant les matieres contenues dans les gros boyaux, qui (si elles ne sont pas la cause de l'inflammation) concourent presque toujours à l'entretenir.

ARTICLE HUITIEME.

De la Suppression d'urine.

IL y a supression d'urine, lorsqu'elle ne se sépare pas dans les reins, ou lorsquelle ne s'y sépare qu'en petite quantité, ou lorsque l'urine ne trouve pas de passage libre pour aller à la vessie.

Dans cette maladie le cheval souffre de grandes

douleurs, dont il donne des preuves, par la grande agitation où il eſt; il eſt dans une fiévre conſidérable; il plie les reins.

Cauſes.

La ſuppreſſion d'urine vient ou de l'inflammation des reins, ou des ureteres, ou de l'obſtruction des reins ou des ureteres.

Dans l'inflammation des reins, les tuyaux ſécrétoires de l'urine ſont reſſerrés, ne filtrent plus l'urine; l'urine reflue dans la maſſe du ſang : de-là la ſuppreſſion d'urine.

Dans l'inflammation des ureteres, ces canaux ſont reſſerrés, & ne donnent plus de paſſage à l'urine : de-là la ſuppreſſion.

Dans l'obſtruction des reins & des ureteres, l'urine ne trouvant plus de paſſage libre, ne peut plus couler dans la veſſie : de-là la ſuppreſſion.

Les cauſes de l'inflammation des reins & des ureteres ſont, 1°. les cauſes générales, l'épaiſſiſſement, la pléthore & la raréfaction du ſang. 2°. Les cauſes locales, comme quelque coup ſur la région des reins qui aura endommagé, meurtri la ſubſtance des reins, relâché les vaiſſeaux, ou irrité les nerfs & cauſé un engorgement.

Les cauſes de l'obſtruction des reins ou des ureteres ſont des calculs dans la ſubſtance des reins qui bouchent, picottent & irritent les vaiſſeaux ſécrétoires de l'urine, ou des pierres dans les reins, ou dans les ureteres.

Diagnoſtic.

On reconnoît la ſuppreſſion d'urine, parce que le cheval s'agite ſe tourmente, plie les reins, qu'il regarde ſes reins, & qu'il a une fiévre conſidérable.

Prognostic.

La suppression d'urine qui vient d'obstruction, c'est-à-dire, des calculs ou des pierres dans les reins ou dans les ureteres, est sans remède; celle qui vient de l'inflammation des reins, peut se guérir, mais elle n'est jamais sans danger.

Curation.

La suppression d'urine qui vient d'inflammation, demande les remédes de l'inflammation, dont j'ai parlé si souvent, 1°. les saignées qui doivent être répétées suivant le besoin; c'est le reméde le plus efficace. 2°. Il faut éviter tout aliment solide & tout reméde échauffant. 3°. Il faut donner plusieurs lavemens émolliens & rafraîchissans, pour tempérer la chaleur, l'inflammation & l'irritation des reins; donner des breuvages adoucissans, faits avec les décoctions de feuilles de mauve, de guimauve, ou de graine de lin.

On peut faire avaler quelques onces d'huile d'amandes douces, pour adoucir, relâcher & tempérer la douleur.

La suppression d'urine qui vient d'obstruction, est incurable.



ARTICLE NEUVIEME.

De la Retention d'urine.

LA retention d'urine est la difficulté ou l'impossibilité d'uriner.

Le cheval se présente pour uriner, & n'urine que quelques gouttes, ou n'urine pas du tout.

Causes.

La cause la plus ordinaire est le rétrécissement du col de la vessie ; ce rétrécissement vient de l'inflammation de la vessie ou des glandes prostates qui environnent le col de la vessie, & quelquefois de la paralysie de la vessie.

Lorsque la vessie est enflammée, les vaisseaux qui sont au col de la vessie, sont pleins, engorgés, distendus, & ferment le passage à l'urine.

Lorsque les glandes prostates sont engorgées, elles compriment le commencement du canal de l'uretre, & empêchent l'urine de passer.

Dans la paralysie de la vessie, les fibres n'ont plus de sentiment ; elles ne sentent plus la présence de l'urine, qui ne fait plus aucune impression sur elles : l'urine s'amasse en grande quantité dans la vessie, la distend prodigieusement, & fait resserrer le col de la vessie ; de-là la retention d'urine.

Diagnostic.

On reconnoît la retention d'urine, lorsque le cheval se présentant souvent pour uriner, n'urine pas, ou n'urine que très-peu, & qu'en portant la main par le rectum sur la vessie, on sent que'lle est pleine & distandue.

Curation.

Il faut éviter la méthode de ceux qui portant la main par le rectum sur la vessie, la compriment fortement pour faire sortir l'une, parce qu'on augmenteroit la violence du mal ; si on le faisoit, il faudroit le faire doucement.

Il faut saigner une ou deux fois, donner des breuvages & des lavemens émolliens, & employer

les

les remédes de l'inflammation. Il y a certains moyens qui réussissent quelquefois, comme de remuer souvent la litiere sous le ventre du cheval ; le mener à une bergerie, cela le fait uriner quelquefois : il faut toujours mettre en usage ces moyens, quoique souvent inutiles, parce qu'il ne faut rien oublier pour guérir.



ARTICLE DIXIEME.

De la Rupture de l'Estomach.

IL arrive quelquefois que l'estomach du cheval se rompt. On le connoît, parce que le cheval se tourmente, & sur-tout parce que le cheval vomit les alimens par le nez ; ce qui n'arrive que dans ce cas.

Causes.

L'estomach est vicié, 1°. lorsque les glandes de l'estomach ne filtrent plus l'humeur qui est destinée à les humecter : dans ce cas, les fibres de l'estomach se dessêchent, perdent leur souplesse, & sont plus disposées à se rompre.

2°. Lorsque les fibres de l'estomach sont relâchées & affoiblies par quelque cause que ce soit.

3°. Lorsque les fibres de l'estomach ont été altérées par l'inflammation ou la gangrene qui a précédé.

4°. Le vice des sucs digestifs ; lorsqu'ils sont altérés par quelque cause, comme par la fiévre, ils deviennent âcres, excorient les membranes de l'estomach, les corrodent & les disposent à se créver.

5°. Le vice des alimens ; comme lorsque le cheval a trop mangé de grains, comme de l'avoine, de l'orge ou du froment ; ces grains se gonflent pro-

digieusement, & distendent l'estomach, jusqu'à le faire crever.

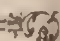
Ajoutez à cela que les grains fermentent dans l'estomach ; l'air qui est contenu dans les grains se raréfie par la chaleur, sort avec impétuosité, & rompt par son élasticité les membranes de l'estomach. Le foin récent & verd qui n'a pas fermenté, pris en grande quantité, peut être encore une cause de la rupture de l'estomach.

Diagnostic.

On connoît que l'estomach est crevé, parce que j'ai dit ci-dessus ; le cheval se tourmente, se couche & se leve, gratte la terre avec le pied ; mais le signe certain, c'est l'éjection des matieres par le nez.

Curation.

Cette maladie est incurable. Tout ce qu'on peut dire se réduit aux précautions qu'on doit prendre pour prévenir cet accident ; c'est de ne laisser jamais manger au cheval, trop de grain & de foin récent qui n'ait pas fermenté, de même que des ordures & des insectes vénimeux.

ARTICLE ONZIEME.

De la rupture du Diaphragme.

QUELQUEFOIS le diaphragme se rompt ; on le connoît parce que le cheval se tourmente beaucoup, se couche & se débat, a grande difficulté de respire ; le ventre monte avec la poitrine en respirant.

ARTICLE DOUZIEME.

De la crudité du Chyle.

LORSQU'UN cheval mange du foin ou de l'avoine, tout de ſuite après un exercice violent, l'eſtomach ne peut pas digérer, parce qu'il manque de force, & que les ſucs digeſtifs ſont altérés par la chaleur, ou diminués par les ſueurs abondantes, & la trop grande évacuation qui s'eſt faite par la tranſpiration ; les forces de l'eſtomach ſont affoiblies, les digeſtions ſont imparfaites, le chyle eſt mal élaboré, crud viſqueux & vappide : il paſſe dans le ſang avec ce caractère, & produit la fiévre.

Curation.

Il faut mettre le cheval à l'eau blanche, détremper le ſang par des breuvages délayans, & laiſſer le cheval en repos pendant quelques jours ; lui donner peu à manger juſqu'à ce que l'eſtomach ait repris ſes forces.

ARTICLE TREZIEME.

Du Cours de Ventre, ou Dévoiement.

C'EST une maladie dans laquelle le cheval rend les matieres fécales liquides.

Cauſes.

Les alimens digérés dans l'eſtomach ſe diviſent en deux parties ; l'une liquide & plus fine, pompée par les veines lactées, on l'appelle chyle ;

l'autre plus groſſiere, qui ſe durcit & paſſe par les inteſtins, ce ſont les excrémens.

Il ſe filtre dans les glandes inteſtinales un ſuc qui ſert à détremper ce marc, & à en faciliter la ſortie hors des inſtetins ; plus le ſuc inteſtinal eſt abondant, plus les excrémens ſont liquides. Ainſi la cauſe du dévoiement, c'eſt la ſécrétion trop abondante du ſuc inteſtinal. La bille & le ſuc pancréatique y ont beaucoup de part.

La cauſe de cette ſécrétion trop abondante, c'eſt 1°. le relâchement des glandes inteſtinales, ou l'irritation de ces glandes.

2°. Le défaut de tranſpiration eſt encore une cauſe du dévoiement ; l'humeur de la tranſpiration reflue en dedans, & fournit plus de ſéroſité aux excrémens, qu'à l'ordinaire.

Diagnoſtic.

On connoît le dévoiement, lorſque le cheval fiente ſouvent, & toujours liquide ; on connoît que le dévoiement eſt ſimple, lorſque les excrémens ne ſont que liquides ſans glaires.

Prognoſtic.

Cette maladie n'eſt pas dangéreuſe, elle guérit ſouvent d'elle-même.

Curation.

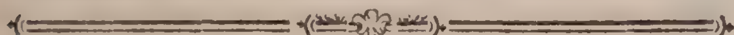
Il faut lui retrancher pour quelque-tems le foin, & le nourrir de ſon.

L'indication que l'on a, eſt de fortifier l'eſtomach, de diminuer la quantité du ſuc inteſtinal, ou de la pouſſer par les ſueurs & la tranſpiration. Les ſtomachiques, les aſtringens, les cordiaux & les dia-

phorétiques rempliſſent ces indications. Ainſi, on peut faire avaler la décoction des plantes ſtomachiques & un peu aſtringentes, comme les racines de gentiane, d'enula campana & de patience ſauvage. Cette derniere eſt un peu purgative, & reſſerre après avoir purgé : elle convient lorſqu'on croit que le dévoiment vient des matieres des premieres voies.

On peut donner une once de thériaque délayée dans une chopine de vin, afin de fortifier l'eſtomach, & de pouſſer par la tranſpiration une partie de l'humeur inteſtinale.

On peut enfin mêler aux ſtomachiques & aux cordiaux quelque aſtringent, comme le cachou à la doſe de quatre gros, il eſt en même-tems ſtomachique & aſtringent.



ARTICLE QUATORZIEME.

Du gras fondu.

C'EST une exécrétion de mucoſités ou de glaires tamponées.

Le cheval rend par le fondement des glaires épaiſſes & tamponées ; ces glaires ſont quelquefois mêlées d'un peu de ſang, quelquefois ſans ſang. C'eſt cette maladie que les Maréchaux ont appellés gras-fondu, parce que ces glaires étant luiſantes comme de la graiſſe qui ſe fond, ils ont cru que c'étoit réellement la graiſſe du cheval qui ſortoit par le fondement.

Cauſe.

Je dis que la cauſe du gras-fondu eſt l'inflammation des inteſtins, & en particulier de la mem-

brane veloutée des inteſtins ; cette inflammation occaſionne l'épaiſſiſſement de l'humeur inteſtinale, car l'inflammation, comme je l'ai dit, épaiſſit toujours l'humeur des parties qu'elle occupe : l'épaiſſiſſement de l'humeur inteſtinale, produit le gonflement des glandes. Ce gonflement entretient, 1°. l'inflammation. 2°. il produit des contractions fréquentes dans les inteſtins ; la nature fait effort pour chaſſer l'humeur qui engorge les glandes.

Cette contraction exprime une partie de l'humeur inteſtinale ; de-là, l'éjection des glaires tamponnées, & le gras-fondu.

La cauſe la plus ordinaire de l'inflammation dans le gras-fondu, ce ſont les purgatifs trop forts ou donnés à trop grande doſe ; on ſçait que les purgatifs n'agiſſent qu'en irritant, ils picotent les fibres des inteſtins & des glandes inteſtinales, les ſollicitent à de fréquentes contractions, & obligent les glandes à ſéparer une plus grande quantité de ſuc inteſtinal. Lorſque l'irritation qu'ils cauſent eſt trop grande, elle produit l'inflammation ; de-là le gras-fondu.

Si l'inflammation engorge tellement les vaiſſeaux, qu'il s'en créve quelqu'un, le ſang ſe mêlera avec les glaires ; de-là, l'éjection des glaires ſanguinolentes.

Diagnoſtic.

Cette maladie ſe connoît aſſez par les glaires & la mucoſité que le cheval rend.

Prognoſtic.

Cette maladie eſt plus ou moins dangéreuſe, ſuivant le dégré de l'inflammation, & la maniere dont elle ſe termine.

Elle peut ſe terminer par réſolution, & le che-

val guérit d'une maniere complette ; ou par ſuppuration, & le cheval rend du pus avec les glaires & les excrémens ; ou par gangrene, & le cheval meurt.

Curation.

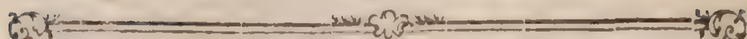
Une partie des Maréchaux ſont dans l'habitude de donner des cordiaux, mais rien n'eſt plus contraire ; ils ne font qu'augmenter l'inflammation & la douleur, en augmentant le mouvement du ſang, & en l'obligeant à ſe porter avec plus de rapidité vers la partie enflammée.

Je dis, qu'il faut faire de petites ſaignées répétées pour déſemplir les vaiſſeaux, les dégorger, & diminuer l'inflammation.

2°. Il faut tâcher d'appaiſer le mouvement & la chaleur du ſang, d'humecter, de détendre & d'adoucir par les breuvages & les lavemens émolliens & rafraîchiſſans.

Si l'inflammation eſt conſidérable, ſi les matieres ſont mêlées de ſang, ſi le cheval ſe tourmente & ſouffre beaucoup ; il eſt à propos d'ajouter à la décoction des plantes adouciſſantes, dont on ſe ſert pour les breuvages & les lavemens, quelques têtes de pavôt-blanc, comme trois ou quatre ; rien n'eſt plus efficace pour calmer la douleur & remédier à la cauſe de la maladie.

Lorſque l'inflammation eſt ſenſiblement diminuée, il eſt à propos de mettre dans les lavemens, une trentaine de grains d'ipécacuanha ; c'eſt un reméde certain pour fondre les glaires qui engorgent les glandes.



ARTICLE QUINZIEME.

De l'Hydropiſie du bas-Ventre.

C'EST un amas d'eau dans la cavité du ventre ; de ſorte que les inteſtins nagent dans l'eau.

L'hydropiſie en général eſt diſtinguée en anaſarque & en aſcite ; l'anaſarque eſt un œdême ou une bouffiſure générale, qui vient de la ſéroſité du ſang extravaſée dans le tiſſu cellulaire.

L'aſcite eſt un amas de ſéroſités dans la cavité du bas-ventre.

Il y a encore des hydropiſies particulieres, comme celles du foureau, du péricarde, du médiaſtin, & les hydatides, qui ſont de petites veſſies remplies d'eau qui ſe forment dans l'intérieur du ventre.

Cauſes.

Les cauſes de l'hydropiſie ſont, 1°. tout ce qui rallentit le mouvement du ſang, & qui en empêche la circulation.

2°. La ſuppreſſion de quelque évacuation ; comme de l'urine, ou de la tranſpiration.

3°. L'obſtruction des vaiſſeaux abſordans, deſtinés à repomper une ſéroſité qui tranſude continuellement, comme une roſée, pour les humecter & lubrifier leur ſurface.

Les cauſes qui rallentiſſent, ou qui empêchent la circulation du ſang, ſont l'épaiſſiſſement du ſang, ou les obſtructions.

Lorſque le ſang eſt épais, il circule lentement ; les parties dont il eſt compoſé ſont moins mêlées ; celles qui ont plus d'analogie enſemble, ſe réuniſſent, les globules rouges ſe raſſemblent &

s'unissent étroitement entr'elles, les parties séreuses & aqueuses se séparent des globules rouges, transudent à travers les membranes des vaisseaux, s'extravasent dans quelque cavité, & forment l'hydropisie.

Lorsqu'il y a quelqu'obstruction dans les vaisseaux, la circulation est interceptée, le sang s'arrête, les parties les plus fluides, se séparent des parties grossieres, transudent à travers les vaisseaux, s'amassent dans quelque cavité ; de-là, l'hydropisie. Ajoutez à cela, que les obstructions compriment les vaisseaux de la partie où elles se trouvent, & gênent la circulation dans cette partie.

Lorsqu'il y a suppression de quelque évacuation, l'humeur supprimée reflue dans la masse du sang, la sérosité y surabonde, humecte, relâche les vaisseaux, en diminue le ressort ; de-là, la lenteur de la circulation, la transudadation de la sérosité & l'hydropisie.

Il se filtre continuellement dans toutes les parties internes du cheval, une liqueur qui en suinte, comme une espece de rosée & de vapeur, on pourroit l'appeller transpiration interne. Cette humeur est repompée dans l'état de santé, par les pores absorbans ; lorsque cette vapeur n'est pas resorbée, elle s'accumule dans quelque cavité & forme l'hydropisie.

Diagnostic.

On connoît l'hydropisie du ventre, par la difficulté de respirer, par l'enflure du ventre, & par la fluctuation de l'eau contenue dans le ventre, qu'on sent en frappant un côté d'une main, & en appuyant l'autre sur le côté opposé.

Prognoſtic.

Cette maladie eſt fort difficile à guérir, parce qu'elle vient preſque toujours de quelqu'obſtruction qu'il n'eſt pas poſſible de guérir ; elle eſt ſouvent incurable.

Curation.

L'indication qu'on a, eſt dévacuer la ſéroſité contenue dans le ventre & dans le ſang. Il y a trois moyens de remplir cette indication, 1°. en pouſſant l'humeur ſurabondante par la tranſpiration, au moyen des diaphorétiques. Pour cela on ſe ſert de la décoction des bois ſudorifiques de ſquine, de gayac, de ſaſſafras & de ſalſepareille, en y ajoutant environ trente grains d'antimoine diaphorétique, ou de la décoction de bayes de geniévre concaſſée ; il faut faire boire peu, & tenir le cheval dans un endroit & dans un air ſecs.

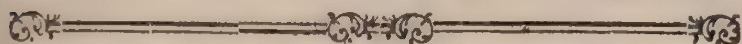
2°. En pouſſant l'humeur ſurabondante par les urines ; pour cela, on met en uſage les diurétiques, ils valent mieux que les diaphorétiques. On peut faire avaler le ſuc de pariétaire à la doſe de cinq ou ſix onces par jour, ou la décoction de racine de chardon rolland, de perſil, ou des ſommités de genêt, en y ajoutant trois gros de ſel de nître, par pinte d'eau, ou bien la leſſive des cendres de genêt avec le vin blanc.

3°. En évacuant la ſéroſité par le moyen des purgatifs hydragogues, tels que le jalap, le diagrede, l'iris de Florence, l'aloës, le mercure doux, &c. On peut purger avec des bols, compoſés d'un gros de jalap, d'un gros de diagrede, d'autant d'iris de Florence, de trois gros de nître, & d'une demi once d'aloës.

Mais, comme ces remédes n'attaquent que l'hydropiſie, ſans toucher à la cauſe, ils ſont ſouvent

insuffisans. Lorsque malgré ces remédes le ventre se remplit de sérosité, qu'il est considérablement distendu, on pourroit tenter la ponction, c'est-à-dire, faire une ouverture aux muscles du ventre avec un instrument qu'on appelle *trois quarts*, pour vuider l'eau contenue dans le ventre, qui sans cette opération suffoqueroit le cheval.

Dans l'hydropisie du fourreau, il faut faire des scarifications ou une ouverture, pour donner issue à l'eau.



ARTICLE SEIZIEME.

De la Rage.

LA rage est une espéce de folie ou de fureur sans fiévre, dans laquelle le cheval mord & ronge la mangeoire & ce qu'il rencontre ; il avance la tête pour mordre indistinctement toutes les personnes qui s'approchent de lui ; il ne connoît personne, il est toujours en mouvement lorsqu'il est seul, & frappe du pied; ses yeux sont rouges & étincelans; il mange peut & ne boit pas, il tire la langue & rend beaucoup d'écume. On distingue deux degrés dans cette maladie, la rage commençante & la rage confirmée.

Dans la rage commençante, il y a tous les symptômes dont je viens de parler: dans la rage confirmée, tous ces symptômes augmentent ; le cheval souffre considérablement & se tourmente beaucoup, il tremble de tous ses membres, le poil se hérisse, & enfin il meurt.

Causes.

La rage ne s'engendre pas d'elle-même dans le cheval ; il n'y a que le chien, le loup & le

un ſpécifique pour cette maladie, mais ils ſont auſſi infructueux que les autres remédes.

On auroit cru que le mercure auroit plus de ſuccès, parce que le virus de la rage attaque ſpécialement la ſalive, & que le mercure a beaucoup d'analogie avec elle; mais il n'a pas répondu à l'eſpérance qu'on en avoit conçue.

Il eſt inutile de tenter des remédes pour la rage confirmée. Tous les ſoins doivent ſe borner à la prévenir; pour cela il faut couper en rond toute la partie mordue, ſi elle eſt charnue; il faut outre cela y appliquer les cauſtiques & le feu, faire des ſcarifications, & exciter une ſuppuration abondante, afin de pouſſer tout le virus dehors.

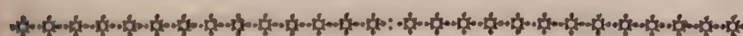
Si la morſure eſt à une partie tendineuſe ou membraneuſe, il faut faire des ſcarifications à la peau, & appliquer deſſus les ventouſes, afin d'attirer tout le virus.

Si ces remédes ne réuſſiſſent pas, il faut abandonner le cheval & le faire tuer. Mais il faut toujours tenir le cheval à l'écart, & ne jamais en approcher de façon qu'on puiſſe en être mordu.

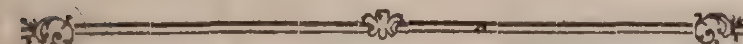




GUIDE DU MARÉCHAL.



QUATRIEME PARTIE.



DES MALADIES EXTERNES DU CHEVAL.

LES maladies externes ſe réduiſent aux tumeurs & aux plaies.

Les tumeurs en général ſont des élévations ou éminences au-deſſus du niveau des parties voiſines. Je ne parle pas ici des tumeurs cauſées par le déplacement de quelques os, comme il arrive dans les luxations & les fractures; mais ſeulement des tumeurs formées par l'amas d'une humeur dans quelque partie. Les tumeurs ſont produites par le ſang, ou par les humeurs émanées du ſang.

Celles qui ſont produites par le ſang prennent le nom d'inflammations, ou de tumeurs inflammatoires; & c'eſt à ce genre de tumeurs que doivent ſe rapporter celles qui ſont accompagnées de chaleur, de tenſion & de douleur. On peut encore y rapporter les maladies éréſipélateuſes de la peau, qui ſont toujours précédées ou accompagnées d'in-

flammation ou de démangeaison, comme le farcin, la galle, l'ébullition de sang, &c.

Celles qui sont produites par la lymphe, se nomment tumeurs lymphatiques, & c'est à ce genre que se rapportent les tumeurs dures, comme les squirrhes, les tumeurs des tendons & des glandes, les porreaux, les caplets, le vessigon, les mollettes, &c.

Lorsqu'elles sont produites par la partie séreuse du sang, elles prennent le nom d'œdême; & sous ce nom, sont compris les engorgemens séreux, les gonflemens, & les bouffisures des jambes.

Lorsqu'elles sont produites par une matiere blanche plâtreuse, ressemblant à une espece de bouillie ou de pus mal formé, on les appelle tumeurs gommeuses, & c'est à cette classe que doivent se rapporter toutes les tumeurs de la peau, qui forment une espece de poche ronde, remplie d'une matiere telle que je viens de le dire.

Lorsqu'elles sont formées par l'épaississement du tissu cellulaire ou des membranes, elles prennent le nom de sarcomes ou de tumeurs sarcomateuses.

Ainsi les tumeurs peuvent se réduire aux tumeurs inflammatoires, aux tumeurs lymphatiques, aux tumeurs œdémateuses, aux tumeurs gommeuses, & aux tumeurs sarcomateuses.



CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

DES TUMEURS INFLAMMATOIRES.

ARTICLE PREMIER.

De l'Inflammation.

J'AI parlé, au commencement de ce Traité, de l'inflammation des parties internes, & par-là, je devois être dispensé d'en parler de nouveau; mais j'ai cru qu'il seroit à propos de dire quelque chose de l'inflammation des parties externes, afin de faire l'histoire des ulceres, dès leur origine.

L'inflammation est une élévation au-dessus de la peau, formée par un amas de sang dans les extrêmités capillaires des vaisseaux sanguins.

On distingue l'inflammation en phlegmoneuse & en éréspelateuse, en simple & en composée.

La phlegmoneuse est une distension des vaisseaux avec chaleur, douleur, & quelquefois fiévre.

L'éréspelateuse, est une élévation superficielle de la peau, avec peu de douleur.

L'inflammation est simple lorsqu'elle est seule.

Elle est composée, lorsqu'elle est accompagnée de quelqu'autre maladie.

ARTICLE SECOND.

Du Phlegmon.

LE Phlegmon est une tumeur avec chaleur, tension, douleur & dureté.

Cette tumeur attaque le plus souvent les parties

charnues, parce qu'elles ſont parſemées d'un plus grand nombre de vaiſſeaux ſanguins ; elle eſt ſouvent accompagnée de fiévre, lorſque l'inflammation eſt conſiderable & fort étendue.

On diſtingue dans le phlegmon le commencement, l'augmentation, l'état & le déclin.

Dans le commencement le ſang ne fait que ſéjourner dans ſes propres vaiſſeaux ; la tumeur & la douleur ſont légeres : on appelle ce degré *phlogoſe*. Dans le ſecond degré, le ſang pénétre dans les vaiſſeaux lymphatiques, & les accidens augmentent. Dans l'état, la tenſion, la chaleur & la douleur ſont conſidérables. Dans le déclin, les accidens diminuent.

Cauſes.

La cauſe du phlegmon eſt l'amas du ſang dans les extrêmités capillaires des vaiſſeaux ſanguins ; cet amas vient de la difficulté que le ſang trouve à paſſer des extrêmités des arteres dans le commencement des veines. Cette difficulté vient du côté du ſang, ou du côté des vaiſſeaux dans leſquels il circule : du côté du ſang, lorſqu'il ſe porte vers les extrêmités des artéres en plus grande quantité qu'il ne peut être repris par les veines, & cela arrive, 1°. lorſqu'il y a pléthore, c'eſt-à-dire, lorſque la quantité réelle du ſang eſt trop conſidérable, & que les vaiſſeaux ſont trop pleins. 2°. Lorſque le ſang ſans être en trop grande quantité, eſt tellement raréfié par le mouvement & la chaleur, qu'il occupe autant d'eſpace que s'il y avoit pléthore réelle.

La pléthore & la raréfaction du ſang ont elles-mêmes des cauſes ; la pléthore reconnoît pour cauſe la quantité d'alimens bien digérés, le repos, &c.

La raréfaction reconnoît pour cauſe le battement trop conſidérable du cœur & des arteres, la fiévre,

les violens exercices, les courſes longues, &c.

Le ſang circule encore difficilement dans ſes vaiſſeaux, lorſqu'il eſt vicié, comme lorſqu il eſt épais ou viſqueux, ou âcre, ou chargé d'impuretés.

Le ſang épais circule lentement; lorſqu il eſt viſqueux, il ſe colle, pour ainſi dire, aux parois des vaiſſeaux; lorſqu'il eſt âcre, il picotte les vaiſſeaux dans leſquels il circule, les fait reſſerrer, & en diminue le calibre; lorſqu'il eſt chargé d'impuretés, il fait le même effet. Dans tous ces cas, le ſang a peine à circuler dans les extrêmités capillaires, il s'y amaſſe & produit le phlegmon.

Je dis dans les extrêmités capillaires; parce que les vaiſſeaux dans leurs dernieres diviſions étant extrêmement fins & déliés, le paſſage y doit être plus difficile.

Le ſang s'épaiſſit par les exercices violens; les ſueurs, le froid, &c. c'eſt par cette raiſon que les chevaux ſont fort ſujets à l'inflammation du poumon, c'eſt à-dire, à la pleuréſie & à la courbature, après les grandes fatigues & les grands froids.

Le ſang devient viſqueux par les mauvaiſes digeſtions, &c.

Le ſang devient âcre par la fiévre, la chaleur, la diſſolution des parties ſalines qui compoſent le ſang, &c. Le ſang eſt chargé d'impuretés dans la ſuppreſſion de quelqu'évacuation, comme de la tranſpiration, lorſqu'on fait rentrer dans la maſſe du ſang quelqu'humeur viciée qui ſe portoit à la peau, lorſqu'on a repercuté ſans préparation, par des remédes forts, le virus du farcin, de la galle, des dartres, &c.

2°. La difficulté que le ſang trouve à paſſer des extrêmités capillaires dans les veines, vient du côté des vaiſſeaux dans leſquels il circule, lorſqu'ils ſont comprimés, obſtrués, reſſerrés & relâchés.

La compreſſion fait rapprocher les parois des vaiſſeaux, & met obſtacle à la circulation; l'obſtruction ferme le paſſage au ſang. La conſtriction diminue le calibre des vaiſſeaux, & ne permet le paſſage qu'à une partie du ſang. Le relâchement favoriſe le ſéjour du ſang; de-là la congeſtion du ſang dans les extrêmités capillaires & le phlegmon.

La compreſſion vient des ligatures ou des tumeurs voiſines.

L'obſtruction vient de l'épaiſſiſſement des liqueurs qui bouchent les vaiſſeaux.

La conſtriction vient ou de l'âcreté du ſang qui picotte & fait reſſerrer les vaiſſeaux, ou des cauſtiques, ou de la douleur. Les fibres entrent dans une contraction conique, qui fait criſper & reſſerrer les vaiſſeaux.

Le relâchement vient des coups & des contuſions qui diminuent le reſſort des vaiſſeaux, & occaſionnent par-là le ſéjour du ſang & le phlegmon.

Pluſieurs des cauſes ci-deſſus reconnoiſſent des cauſes ſubalternes, dont il ſeroit trop long de faire l'énumération.

Symptômes.

Les principaux ſymptômes ſont le gonflement de la partie, la tenſion, la douleur & la chaleur.

Il y a gonflement, parce que les vaiſſeaux ſont pleins.

Il y a tenſion, parce que les vaiſſeaux ſont diſtendus au-delà de leur état naturel.

La douleur eſt une ſuite de la tenſion. Il y a chaleur, à cauſe du battement plus fort & plus fréquent des arteres, & à cauſe de l'oſcillation conſidérable des fibres.

Accidens particuliers.

1°. Dans l'inflammation commençante, il se fait une sécrétion plus abondante de l'humeur qui se filtre dans la partie enflammée, soit parce que le sang qui abonde plus alors dans la partie que hors le tems de l'inflammation, fournit plus de matiere aux sécrétions, soit parce que les fibres de la partie enflammée & des organes sécrétoires ont des oscillations plus fortes & plus fréquentes ; c'est par cette raison que dans la morve commençante il se fait un écoulement plus considérable de simple mucosité par le nez.

2°. Dans l'inflammation considérable, la sécrétion qui se fait dans la partie enflammée, diminue & cesse souvent totalement, soit parce que les fibres sont tellement distendues, que leur ressort est considérablement diminué, soit parce que la tension ferme l'orifice des tuyaux excrétoires, & ne permet pas la sortie de l'humeur qui a été filtrée. C'est par cette raison que dans la morve avancée l'écoulement diminue & cesse quelquefois totalement.

3°. L'humeur qui se sépare dans la partie enflammée s'épaissit, parce que la chaleur dissipe la partie la plus séreuse, il ne reste que la partie la plus épaisse ; c'est par cette raison qu'il reste souvent des obstructions, lors même que l'inflammetion a cessé. La connoissance de ces accidens donne l'explication de bien des phénomenes surprenans.

Diagnostic.

On connoît aisément le phlegmon par la tumeur, la dureté, la chaleur & la douleur que le cheval ressent lorsqu'on le touche.

Prognostic.

L'inflammation est plus ou moins dangereuse, suivant l'importance des parties qu'elle occupe; l'inflammation des parties tendineuses est plus dangereuse que celle des parties charnues; celle des articulations est plus dangereuse que celle des autres parties.

Elle est plus ou moins dangereuse, suivant son étendue, suivant la douleur, suivant le nombre & la violence des accidens, & suivant la maniere dont elle se termine.

L'inflammation peut se terminer par résolution ou par suppuration, ou par induration ou par gangrene.

Elle se termine par résolution, lorsque le sang reprend les routes de la circulation; c'est la terminaison la plus salutaire.

Elle se termine par suppuration, lorsque le sang arrêté se convertit en pus; c'est la terminaison la plus salutaire après la résolution.

Elle se termine par induration, lorsqu'il reste une tumeur après l'inflammation. Cette terminaison est souvent dangereuse.

Elle se termine par gangrene, lorsque les fibres ont perdu leur ressort, & sont tombées en mortification; c'est la terminaison la plus fâcheuse.

Curation.

Les indications qu'on a dans l'inflammation, sont 1°. de remédier à l'engorgement des vaisseaux. On remplit cette premiere indication par les saignées; on doit les faire dans le commencement & dans l'augmentation de l'inflammation; elles sont inutiles dans l'état, & nuisibles dans le déclin.

2°. De diminuer la tension, pour empêcher la

rupture des fibres. Les délayans & les humectans remplissent cette indication. Pour cela, il faut faire des fomentations avec la décoction des plantes émollientes, comme la mauve, la guimauve, la banc-ursine, le bouillon-blanc, la pariétaire, &c. ou avec le lait tiéde. On peut aussi appliquer sur la partie enflammée le cataplasme de mie de pain avec le lait, ayant soin de le renouveller de quatre en quatre heures, parce que la chaleur fait aigrir le lait, & le rend irritant.

3°. De diminuer la douleur. Les remédes précédens, en diminuant la tension, remédient à la douleur & à la chaleur.

Il faut éviter dans les commencemens les huileux & les discussifs. Les huileux bouchent les pores de la transpiration, arrêtent l'humeur de la transpiration, & augmentent l'inflammation. Les discussifs durcissent les fibres, augmentent la tension & l'inflammation.

4°. Lorsque la résolution commence à se faire (ce qu'on connoît, lorsque la douleur, la tension & la chaleur diminuent) il faut la favoriser par les légers résolutifs, tels que la décoction de camomille, de mélilot, & de fleurs de sureau, dans laquelle on aura fait dissoudre quelques grains de camphre, ou les cataplames de farines résolutives avec le safran.

Nota. Quand l'inflammation vient du relâchement des fibres, comme après les coups & les contusions violentes, les résolutifs appliqués sur le champ rendent le ton aux fibres, obvient à l'engorgement, & préviennent l'inflammation. Les résolutifs les plus usités dans ce cas, sont le vin rouge seul, ou mêlé avec les farines résolutives, le son bouilli avec le vinaigre, les fomentations faites avec l'eau-de-vie & le savon, ou avec l'eau-de-vie camphrée.

On vient ordinairement à bout de remédier à la congeſtion du ſang, par l'uſage de ces remédes bien adminiſtrés & alors l'inflammation ſe termine par réſolution, qui eſt la terminaiſon la plus ſalutaire; on doit toujours la favoriſer, lorſque l'inflammation attaque les tendons & les articulations.

Mais, ſi malgré tous ces moyens, les accidens augmentent, & que l'inflammation ſubſiſte après le huitieme ou le neuvieme jour, il faut attendre la ſuppuration dont je vais parler.



ARTICLE TROISIEME.

De la Suppuration.

LORSQUE l'inflammation ne ſe termine pas par réſolution, c'eſt-à-dire, lorſque le ſang amaſſé dans les extrêmités capillaires, ne reprend pas ſa fluidité, & ne rentre pas dans les routes de la circulation, la nature prend une autre voie pour s'en débarraſſer comme d'un corps inutile & même nuiſible.

L'oſcillation des fibres augmente, le battement des arteres devient plus grand & plus fréquent; par ces deux cauſes, le ſang ſe trouve battu, atténué & briſé, il change de nature, & ſe convertit en pus; c'eſt ce qui conſtitue la ſuppuration. La ſuppuration peut donc être définie, le changement du ſang en pus.

Cauſes.

On voit déjà, par ce que je viens de dire, que les cauſes de la ſuppuration ſont l'oſcillation des fibres des parties voiſines, augmentée, le battement des arteres, & le mouvement inteſtin des parties dont le ſang eſt compoſé.

Pour que la ſuppuration ſe faſſe, il faut 1°. , que les ſolides conſervent la vie (car la ſuppuration ne ſe fait jamais dans une partie morte.) 2°. Que le battement des arteres augmente. 3°. Qu'il ſe faſſe une eſpece de fermentation dans les parties du ſang ; fermentation néceſſaire pour le changement de toutes les liqueurs.

L'oſcillation des fibres & les pulſations des arteres redoublées atténuent, briſent le ſang , & en mêlent intimement les parties. Le mouvement de ces parties produit la chaleur, la chaleur diſſipe la ſéroſſité.

Le broyement du ſang en déſunit les parties ; les parties rouges déſunies perdent leur couleur, & deviennent tranſparentes, la couleur de la partie gélatineuſe du ſang domine ; de-là la couleur blanche, la conſiſtence & la formation du pus.

Symptomes.

Les ſymptomes ſont différens , ſuivant les différens états de la ſuppuration.

Dans le commencement la tenſion , la douleur & la chaleur ſubſiſtent, & même augmentent. Il y a ſouvent fiévre , friſſon , tremblement, accablement & triſteſſe. C'eſt lorſque l'inflammation eſt conſidérable, ou qu'elle eſt cauſée par une humeur âcre, ou par quelque levain de mauvaiſe nature , comme dans la maladie occaſionnée par la muſaraigne.

Ces accidens ſubſiſtent pendant deux, trois ou quatre jours, après quoi la tumeur s'éleve en pointe, où la douleur ſemble ſe fixer ; c'eſt alors que la ſuppuration s'établit.

Après la ſuppuration établie , la tenſion , la douleur, la chaleur & la dureté diminuent conſidérablement ; on ſent une eſpece de molleſſe & de

fluctuation en portant le doigt ſur la tumeur.

Le pus formé, cherche à ſe faire une iſſue, il corrode le tiſſu des parties où il eſt enfermé; les ſels diſſous & développés par la chaleur, le rendent cauſtique. Lorſqu'il ne peut pas ſe faire une iſſue à travers les tégumens, il ſe fixe dans une cavité & forme l'abcès. Lorſqu'il corrode les tégumens, il ſe fait jour & forme l'ulcere.

Diognoſtic.

On connoît que la ſuppuration va ſe faire, lorſque la tenſion, la douleur & la chaleur ſubſiſtent après le ſeptieme ou le huitieme jour de l'inflammation.

On connoît que la ſuppuration commence, lorſque la tumeur s'éleve en pointe.

On connoît que la ſuppuration eſt établie, lorſque tous les accidens ceſſent, lorſque la tumeur eſt molle, & qu'on ſent, en y portant le doigt, une ſoupleſſe & de la fluctuation.

Prognoſtic.

L'abcès eſt plus ou moins dangéreux, ſuivant la nature du pus, ſuivant l'endroit où il eſt, & ſuivant ſa profondeur.

Si le pus eſt de bonne qualité, il ne creuſe pas, & l'abcès n'eſt pas dangéreux.

Si le pus eſt âcre & cauſtique, il creuſe & fait du ravage; & l'abcès eſt dangéreux.

L'abcès ſimple, c'eſt-à-dire, celui qui n'a qu'une poche, eſt moins fâcheux que celui qui a pluſieurs poches ou clapiers.

L'abcès des parties charnues eſt moins dangéreux, que celui des parties tendineuſes & des articulations.

L'abcès ſuperficiel eſt moins dangéreux que celui qui eſt profond.

L'abcès de mauvaiſe qualité proche les os, cauſe ſouvent la carie; il produit fréquemment des fuſées lorſqu'il eſt proche les tendons, ou ſous des aponévroſes.

La ſuppuration ſe fait dans trois ou quatre jours; lorſqu'elle ne ſe fait pas dans cet eſpace, il y a à craindre pour la gangrene.

Curation.

Lorſque la ſuppuration commence à ſe faire, & qu'on la croit ſalutaire, il faut la favoriſer par les ſuppuratifs, ou les maturatifs, comme l'onguent fait avec de la graiſſe, de la poix de Bourgogne, & la farine de ſeigle ou d'orge dans la décoction de mauve; avec le baſilicon, l'huile de lis, les graiſſes, la poix de Bourgogne, le vieux levain, &c.

Lorſqu'on eſt sûr que le pus eſt formé, il faut ouvrir l'abcès avec le biſtouri ou avec la pierre à cautere; la premiere méthode eſt préférable. Il faut toujours faire l'ouverture à la partie la plus déclive, afin de donner écoulement au pus, à moins que quelque cauſe n'en empêche.

On commence par faire avec le biſtouri, une petite ouverture à l'abcès, dans l'endroit où la tumeur s'éleve en pointe, on introduit le doigt dans la plaie pour examiner le fond.

Si l'abcès eſt ſimple, c'eſt-à-dire, s'il n'y a qu'une poche ſans clapier, & s'il eſt dans une partie charnue, on peut continuer l'ouverture avec le biſtouri ſeul, pour donner jour & écoulement au pus, car les plaies ne guériſſent jamais mieux que lorſqu'on les a miſes tout-à-fait à découvert.

Si l'abcès eſt compoſé, c'eſt-à-dire, s'il y a pluſieurs clapiers ou poches, il faut les ouvrir tous,

afin d'empêcher le pus de croupir dans les ſinus ; & afin de déterger chaque clapier.

Si l'abcès ſe trouve ſur le perioſte, c'eſt-à-dire, proche d'un os, ou ſur un tendon, ou ſur une aponévroſe, ou proche d'une artere ou d'une veine conſidérable, ou proche d'une articulation, il faut introduire dans l'abcès une ſonde cannelée, afin de conduire le biſtouri, de peur d'offenſer les parties voiſines de l'abcès.

Si on s'apperçoit en introduiſant la ſonde dans l'abcès, que le pus a fuſé, c'eſt-à-dire, qu'il a creuſé, & qu'il s'eſt étendu fort loin, on peut ſe diſpenſer d'ouvrir l'abcès ſuivant ſa longueur, mais ſe contenter de faire une ouverture à l'autre extrêmité, ce qu'on appelle contr'ouverture.

REMARQUES.

Il y a des cas où il faut attendre que la ſuppuration ſoit parfaite avant que d'ouvrir l'abcès, & d'autres où il faut la prévenir.

Les cas où il faut attendre que la ſuppuration ſoit parfaite, ſont, lorſque l'abcès eſt ſimple & ſans danger ; lorſqu'il a ſon ſiége dans les parties charnues & dans les glandes, & ſur tout s'il y a des duretés ; dans ces cas il eſt bon d'attendre la ſuppuration, afin de faire ronger & détruire par le pus tout ce qui a été léſé par l'inflammation, & fondre les durets des glandes s'il y en a.

Les cas où il faut prévenir la ſuppuration parfaite, ſont 1°. lorſque l'inflammation eſt conſidérable, lorſque la matiere de l'inflammation eſt âcre & cauſtique, que la douleur, la fiévre & le tremblement font craindre la gangrene, & que la vie de l'animal eſt en danger.

2°. Lorſque l'abcès eſt proche d'une cavité, &

qu'il y a à craindre que le pus venant à creuſer, ne pénétre dans cette cavité, comme l'abcès ſur les côtés.

3°. Lorſque l'abcès eſt proche d'une articulation.

4°. Lorſque l'abcès eſt proche de l'os, & qu'on craint qu'il ne carie l'os, ou qu'il ne gâte un tendon, ou quelque membrane.

5°. Lorſque l'abcès ſe trouve ſur quelque vaiſſeau conſidérable, dont on craint l'éroſion.

ARTICLE QUATRIEME.

De l'Ulcere.

ON comprend ſous le nom d'ulcere toutes les plaies tant récentes qu'anciennes.

L'ulcere eſt une ſolution de continuité, avec ſuppuration.

Les différences de l'ulcere ſe réduiſent aux ſuivantes.

L'ulcere des parties molles, & l'ulcere des parties dures.

L'ulcere bénin, & l'ulcere malin.

L'ulcere ſimple, & l'ulcere compoſé.

L'ulcere calleux, l'ulcere ſinueux, & l'ulcere putride.

L'ulcere des parties molles, eſt celui qui attaque les muſcles, les tendons, les ligamens, les aponévroſes, les glandes, &c.

L'ulcere des parties dures, eſt celui qui attaque les cartilages & les os.

L'ulcere bénin eſt celui qui fournit un pus de bonne qualité, c'eſt-à-dire, blanc, épais, égal, ſans odeur, &c., & qui n'a rien qui s'oppoſe à ſa guériſon.

L'ulcere malin eſt celui qui fournit un pus de

mauvaise qualité, c'est-à-dire, un peu sanieux, séreux, jaune, verd, âcre, corrosif, de mauvaise odeur, &c. celui qui est entretenu par un virus farcineux, galleux, dartreux, &c. celui qui attaque les tendons, les ligamens ou les articulations; celui enfin qui est rebelle, & dont la guérison est difficile.

L'ulcere simple est celui qui n'a qu'un foyer.

L'ulcere composé est celui qui a plusieurs foyers.

L'ulcere calleux est celui dont les bords sont durs.

L'ulcere sinueux est celui qui s'étend dans les parties voisines, par des especes de canaux qui vont aboutir à des cavités.

L'ulcere putride est celui dont les chairs sont baveuses, & qui rend un pus de mauvaise nature.

Causes.

Les causes de l'ulcere, sont 1°. l'abcès ouvert de lui-même, ou par l'instrument.

2°. Les blessures venant de quelque cause que ce soit.

3°. La brûlure ou l'érosion par les caustiques, ou par quelqu'humeur âcre.

Diagnostic.

On connoît que l'ulcere est benin, lorsque le pus est louable, & les chairs belles, grenues & de couleur rouge.

On connoît l'ulcere malin par la sanie qui en découle, par le pus séreux qu'il fournit, par les chairs baveuses, mollasses & de couleur pâle.

On reconnoît qu'il attaque un tendon ou un ligament, & qu'il pénétre dans l'articulation, par le moyen de la sonde. Il est important de s'assurer si l'ulcere est fistuleux ou sinueux, parce que bien souvent on croit que l'ulcere n'est rien, dans

le tems qu'il y a le plus de danger, ſur-tout lorſque le pus n'ayant qu'une petite iſſue, creuſe en dedans, carie l'os, & fait de grands ravages. On s'en aſſure par le moyen de la ſonde.

On reconnoît que l'os eſt carié, lorſqu'en portant la ſonde deſſus, on ſent des âpretés & des inégalités.

Prognoſtic.

Le danger de l'ulcere eſt différent, ſuivant la nature de l'ulcere, & l'importance de la partie qu'il affecte.

L'ulcere benin eſt ordinairement ſans danger, il guérit facilement & ſouvent de lui-même.

L'ulcere malin guérit difficilement ſans reméde; il n'eſt jamais ſans danger.

Lorſqu'il attaque le tendon, il eſt dangereux; mais il n'eſt pas incurable, pourvû qu'on le traite comme je le dirai plus bas.

Lorſqu'il attaque les ligamens, il guérit très-difficilement, même par les remédes les mieux adminiſtrés; s'il pénétre dans l'articulation, le danger eſt encore plus grand, parce que la ſinovie s'écoule, s'extravaſe ou s'épaiſſit; ce qui fait toujours un mal grave, pour ne pas dire incurable.

Lorſqu'il eſt entretenu par un virus farcineux, galleux, dartreux, &c. il réſiſte juſqu'à ce qu'on ait guéri la cauſe.

Lorſqu'il attaque le cartilage, il eſt incurable, je penſe, il faut emporter tout le cartilage; lorſqu'il attaque l'os, il dégénére en carie.

Curation.

L'ulcere préſentre quatre indications; la premiere eſt d'entretenir la ſuppuration modérée, la ſeconde eſt de déterger, la troiſieme eſt d'incarner,

la quatrieme eſt de cicatriſer. Il faut que la ſuppuration fonde & conſume ce qu'il y a de mauvais ; que la déterſion enleve ce que la ſuppuration a conſumé ; que l'incarnation renouvelle les chairs pour remplir le vuide de l'abcès ; enfin que la cicatriſation ferme la plaie & termine la guériſon.

Les remédes qui répondent à ces indications, ſont les digeſtifs qui favoriſent la ſuppuration ; les déterſifs qui nettoyent la plaie ; les incarnatifs qui font pouſſer les chairs ; & les cicatriſans qui procurent la cicatrice.

Dans les commencemens, la ſuppuration doit être un peu abondante, afin de conſumer ce qu il a de gâté, afin de dégorger les vaiſſeaux, & de diminuer l'inflammation ; mais il ne faut pas qu'elle ſoit trop abondante, parce qu'elle cauſeroit plus de perte, qu'il ne ſe feroit de réparation, il faut qu'elle ſoit modérée ; pour cet effet on ſe ſert du digeſtif ordinaire, fait avec la térébenthine & le jaune d'œuf battus enſemble, ou du baſilicon ſimple, ou de la térébenthine ſeule, ou du miel mêlé avec la farine d'orge ou de ſeigle.

Remarquez 1°. que lorſque l'ulcere eſt humide, qu'il fournit beaucoup de pus, & qu'il y a de la diſpoſition à la pourriture & à la gangrene, il faut éviter les ſuppuratifs relâchans, & employer dans ce cas les baumes & les toniques, tel que le baume de copahu.

2°. Lorſque l'ulcere attaque le tendon, il faut employer les balſamiques & les ſpiritueux, tels que la térébenthine & ſon eſſence.

Quand la ſuppuration y a mangé ce qu'il avoit de mauvais, l'ulcere ſe trouve ordinairement ſordide, il eſt couvert des débris de la ſuppuration, & de chairs de mauvaiſe qualité, qui empêchent la cicatriſation ; c'eſt-là que commence le tems de la déterſion.

Il

Il faut commencer par les déterſifs les plus doux, de peur de ſupprimer la ſuppuration qui eſt néceſſaire pour entretenir la ſoupleſſe des fibres & la fraîcheur de la plaie.

Les déterſifs les plus doux ſont la décoction d'orge avec le miel, la décoction de bugle, de ſanicle, des plantes vulnéraires, des feuilles d'abſynthe, d'ariſtoloche, le vin miellé, le mondicatif d'ache, &c.

Lorſque les chairs ſont baveuſes, & que l'ulcere rend un pus de mauvaiſe qualité, il faut employer les déterſifs les plus forts, tels que la teinture de myrrhe & d'aloès, l'alun brûlé, le précipité rouge, l'onguent vert, la pierre infernale, ou la pierre à cautere, qu'on paſſe par-deſſus les mauvaiſes chairs.

Lorſque l'ulcere eſt détergé, c'eſt le tems d'incarner. Il n'y a point d'incarnatif proprement dit, la régénération des chairs eſt l'affaire de la nature: tout l'art conſiſte à la ſeconder.

Pour que les chairs ſe reproduiſent, il faut qu'il y ait une ſuppuration, afin d'entretenir la ſoupleſſe & l'humidité dans les chairs; mais il ne faut pas qu'elle ſoit trop abondante, elle conſumeroit plus de chairs que la nature n'en reproduiroit. Il faut de plus que l'ulcere ſoit toujours net, que les mauvaiſes chairs faſſent place aux bonnes qui pouſſent par-deſſous; enfin il faut que les chairs ſoient toujours dans cet état de ſoupleſſe & de fermeté.

Ainſi les incarnatifs ſont les remédes qui ſecondent les efforts de la nature: en procurant une ſuppuration légere, en la modérant lorſqu'elle ſera trop abondante, en nettoyant l'ulcere, & en donnant jour aux nouvelles chairs qui pouſſent au fond de l'ulcere.

Ces remédes ſont les ſuppuratifs doux, les aſtringens & les déterſifs.

Il eſt difficile de trouver un reméde ſimple, qui ait toutes ces qualités; mais il faut choiſir ceux qui ont deux de ces qualités, & y joindre un reméde qui poſſéde celle qui leur manque; par exemple, la myrrhe eſt déterſive, un peu aſtringente & tonique, elle convient très bien dans le cas où la ſuppuration eſt trop abondante, & lorſque l'ulcere eſt ſordide; mais ſi l'on veut entretenir la ſuppuration, il faut y joindre un ſuppuratif léger, tel que le digeſtif ordinaire, ou le baſilicon. Enfin, dans le traitement des maladies externes, comme dans celui des maladies internes, il faut ſe conduire ſelon le bon ſens, & l'état de la maladie.

Les meilleurs incarnatifs ſont les baumes naturels tels que celui du copahu, de canada, la térébenthine, &c. Ils ſont un peu ſuppuratifs, toniques, un peu aſtringens, & de bons déterſifs, ils peuvent être employés dans tous les états de l'ulcere.

On peut auſſi faire un mélange des ſuppuratifs, des aſtringens & des déterſifs, pour en faire un onguent dont on ſe ſert juſqu'à ce que les chairs ſoient belles, c'eſt-à-dire, grénues, de couleur rouge, & de niveau avec les parties voiſines.

Lorſque l'ulcere en eſt venu à ce point, il faut penſer à le conduire à cicatrice.

Pour que la cicatrice ſe faſſe, il faut que la ſuppuration diminue, qu'il ne ſuinte rien de l'ulcere, & que les chairs ſe raffermiſſent.

Les remédes qui répondent à ces indications, ſont les déterſifs, les aſtringens & les deſſicatifs. On ſe ſert de la charpie ſéche, des étoupes ſéches, ou trempées dans l'eau vulnéraire, ou dans l'eau d'alun brûlé, ou l'eau de chaux; on peut auſſi ſe ſervir des poudres deſſicatives, comme de l'alun brûlé, de la litharge, de la céruſe, &c.

Il faut auſſi avoir ſoin, 1°. de ne jamais laiſſer

les plaies expoſées à l'air, parce que les vaiſſeaux ſe deſſéchent, les fibres ſe durciſſent, & les chairs ne ſe régénérent pas.

2°. De ne pas faire ſaigner la playe, de peur de cauſer une inflammation, & de retarder la cicatrice.

Voilà quelle eſt la maniere de panſer les ulceres en général. Mais il y a des ulceres qui demandent une méthode curative particuliere.

Curation de l'Ulcere calleux.

L'ulcere callleux eſt celui dont les bords ſont durs.

Les bords de l'ulcere ſe durciſſent par le ſéjour de la lymphe qui s'y épaiſſit & s'y durcit.

Cela arrive 1°. lorſqu'on laiſſe l'ulcere expoſé à l'air & au froid. 2°. Lorſqu'on panſe la plaie avec des bourdonnets durs & trop ſerrés. 3°. Lorſqu'on ſe ſert des remédes aſtringens & deſſicatifs mal-à-propos ou trop long-tems.

Le pus âcre eſt auſſi une cauſe de l'épaiſſiſſement de la lymphe dans les bords de l'ulcere.

Lorſque les bords de l'ulcere ſont calleux, les indications ſe réduiſent à détruire les calloſités; or cela peut ſe faire, 1°. en ramolliſſant la lymphe par le moyen des émolliens & des humectans, afin de la rendre fluide, de maniere qu'elle puiſſe circuler librement dans les vaiſſeaux, & reprendre ſon cours: pour cet effet, on ſe ſert du digeſtif mêlé avec le mucilage de mauve de guimauve, &c.

2°. En faiſant fondre les calloſités par la ſuppuration: pour y parvenir, on applique ſur les bords de la plaie les plus forts ſuppuratifs, tels que le baſilicon, le diachilon & les graiſſes. Ces deux moyens réuſſiſſent ſouvent, lorſque les calloſités

ſont peu anciennes, il faut toujours les mettre en uſage, lorſque les calloſités ſe trouvent près des tendons, du périoſte, & des gros vaiſſeaux, parce qu'il ſeroit dangereux de les emporter.

Lorſque ces deux moyens ſont inſuffiſans, il faut emporter les calloſités avec le biſtouri, ou les détruire par le cautere.

Le moyen le plus sûr eſt de les emporter avec le biſtouri ou les ciſeaux. Lorſqu'on emploie le cautere, on ſe ſert ordinairement du fer chaud, qu'on applique par pointes ſur les calloſités; il ſe forme une eſcarre, qu'on fait tomber par le moyen de quelques ſuppuratifs, tels que le beurre frais, les graiſſes, le baſilicon, &c.

Après que les calloſités ont été emportées avec le biſtouri, ou détruites par le cautere, il reſte un ulcere ſimple, qu'il faut traiter de la maniere que je l'ai dit ci-deſſus.

Curation de l'Ulcere ſinueux.

L'ulcere ſinueux eſt celui qui s'étend dans les parties voiſines, par des eſpeces de canaux qui vont aboutir à un ou pluſieurs clapiers.

Les ulceres deviennent ſinueux, lorſque le pus eſt âcre, ou lorſque, ſans être âcre, il ne trouve point d'iſſue, ce qui arrive lorſqu'on n'ouvre pas l'abcès aſſez tôt.

On s'apperçoit que l'ulcere eſt ſinueux, lorſqu'il rend beaucoup de pus en comprimant les parties voiſines; on acheve de s'en convaincre en introduiſant la ſonde dans les ſinus.

Lorſque l'ulcere s'eſt creuſé des ſinus ou des cavités, il faut les ouvrir tous, pour les mettre à découvert, & donner la liberté de les déterger. On ouvre les ſinus dans toute leur longueur, on introduit dans le ſinus une ſonde cannelée, par le

moyen de laquelle on conduit le biſtouri avec les ciſeaux ; on panſe enſuite le ſinus comme une ulcere ſimple, ayant ſoin cependant de conſumer par la ſupporation & par les déterſifs un peu actifs, les mauvaiſes chairs qui ſe ſont formées avant que le ſinus fût ouvert.

Cette méthode doit ſe mettre en uſage toutes les fois qu'on peut le faire ſans danger, c'eſt-à-dire, lorſque le ſinus eſt ſuperficiel, & qu'il n'avoiſine aucune partie dont l'endommagement auroit des ſuites ; mais ſi le ſinus en eſt proche, ou deſſous un tendon, ou une artere, ou une veine, ou un nerf conſidérable, qu'on ne pourroit s'empêcher de couper en ouvrant le ſinus, il faut prendre un autre moyen ; on ſe contente de dilater l'entrée du ſinus avec le biſtouri, ou avec la pierre à cautere ; cette ouverture donne la liberté de déterger l'ulcere, & la guériſon devient facile.

Si le ſinus eſt ſuperficiel & fort étendu, on fait ſimplement une contre-ouverture pour donner écoulement au pus ; pour cet effet, on introduit la ſonde dans le ſinus ſuivant la longueur, & on fait avec le biſtouri une ouverture à l'endroit où répond l'extrêmité de la ſonde.

On doit rapporter à la curation de l'ulcere ſinueux celle de l'ulcere fiſtuleux.

Curation de l'Ulcere fiſtuleux.

L'ulcere fiſtuleux eſt celui dont l'entrée eſt fort étroite & le fond très-large, avec calloſités dans les bords de l'ulcere. On dit alors qu'il y a du fond.

Cet ulcere en impoſe ſouvent ; on s'imagine que l'ulcere eſt de peu de conſéquence, dans le tems qu'il y a le plus de danger. Le pus étant couvert, & n'ayant pas une iſſue libre, creuſe, carie l'os, & produit ſouvent un mal incurable.

On reconnoît la fistule par les duretés des bords de la plaie, & par l'introduction de la sonde.

Lorsqu'on s'est assuré que l'ulcere est fistuleux; il faut l'ouvrir, emporter les callosités, & le panser ensuite comme une ulcere simple. L'ulcere ouvert, il faut voir s'il attaque l'os ou non. S'il va jusqu'à l os sans affecter l'os ni le périoste, il faut le traiter comme un ulcere ordinaire.

S'il attaque le périoste sans attaquer l'os, il faut appliquer sur le périoste un plumaceau imbibé de térébenthine ou de baume de Fioraventi, & panser le reste de la plaie comme un ulcere ordinaire.

Si l'os est à découvert sans être endommagé, il faut le garantir du contact de l'air & de la corruption, par le moyem d'un plumaceau imbibé d'essence de térébenthie, ou trempé dans l'esprit-de-vin.

Si l'os est carié, il faut employer les remédes de la carie, dont je parlerai ci-après.

Curation de l'Ulcere putride.

On appelle ulcere putride celui dont les chairs sont baveuses, qui rend un pus de mauvaise nature & qui ne se cicatrise pas.

Si l'ulcere est entretenu par quelque virus, comme celui du farcin, de la galle, &c. il faut commencer par guérir la maladie qui en est la cause, & travailler en même-tems à arrêter le progrès de la pourriture. On commence par mettre en usage les déterssifs un peu actifs, comme la décoction des feuilles d'aristoloche, de centaurée, de noyer, d'ache, &c. le digestif animé, c'est-à-dire, mêlé avec la myrrhe & l'aloës, afin d'empêcher la pourriture & la gangrene. On peut aussi couvrir l'ulcere de compresses imbibées d'eau-de-vie cam-

phrée, ou d'une légere diſſolution de ſel marin ou de vitriol blanc.

Après que l'ulcere a été ſuffiſamment détergé par ces remédes, & que les chairs ſont devenues belles & grenues, il faut le conduire à cicatrice par le moyen des remédes convenables dont j'ai parlé ci-deſſus.

Si, malgré ces remédes, les chairs ſe pourriſſent & tombent en gangrene, il faut employer les remédes de la gangrene, dont je vais parler.



ARTICLE CINQUIEME.

De la Gangrene.

LA gangrene eſt la mortification des ſolides, avec perte de ſentiment & de mouvement.

On diſtingue deux degrés dans la gangrene: dans le premier, la chaleur, le mouvement & le ſentiment ſont extrêmement diminués; mais ils ne ſont pas entiérement détruits; la mortification n'eſt qu'imparfaite: ce degré retient le nom de gangrene.

Dans le ſecond, il n'y a plus de mouvement, ni de ſentiment, ni de chaleur dans la partie, les fibres n'ont plus de reſſort, elles tombent en lambeaux, rendent une mauvaiſe odeur; la mortification eſt parfaite: ce degré ſe nomme ſphacele.

Cauſes.

Les cauſes immédiates de la gangrene ſont, le défaut de reſſort des parties, & la ceſſation des oſcillations des fibres & de l'action des fluides ſur les ſolides. Lorſque les fibres ont perdu leur reſſort & leur vibration, elles ne jouiſſent plus de la

vie, elles n'agissent plus sur les liqueurs, elles n'en favorisent plus la circulation ; de-là le séjour des liqueurs dans leurs propres vaisseaux, le sang arrêté fermente, se putréfie, devient septique, rouge & dissout le tissu des solides ; de-là la gangrene.

Les fibres perdent leur ressort & leurs vibrations, lorsqu'elles ont été distendues au-delà de leur état naturel, & lorsqu'elles sont trop relâchées.

Les fibres sont distendues au-delà de leur état naturel, 1°. dans les grandes inflammations, lorsqu'elles ne se terminent ni par résolution, ni par suppuration.

2°. Par les ligatures & les compressions fortes.

3°. Par les écarts & les efforts violens, & par les luxations.

4°. Par les coups & les contusions considérables.

Dans l'inflammation considérable, le sang ne circule plus, s'amasse, engorge les vaisseaux, & les distend de façon qu'ils ne peuvent plus réagir sur le sang ; ils perdent leur ton & tombent dans l'inertie, de même qu'une corde de violon distendue au-delà de son état, perd son ressort.

Dans les ligatures & les fortes compressions, le sang est arrêté, & ne peut plus circuler ; les fibres des vaisseaux trop allongées, tombent dans l'atonie.

Par les écarts, les efforts violens & les luxations, les fibres souffrent une distraction considérable qui leur fait perdre leur ressort.

Les coups & les contusions considérables produisent le même effet.

Les fibres tombent dans le relâchement, 1°. lorsqu'elles sont abreuvées d'une sérosité qui en ramollit le tissu, comme dans l'hydropisie & l'œdême. 2°. Par l'épuisement, le défaut de suc nourricier, ou la dissipation des esprits animaux, comme il arrive

après les longues maladies, les grandes fatigues, & dans la vieilleſſe.

Dans tous ces cas, les fibres, privées de reſſort & de vie, ſont dans l'inaction, elles ne ſervent plus à la progreſſion des liqueurs, elles n'aident plus la circulation; de-là le ſéjour des liqueurs. Les liqueurs, & ſur-tout le ſang arrêtés, fermentent, ſe putréfient, deviennent ſeptiques, rongent & diſſolvent le tiſſu des ſolides; de-là la gangrene imparfaite.

Cauſes de la Gangrene parfaite ou Sphacele.

Les cauſes du ſphacele, ſont 1°. les cauſes de la gangrene, portées au dernier degré.

2°. La diſſolution & la rupture des fibres, lorſque le ſang à force de diſtendre les vaiſſeaux les fait rompre.

3°. L'âcreté du pus qui ronge le tiſſu des ſolides.

4°. La ſéroſité âcre & ſaline qui abreuve & relâche les fibres.

5°. L'action des cauſtiques, & le feu appliqué imprudemment, ou ſans ménagement.

6°. Les fractures, les coups violens, & le délabrement des parties.

Symptômes.

Dans la gangrene le ſentiment & le mouvement ſont conſidérablement diminués; dans la ſphacele ils n'exiſtent plus.

Dans la gangrene, la peau devient noire, molle & lâche; la cuticule s'enleve, il ſe forme ſur la peau des cloches pleines de ſéroſité: dans la ſphacele il coule de la plaie, une ſanie noirâtre, & il en vient une odeur fétide & déſagréable.

Diagnostic.

On reconnoît la gangrene par ce que je viens de dire.

Prognostic.

La gangrene commençante peut se guérir, les parties peuvent encore reprendre leur ressort ; & se rétablir dans leur état naturel ; mais dans la gangrene avancée & dans le sphacele, il n'y a point de reméde : il faut en venir à l'extirpation, tous les soins doivent tendre à préserver les parties voisines de la contagion.

La gangrene des parties internes, est plus dangereuse que celle des parties externes. Celle des tendons est plus dangereuse que celle qui n'attaque que les parties charnues.

Curation.

Lorsque la gangrene est commençante, c'est-à-dire, lorsque le mouvement & le sentiment ne sont qu'affoiblis sans être détruits, il faut mettre tout en usage pour rétablir les parties dans leur état, & pour couper le chemin à la gangrene & en arrêter les progrès.

Pour cet effet, il faut d'abord saigner, si la gangrene vient de l'inflammation, ensuite employer les anti-septiques qui sont les remédes contre la pourriture, en commençant par les plus doux, tels que la décoction des feuilles d'absynthe, de centaurée, d'aristoloche, avec laquelle on fomente la partie malade.

L'infusion des plantes aromatiques, telles, que le romarin, le thym, la lavande, &c.

Si la gangrene fait des progrès, il faut mettre en

usage les anti-septiques plus forts, tels que la teinture de myrrhe & d'aloës, les baumes naturels de copahu, de Canada, la térébenthine, son essence, l'eau-de-vie camphrée, la dissolution de sel marin, &c.

Pendant l'usage des remédes extérieurs, il ne faut pas négliger les remédes intérieurs.

S'il y a fiévre, il faut saigner une ou deux fois. Comme la fiévre fait toujours dans les premieres voies un mauvais levain, qui passe dans le sang, & favorise la gangrene, il est à propos de purger, sur-tout avec quelque purgatif anti-septique, comme l'aloës.

S'il y a foiblesse, frisson, & un pouls petit, il faut ranimer la circulation par quelque portion cordiale, composée, par exemple, d'une once de thériaque délayée dans une chopine de vin, ou une infusion de canelle, de noix muscade, ou de clous de gerofle dans du vin.

Si la gangrene vient du relâchement des fibres abreuvées de sérosité, il faut plus insister sur les remédes toniques pris intérieurement, c'est-à-dire, sur l'usage des cordiaux pour ranimer le mouvement du sang; il faut aussi mettre en usage les diaphoretiques, afin de dépouiller, par les sueurs, le sang de la sérosité surabondante. Les diurétiques & les purgatifs sont encore fort à propos, afin d'évacuer une partie de la sérosité qui abreuve & relâche le tissu des parties.

Si, malgré ces remédes, la gangrene gagne, il faut faire des scarifications jusqu'au vif, ou presque jusqu'au vif, afin de donner écoulement à la matiere qui engorge les vaisseaux, & qui cause la gangrene, ensuite appliquer sur les scarifications des plumaceaux chargés de poudre de pierre à cautere, ou d'alun brûlé ou imbibé, de dissolution de

vitriol de Chypre, obſervant de mettre ſur le reſte de la plaie, & même aux environs des compreſſes trempées dans l'infuſion de quelqu'une des plantes aromatiques dont j'ai parlé ci-deſſus, afin d'arrêter le progrès de la gangrene. Par ce moyen il ſe forme au-deſſous de la partie gangrenée une eſcarre qui cauſe une légere inflammation dans la partie vive; cette inflammation ſe termine ordinairement par une ſuppuration qui détache la partie gâtée de la partie ſaine, & il reſte un ulcere ſimple, qu'il faut panſer ſuivant les regles que j'ai preſcrites ci-deſſus.

Curation du Sphacele.

Lorſque la grangrene eſt parfaite, c'eſt-à-dire, lorſqu'il y a diſſolution des parties ou pourriture, ce qu'on connoît par la perte totale du mouvement & du ſentiment, par la ſanie de mauvaiſe odeur qui découle de la partie, le ſeul parti qui reſte à prendre, eſt d'extirper tout ce qui eſt gâté, afin de défendre les parties voiſines de la contagion, & leur conſerver la vie. Pour cet effet on enleve, avec le biſtouri ou les ciſeaux, toute la partie ſphacelée, & on applique deſſus les remédes que je viens d'indiquer pour la gangrene avancée, afin de procurer une eſcarre, dont il faut procurer la chûte par la ſuppuration; après quoi on n'aura à panſer qu'une ulcere ſimple.

On peut encore mettre en uſage un autre moyen, c'eſt de couper dans la partie morte, de laiſſer une portion de la partie ſphacelée, & d'appliquer deſſus le cautere actuel, tel que le feu, la pierre à cautere, la pierre infernale, &c. Ces remédes mordent ſur la partie vive, & forment une eſcarre qui, étant tombée par la ſuppuration, laiſſe un ulcere ſimple.

Si la gangrene attaque le tendon, il faut qu'il se fasse une espece d'exfoliation, c'est-à-dire, que la partie gâtée se détache de la partie vive; après quoi il reste un ulcere simple.

Observez qu'il faut employer dans tout le tems du pansement les anti-septiques, pour empêcher le progrès de la pourriture.

Lorsque la gangrene gagne l'os ou le cartilage, il prend le nom de carie.

ARTICLE SIXIEME.

De la Carie.

LA carie est la gangrene de l'os.

L'os étant une partie vivante, comme les autres parties du corps, il doit avoir, comme elles, les instrumens de la vie, c'est-à-dire, des fibres, des vaisseaux & des sucs nourriciers, il doit être par conséquent sujet aux mêmes maladies, c'est-à-dire, à l'ulcere & à la gangrene.

L'ulcere de l'os est une solution de continuité dans les solides de l'os avec suppuration.

La carie est l'état de l'os, où la substance se trouve rongée & divisée.

On distingue la carie en raboteuse, & en vermoulue ou vermiculaire.

Dans la carie raboteuse, on sent des apretés & des inégalités sur la surface de l'os.

Dans la carie vermoulue, l'os est réduit en une espece de fromage ou de poudre semblable au bois rongé par les vers.

Causes.

C'est la dissolution des solides de l'os. Cette dissolution vient ou de l'impression de l'air ou de l'é-

rosion du pus qui découle des ulceres voisins, ou des contusions fortes qui causent un délabrement dans les solides de l'os.

L'air desséche les fibres, leur ôte leur souplesse, & coagule les sucs de l'os. Le suc nourricier de l'os arrêté, s'épaissit, s'altére, devient caustique, & ronge le tissu de l'os, de-là la carie.

Les grandes contusions causent un déchirement & une division dans les fibres de l'os; de-là la dissolution des parties, & la carie.

Diagnostic.

On reconnoît la gangrene de l'os par l'écoulement d'une maniere noirâtre, par la mauvaise odeur qui en vient, par la difficulté que l'ulcere a à se cicatriser, & par la pourriture des chairs qui environnent l'os.

On connoît la grangrene raboteuse par les apretés & les inégalités qu'on sent sur la surface de l'os, en y portant la sonde.

On reconnoît la carie vermoulue, lorsque l'os est réduit en une espece de chaux.

La carie raboteuse est superficielle, & la vermoulue est profonde.

Prognostic.

La carie de l'os ressemble à la gangrene des parties molles; le prognostic & la curation en sont les mêmes.

La carie gagne & s'étend de même que la gangrene; il est vrai que la carie fait des progrès plus lents que la gangrene, mais elle ronge peu à peu & insensiblement le tissu de l'os & produit enfin la destruction de l'os, si elle est abandonnée à elle même.

La carie vermoulue eſt plus dangereuſe que la carie commençante & raboteuſe.

La carie ſe guérit quelquefois d'elle-même ; il ſe fait alors naturellement une ſuppuration au-deſſous de la carie, qui ſépare la partie gâtée de la partie ſaine.

Curation.

Les indications de la carie ſe réduiſent à empêcher le progrès, & à faire ſéparer la partie cariée de la partie ſaine.

Pour remplir la premiere indication, il faut employer, pendant tout le tems du traitement, les conſervatifs des os, c'eſt-à-dire, les anti-ſeptiques, pour corriger la mauvaiſe qualité des ſucs, & arrêter les progrès de la pourriture. Les anti-ſeptiques les plus uſités, ſont les plumaceaux trempés dans l'eſſence de térébenthine, ou dans l'eau-de-vie camphrée, ou les baumes naturels, ou les huiles eſſentielles des plantes aromatiques, de romarin, d'œillet, de lavande, &c.

On peut auſſi ſe ſervir de plumaceaux chargés de térébenthine ſeule, ou mêlée avec la poudre d'aloës & de myrrhe. Ces anti-ſeptiques produiſent ſouvent ſeuls l'exfoliation & la guériſon.

Mais lorſqu'ils ſont inſuffiſans, il faut avoir recours aux remédes plus forts & plus actifs, afin de faire ſéparer la partie gâtée de la partie ſaine ; c'eſt la ſeconde indication qu'on a à remplir.

Les remédes qui répondent à cette indication ſont les eſcarrotiques, tels que la pierre à cautere, la pierre infernale & le fer rouge. Ces remédes forment une eſcarte qui n'eſt pas contagieuſe ; ils excitent au-deſſous de la carie une légere inflammation, qui ſe termine par ſuppuration ; cette ſuppuration eſt une eſpece de couteau, dont la nature

ſe ſert pour ſéparer la partie gâtée de la partie ſaine. Il ne reſte qu'un ulcere ſimple, qui ſe cicatriſe bientôt, en ſuivant les préceptes que je vais donner.

On peut encore remédier à la carie, en ratiſſant l'os avec une rugine, juſqu'à ce qu'on ait enlevé toute la partie gâtée (ce qu'on connoît lorſqu'on voit quelques gouttes de ſang.) Lorſque l'exfoliation eſt faite, il reſte un ulcere ſimple, qu'il faut traiter à peu-près comme l'ulcere des parties molles. Pour cela il faut mettre en uſage les ſuppuratifs, les incarnatifs & les cicatriſans; mais il faut éviter l'uſage des remédes émolliens, & de ceux qui excitent une ſuppuration trop abondante.

Les remédes les plus convenables dans ce cas ſont, les baumes naturels, tels que celui du Pérou, de la Mecque, la térébenthine, ſon eſſence, le baume de Fioraventi, &c. le digeſtif ordinaire animé avec la myrrhe & l'aloës. Je me ſers ordinairement de la térébenthine ſeule; j'en ai toujours vu de bons effets.

Lorſque la carie attaque le cartilage, il ne ſe fait point d'exfoliation; il n'y a point de guériſon à attendre, il faut abſolument l'emporter entiérement & la partie même qui n'eſt pas affectée, autrement il faudroit toujours revenir à l'extirpation de ce qu'on auroit laiſſé, parce que le cartilage une fois affecté, ſe gâte totalement.

C'eſt par cette raiſon que l'os de la noix, une fois attaqué eſt incurable, parce qu'il eſt enduit d'un cartilage dans toute la ſurface.

Lorſque la carie a gagné la ſubſtance ſpongieuſe de l'os, elle ſe guérit bien plus difficilement; il faut avoir grand ſoin de mettre l'os à découvert, afin d'appliquer ſur les bords de la plaie les antiſeptiques dont j'ai parlé ci-deſſus, pour empêcher

les

les progrès de la carie, qui s'étend plus vîte que celle de la ſubſtance compacte ; & pour appliquer ſur la carie les exfoliatifs, afin de procurer l'exfoliation.



ARTICLE SEPTIEME.

De la Taupe.

LA Taupe eſt une tumeur inflammatoire, ſituée ſur le ſommet de la tête, entre les deux oreilles.

Cette tumeur eſt dure dans le commencement, & devient molle dans la ſuite. Elle contient quelquefois une eſpece de pus, blanc comme de la bouillie, quelquefois une eau rouſſe.

Elle vient pour l'ordinaire, d'un coup donné ſur la tête.

Remédes.

Dès qu'on s'apperçoit d'une groſſeur ſur la tête, il faut ſaigner le cheval, le mettre au ſon, frotter cette groſſeur trois ou quatre fois par jour avec de l'eau ſalée ; il faut que l'eau ait pris tout le ſel qu'elle peut prendre.

Si cette groſſeur ne diminue pas au bout de cinq ou ſix jour, il y a lieu de croire qu'il y a du pus ou de l'eau rouſſe dans cette tumeur ; ce qu'on ſent facilement au tact, car ſi on frappe d'un côté, on ſent de l'autre la fluctuation qui frappe le doigt qu'on appuye ſur la tumeur.

Il faut ouvrir la taupe ſuivant ſa longueur, pour donner écoulement à la matiere qui y eſt contenue, & traiter la plaie comme une plaie ordinaire ; de cette façon le cheval guérit ordinairement dans l'eſpace de quinze jours : mais ſi au bout de ce tems la plaie ſuppure encore, il y a tout lieu de croire que

le ligament cervical eſt endommagé. Dans ce cas, il faut ouvrir de nouveau, & continuer l'ouverture juſqu'au fond de la plaie, pour enlever toute la partie du ligament qui eſt gâtée. On s'aſſure par la ſonde, ſi l'os occipital eſt carié ; dans ce cas, il faudroit procurer l'exfoliation de la maniere que je l'ai dit dans l'article de la carie.

Dans tout le tems du traitement, il faut panſer la plaie avec les baumes naturels, comme celui de copahu, de Canada, avec la térébenthine & ſon eſſence. Le baume Fioraventi eſt un des meilleurs remédes pour la cure de ces maladies.

On imbibe des tentes & des plumaceaux de ces mêmes baumes que l'on fait tenir par le moyen du couvrechef, qui ſe fait avec une toile quarrée, percée dans ſa partie moyenne, pour le paſſage des oreilles, & en met un cordon à chaque angle, dont deux derriere les oreilles, paſſent par-deſſous le col, & viennent paſſer deſſus la toile, les deux autres vont ſous la mâchoire inférieure.

On peut encore ſe ſervir d'une bande roulée, longue de ſept à huit aunes ; enſuite on commencera par deux tours circulaires autour du col, en croiſſant par deſſous la mâchoire inférieure, & enſuite en remontant toujours dans la même direction, formant le 8 de chiffre, & finiſſant par deux tours circulaires autour du col, il faut avoir attention que les bandes ne ſe couvrent pas entiérement, ce que l'on appelle en doloire, pour que cela forme une compreſſion égale.

En ſuivant cette méthode, on guérit ſûrement & ſans peine cette maladie, qu'on regarde comme dangereuſe ; elle ne l'eſt cependant que parce que le pus en fuſant ; gâte le ligament cervical, carie l'os occipital, & quelquefois la premiere vertébre du col, & parce qu'il gâte auſſi aſſez ſouvent le liga-

ment capſulaire de la premiere vertebre avec l'os occipital, & pénétre dans le canal épineux.

ARTICLE HUITIEME.

Groſſeur dans l'oreille.

IL ſurvient quelquefois au-dedans de l'oreille une groſſeur qui remplit toute la cavité de l'oreille; cette tumeur eſt la ſuite d'un coup : elle eſt ordinairement remplie d'une eau rouſſe.

Dès qu'on s'apperçoit de cette tumeur, il faut l'ouvrir, afin de donner iſſue à cette eau, & panſer la plaie avec des étoupes ſéches; ce mal n'a pas de ſuite.

ARTICLE NEUVIEME.

Mal de Garot.

IL ſurvient ſouvent ſur le garot, des meurtriſſures occaſionnées par la compreſſion de la ſelle ou de quelqu'autre harnois; on les appelle mal de garot.

Il faut ſaigner le cheval, & frotter la tumeur avec l'eau ſalée, comme ci-deſſus.

Si au bout de dix ou douze jours cette groſſeur ne diminue pas, & qu'on s'apperçoive qu'il y ait fluctuation, il faut l'ouvrir dans la partie la plus déclive, pour donner iſſue à la matiere qui y eſt contenue, & panſer la plaie avec les baumes naturels, tels que la térébenthine & ſon eſſence; ſi au bout de quinze ou vingt jours, la plaie fournit beaucoup de matiere, il y a lieu de croire que le ligament eſt gâté, il faut pour lors débrider la plaie, aller juſqu'au foyer du mal, & ôter ce qu'il y a de gâté. Il

arrive ſouvent que la partie ſupérieure des apophyſes épineuſes des vertebres du dos, qui ſont pour l'ordinaire cartilagineuſes, ſont endommagées; alors il faut couper ce qui eſt gâté, c'eſt-à-dire, tout le cartilage, & aller juſqu'à l'os, parce qu'il ne ſe fait d'exfoliation que dans la partie oſſeuſe.

Il faut panſer la plaie tant qu'elle ſuppurera avec la térébenthine de Veniſe & ſon eſſence, deux fois par jour, & éviter les cauſtiques, qui ont toujours un mauvais effet dans ce cas.

On peut mettre pour bandage une toile quarrée, à chaque coin de laquelle il y aura un cordon; on en paſſera deux au-deſſous de la poitrine, & les deux autres au-devant de la poitrine: mais ſi l'inciſion que l'on a faite eſt grande, il faut paſſer de petits cordons dans les bords de la peau, deux ou trois de chaque côté, ſelon que la plaie l'exige; cela ſe fait par le moyen d'une éguille à peu-près de la groſſeur d'une haleine, il faut les paſſer de dehors au-dedans; c'eſt-à-dire, percer du côté du poil, enſuite on met ſon appareil, & par-deſſus ſept ou huit brins de paille, afin que les cordons ne ſe mêlent pas avec l'étoupe.



ARTICLE DIXIEME.

Des Cors provenant de la foulure de la Selle ou du Bât.

LA ſelle ou le bât portant, ſur-tout ſur la partie latérale des côtes, fait ſur cet endroit une compreſſion forte qui meurtrit ſouvent le dos, & y produit une tumeur inflammatoire qu'on appelle cors.

Dès qu'on s'en apperçoit, il faut tâcher d'en procurer la réſolution, de la maniere que je l'ai dit, à l'article de l'abſcès en général. Le ſavon avec l'eau

de vie, & l'eau ſalée, ſont très-propres à produire cet effet ; ce ſont de puiſſans réſolutifs, comme encore le gazon avec du vinaigre, ſi c'eſt en campagne ; je l'ai vu réuſſir lorſque la tumeur eſt nouvelle.

Lorſque la réſolution ne ſe fait pas, la tumeur ſe termine, ou par ſuppuration, & alors il ſe forme un abcès qu'il faut ouvrir quand la ſuppuration eſt établie, & panſer la plaie ſuivant les regles que j'ai données ; ou par induration, c'eſt-à-dire, par une dureté qu'on appelle cors : ce cors eſt indolent & demeure dans cet état, tant qu'on l'entretient en ſoupleſſe par le moyen de quelqu'adouciſſant ou onctueux : mais ſi on continue à le comprimer avec la ſelle ou le bât, il ſe forme dans la peau une couenne noirâtre, qui n'eſt autre choſe qu'une eſcarre gangreneuſe. Souvent la ſuppuration s'établit d'elle-même au-deſſous, & l'eſcarre tombe. Dans cette derniere terminaiſon, lorſque la ſuppuration s'établit d'elle-même, il faut la favoriſer, & hâter la chûte de l'eſcarre, par le moyen des ſuppuratifs les plus forts, tels que le baſilicon & les graiſſes, ou bien l'emporter avec le biſtouri. Souvent il eſt néceſſaire de prendre ce dernier parti, ſans attendre que la ſuppuration ait détaché l'eſcarre, de peur que le pus ne creuſe, & ne carie les côtes, au ne pénétre dans la poitrine ; enſuite il faut panſer la plaie comme un ulcere ſimple.

Il arrive quelquefois qu'il y a des côtes caſſées, au-deſſous de la plaie, il faut dans ce cas panſer la plaie avec beaucoup de ménagement, & laiſſer repoſer le cheval, afin de donner le tems aux deux extrêmités des côtes de ſe reprendre, & au calus de ſe former.

Si au bout de quinze ou vingt jours la plaie fournit beaucoup de matiere, il y a lieu de croire que le calus ne ſe forme pas, & même qu'il y a carie ;

on s'en aſſure par le moyen de la ſonde : ſi cela eſt ; il faut faire ouverture & mettre l'os à découvert, afin d'avoir la liberté de panſer la plaie, & d'employer les remédes propres à procurer l'exfoliation de l'os, tels que le digeſtif ordinaire & les ſuppuratifs.

Dès que la plaie ne ſuppurera preſque plus, il faudra employer les remédes propres à faire cicatriſer la plaie, tels que l'onguent Ægyptiac, &c.



ARTICLE ONZIEME.

Effort des Reins.

LORSQU'UN cheval a fait un effort de reins en tombant, ou en ſe relevant, ou lorſqu'il eſt accablé par un poids conſidérable ; ce qu'on connoît par un mouvement alternatif que le cheval fait ſur les côtes, qu'on appelle tour-de-bateau, il faut d'abord mettre en uſage les remédes généraux de l'inflammation, la ſaignée, les lavemens, &c. enſuite lui frotter les reins avec l'eau-de-vie, l'eſſence de térébenthine, &c. il faut l'empêcher de ſe coucher de peur qu'en ſe relevant il renouvelle l'effort, ou qu'il ne s'en donne un nouveau.

Lorſque ces remédes ſont inſuffiſans, on applique des pointes de feu ſur les reins, c'eſt-à-dire, ſur les vertébres des lombes ; ce reméde eſt quelquefois ſalutaire ; j'en ai vu de bons effets : mais ces chevaux ne peuvent plus ſervir qu'à tirer, & non à porter.



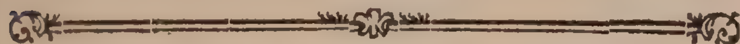
ARTICLE DOUZIEME.

Des meurtriſſures du Col.

IL ſurvient ſouvent au col, des tumeurs occaſionnées par la morſure des chevaux, ou par le collier,

ou par quelqu'autre caufe. Si la meurtriffure eft récente, il faut la frotter avec de l'eau falée, comme ci-deffus, & faigner le cheval. Si l'enflure ne diminue pas au bout de quatre ou cinq jours, il fe forme ordinairement un cors au milieu de cette groffeur, dans ce cas il faut ceffer de frotter avec l'eau falée, pour frotter la plaie avec du fuppuratif ou un autre onguent.

Quand le cors fera détaché, vous vous fervirez de plumaceaux chargés de fuppuratif ou de digeftif. Si au bout de dix ou douze jours la plaie fournit de la matiere, il y a à craindre que le ligament ne foit gâté ; en ce cas il faut fonder la plaie, & fi l'on trouve du fond, il faut fendre la peau, pour découvrir le mal & donner une iffue à la matiere, enlever ce qu'il y a de gâté, & panfer avec la térébenthine & fon effence jufqu'à guérifon.



ARTICLE TREZIEME.

Hernies ventrales.

LORSQUE le cheval a reçu quelque coup fous le ventre, comme un coup de bête à corne, ou du bout d'un bâton, il fe fait quelquefois une dilacération des mufcles du bas-ventre, & les inteftins tombent fur la peau ; c'eft ce qu'on appelle hernie ventrale.

Il faut faire rentrer les inteftins dans leur place, & les foutenir par le moyen d'un fufpenfoir qu'on applique fous le ventre.

ARTICLE QUATORZIEME.

De la Hernie Crurale.

LA hernie crurale eſt la ſortie d'une partie des boyaux hors du baſſin par-deſſus le ligament de Poupart, c'eſt-à-dire, par-deſſus un ligament formé par des fibres tendineuſes des muſcles du ventre, qui s'étendent depuis l'os des îles juſqu'aux os pubis. Les boyaux dans cette hernie ſortis du baſſin, forment une poche conſidérable ſur les vaiſſeaux cruraux au-dedans de la cuiſſe.

Curation.

On renverſe le cheval ſur le dos, on tâche de faire rentrer doucement avec les doigts le boyau dans le ventre. Si on ne peut réuſſir de cette façon, il faut ouvrir les tégumens & débrider le ligament de Poupart, afin de faire rentrer l'inteſtin, & faire ſur le champ un point de ſuture aux tégumens. J'ai vu pluſieurs exemples de cette hernie ; je l'ai pratiquée : à la vérité elle ne m'a pas toujours réuſſi ; mais il ne m'eſt jamais arrivé d'accidens.

Les autres hernies ſont rares.

ARTICLE QUINZIEME.

De l'Abcès à la cuiſſe.

IL vient aſſez communément au plat de la cuiſſe une groſſeur plus ou moins conſidérable, qui bientôt s'abcéde par le moyen de quelque ſuppuratif, ce qui forme un ulcere qu'il faut panſer & traiter comme une plaie ſimple.

ARTICLE SEIZIEME.

De la Maladie appellée vulgairement MUSARAIGNE, ou MUSETTE.

CETTE maladie ſe manifeſte d'abord par une petite tumeur à la partie ſupérieure & interne de la cuiſſe qui ſurvient ſubitement, & qui fait boiter le cheval. Cette tumeur eſt accompagnée de dégoût, de triſteſſe, d'abattement, ſouvent de friſſons, de la fiévre, & d'une difficulté de reſpirer; enfin, la mort s'enſuit de près, ſi l'on n'y apporte un prompt remède.

Cette maladie différe de l'abcès ſimple à la cuiſſe, en ce que dans la muſaraigne il ne ſe fait point de ſuppuration, & que la gangrene y ſurvient en moins de vingt-quatre heures, ſi l'on n'y remédie promptement; au-lieu que l'abcès ordinaire n'eſt pas mortel.

Cauſes.

Preſque tout le monde a attribué cette maladie à la morſure ou à la piquûre d'un petit animal qui approche aſſez de la figure de la ſouris & de la taupe; il a les yeux fort petits & fort couverts, & le muſeau fort allongé, on l'appelle muſaraigne; parce qu'on croit que la piquûre ou la morſure de cet animal eſt vénimeuſe & mortelle.

Solleyſel & Garſaut étoient de cette opinion; ils ont propoſé des remèdes ridicules qui n'ont aucun rapport à cette maladie.

Après avoir examiné la ſtructure de la bouche de cet animal, j'ai reconnu qu'il ne pouvoit ni piquer, ni mordre, & que cette maladie reconnoiſ-

ſoit pour cauſe une fiévre inflammatoire dont le dépôt critique ſe forme à la partie ſupérieure interne de la cuiſſe, auprès des glandes inguinales. Ce dépôt qui vient d'une humeur âcre & corroſive qui ſe fixe dans cette partie, reſſemble aſſez à l'anthrax dans l'homme.

Les vaiſſeaux lymphatiques ſont engorgés & gros comme des plumes à écrire. Les cellules du tiſſu cellulaire ſont remplies d'une lymphe noirâtre, coagulée & corrompue.

Curation.

Dès qu'on s'apperçoit de ce mal, il faut coucher le cheval par terre, fendre la peau ſuivant la longueur de la tumeur, & enfoncer le biſtouri juſqu'aux muſcles, pour dégorger les vaiſſeaux & donner une iſſue libre à la lymphe qui y eſt contenue. Après que les ſcarifications ſont faites, il faut les baſſiner avec de l'eſſence de térébenthine, trois ou quatre fois dans l'eſpace de cinq ou ſix heures, pour empêcher la gangrene; enſuite baſſiner la plaie avec l'eau d'alibouſe ou la teinture d'aloës huit ou dix fois par jour, juſqu'à guériſon. Si la reſpiration eſt gênée, il faut ſaigner & donner des lavemens émolliens.

Si la jambe eſt conſidérablement enflée, il faut la frotter juſqu'en bas avec une décoction réſolutive & émolliente, cinq ou ſix fois par jour. Dès que la plaie ne fournira plus de séroſité, & que la tumeur ſera diminuée, il faudra lui faire prendre par la bouche un ſudorifique, pour pouſſer, par la tranſpiration & par les ſueurs, les humeurs qui pourroient n'être pas ſorties. Il faut avoir attention de bien couvrir le cheval & de le tenir en lieu chaud.

Les deux premiers jours il faut donner pour tou-

te nourriture de l'eau blanche. Les trois ou quatre jours ſuivans il eſt à propos de donner du ſon & un peu de foin, enſuite d'augmenter la nourriture à meſure que le mal diminue.

Il peut ſe faire qu'en opérant, on coupe la veine crurale externe qui rampe au-deſſous de la peau, parce qu'on ne peut guères la voir ni la ſentir, à cauſe de l'inflammation ; il peut encore arriver qu'on coupe quelque artere. Pour arrêter l'hémorragie, il faut d'abord étancher le ſang autant qu'il eſt poſſible, & appliquer à l'ouverture de l'artere ou de la veine la poudre de lycoperdon, qu'il faut tenir deſſus avec la main pendant quinze minutes au moins, & pour plus grande ſûreté, trente minutes ; ce qui ſuffit pour arrêter le ſang, comme mon Pere en a fait l'épreuve devant MM. Bouvard & Juſſieu, Commiſſaires nommés pour examiner un Mémoire qu'il a donné là-deſſus à l'Académie-Royale des Sciences. Le Mémoire a été lu & approuvé par l'Académie, de même qu'un autre Mémoire que j'ai donné & lû ſur la maladie de la Muſaraigne ; le 23 Décembre, 1757, qui fut examiné par MM. Morand & Buffon, Commiſſaires nommés, qui en firent leur rapport à l'Académie-Royale des Sciences qui y donna ſon approbation.

ARTICLE DIX-SEPTIEME.

De la Mémarchure ou Entorſe.

ON appelle Mémarchure, un mouvement contre nature, avec diſtenſion des ligamens des articulations.

Dans la mémarchure il ſurvient un gonflement à la partie où elle ſe fait, & le cheval boite.

La mémarchure a une infinité de degrés, elle eſt

plus ou moins forte, suivant la distraction plus ou moins grande des ligamens.

Souvent le gonflement est considérable, & le cheval boite sensiblement; souvent le gonflement est léger, on a de la peine à s'en appercevoir, & le cheval boite peu; quelquefois le gonflement n'est pas sensible du tout, & le cheval boite sensiblement.

La mémarchure peut survenir à toutes les articulations, mais elle est plus ordinaire au boulet; lorsqu'elle affecte cette articulation, on l'appelle effort du boulet.

La mémarchure est plus ordinaire qu'on ne pense; il est certain que bien souvent le cheval boite de cette maladie, sans qu'on le soupçonne; on s'en prend à des causes qui n'ont aucune part à la boiterie du cheval. C'est une attention qu'il est important de faire.

Causes.

Les causes de la mémarchure sont ou un faux pas, ou un effort que le cheval fait pour retirer son pied, lorsqu'il est engagé dans quelque endroit; comme dans une orniere, entre deux pavés, entre deux barres de fer, dans le travail, &c.

Les causes du faux pas sont en grand nombre; les plus ordinaires sont 1°. lorsque le pied porte d'un côté seulement sur quelque corps pointu, inégal ou raboteux qui le fait renverser. 2°. Lorsque le cheval surpris par un coup qu'on lui aura donné subitement, fait un mouvement prompt & forcé. 3°. Lorsque le cheval guidé par le cocher, détourne subitement au coin d'une rue. 4°. Les crampons qui ôtent le pied de sa situation naturelle. 5°. La mauvaise ferrure, qui fait glisser le cheval sur le pavé à chaque pas, & qui le rend chan-

;elant sur ses jambes. 6°. Enfin, tout ce qui change a situation du pied, & le mouvement des articuations.

Symptômes.

Il y a engorgement, parce que les vaisseaux disendus au-delà de leur état, ont perdu leur ressort, & permettent au sang de séjourner dans leur caité.

Ce gonflement vient aussi quelquefois de l'épanhement de la sinovie ; lorsque la distraction a été i considérable que le ligament capsulaire s'est rompu ou allongé.

Il y a douleur, parce qu'outre la distension que es fibres ont soufferte, l'engorgement tient encore es fibres & les nerfs dans une tension considérable.

Le cheval boite, parce que le gonflement gêne 'articulation, & parce que les fibres sont tiraillés lans le mouvement.

Diagnostic.

On reconnoît la mémarchure par l'enflure de l'ariculation, sur-tout si on sçait que le cheval a fait un aux pas, & qu'il boite immédiatement après, par a douleur que le cheval ressent lorsqu'on la touhe, &c.

Prognostic.

Le danger de la mémarchure se prend de la disraction plus ou moins grande des ligamens. Elle 1'a pas ordinairement des suites fâcheuses, pourvû qu'on emploie les remédes suivans.

Curation.

Dans la mémarchure les fibres diſtendus au-delà de leur état, ſe relâchent & perdent leur reſſort; par conſéquent la premiere indication qu'on a, eſt de les rétablir; les diſcuſſifs ou les réſolutifs rempliſſent cette indication. Pour cet effet, il faut frotter la partie malade avec l'eau-de-vie & le ſavon, ou le vinaigre mêlé avec le ſon, ou le gros vin, ou l'eau-de-vie camphrée, ou l'infuſion des plantes aromatiques, ou l'eau froide ſimple, &c. les remédes appliqués ſur le champ, aident les fibres à ſe rétablir dans leur état, leur rendent leur reſſort, préviennent l'engorgement, & le mal guérit promptement.

Je dis ces remédes appliqués ſur le champ, car ſi on donne le tems à l'engorgement de ſe faire, ces remédes bien-loin de remédier au mal, deviennent nuiſibles en roidiſſant les fibres, & en favoriſant la ſuppuration qu'il faut toujours éviter dans les articulations. Lorſque l'engorgement eſt fait, il faut mettre en uſage les relâchans & les émolliens, afin de diminuer la tenſion des fibres & la douleur; afin de favoriſer la réſolution. Lorſque l'inflammation commence à diminuer, que la douleur eſt moindre, & que la réſolution commence à ſe faire, il faut l'aider en fortifiant un peu le ton des fibres, & en ranimant la circulation dans cette partie par le ſecours des réſolutifs & diſcuſſifs ci-deſſus.

Remarquez qu'il eſt bon de ſaigner, & ſur-tout au commencement, afin de déſemplir les vaiſſeaux & de remédier à l'engorgement. On peut dans ce cas, ſaigner au plat de la cuiſſe, afin de faire une dérivation & de dégorger plus aiſément les vaiſ

ſeaux de la jambe, ſi l'entorſe affecte la jambe de derriere ; & aux ars, ſi c'eſt à la jambe de devant.

ARTICLE DIX-HUITIEME.

De l'Ecart.

L'ECART approche beaucoup de la memarchure.

L'écart eſt un effort violent ſur le bras qui tend à l'écarter de la poitrine.

Dans l'écart, il n'y a que les muſcles qui tiennent le bras attaché à la poitrine, qui ſouffrent, il ſe fait une diſtenſion conſidérable dans leurs fibres, & il ſurvient une inflammation dans l'eſpace que ces muſcles occupent.

On a fait beaucoup de contes ſur les écarts. Solleyſel prétend qu'il y a dans cette maladie des glaires, & une humeur pituiteuſe endurcie, qui empêchent le mouvement du bras ; que ces glaires & l'extenſion des tendons de l'épaule cauſent la douleur que les chevaux reſſentent.

Il eſt certain que l'inflammation & la douleur n'ont rien d'extraordinaire : l'inflammation eſt une ſuite de la diſtenſion des fibres, la douleur eſt une ſuite de l'inflammation : les glaires qu'il dit être la cauſe de la douleur, ne ſont, ſuppoſé qu'il y en ait, que la ſéroſité infiltrée dans le tiſſu cellulaire, comme il arrive dans toutes les inflammations conſidérables, où le ſang arrêté dans ſes vaiſſeaux, laiſſe ſuinter, à travers les tuniques des vaiſſeaux, une ſéroſité qui ſe dépoſe dans le tiſſu cellulaire, comme je le dirai ci-après en parlant de l'œdême.

Cauſes.

Les cauſes de l'écart, ſont les chûtes lourdes,

les faux pas, les coups violens dans l'endroit qu'on appelle la pointe de l'épaule, les efforts que le cheval fait en ſe levant, &c.

Diagnoſtic.

On connoît l'écart, 1°. lorſqu'on s'eſt apperçu que le cheval a fait un effort, lorſque le cheval ſent de la douleur quand on le touche au bras. Les écarts ne ſont pas ſi fréquens qu'on le dit. Souvent on dit que le cheval a fait écart, lorſque le mal eſt dans le pied ou aux articulations inférieures de la jambe. En un mot, il n'y a pas d'écart ſans gonflement apparent & ſenſible.

Curation.

La curation qu'on trouve dans les Auteurs qui ont écrit ſur les écarts, eſt ſi abſurde & ſi oppoſée aux indications que préſente cette maladie, qu'elle ne mérite pas de réfutation.

La curation de l'écart eſt à-peu-près la même que celle de la mémarchure : il faut laiſſer le cheval en repos, afin de laiſſer reprendre peu-à-peu aux fibres leur reſſort ; il faut ſaigner ſur le champ pour prévenir l'inflammation. Si l'on s'apperçoit d'abord de l'écart, il faut mettre en uſage les réſolutifs & les diſcuſſifs que j'ai conſeillés dans la mémarchure ; c'eſt le moyen d'obvier à l'engorgement. Lorſqu'il y a inflammation, il faut avoir recours aux émolliens, afin de remédier à la tenſion & à la douleur. Lorſque l'inflammation diminue, & que la réſolution commence à ſe faire, il faut la favoriſer par les toniques & les réſolutifs, comme dans la mémarchure.

L'effort des hanches eſt la même choſe que l'écart, la curation en eſt la même.

ARTICLE DIX-NEUVIEME.

Jarret enfle.

COMME l'enflure du jarret eſt une maladie très-ordinaire, je vais en dire quelque choſe, moins pour en donner ici la curation que pour l'indiquer.

L'enflure du jarret vient ou d'une inflammation cauſée par quelque coup ou quelqu'effort, & il faut employer dans ces cas les remédes de l'inflammation, ou de la ſéroſité qui s'eſt fixée dans le tiſſu de cette partie, & alors il eſt néceſſaire d'employer les remédes de l'œdême, dont je parlerai plus bas.

Il eſt ſeulement à propos d'obſerver que le jarret étant une partie délicate & eſſentielle, il faut mettre tout en uſage pour procurer la réſolution de l'inflammation, parce que la ſuppuration de cette partie eſt toujours dangéreuſe. L'enflure du jarret qui vient de la courbe, veſſigon & varice, doit être rapportée à l'article de ces maladies en particulier.

ARTICLE VINGTIEME.

De la Crampe.

LA crampe eſt une roideur au jarret; qui fait que le chevale ne peut pas fléchir la jambe.

Il faut frotter le jarret à rebrouſſe poil avec l'eſſence de térébenthine, & faire promener le cheval.



ARTICLE VINGT-UNIEME.

De la Nerferure.

LA Nerferure n'eſt autre choſe qu'un coup ſur les tendons fléchiſſeurs du pied, que le cheval ſe donne avec le pied de derriere, cet accident arrive plus communément aux chevaux de chaſſe qu'aux autres; le cheval commence par boiter, le canon & ſes parties voiſines s'engorgent, l'engorgement ſubſiſte quelque-tems, enſuite il diminue inſenſiblement; quelquefois la peau ſe trouve coupée; quelquefois il ſurvient à la ſuite de la réſolution une groſſeur ſur le tendon, qui conſiſte dans ſa gaîne & ſes tiſſus : mais cet accident arrive rarement, & diffé-re en cela de l'extenſion du tendon, ce qui fait que, je les ai vus toujours confondus enſemble : cette maladie eſt beaucoup plus curable que l'extenſion, en ce que dans celle-ci les fibres ſe trouvent diſtendues juſqu'au dernier degré, car ſouvent il s'enſuit la rupture du tendon; au-lieu que dans la précédente il n'y a que contuſion : auſſi ai-je remarqué qu'il avoit plus de chevaux boiteux des ganglions après le traitement, que de ceux à qui j'avois trouvé des cicatrices blanches ſur le tendon; ce qui prouvoit que le coup avoit été violent.

Curation.

Après que l'on a ôté l'inflammation par les remédes que nous avons dit tant de fois, il faut baſſiner la jambe depuis le haut juſqu'en bas, avec une décoction de thym, de romarin, de ſauge, dans laquelle on jettera un tiers d'eau-de-vie camphrée. Il vaut mieux mettre des compreſſes imbibées de cette décoc

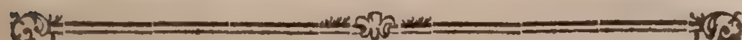
tion, que l'on contiendra par le moyen d'une bande, & avoir ſoin de répéter l'opération, ſouvent & le plus chaudement que faire ſe pourra. Si après avoir continué ce traitement pendant un mois ou cinq ſemaines, les jambes ne diminuent pas; qu'il y ait un ganglion, le reméde le plus sûr eſt de mettre le feu, & de continuer à le baſſiner avec l'eſprit-de-vin camphré.



ARTICLE VINGT-DEUXIEME.

Des Varices.

VARICE eſt une dilatation d'une veine qui forme une tumeur & une élévation. La varice eſt aſſez ordinaire au jarret. Je n'y connoîs point de reméde.



ARTICLE VINGT-TROISIEME.

Ouverture des glandes Parotides ou Avives.

IL arrive ſouvent qu'on ouvre les avives dans les tranchées, dans l'intention d'y remédier; qu'on coupe le canal ſalivaire qui part de ces glandes, pour porter la ſalive dans la bouche, alors la ſalive ſort en-dehors par l'ouverture de ce canal coupé, au-lieu de pénétrer dans la bouche, & le cheval dépérit inſenſiblement. Il n'y a point de reméde.





ARTICLE VINGT-QUATRIEME.

De la Fiſtule à la Saignée du col.

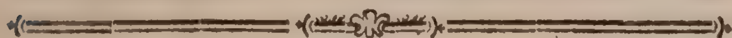
LORSQUE le cheval ſe frotte après avoir été ſaigné, il ſurvient ſouvent à l'endroit de la ſaignée une petite élévation en forme de cul de poule, avec un léger ſuintement, d'une eau rouſſe : la veine ſe durcit ; il ſe trouve toujours rempli d'une lymphe épaiſſie qui ſe trouve par couches, & qui intercepte la circulation du ſang, & devient extrêmement tendue juſqu'aux glandes parotides ; c'eſt ce qu'on appelle fiſtule à la ſaignée du col.

Curation.

Il faut introduire la ſonde cannelée dans l'ouverture, & fendre la veine tant que la tumeur a de l'étendue, pour extraire la matiere contenue, & donner iſſue à la lymphe qui y ſéjourne, & ne pas aller plus avant, de peur d'hémorragie qui ſeroit très difficile à arrêter, attendu que la tumeur régnant pour l'ordinaire lorſque la ſaignée a été bien faite juſqu'aux glandes parotides, & que les veines qui forment la jugulaire, partent de l'intérieur des glandes, & qu'il ne ſeroit pas par conſéquent poſſible d'en faire la ligature ſans endommager les glandes & leurs canaux ſalivaires, elle formeroit la fiſtule dont nous avons parlé ci-deſſus à l'ouverture des glandes parotides. On panſera la plaie avec des plumaceaux chargés de digeſtif; on réunira les deux bords de la plaie avec trois ou quatre cordons qu'on paſſe dans la peau, afin de contenir l'appareil, & on frotte la peau avec longuent populeum.

On peut encore paſſer un ſeton, c'eſt-à-dire, pouſſer une éguille dans l'ouverture, tant qu'on trouve du fond. Lorſqu'on ſent de la réſiſtance, on perce la peau, & on laiſſe dedans un ruban qu'on a eu ſoin d'inſérer dans l'aiguille, obſervant de frotter tous les jours le ruban de ſuppuratif, & de le tourner dans la plaie.

Il arrive quelquefois que lorſqu'on tarde à faire cette opération, la veine jugulaire ſe remplit tellement de lymphe épaiſſie, qu'elle ſe gonfle juſques dans ſa bifurcation, qui enſuite porte l'inflammation aux parties voiſines, & forme une tumeur inflammatoire qui ſe termine en ſuppuration; dans ce cas il faut traiter la plaie comme une plaie ſimple.



ARTICLE VINGT-CINQUIEME.

Langue coupée.

LA langue peut être coupée par la longe qu'on aura mis dans la bouche du cheval. Si le cheval vient à tirer la longe ſur ſa langue, la corde coupera la langue. Cet accident peut encore arriver à un cheval qu'on aura attaché à la queue d'un autre, ſi on lui a mis la longe dans la bouche.

Dès qu'on s'apperçoit de cet accident, ſi la langue n'eſt que coupée à moitié, il faut mettre dans la bouche du cheval un billot de miel, & baſſiner de tems en tems avec du vin miellé.

Si la langue eſt coupée un peu plus de la moitié, & qu'il n'y ait pas eſpérance de faire reprendre les parties ſéparées, il faut la couper entierement, de crainte que la gangrenne ne ſurvienne, & baſſiner avec du vin miellé.



ARTICLE VINGT-SIXEME.

Bleſſure des Barres.

ON appelle barres, cet eſpace uni & dénué de dents qui ſe trouve entre les dents machelieres & les crochets ; c'eſt ſur cet endroit que porte le mors de la bride : les barres peuvent être bleſſées par l'impreſſion trop forte que le mors fait ſur cette partie, ou par quelque ſaccade.

Curation.

Pour remédier à la bleſſure des barres, on met dans la bouche du cheval un billot enveloppé d'un linge qu'on couvre de miel d'heure en heure.

Si la bleſſure pénétre juſqu'à l'os, il faut détacher l'eſquille de la partie de l'os qui eſt affectée.

Si on ſe ſert du cheval, il ne faut point lui mettre de fer dans la bouche que l'eſquille ne ſoit tombée, & que la plaie ne ſoit cicatriſée ; il convient de le laiſſer ſans gourmette, & lui mettre ſeulement un billot à la bouche juſqu'à ce qu'il ſoit guéri.



ARTICLE-VINGT-SEPTIEME.

Fiſtule aux Bourſes.

LA fiſtule aux bourſes eſt un écoulement de matiere qui ſubſiſte après qu'un cheval a été coupé.

Cet écoulement vient de ce qu'on a laiſſé une partie des épidimes qu'on appelle amourettes ; cette partie des amourettes fournit toujours de la matiere, & ne ſe cicatriſe jamais. C'eſt ce qu'on appelle fiſtule aux bourſes.

Il n'y a point de reméde.



CHAPITRE TROISIEME.

DE L'ERYSIPELE.

L'ERYSIPELE eſt une inflammation de la peau, accompagnée de chaleur, quelquefois de douleur, ſouvent de démangeaiſons.

Cauſes.

Les cauſes de l'éryſipele ſont ou générales ou particulieres; les cauſes générales ſont l'âcreté & l'impureté de la maſſe du ſang, ou une matiere ſaline mêlée avec les humeurs.

Les cauſes particulieres ſont tout ce qui peut fixer l'acrimonie dans la peau, comme l'arrêt de l'humeur de la ſueur & de la tranſpiration, occaſionné ou par les remédes huileux qui bouchent les pores de la peau, ou par la craſſe qui s'amaſſe ſur la peau, ou par la compreſſion ou l'obſtruction des tuyaux excrétoires de la peau: dans tous ces cas, l'humeur de la tranſpiration arrêtée, ſéjourne dans les glandes de la peau, s'y vicie, devient âcre, corrode les tuyaux des glandes, y cauſe des gerſures, des crevaſſes & des veſſies pleines d'une ſéroſité âcre; cette âcreté fait criſper les extrêmités des vaiſſeaux ſanguins de la peaux, & y cauſe l'éryſipele.

Curation.

La curation de l'éryſipele eſt à-peu-près la même que celle de l'inflammation; il faut commencer par ſaigner afin de déſemplir les vaiſſeaux, de remédier à l'inflammation, & de préparer le cheval aux remédes intérieurs.

Il faut éviter l'uſage des graiſſes & des emplâtres ; ils bouchent les pores de la peau, empêchent la tranſpiration & augmentent l'inflammation.

Il faut éviter de même l'uſage des repercuſſifs violens, de peur de faire rentrer en-dedans l'humeur de l'éryſipele qui pourroit ſe fixer ſur quelque viſcere, & cauſer une maladie mortelle, comme un dépôt dans les poumons ; dans le foie, &c. ſouvent la morve.

Il ne faut employer dans les commencemens que les humectans & les relâchans, tels que la fomentation avec l'eau tiéde, ou la décoction des plantes émollientes, comme des camomille & des fleurs de ſureau.

Lorſque l'inflammation eſt un peu diminuée, on peut aider la réſolution, en ajoutant aux décoctions ci-deſſus un peu d'eau-de-vie.

Il eſt à propos de purger, afin d'entraîner par les purgatifs une partie des impuretés qui ſont dans la maſſe du ſang. Il eſt auſſi très-utile de donner intérieurement quelque ſudorifique, ou quelque cordial, comme la poudre de fenouil, de coriandre, mêlée avec la corne de cerf, les poudres de cumin, d'anis & de galega, à la doſe de quatre onces ; on donne ces poudres dans du ſon ou de l'avoine, & ſi le cheval ne veut pas les prendre, il faut les faire avaler du vin.

Ces remédes ouvrent les pores de la tranſpiration, pouſſent vers la peau, & purifient le ſang des impuretés dont il eſt chargé.

Si l'éryſipele produit la galle, les dartres, le farcin, &c. il faut mettre en uſage le traitement propre à chacune de ces maladies dont je vais parler.



CHAPITRE QUATRIEME.

DES TUMEURS ERYSIPÉLATEUSES.



ARTICLE PREMIER.

Farcin.

LE Farcin paroît ſous différentes formes ; tantôt ce ſont des boutons durs, gros comme des noix, aſſez profonds, qui ont leur ſiége dans le corps charnu ; tantôt ce ſont des boutons aſſez égaux entr'eux, formant une corde, laquelle eſt coupée par des intervalles comme un chapelet, ceux-ci ſont ſitués immédiatement au-deſſous de la peau, dans le tiſſu cellulaire ; tantôt le farcin paroît ſous la forme d'une galle, formant une infinité de petits boutons qui ſe réuniſſent par la ſuppuration, formant une plaie très-large, & qui n'attaquent que le corps muqueux de le peau ; ce farcin a ſon ſiége dans les glandes millitaires ; d'autres fois le farcin occupe les glandes des aines, des aiſſelles, & généralement les glandes lymphatiques ; les boutons de ce dernier genre ſont beaucoup plus gros que les autres, & ſont plus de tems à s'abcéder, la nature du vice en eſt plus difficile à guérir, & il arrive que le boutons étant percés, les bords de la plaie ſe renverſent en arriere en cul de poule, formant le champignon.

Les boutons du premier genre de farcin occupent le col, les épaules, les côtes & les feſſes. Les boutons du deuxieme genre occupent le devant du poitrail, entre l'articulation de l'épaule & du bras, ſe continuant juſqu'au genou, & aſſez ſouvent juſ-

qu'à la couronne, le plat de la cuiſſe, depuis les aines juſqu'au bas, les joues, les lévres, les naſeaux, le deſſous de la ganache. Les boutons de troiſieme genre occupent toute l'habitude du corps, principalement le garot, le long de l'épine, la croupe, la partie interne de la jambe au-deſſus du jarret, le jarret même.

Cauſes.

Les cauſes du farcin ne ſont guères connues; cependant il y a lieu de croire que c'eſt l'épaiſſiſſement de la lymphe & ſon âcreté.

Curation.

Il faut ſaigner le cheval, le préparer pendant quelques jours aux remédes intérieurs, en le tenant au ſon & à l'eau blanche, en lui donnant quelques lavemens adouciſſans; on peut le purger avec une once & demie d'aloës, & une demi-livre de miel dans une pinte d'eau.

Le cheval étant ainſi préparé, il faut lui donner un breuvage compoſé de poudre de galega, d'anis, de cumin & de coriandre, à la doſe d'une once chacune pour un cheval ordinaire, & d'une once & demie, ſi c'eſt un fort cheval; on peut auſſi donner ces poudres dans du ſon: on laiſſe jeûner le cheval pendant douze heures avant le breuvage, on lui donne à manger ſept ou huit heures après. On laiſſe paſſer deux jours, enſuite on lui donne le même breuvage.

Quelques jours après le breuvage, on peut faire travailler le cheval, il eſt bon d'aider l'action des remédes internes par les ſetons qu'on paſſe au nombre de deux ou de trois au poitrail, au col, ou à la cuiſſe. Si les boutons ou les cordes ſont


Pl. 5
Pag. 206
Figure B
Figure A
Fig. C
Fig. D
Fig. E

fort grosses & remplies de pus, il faut les ouvrir.

Si le farcin, ou plutôt si l'humeur du farcin se porte sur la membrane pituitaire, il produit la morve; si elle se porte sur les poumons, elle cause la pulmonie, qui sont deux maladies incurables.

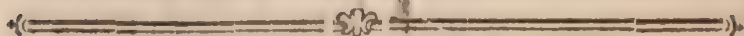
ARTICLE SECOND.

Des Dartres & de la Galle.

LEs dartres & la galle so[nt] assez connues; je ne m'arrêterai pas ici à en donner la définition: je me contenterai de dire, qu'avant d'employer les remédes topiques pour guérir la galle & les dartres, il faut préparer le cheval par la saignée, la purgation, les lavemens, enfin par les remédes généraux internes; car sans cette précaution, il seroit à craindre qu'on ne repercutât l'humeur de la galle & des dartres, & qu'elle ne se portât intérieurement sur quelque partie intéressante.

Lorsqu'on a fait les préparations dont je viens de parler, on peut frotter le cheval deux ou trois fois avec la composition suivante: prenez trois quarterons de poudre à tirer, quatre onces de tabac, une once de poivre, une once de sel ammoniac, une livre de sel marin, quatre onces de vitriol blanc, laissez infuser le tout dans trois pintes d'eau-de-vie, pendant deux jours; vous en frotterez le cheval pendant trois jours, une fois par jour.

L'huile de cade est aussi un bon reméde, on en frotte les parties malades, pendant deux jours; on peut aussi se servir de l'onguent gris; mais le premier est le plus efficace.



ARTICLE TROISIEME.

De l'Ebullition.

DANS l'ébullition, toute l'habitude du corps se trouve tout d'un coup couverte de petits boutons plus ou moins nombreux, & plus ou moins élevés; ces boutons sont superficiels : ils surviennent ordinairement après les grandes fatigues & les grandes sueurs; c'est l'humeur de la transpiration qui s'accumule dans les glandes de la peau.

Ces boutons sont ordinairement sans danger; & disparoissent bien-tôt par le moyen de la saignée & de quelque sudorifique, & quelquefois même le sudorifique simple suffit, puisque toutes les fois que j'ai été consulté dans ces cas-là, j'ai fait donner un breuvage composé d'une bouteille de vin, d'une muscade rapée, que l'on fait bouillir dans un petit verre d'eau; l'on fait prendre cela chaudement au cheval.



ARTICLE QUATRIEME.

De la Malandre.

LA malandre est au genou ce que la solandre est au pli du jarret; c'est une crevasse qui vient au pli du genou, dont il découle une humeur âcre qui corrode la peau, & qui est longue à guérir, à raison du mouvement qui la froisse & qui empêche sa réunion.

Il faut traiter la malandre avec l'eau d'aliboure ou la teinture d'aloës.

ARTICLE CINQUIEME.

De la Solandre.

ON appelle ſolandre une crevaſſe au pli du jarret, d'où il découle une humeur liquide, ſemblable à la malandre, cette crevaſſe n'attaque ordinairement que la peau.

Il faut d'abord ſe ſervir de digeſtif ſimple, enſuite panſer ce mal avec l'eau d'aliboure ou la teinture d'aloës, juſqu'à parfaite guériſon.

ARTICLE SIXIEME.

Arrête.

ON appelle arrête, un endroit où il n'y a plus de poil, & il n'en revient plus.

L'arrête vient à la ſuite des eaux ou de quelqu'autre maladie, il n'y a point de reméde à faire.

ARTICLE SEPTIEME.

De la Mule Traverſine.

C'EST une crevaſſe aux pieds de derriere, au-deſſus du boulet, d'où il ſuinte une humeur. Je crois qu'elle tire ſon nom de ſa poſition tranſverſale.

Il faut y mettre dans le commencement des emplâtres adouciſſans, & enſuite des deſſicatifs, & la traiter comme la maladie qui ſuit.



ARTICLE HUITIEME.

Des Eaux aux jambes.

ON appelle *eaux aux jambes* un écoulement d'une férosité âcre qui suinte continuellement des jambes.

Les causes les plus ordinaires sont les boues âcres; par ces boues, les tuyaux excrétoires de la sueur & de la transpiration, sont irrités & bouchés. L'humeur de la transpiration arrêtée & enfermée dans ses propres vaisseaux, séjourne, devient âcre, corrode la peau, & y cause des gersures & des crevasses, d'où il suinte continuellement une sérosité.

Ainsi les chevaux de Paris sont fort sujets aux eaux, parce qu'ils ont les jambes presque toujours couvertes & imbibées des boues âcres de Paris : ces boues qui sont un mêlange d'urine, du fer qui se détache des roues sur le pavé, & de toutes les impuretés de cette grande Ville, sont une espece de caustique qui ronge la peau.

Ainsi les chevaux à qui on n'aura pas soin de tenir les jambes propres, seront plus sujets aux eaux de même que ceux qui auront les jambes couvertes de beaucoup de poils qui tiennent les boues & la crasse appliquées sur les jambes.

Le froid, la gelée & les neiges sont une seconde cause des eaux ; le froid fait resserrer les tuyaux excrétoires de la peau, & arrête la transpiration, l'humeur arrêtée produit les crevasses & les eaux.

Ainsi les chevaux doivent être bien plus sujets aux eaux en hiver qu'en été.

Ajoutez à ces causes le vice du sang épais ou âcre, qui communique ce vice à la lymphe, ou à,

l'humeur de la transſpiration ; l'humeur viſqueuſe ſe colle, pour ainſi dire, aux parois de ſes vaiſſeaux; & s'arrête facilement ; l'humeur âcre corrode & ulcere ſes tuyaux, & forme des crevaſſes ; de-là l'écoulement des eaux.

L'arrachement des poils en hiver, eſt encore une cauſe des eaux.

Les eaux viennent plus ſouvent aux paturons que par-tout ailleurs, parce qu'il y a dans cette partie beaucoup de rides à la peau ; les plis & les rides de la peau retiennent la craſſe.

Curation.

Les indications qu'on a dans cette maladie, ſont d'adoucir l'humeur qui cauſe les crevaſſes, & de guérir l'ulcere des tuyaux excrétoires. On remplit la premiere indication, par les adouciſſans & les émolliens, tels que le lait, les farines, &c. On remplit la ſeconde indication par les ſuppuratifs, on peut en faire un mêlange, par exemple, en faiſant un cataplaſme avec les farines réſolutives, la poix graſſe dans la décoction de guimauve & le lait, dont on peut ſe ſervir juſqu'à la fin de la guériſon : ſur la fin les deſſicatifs, tels que l'égyptiac & le blanc de Rhaſis, ſont utiles.

Il eſt bon de donner en même-tems quelque ſudorifique, pour pouſſer par la tranſpiration, & évacuer par-là une partie de la ſéroſité, & pour corriger le ſang ; il faut ſur-tout inſiſter ſur ces remédes, ſi on a lieu de croire que les eaux viennent du vice du ſang.



CHAPITRE CINQUIEME.

DES TUMEURS L'IMYPHATIQUES.



ARTICLE PREMIER.

Tumeurs des Testicules.

LEs testicules sont sujets à différentes tumeurs ; ces tumeurs prennent différens noms, suivant les différentes causes qui les produisent.

1°. La semence s'arrête & s'épaissit quelquefois dans ses propres vaisseaux sécrétoires, & cette tumeur s'appelle spermatocele.

2°. La lymphe nourriciere s'épaissit quelquefois dans les testicules ou dans ses tuniques, cette concrétion de lymphe forme une tumeur qu'on appelle squirrhe.

3°. Il survient quelquefois aux testicules des chairs baveuses, spongieuses & mollasses, qui en augmentent considérablement le volume, ces chairs sont quelquefois sur les tuniques seulement, & détachées du corps des testicules ; quelquefois elles sont adhérentes aux testicules ; quelquefois elles sont flottantes, & seulement dans le tissu cellulaire : ces excroissances se nomment *sarcocele.*

4°. Les tuniques des testicules se remplissent souvent d'eau, qui gonflent considérablement ces tuniques; on nomme cette congestion d'eau *hydrocele.*

5°. Les tuniques des testicules sont quelquefois gonflées & distendues par le vent qui amasse, & remplit les vésicules du tissu cellulaire où il est enfermé, c'est ce qui constitue le *pneumatocele.*

Causes.

Curation.

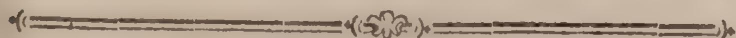
Le ſquirrhe & le ſpermatocele ne ſe guériſſent gueres par les remédes internes, ſur-tout, s'ils ſont anciens : on eſt ordinairement obligé d'en venir à l'amputation du teſticule.

La ſarcocele ſe guérit facilement, lorſqu'il eſt flottant, c'eſt-à-dire, lorſqu'il a ſon ſiége dans le tiſſu cellulaire ſeulement. On ouvre les tuniques, on porte la main entre le teſticule & les membranes, on détache avec la main ou avec l'inſtrument le ſarcocele, & on l'emporte aiſément.

Lorſque le ſarcocele a ſon ſiége dans les tuniques, il faut couper avec le biſtouri, toute la partie qu'il occupe.

Lorſque l'excroiſſance eſt aux teſticules, il faut la couper par tranches, pour enlever la plus grande partie, & faire tomber le reſte par la ſuppuration.

L'hydrocele & le pneumatocele demandent la ponction, ou une inciſion dans les membranes des teſticules, pour donner iſſue à l'eau ou à l'air qui y eſt contenu. Il faut attirer la plaie en ſuppuration : pour cet effet on introduira des tentes enduites de digeſtif animé, compoſé de baume d'Arcæus, de ſtyrax, de baſilicum & de l'eau-de-vie camphrée ; on contiendra les plumaceaux par le moyen des attaches que l'on paſſera dans la peau ; & on continuera juſqu'à cicatriſation.



ARTICLE SECOND.

Du Veſſigon.

LE Veſſigon eſt une tumeur molle qui ſurvient au jarret, entre l'os du jarret proprement dit, & la

partie inférieure du tibia, tantôt en dedans, tantôt en dehors. Si cette tumeur paroît des deux côtés, on l'appelle vessigon chevillé.

Causes.

Le vessigon vient d'un effort, & est un épanchement de la lymphe tendineuse.

Curation.

Le meilleur reméde est d'y mettre le feu, soit par pointes soit par raies, sur lesquelles on met de la poix grasse avec de la bourre.



ARTICLE TROISIEME.

Capelet, ou Passe Campane.

C'EST une grosseur flottante sur la pointe du jarret ; elle n'attaque que la peau & ces tissus ; ce n'est autre chose qu'un épanchement de sérosité. Les causes les plus communes sont les coups.

Elle fait rarement boiter les chevaux : le retour de la lymphe se fait difficilement, & on est souvent obligé de mettre le feu quand elle a acquis un certain volume, & qu'elle existe depuis long-tems.



ARTICLE QUATRIEME.

Du Jardon.

LE Jardon est une tumeur dure qui s'étend depuis la partie postérieure & inférieure de l'os du jarret jusqu'à la partie supérieure & postérieure de l'os du canon, sur le tendon fléchisseur du pied. Sa nature

tient assez souvent du phlegmon, & fait assez souvent boiter le cheval.

S'il est récent, il faut appliquer les cataplasmes émolliens : s'il est ancien, il faut y mettre le feu par pointes, & frictionner la plaie avec l'huile de laurier, les deux premiers jours.

ARTICLE CINQUIEME.

De la Courbe.

LA Courbe est une tumeur qui entoure le bas du jarret. Elle vient d'un effort, ou des exercices outrés. Les fibres ayant souffert une forte distraction, perdent leur ressort & favorisent la stagnation de la lymphe; qui étant arrêtée, se durcit, forme une roideur & une espece d'exostose, & quelquefois réelle dans cette partie. Il faut examiner de quel genre est la tumeur : si elle est phlegmoneuse, il faut les adoucissans & les émolliens; si elle est squirrheuse, le meilleur reméde & le plus efficace, est le feu.

ARTICLE SIXIEME.

De l'Epervain.

L'EPARVIN est une tumeur à-peu-près de la même nature que la Courbe; elle a son siége sur la partie supérieure interne de l'os du canon; elle fait boiter pour l'ordinaire les chevaux : elle reconnoît les mêmes causes que la courbe. Quelques Auteurs ont distingué trois sortes d'éparvin, savoir l'éparvin de bœuf, l'éparvin sec & l'éparvin calleux. Je n'en distinguerai que d'une sorte, attendu que l'une vient de construction, & n'est autre chose qu'une émi-

nence arrondie de la partie supérieure de l'os du canon, qui rend ses facettes cartilagineuses plus larges pour s'articuler pareillement avec celles des os plats du jarret, & paroître donner plus d'assiette & de force au jarret. L'autre est un mouvement convulsif (sans apparence de tumeur) que fait le cheval, on l'appelle *harper*. Il y a des chevaux qui harpent des deux jambes. Ce mouvement est agréable & doux, quand il n'est pas bien apparent.

On dit ordinairement, lorsqu'un cheval boite, & qu'on n'en sçait pas la cause, que c'est un éparvin qui veut sortir, & qui ne boitera plus dès qu'il sera sorti. C'est une erreur qui n'a point de fondement.

Il faut traiter cette tumeur comme la courbe; mais il arrive souvent que les remédes n'y font rien, attendu qu'elle s'ossifie, & forme une exostose: pour lors il n'y a que l'extirpation de l'exostose; mais je ne la conseille pas, parce que les chevaux en boitent rarement, quand ils en sont venus à ce degré.



ARTICLE SEPTIEME.

Du Suros.

LE Suros est une éminence dure sur l'os du canon; cette éminence vient ordinairement à la jambe de devant, sur la partie supérieure latérale interne de l'os du canon, à coté de la tête de l'os stiloïde.

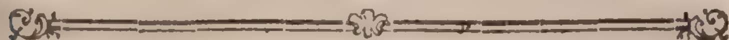
Elle est ordinairement large & ronde comme une piece de vingt-quatre sols, & alors elle retient le nom de Suros.

Quelquefois le suros est oblong & descend le long de l'os stiloïde, & il prend le nom de fusée; quelquefois il y en a des deux côtés de l'os.

Le suros ne fait pas boiter, mais la fusée fait boiter, lorsqu'elle attaque les os stiloïdes, & qu'elle

les groſſit tellement qu'ils reſſerrent les tendons qui ſont logés entre ces deux os.

Le ſuros ſurvient plus ſouvent, & preſque toujours aux jeunes chevaux. Il diſparoît quelquefois de lui-même. Quand il ſubſiſte, c'eſt une exoſtoſe; pour lors il n'y a rien à faire.

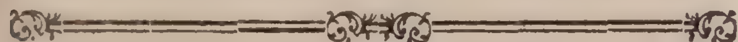


ARTICLE HUITIEME.

Loupe ſur le Boulet.

LA loupe ſur le boulet, vient ordinairement d'une lymphe épaiſſie qui ſéjourne dans cette partie. Les cauſes les plus ordinaires ſont les efforts.

Il faut y mettre des raies de feu pour empêcher le progrès de la loupe, & pour en procurer la fonte & l'extirpation.



ARTICLE NEUVIEME.

De la Molette.

ON appelle molette une petite tumeur, molle & indolente, qui vient ordinairement au boulet ſur le tendon, & plus ſouvent entre le tendon & l'os du canon; quelquefois elle forme une tumeur en dedans & en dehors.

Les cauſes ſont la fatigue, les efforts de boulet, &c. elles ſont plus ordinaires aux chevaux fins.

Je ne connois point de reméde plus sûr que le feu; on peut cependant mettre en uſage les bains aromatiques dans le commencement.



ARTICLE DIXIEME.

Des Porreaux ou Fits.

LES pourreaux en général sont de petites tumeurs dures & indolentes qui s'élevent sur la peau.

Les porreaux passent par differens dégrés, ils sont d'abord très-petits, ils croissent peu-à-peu, & deviennent quelquefois d'une grosseur prodigieuse.

Causes.

C'est le prolongement des papilles de la peau : lorsque la lymphe nourriciere se porte en trop grande quantité dans les papilles, & que le retour de la lymphe de ces papilles n'est pas facile, elles prennent plus de nourriture & plus d'accroissement qu'il ne leur en faut.

Curation.

Il faut les couper avec le bistouri jusqu'à leur racine, c'est-à-dire, le plus près de la peau qu'il est possible, ou les faire tomber, en les liant fortement avec du fil ciré ou de la soie.



ARTICLE ONZIEME.

Des Porreaux aux Paturons.

LES porreaux aux paturons, semblent être d'une autre espece que les porreaux qui viennent aux autres parties du corps ; ils viennent ordinairement à la suite des eaux, & ils rendent continuellement une sérosité âcre, d'une odeur très-désagréable ; ils ne sont pas ronds à leur extrêmité, comme les autres porreaux du corps, mais ils se divisent en plu-

ſieurs branches ou filets en forme de chouſleur; ils ſont ordinairement en très-grand nombre, & font quelquefois le tour du boulet.

Curation.

Dès qu'ils commencent à pouſſer, il faut couper le poil le plus près de la peau qu'il eſt poſſible, & enſuite les porreaux de même, tout près de la peau, couvrir la plaie avec des étoupes trempées dans du vinaigre pour premier appareil ; le lendemain il eſt à propos d'y appliquer du verd-de-gris, mêlé avec le vinaigre ; de réitérer ce panſement deux fois par jour, de promener le cheval, & de continuer juſqu'à parfaite guériſon.

CHAPITRE SIXIEME.

DE L'ŒDEME EN GÉNÉRAL.

L'ŒDEME eſt une tumeur formée par l'épanchement de ſéroſité dans le tiſſu cellulaire : cet amas vient de l'arrêt de la lymphe, ou de la lenteur de la circulation, ou de la ſurabondance de ſéroſité dans le ſang, ou de l'obſtruction des pores abſorbans.

C'eſt une loi d'Hydraulique, que plus un liquide eſt en mouvement, plus les parties qui le compoſent ſe mêlent & ſe confondent ; dès qu'il eſt en repos, les parties qui ont de l'affinité entr'elles ſe raſſemblent & ſe ſéparent de celles avec qui elles n'en ont point. C'eſt ainſi que l'urine répoſée, dépoſe un marc au fond d'un vaſe ; c'eſt ainſi que le vin dépoſe une lie au fond du tonneau. Lorſque le ſang eſt arrêté dans les vaiſſeaux, les parties dont il eſt compoſé ſe ſéparent les unes des autres ; celles

qui ont de l'affinité ſe réuniſſent & abandonnent celles avec qui elles n'en ont point : les parties les plus groſſieres vont en fond des vaiſſeaux, & les parties les plus tenues ſurnagent.

Alors la partie ſéreuſe dégagée de la partie rouge, tranſude à travers les tuniques, s'extravaſe & va ſe dépoſer dans les cellules du tiſſu cellulaire.

Dans la circulation rallentie, il arrive à-peu-près la même choſe ; c'eſt par cette raiſon que dans l'inflammation, après les ligatures & les fortes contuſions, on trouve le tiſſu cellulaire rempli d'une eau rouſſe ; c'eſt par cette raiſon qu'on trouve de l'eau épanchée dans la poitrine après la courbature & l'inflammation de poitrine ; dans le bas-ventre, après l'inflammation des inteſtins.

C'eſt auſſi pour cette raiſon que, dans les grandes foibleſſes, & après les longues maladies, le mouvement du cœur & du ſang eſt ralenti ; qu'après les fréquentes ſaignées, le ſang étant en petite quantité, & n'ayant que très-peu de mouvement, le tiſſu cellulaire ſe trouve engorgé de ſéroſité.

Lorſque la ſéroſité ſurabonde dans le ſang, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle s'épanche dans le tiſſu cellulaire ; c'eſt par cette raiſon qu'après la fiévre, le ſang étant diſſout, il ſurvient une bouffiſſure preſque générale.

Il ſe fait dans toutes les parties du corps par les extrêmités capillaires des arteres, ou par les pores exhalans, un ſuintement de ſéroſité en forme de roſée, qui ſert à humecter toutes les parties, & à les maintenir dans une ſoupleſſe néceſſaire à la vie : cette ſéroſité eſt repompée dans l'état de ſanté par les pores abſorbans ; à meſure qu'elle eſt filtrée ; lorſque ces pores ſont obſtrués, elle n'eſt plus repompée, elle ſéjourne & ſe dépoſe dans le tiſſu cellulaire.

Symptômes.

Les ſymptômes de l'œdême ſont l'enflure, la molleſſe de la partie enflée, l'indolence & la diminution ou la perte du reſſort des parties.

1°. La congeſtion d'eau dans le tiſſu cellulaire doit cauſer l'enflure.

2°. Les fibres étant abreuvées d'une grande quantité de ſéroſité, elles doivent être molles & perdre beaucoup, ou tout-à-fait leur reſſort; c'eſt ce qui fait que l'impreſſion du doigt reſte lorſqu'on a comprimé la tumeur.

Les fibres étant relâchés par l'humidité, & les nerfs comme noyés & engourdis, il ne doit pas y avoir de douleur, puiſque la douleur conſiſte principalement dans la tenſion & la ſéchereſſe des parties.

Diagnoſtic.

On connoît l'œdême à l'œil & au tact, par l'enflure qui eſt égale & ſans douleur, par l'impreſſion du doigt que la tumeur conſerve après qu'on l'a comprimée.

Prognoſtic.

En général, l'œdême eſt difficile à guérir.

L'œdême ancien ſe guérit plus difficilement que le récent.

L'œdême qui vient d'inflammation & de ligature, ſe guérit de lui-même, lorſque la cauſe ne ſubſiſte plus; l'œdême qui vient de l'épaiſſiſſement du ſang & des humeurs, eſt plus difficile à guérir.

Curation.

Les vûes qu'on doit ſe propoſer dans la cure de

l'œdême ſont, 1°. de diminuer la quantité de ſéroſité ſurabondante dans le ſang.

2°. De lever les obſtacles qui retardent ou arrêtent la circulation.

4°. De ranimer le cours de la circulation.

On remplit la premiere indication, en pouſſant par les urines une partie de la ſéroſité qui ſurabonde dans le ſang, par le moyen des diurétiques ; ou en pouſſant par les ſueurs, par le moyen des ſudorifiques ; ou en évacuant par le moyen des purgatifs. On peut employer ces remédes l'un après l'autre ; donner par exemple, un purgatif composé d'une once & demie d'aloës, mêlé avec une livre de miel délayé dans la décoction de racine de chardon rolland. Deux jours après donner un ſudorifique, composé de deux noix muſcades, & d'un peu de canelle écraſées dans un mortier, & mêlées dans une pinte de vin.

Lorſqu'on croit que l'œdême vient de l'inflammation, il faut s'attacher à remédier à l'inflammation.

Si l'œdême vient de quelque ligature ou compreſſion, il eſt aiſé d'y remédier en ôtant la cauſe.

On remplit la troiſieme indication, par le moyen des toniques & des diſcuſſifs, qui raffermiſſent les fibres, leur rendent leur reſſort, & raniment la circulation : les principaux toniques ſont, les fomentations avec la décoction des plantes aromatiques, telles que le romarin, le ſauge, le thim, &c. l'eau de chaux, l'eau de forge, l'eau-de-vie camphrée.

Le mouvement & l'exercice moderés ſont très-utiles dans ce cas.

Le frottement de la partie avec un torchon de paille, peut avoir de bons effets. Le mouvement & le frottement raniment le jeu des fibres & la circulation.

Mais le reméde le plus efficace eſt le feu qu'on met par raies.

ARTICLE PREMIER.

De l'Enflure des Jambes.

L'ENFLURE des jambes eſt un œdême particulier. C'eſt un amas de ſéroſité dans le tiſſu cellulaire des jambes.

Quelquefois cette ſéroſité, en ſéjournant dans le tiſſu cellulaire, s'épaiſſit & ſe durcit de façon que quand on coupe la tumeur, elle reſſemble à du lard.

Ces tumeurs ſont aſſez communes, & deviennent quelquefois prodigieuſement groſſes.

Cauſes.

L'œdême des jambes reconnoît pour cauſes celles de l'œdême en général ; mais il a outre cela des cauſes particulieres.

Pour bien entendre les cauſes de la bouffiſſure, il faut faire attention, 1°. que les jambes ſont compoſées de tendons, d'aponevroſes, de membranes, & de beaucoup de tiſſus cellulaires, & que par conſéquent ces parties ſont parſemées de vaiſſeaux lymphatiques pour leur nourriture.

2°. Que les jambes étant fort éloignées du cœur, la circulation s'y fait lentement.

3°. Que les parties qui compoſent le pied, n'étant recouvertes que par la peau, elles ſont fort expoſées au froid.

La lymphe & la ſéroſité étant en plus grande quantité dans la jambe que dans les autres parties, doit s'y amaſſer plutôt qu'ailleurs. C'eſt la premiere cauſe de la bouffiſſure des jambes.

La circulation se faisant plus lentement dans la jambe qu'ailleurs, la sérosité doit s'épancher dans le tissu cellulaire des jambes plutôt quailleurs ; & c'est la seconde cause de l'enflure des jambes.

La jambe étant plus exposée au froid que les autres parties, les vaisseaux doivent s'y resserrer, & les liqueurs s'y condenser, s'y arrêter & s'infiltrer dans le tissu cellulaire plutôt qu'ailleurs, & c'est la troisiéme cause de l'œdême des jambes.

Ces trois dispositions sont les causes déterminantes de l'œdême des jambes.

Ainsi toutes choses étant égales, l'œdême doit être plus fréquent aux jambes que par-tout ailleurs.

Les mêmes causes qui déterminent l'œdême aux jambes plutôt qu'ailleurs, déterminent aussi l'œdême à la partie inférieure de la jambe plutôt qu'à la partie supérieure.

L'œdême occupe plus souvent le paturon & la couronne que la partie supérieure de la jambe, parce que le paturon & la couronne sont éloignés du cœur.

2°. Parce que ces parties sont comme le terme & l'égout des humeurs ; aussi les tumeurs dures sont bien plus communes à la couronne que par-tout ailleurs.

Diagnostic.

La bouffissure des jambes se connoît aisément par l'enflure, le défaut de douleur & l'impression du doigt qui reste.

Prognostic.

Il est à-peu-près le même que celui de l'œdême en général ; il est cependant un peu plus fâcheux.

La simple bouffissure peut se guérir; mais l'œdême endurci, qui forme une tumeur ressemblant à du

lard, ne se guérit guere, vû la délicatesse des parties sur lesquelles elle se trouve.

Curation.

Les remédes de la bouffissure sont à-peu-près les mêmes que ceux de l'œdême.

1°. Il faut purger, afin de diminuer la quantié totale de la sérosité du corps.

2°. Il faut faire avaler quelque sudorifique, afin de pousser par les sueurs.

3°. Il faut tâcher de ranimer la circulation du sang; pour cet effet on fomente la jambe avec la décoction des feuilles de romarin, de sauge & de laurier, ou avec l'eau de forge, ou avec le vin rouge, ou l'eau de chaux, ou l'eau-de-vie camphrée.

L'exercice est très-salutaire dans ces maladies; en donnant de légeres secousses à toutes les parties, il redonne du ressort aux fibres, & ranime la circulation.

Mais lorsque la lymphe, ou la sérosité épanchée dans le tissu cellulaire s'est durcie, ces remédes sont ordinairement infructueux : il faut avoir recours au feu qu'on met par raies assez profondément, c'est le reméde le plus efficace.

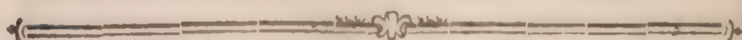
Lorsque l'œdême est dans le paturon, on met le feu par pointes.





CHAPITRE SEPTIÉME.

DES TUMEURS SARCOMATEUSES.



ARTICLE PREMIER.

Cheval couché en Vache.

ON dit que le cheval se couche en vache, lorsqu'il se couche de façon que le coude appuie sur l'éponge de dedans, la compression de l'éponge sur le coude y fait venir souvent des tumeurs de différentes especes.

Les unes sont pleines d'une eau rousse, les autres sont remplies de matiere; dans les autres on trouve une espéce de graisse ou de suif qu'on a peine à faire sortir lorsqu'on a ouvert la tumeur; dans les autres on trouve une chair spongieuse.

Toutes ces espéces de tumeurs se dissipent souvent d'elles-mêmes, lorsqu'elles sont nouvelles, sur-tout, si on remédie à la ferrure.

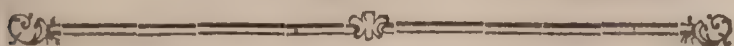
Curation.

Lorsque ces tumeurs commencent à se former, il faut tâcher de les résoudre en les frottant avec un peu d'eau salée, ou du savon avec l'eau-de-vie, & ferrer court.

Mais lorsqu'elles sont anciennes, qu'elles sont remplies d'eau rousse, ou de pus, ou d'une matiere suifée; il faut les ouvrir avec le bistouri, pour en faire sortir la matiere contenue, & panser la plaie comme une ulcere ordinaire; lorsque la tumeur est formée par des chairs spongieuses, il faut l'extirper

par l'application des cauſtiques, ou avec l'inſtrument : ce dernier moyen eſt préférable.

Si la tumeur eſt conſidérable, il faut ménager la peau, c'eſt-à-dire, qu'il faut en conſerver autant qu'il ſera poſſible afin de réunir les deux bords de la plaie, lorſque l'extirpation ſera faite ; emporter avec le biſtouri toute la tumeur, adoucir les bords de la plaie avec un peu de populeum, remplir la plaie d'étoupes ſéches, & contenir ce premier appareil par le moyen des cordons qu'on attache aux bords de la plaie ; le lendemain panſer avec le digeſtif ; & le reſte du panſement, comme dans les plaies ordinaires.



ARTICLE SECOND.

Des Tumeurs au Poitrail.

IL ſurvient encore des foulures à la pointé de l'épaule, occaſionnées par la compreſſion du collier, ces tumeurs reſſemblent aux dernieres dont je viens de parler ; elles ſont d'une conſiſtance de chair ſpongieuſe dans leur centre, dure, ſquirrheuſe dans leurs circonférences, plus ou moins groſſe ; elles empêchent le cheval de tirer.

Remède.

Pour les guérir, il faut les extirper s'il eſt poſſible, ſinon il faut en couper une tranche ou deux, comme ſi on coupoit un melon ; adoucir les bords de la plaie avec un peu de populeum ; remplir la plaie d'étoupes ſéches ; contenir l'appareil avec des cordons attachés au bord de la peau : pour panſement mettre des tentes & des plumaceaux enduits de digeſtif animé juſqu'à ce que l'ulcere ſoit devenu ſim-

ple, enſuite la traiter avec les incarnatifs ou baumes naturels, &c.



ARTICLE TROISIEME.

Cheval Tiqueux.

ON appelle tiqueux, un cheval qui met les dents de la machoire ſupérieure ſur la mangeoire ou ailleurs ; ce qui fait ouvrir un peu la bouche, & couler la ſalive continuellement de la bouche ; cette perte de ſalive fait dépérir le cheval.

Il faut lui mettre un collier de cuir bien ſerré, large de deux pouces, & le lui laiſſer tant qu'il eſt dans l'écurie.

S'il tique en mangeant l'avoine, il faut le faire manger à part, attendu que celui qui eſt à côté, mangeroit tout.



ARTICLE QUATRIEME.

Cheval épointé.

ON appelle épointé, un cheval qui a une hanche plus baſſe que l'autre ; cela vient ſouvent d'un coup donné ſur la pointe des os des îles. Il n'y a point de reméde à faire.



ARTICLE CINQUIEME.

Flanc retrouſſé, ou Fortrait.

ON appelle flanc retrouſſé, un cheval qui mange peu, ſur-tout lorſqu'il a travaillé ; ces chevaux ont communément

communnément beaucoup d'ardeur. Ce mal eſt ſans reméde.

ARTICLE SIXIEME.

Du Cheval ſur ſon derriere.

ON appelle huché ſur ſon derriere, un cheval uſé, qui porte le boulet en avant, & qui ſe ſoutient ſur la pince; cela vient du relâchement du tendon extenſeur. Il n'y a point de reméde.

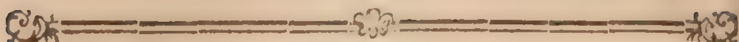
ARTICLE SEPTIEME.

Cheval arqué.

ON appelle cheval arqué, un cheval qui a la jambe de devant replié & recourbée en forme d'arc.

Curation.

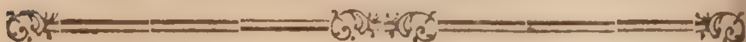
On ſent au-deſſous de la peau au bas du poitrail, c'eſt-à-dire, au-deſſous du bras, une eſpece de corde; c'eſt une expanſion aponévrotique, qui enveloppe preſque tout le bras: c'eſt cette aponévroſe ou cette membrane, qui étant tendue, tient la jambe arquée. Il faut fendre la peau en cet endroit, embraſſer l'aponévroſe avec la corne de chamois, & la couper; cette opération détend la jambe, & la rétablit dans ſon état naturel. C'eſt ce qu'on appelle dénerver. Je ne donne pas cette opération comme étant toujours certaine, mais elle m'a réuſſi très-ſouvent.



ARTICLE HUITIEME.

Cheval bouleté.

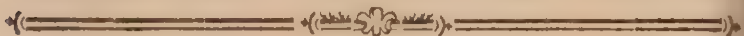
On appelle cheval bouleté, un cheval dont le tendon fléchiſſeur du boulet a ſouffert & s'eſt retiré. Il n'y a point de reméde à faire.



ARTICLE NEUVIEME.

Faire des armes, ou montrer le chemin de S. Jacques.

ON dit que le cheval montre le chemin de S. Jacques, lorſqu'il n'a pas de ſûreté ſur ſes jambes, qu'il ne réſiſte pas au travail, qu'il ſe couche ſouvent, & qu'il tient, lorſqu'il eſt levé, les jambes en avant, tantôt l'une, tantôt l'autre ; c'eſt une marque de foibleſſe. Il faut ſe défaire de ces ſortes de chevaux.



ARTICLE DIXIEME.

Du Cheval droit ſur ſon devant.

C'EST un cheval uſé, qui a les jambes de devant droites; ces ſortes de chevaux ſont ſujets à broncher. Il n'y a pas de reméde.



ARTICLE ONZIEME.

Du Cheval froid & pris dans les épaules.

DESCRIPTION.

LORSQU'APRÈS une courſe forcée & une longue fatigue, le cheval eſt tout en ſueur, & qu'on le

met dans l'écurie, la ſueur lui découle du col, du poitrail & des jambes ſur les extrèmités & ſur le pied. Quelque-tems après, ſi on lui porte la main ſur les jambes on ſent cette ſueur refroidie & la jambe froide, de même depuis l'épaule juſqu'en bas, mais on ſent que le froid va en augmentant à meſure qu'on deſcend vers le pied; l'épaule eſt moins froide que le bras, le bras moins froid que l'avant-bras, & ainſi juſqu'à l'extrêmité; de ſorte que le pied eſt la partie la plus froide. C'eſt ce qu'on appelle cheval froid dans les épaules.

Si on laiſſe la ſueur ſur les jambes, elle ſe ſéche deſſus, ou ce qui revient au même, ſi on lui lave les jambes avec de l'eau froide, ou ſi on le mene à la riviere pour le laver, & qu'on ne l'eſſuie pas: le lendemain, quand on veut s'en ſervir, on le fait ſortir de l'écurie, il a peine à marcher, les jambes de devant ſemblent être d'une ſeule piéce, les articulations ne jouent plus: c'eſt ce qu'on appelle cheval pris des épaules. Le cheval en marchant ſe déroidit, les articulations ſe dénouent à meſure qu'il marche; elles reprennent peu-à-peu leur jeu, & le cheval marche ſans boiter, comme s'il n'avoit point de mal.

Cette maladie n'attaque quelquefois qu'une jambe, mais le plus ſouvent les deux jambes de devant, en même-tems. Elle eſt plus ordinaire aux chevaux Anglois.

Cauſes du froid dans les Jambes.

La principale cauſe du froid des jambes, c'eſt la ſueur refroidie.

La ſueur ſortant du corps par les pores de la tranſpiration, participe de la chaleur du ſang, & doit être chaude; mais lorſqu'elle eſt ramaſſée en gout-

tes ſur le corps & ſur le poil, elle eſt expoſée à l'action de l'air, & elle perd de ſa chaleur : plus elle demeure expoſée à l'air, plus ſa chaleur diminue, ainſi plus elle ſera éloignée de l'endroit d'où elle vient, plus elle ſera froide.

La ſueur en deſcendant le long de la jambe, lui communique le dégré de chaleur ou de froid qu'elle a : ainſi la ſueur étant moins froide vers l'épaule que ſur le bras, l'épaule doit être moins froide que le bras ; la ſueur étant moins froide ſur le bras que ſur l'avant-bras, l'avant-bras moins froid que le canon, &c. & ainſi ſucceſſivement juſqu'à l'extrêmité de la jambe, & c'eſt la premiere cauſe du froid gradué de la jambe.

Ajoutez à cela, 1°. que le repos appaiſe le mouvement du ſang & la chaleur ; & que les jambes n'étant compoſées que des parties tendineuſes & de membranes, la chaleur y doit être moindre que dans les muſcles, où le ſang abonde. 2°. Que les jambes étant les parties du corps les plus éloignées du cœur, la circulation y eſt plus rallentie, & la chaleur moindre que dans le reſte du corps ; par la même raiſon, la chaleur doit diminuer dans les différentes parties de la jambe, ſuivant qu'elles ſont plus éloignées du cœur.

Cauſes de la roideur des Articulations.

Les principales cauſes ſont, 1°. du côté des fluides, c'eſt-à-dire, qu'elles viennent de leur diminution & de leur épaiſſiſſement. 2°. Du côté des ſolides, de leur ſéchereſſe & de leur roideur.

1°. Les fluides étant diminués, les fibres des jambes n'ont plus la quantité de ſéroſité ſuffiſante pour les humecter & pour les entretenir dans la ſoupleſſe néceſſaire au mouvement. C'eſt la premiere cauſe de la roideur des articulations. Les fluides ſont diminués

par la chaleur ; le mouvement & les sueurs qui dissipent une grande partie de la sérosité du sang, l'appauvrissent & le rendent incapable de fournir suffisamment aux autres sécrétion : une évacuation en diminue une autre.

2°. Les fluides qui nourrissent ou qui humectent les fibres des jambes étant épaissis, s'arrêtent, engorgent les vaisseaux, & roidissent les fibres ; c'est la deuxieme cause de la roideur des articulations.

Or, les flnides s'épaississent dans la jambe par le froid de la sueur qui découle le long des jambes, par l'eau froide avec laquelle on lave les pieds & les jambes des chevaux, lorsqu'ils ont chaud, par la lenteur de la circulation, & par le repos. C'est une loi de la nature, que les liqueurs s'épaississent plus aisément, lorsqu'elles ont un certain degré de chaleur. C'est par cette raison que le lait se caille plutôt en été qu'en hiver; c'est par cette raison qu'on le fait échauffer en hiver pour le faire cailler : ainsi le sang & les humeurs étant échauffées, s'épaissiront plus facilement.

3°. Les solides, c'est-à-dire, les fibres des parties dont la jambe est composée, étant desséchés, perdent leur souplesse, leur jeu & leur ressort ; elles sont incapables de l'élasticité nécessaire au mouvement, & c'est la troisieme cause de la roideur des articulations.

Les fibres se desséchent par les sueurs excessives & la chaleur : les sueurs, de même que la chaleur, dissipent la sérosité du sang ; les fibres de la jambe participant de la sécheresse des autres parties, se trouvent privées du suc humide & onctueux qui suinte continuellement en forme de rosée des parties, pour les maintenir dans une souplesse nécessaire au mouvement & à la vie.

4°. La roideur des fibres est une suite de la fati-

gue, de la ſéchereſſe, & de l'épaiſſiſſement des humeurs ; c'eſt la quatrieme cauſe de la roideur des articulations.

Les fibres diſtendues conſidérablement par la fatigue, perdent beaucoup de leur reſſort & ſe roidiſſent; les fibres deſſéchées, n'ont plus de ſoupleſſe, elles doivent être roides ; la lymphe nourriciere étant épaiſſie & arrêtée dans l'intérieur des fibres, doit les tenir roides.

Ajoutez à ces cauſes la diminution & l'épaiſſiſſement de la ſinovie, & la roideur des ligamens, qui reconnoiſſent les cauſes ci-deſſus. Ainſi les cauſes de la roideur des articulations, ſont la diminution & l'épaiſſiſſement des fluides, la ſéchereſſe & la roideur des fibres.

Symptômes.

Le cheval ne peut pas marcher en ſortant de l'écurie, parce que les articulations ne jouent pas; les articulations ne jouent pas, parce que les fibres des ligamens ſont ſéches, roides & engourdies.

Le cheval marche plus aiſément, à meſure qu'il fait quelques pas, parce que le mouvement met en jeu les fibres, les dégourdit, ranime la circulation & le cours du liquide animal.

Le cheval retombe dans le même état par le repos, parce que les fibres ayant une fois perdu leur reſſort, ne le reprennent pas facilement, & ne ſe rétabliſſent qu'avec peine.

Diagnoſtic.

Il eſt facile de connoître cette maladie, par la deſcription que j'en ai faite.

Prognoſtic.

C'eſt un mal fâcheux : il eſt rare de le guérir.

Précautions.

Pour prévenir ce mal, il faut dès que le cheval revient de sa course, faire tomber la sueur avec un couteau de chaleur, essuyer avec un linge, & frotter fortement les jambes avec un bouchon de paille, de bas en haut, à rebrousse poil, afin d'échauffer les jambes, de ranimer la circulation des liqueurs, & le jeu des fibres, afin d'empêcher l'épaississement des humeurs, & l'engourdissement des fibres : par cette précaution on préserve toujours le cheval de cette maladie. Les Anglois n'y manquent gueres, & leurs chevaux sont rarement attaqués de ce mal, ou pour mieux dire, moins qu'ils ne devroient l'être, à raison des exercices qu'ils leur donnent, & de la ténuité de leurs jambes.

Curation.

On fait ordinairement des setons au poitrail, on passe des bayettes entre l'épaule, entre la peau & les muscles, au nombre de quatre ou cinq, en forme d'éventail, on applique les vésicatoires sur les jambes. Mais ces remédes ne sont que l'invention infructeuse d'une imagination qui ne sçait à quoi s'en prendre : ces remédes ne font que produire une évacuation d'humeurs, & augmenter le mal, puisque les humeurs pêchent par paucité.

Les indications qu'on a à remplir dans cette maladie sont, de ranimer le jeu des fibres, d'augmenter la sérosité du sang, de rendre la fluidité aux humeurs. Pour cela il faut, 1°. donner au cheval une bonne nourriture, du son & de la farine d'orge ou de seigle délayée dans beaucoup d'eau, afin de fournir au sang beaucoup de chyle & de sérosité; les

bons alimens augmentent le liquide animal & raniment par-là les parties.

2°. Il faut fomenter les jambes avec la décoction des plantes aromatiques de feuilles de romarin, de laurier, de lavande, de sauge, &c. frotter les jambes à rebrousse poil, afin de ranimer les oscillations, le jeu des fibres & la circulation des fluides. Mais le meilleur reméde que je connoisse, c'est le bain des eaux thermales, ou les boues de ces eaux; elles mettent de la sérosité dans le sang, & fortifient en même-tems les fibres, leur rendent leur ressort & rétablissent les fonctions. J'en ai vu le succès à plusieurs chevaux. Etant à l'armée en 1760, j'eus à panser de cette maladie, un cheval appartenant à M. d'Hauteville, Directeur-Général des Vivres; je l'envoyai aux eaux de Wisbaden, trois semaines après, il revient parfaitement guéri.



ARTICLE DOUZIEME.

Effort de hanche.

L'EFFORT de la hanche est une distention des fibres charnues, qui arrive dans les muscles fessiers, à l'occasion d'un mouvement violent que fait le cheval; & non pas un dérangement des os des îles, comme plusieurs personnes le pensent. Ces os n'ont point de mouvement, & ne sçauroient souffrir aucun dérangement sans occasionner une luxation de la derniere vertébre des lombes, avec l'os sacrum; laquelle luxation étant complette, comprimeroit la moelle de l'épine, & feroit périr l'animal. Rien n'est plus ordinaire, que d'entendre attribuer la cause de la boiterie des chevaux, aux efforts de hanche: on cherche, on examine dans toute l'étendue de la jambe, & sans y avoir rien trouvé,

ſans y avoir apperçu aucun gonflement, aucune ſenſibilité, on décide que c'eſt un effort de la hanche. Quelle idée la plûpart des Maréchaux attachent ils aux effort de la hanche ? Ils prétendent que c'eſt un déplacement de la tête du fémur de la cavité cotiloïde, ils confondent ainſi l'effort de hanche avec la luxation ; mais je n'ai jamais vu arriver de telle luxation dans les chevaux. Je ne penſe pas même que cela puiſſe ſe faire, parce que les liens qui tiennent cet os dans ſa cavité, ſont trop conſidérables ; tels ſont les tendons des différens muſcles de la cuiſſe qui entourent la partie ſupérieure de cet os, & du ligament rond ou ſuſpenſeur qui le joint à ſa cavité. Ce n'eſt donc qu'une diſtenſion des fibres, & non pas une luxation.

Les remédes qu'on apporte ordinairement à ces ſortes de maux, ſont de paſſer des ſetons ; mais ces ſetons peuvent-ils réduire la luxation, peuvent-ils apporter du ſoulagement à des muſcles qui ont ſouffert ? n'eſt-ce pas au contraire affoiblir, irriter ces muſcles, qui ne ſont que diſtendus ; on paſſe des ſetons tandis qu'il faudroit des réſolutifs !

CHAPITRE SEPTIEME.

DU TRÉPAN.

LE trépan eſt une opération qui ſe pratique ſur les os du crâne, ſoit pour relever des piéces d'os enfoncées, ſoit pour donner iſſue aux matieres épanchées dans le cerveau. Cette opération, qui ſe néglige communément, eſt pourtant très-néceſſaire dans certains cas, & on en voit de très-bons effets.

Causes.

Des coups violens portés ſur les os du crâne, ou à la face, en occaſionnent ſouvent la fracture, & y cauſent ſouvent un épanchement de matieres.

Diagnoſtic.

On s'en apperçoit par une tumeur inflammatoire qui ne manque pas de ſurvenir, par le tact, par les enfoncemens des os du crâne, par des inégalités, des engourdiſſemens, & un ſommeil continuel.

Prognoſtic.

La fracture des os du crâne & l'épanchement des matieres dans le cerveau, produiſent des accidens fâcheux. Quelquefois la membrane pituitaire s'enflamme, il y ſurvient un ulcére qui dégénére en morve proprement dite; d'autrefois il forme des dépôts ou amas de pus qui font périr le cheval. Pour prévenir ces accidens, ou pour en adoucir la violence, il faut néceſſairement en venir à l'opération.

Maniere d'opérer.

Il faut d'abord s'aſſurer de la fracture, de ſa ſituation, & du lieu où l'on peut appliquer la couronne de trépan. Après qu'on a préparé ſes inſtrumens & ſon appareil, on jette le cheval par terre ſur le côté oppoſé où l'on doit le trépaner, on lui met pluſieurs bottes de paille entieres ſous le col pour lui faire tenir la tête dans une ſituation convenable; on le fait contenir par pluſieurs perſonnes; on fait enſuite une inciſion cruciale avec le biſtouri, & on ſouleve les quatre angles avec le même inſtrument. On prend un autre inſtrument, dont le tranchant eſt en dos

d'âne, nommé rugine, qui ſert à enlever le péricrâne; enſuite on applique la couronne de trépan, armée de ſa pyramide qu'on a ſoin d'ôter après que l'on a fait quelques tours : dans l'intervalle de l'opération on nettoie ſon inſtrument avec une petite broſſe, on prend un élévatoire, & l'on examine ſi la piéce eſt près d'être ſciée; lorſqu'elle l'eſt, on ſe ſert d'un couteau lenticulaire pour extraire les piéces d'os qui reſtent à la circonférence du trou qu'a fait le trépan. Il faut avoir ſoin de ne pas toucher à la dure mere, ni avec la couronne ni avec aucun inſtrument aigu. Si l'on ſoupçonnoit, après l'opération, qu'il y eût du ſang épanché, il faudroit faire une inciſion à la dure mere, & prendre garde de ne pas toucher à quelqu'artere. Dans ce cas il n'arrive jamais d'accidens, mais il eſt rare qu'il faille y toucher.

On met pour appareil un ſindon, qui eſt une petite piéce de toile ronde imbibée d'eau-de-vie, entre la dure mere & le crâne, que l'on contient par un fil qui paſſe au milieu, & qui eſt contenu dans le reſte de l'appareil; on introduit enſuite un bourdonnet qui bouche exactement le trou du trépan. On applique ſur le crâne un plumaceau léger de teinture de myrrhe & d'aloës; on met ſous les quatre angles de la peau un bourdonnet imbibé de même à chaque, pour les contenir élevés, & empêcher leur réunion. On applique un large plumaceau de digeſtif ſimple, & par-deſſus de grandes compreſſes imbibées d'eau-de-vie, que l'on fait contenir par le moyen d'une bande longue de ſept à huit aulnes, on l'applique comme à la taupe, ſi-non que les croix doivent être appliquées ſur le trépan même. On leve l'appareil au bout de trois jours, pendant leſquels on doit imbiber les compreſſes d'eau-de-vie & d'eau. On continue le panſement juſqu'à parfaite guériſon.

Le trépan appliqué ſur les os durs ou autres os de la face, n'a pas beſoin de cet appareil, il faut ſimplement mettre dans l'ouverture un bouchon de liége, un léger plumaceau de digeſtif ſur les angles, & un emplâtre de peau, au bord duquel il y aura de la poix graſſe pour l'incruſter dans le poil & le faire tenir.

REMARQUES.

1°. La fracture de l'os occipital eſt très-rare. J'en ai vu cependant des exemples. J'ai guéri un cheval appartenant à M. Dupin de Francenil, d'une fracture complette de l'os occipital dans ſa partie ſupérieure & poſtérieure à l'attache du ligament cervical.

2°. Il arrive quelquefois que la fracture ſe trouve ſur les ſinus frontaux, ſur les os du nez, ou ſur les ſinus maxillaires. Dans ce cas, il faut appliquer une très petite couronne de trépan, pour pouvoir avec le levatoire, remettre les piéces enfoncées dans leur ſituation. L'opération du trépan eſt d'autant plus néceſſaire que le cheval devient glandé, que la membrane pituitaire s'enflamme, qu'il ſurvient un ulcere & enſuite la morve. J'ai panſé depuis peu un cheval appartenant au Bureau des Coches de Bordeaux : il y avoit trois ſemaines qu'il jettoit par une narrine un pus épais ; il étoit glandé d'un même côté, ſans que l'autre fut aucunement attaqué ; je vis ſur le côté affecté un gonflement qui regnoit depuis l'orbite juſqu'aux narines, je jugeoit que c'étoit un coup qu'il avoit reçu, & que le pus qui découloit par la narine, venoit ou d'un abcès à la membrane pituitaire, ou d'un pus amaſſé, & qui avoit croupi dans le ſinus maxillaire. Je le trépanai ſur les ſinus maxillaires, à la racine des dents : à peine eus-je tiré mon trépan, que le pus en découla comme du vin d'un tonneau, en très-grande quantité, & fort épais.

J'injectai ſur le champ une pinte d'eau tiéde, qui, en ſortant, étoit blanche comme du lait. J'ai fait enſuite des injections quatre fois le jour, avec des décoctions légeres de mauve, d'orge & d'aigremoine: tous les ſymptômes de morve ont diſparu, le cheval a été très-bien guéri, & ſert encore à préſent. Je puis dire en avoir panſé quelques-uns qui étoient dans le même cas, & qui m'ont réuſſi.

3°. Il arrive encore qu'il y a complication de fracture & de maladie : je veux dire que le cheval peut recevoir un coup ſur les ſinus ; que la partie des frontaux qui recouvre les lobes inférieurs du cerveau eſt fracturée, & que la partie du même os qui ſe joint aux os du nez, l'eſt de même. Il faut alors appliquer deux couronnes de trépan ; l'une ſur les pariétaux, & l'autre ſur les ſinus, ou plus inférieurement, ſi la fracture regne plus loin. En 1760, j'eus à panſer un cheval appartenant à Madame la Maréchale de Montmorenci, qui avoit reçu un coup de pied de derriere d'un autre cheval, qui lui fractura les frontaux dans toute leur étendue ; le cheval devint conſidérablement glandé des deux côtés le lendemain; & quatre à cinq jours après, il ſe mit à jetter. Je lui appliquai deux couronnes de trépan, une ſur les pariétaux, proche la ſuture ſagitale & frontale, & l'autre ſur les os du nez, proche la ſuture tranſverſale; je remis chaque piéce enfoncée à ſa place, le cheval fut quinze jours à guérir radicalement du trépan, & ſix ſemaines de ſon écoulement par la narine, & la glande diſparut totalement. Mon panſement a été fait le lendemain, & tout le long du traitement, en préſence de MM. Malouet & Dorigny, tous deux Docteurs de la Faculté de Médecine.

CHAPITRE NEUVIEME.

MALADIES DES YEUX.

ARTICLE PREMIER.

De l'Enflure des Paupieres.

LES paupieres peuvent s'enfler par plusieurs causes, soit par des coups, soit par le frottement que se fait le cheval au ratelier, ou à la mangeoire, ou par des insectes, en un mot, par une infinité d'autres causes extérieures.

L'enflure des paupieres peut aussi être occasionnée par une cause intérieure, par un vice des humeurs, par un défaut de ressort dans les vaisseaux, par des tumeurs qui tiennent du phlegmon, de l'inflammation, de l'érysipele, de l'œdême & du squirre.

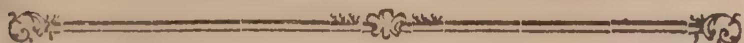
Si la tumeur vient de l'inflammation, il faut avoir recours aux remédes généraux de l'inflammation, appliquer les cataplasmes émolliens faits avec la mauve, le bouillon blanc, &c. Si la tumeur dégénere en abcès, il la faut traiter comme un abcès, & faire ensorte de ne pas enduire trop ses tentes de médicamens, de peur que cela ne tombe sur le globe de l'œil. Si la tumeur perce en-dedans des paupieres, il ne faut rien mettre dans la plaie, il faut se contenter de bassiner, de mettre dessus des compresses trempées dans du vin miellé.

Si la tumeur tient de l'érysipele, ce que l'on voit arriver quelquefois, ce que l'on connoît aux paupieres, aux salieres qui se gonflent, à l'enflure des

joues, enfin par les ſymptômes de l'éryſipéle, il faut fomenter la tumeur avec les décoctions émollientes pendant quelques jours, enſuite y ajouter de l'eau-de-vie.

Si la tumeur eſt œdémateuſe, il faut y appliquer des compreſſes trempées dans des décoctions faites avec la camomille, l'abſynthe, les fleurs de ſureau, l'eau-de-vie camphrée; on peut encore ſe ſervir de romarin, de ſauge & de thym.

Si la tumeur eſt ſquirrheuſe, & qu'elle ne s'abſcéde pas, il faut ſimplement l'ouvrir avec le biſtouri, & appliquer deſſus la pierre à cautere, & la traiter enſuite comme un ulcere ordinaire.



ARTICLE SECOND.

Des Verrues ou Poireaux.

LEs verrues des paupieres reconnoiſſent les mêmes ſymptômes que celles qui viennent ſur toute l'habitude du corps: leur ſituation ſur les paupieres eſt plus ordinaire à la partie inférieure, au tarſe même dans les angles, plus que dans leur étendue. Il eſt rare qu'elles ſe forment en-deſſous des paupieres: j'en ai vu cependant dans cet endroit. La maniere de les détruire ſe réduit à trois, ſçavoir en les liant, en les coupant, & en les brûlant. Il arrive moins d'accidens en les liant: il en faut faire la ligature autant qu'il y a de priſe, & le plus près de la peau que faire ſe peut. Si on les coupe, il faut appliquer tout de ſuite la pierre à cautere, qui quelques jours après, forme une plaie qui ſe guérit enſuite toute ſeule.

ARTICLE TROISIEME.

Du relâchement des Paupieres.

LA paupiere ſupérieure peut être relâchée par quelques coups, frottemens, &c. ou par une paralyſie. Si le relâchement vient de cauſes extérieures, il faut employer les puiſſans réſolutifs : ſi au contraire cela vient d'une paralyſie, il faut couper de la paupiere ſuffiſamment, de façon que l'on voit la pupille, & que les rayons de lumiere puiſſent y pénetrer : l'opération faite, il faut appliquer des compreſſes de vin miellé, & la plaie guérit aiſément. Il faut éviter de toucher les angles dans la ſection, & s'en écarter le plus que l'on pourra. La même maladie arrive à cette portion triangulaire cartilagineuſe que nous appellons *onglé*. Le reméde le plus efficace eſt de la couper ; car j'ai ſouvent vu dans pluſieurs maladies, & particulierement dans la maladie de cerf, l'onglé recouvrit entiérement la cornée tranſparente, allant d'un angle à un autre, & privant le cheval entiérement de la vûe.

ARTICLE QUATRIEME.

De la Jonĉture des Paupieres.

LA jonĉtion des paupieres arrive, ſoit par l'abondance des larmes produite par quelques coups, ou par l'épaiſſiſſement de la chaſſie, cette humeur épaiſſe, blanchâtre, quelquefois jaunâtre, que l'on voit couler du grand angle des yeux : auſſi cette jonĉtion n'arrive-t-elle que vers le grand angle des

yeux.

yeux. Il eſt rare qu'elles ſe joignent entiérement, ſans pouvoir ſe ſéparer : il ne faut à cela pour tout remède que baſſiner ſouvent avec de l'eau tiéde.



ARTICLE CINQUIEME.

Maladies des Glandes des yeux.

LES glandes des yeux peuvent être ſujettes à l'engorgement, à l'inflammation, à l'obſtruction, à s'abcéder & dégénérer en fiſtule lacrymale ; mais cette derniere maladie eſt très-rare, parce que ces parties ſont garanties, non-ſeulement par les paupieres, mais encore par un enfoncement que produit l'orbite, & par la ſtructure de l'os *unguis*. L'engorgement, l'inflammation & l'abcès ſurviennent après des coups reçus ſur ces parties, les obſtructions viennent ou de coups ou d'humeurs.

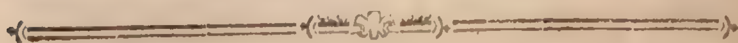


ARTICLE SIXIEME.

De l'inflammation de la Conjonctive.

POUR peu que le cheval ſe froiſſe contre quelque corps dur, il lui ſurvient une rougeur plus ou moins grande, & plus ou moins étendue : lorſqu'elle eſt peu conſidérable, on l'appelle *phlogoſe*, & lorſqu'elle l'eſt beaucoup, *inflammation*. Cette rouger vient de l'engorgement des vaiſſeaux tant ſanguins que lymphatiques, de la conjonctive : il eſt rare que cette partie s'abcéde, & qu'il y ſurvienne des ulceres, à moins qu'il n'y ait une cauſe qui les occaſionne, comme un vice dans la maſſe du ſang, le farcin, un vice ſcrophuleux, &c. Dans ce cas, il faut commencer par purifier le ſang,

enſuite traiter les ulceres ſelon leur malignité.



ARTICLE SEPTIEME.

De la Léſion de la Cornée transparente.

LA cornée tranſparente eſt la premiere expoſée aux corps étrangers, elle peut être froiſſée, contuſe, piquée, déchirée : on s'en apperçoit aiſément par la blancheur qui ne lui eſt pas ordinaire, par l'abondance des larmes qui s'écoulent ſouvent, par de petites pellicules qui s'enlevent de deſſus la cornée tranſparente, par ſon affaiſſement ſur l'uvée, ou par une couleur rouge dans toute ſon épaiſſeur. Cette maladie eſt pour l'ordinaire accompagnée d'une inflammation de la conjonctive. Dans ce cas, il faut ſaigner une ou deux fois le cheval, le mettre à la paille & à l'eau blanche, lui baſſiner l'œil avec la décoction tiéde de plantain & de fleurs de roſes, ſans y faire autre choſe.



ARTICLE HUITIEME.

Des Maladies de l'Humeur aqueuſe.

L'Humeur aqueuſe péche par ſa trop grande abondance, par ſa diminution & ſon altération. La trop grande abondance arrive le plus ſouvent : elle vient ſouvent des coups donnés ſur le globe de l'œil, l'inflammation ſurvient ; de-là l'arrêt de l'humeur aqueuſe dans la chambre antérieure.

Il faut dans ce cas, baſſiner le globe de l'œil avec la décoction tiéde de racines de guimauve, & ſaigner le cheval. Quelquefois la cornée tranſparente étant crevée, l'humeur aqueuſe s'écoule pour lors,

mais elle ſe régénére aiſément, dès que la cornée eſt repriſe.

De la maladie appellée LUNATIQUE.

La lunatique n'eſt autre choſe qu'un épaiſſiſſement de l'humeur aqueuſe, occaſionné par ſon ſéjour dans la chambre antérieure de l'oeil, & par l'opacité de la cornée tranſparente. Elle eſt aſſez ſouvent héréditaire; elle arrive ſur-tout aux chevaux élevés dans les marécages. Dans ce cas, il faut appliquer un ſeton ou deux ſous la criniere du cheval, avoir ſoin de le graiſſer & de le retourner dans la plaie, & laver les yeux avec de l'eau fraîche tous les matins.



ARTICLE NEUVIEME.

De la Cataracte, ou Maladie du Criſtallin.

LA cataracte eſt une opacité plus ou moins grande du criſtallin, qui eſt tantôt blanche, tantôt jaune; ſa conſiſtance eſt quelquefois molle, quelquefois dure. Il faut alors en venir à l'opération, qui conſiſte à extraire le criſtallin.

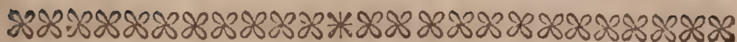
Maniere d'opérer le Criſtallin.

Il faut jetter le cheval par terre, lui faire contenir par quelqu'un la paupiere ſupérieure, par le moyen d'un *ſpeculum oculi* : enſuite contenir ſoi-même de la main gauche la paupiere inférieure avec le pouce, & mettre le doigt *index* ſur la partie ſupérieure de la cornée tranſparente, en commençant du côté du grand angle, ſi c'eſt du hors le montoir, ou du petit angle, ſi c'eſt du montoir, & bien prendre garde de ne pas toucher avec l'inſ-

trument l'iris ou l'uvée : si le cheval retire trop son œil dans le fond de l'orbite, & que l'on ne puisse pas faire l'opération, il ne faut pas plonger tout d'un coup son instrument dans l'œil, de peur que la cornée transparente étant affaissée par la sortie de l'humeur aqueuse, on ne vînt à toucher l'iris : pour cet effet il faut introduire une sonde canelée dessous la cornée, & se servir des ciseaux, & éviter en coupant de faire des dentelures, ce qui retarderoit la réunion. Cela étant fait, on éleve la cornée transparente, & l'on fait une incision transversale à la membrane du cristallin, on comprime légérement la partie supérieure de l'œil, pour faciliter la sortie du cristallin : s'il est dur, ce que l'on appelle cataracte formée, il sort d'une seule fois ; s'il est mou, il faut se servir d'une curete pour enlever ce qui peut rester dans sa membrane : on abaisse ensuite la cornée, & pour lors l'opération se trouve faite.

Appareil.

On applique pour appareil des compresses quarrées imbibées d'un vin miellé tiéde, que l'on aura passé dans un linge fin : il faut couper la derniere compresse en croix dans le milieu, pour empêcher que l'œil ne soit comprimé, & pour pouvoir introduire aisément de la liqueur : on contiendra ces compresses par une grande bande, que l'on appliquera comme pour le trépan, à l'exception que les croix se trouveront dans les parties circonvoisines de l'orbite, pour éviter la compression. Il faut avoir attention d'imbiber les compresses souvent ; on lévera l'appareil au bout de huit jours ; & l'on continuera la même chose, jusqu'à parfaite guerison.



CHAPITRE DIXIEME.

DE LA CASTRATION.

LA méthode de couper les chevaux a été faite jusqu'ici d'une maniere hasardeuse, & la plûpart du tems par des gens de toute espece, qui n'ont aucune connoissance des parties qu'ils coupent. Cette opération se fait de trois façons. 1°. En bistorquant les testicules du cheval, ce qui les fait tomber par gangrene. 2°. Avec le feu. 3°. Avec des billots. Cette derniere est la plus usitée; & voici comme elle se pratique. Dès que les testicules sont hors du scrotum, l'Opérateur les tire avec violence, pour ne pas les laisser rentrer dans le bas-ventre, & applique sur les côtés de chaque cordon deux billots longs de quatre à cinq pouces plus ou moins, & larges d'un pouce & plus. Ceux qui pratiquent cette opération, emploient le vitriol, le sublimé corrosif, & les autres caustiques; ils embrassent indistinctement le nerf & les vaisseaux, ce qui occasionne presque toujours la fiévre, des convulsions, & assez souvent la mort. D'ailleurs ils laissent les testicules pendant trois ou quatre jours, qui n'étant pas soutenus par le scrotum, tirent les cordons spermatiques, & occasionnent un érétisme & une inflammation dans toute leur étendue, qui se communique au bas-ventre.

Maniere d'opérer.

Il faut jetter le cheval par terre du côté du montoir, lui prendre la jambe de derriere du hors le montoir, avec une plattelonge, & la lui passer par-dessus le col, pour pouvoir prendre les testi-

cules. On en prend un, on y fait une incision à la peau jusqu'au corps du testicule ; on prend ensuite une aiguille courbe, dans laquelle on passe une ficelle cirée, que lon porte dans le cordon spermatique, à un travers de doigt au-dessus du testicule, & on le coupe. Il faut avoir soin de passer la ficelle dans la substance du cordon, pour deux raisons: la premiere, c'est afin d'éviter de prendre dans la ligature le nerf spermatique, ce qui occasionne une irritation du genre nerveux, & qui fait périr le cheval: la seconde est que la ficelle ne sauroit s'échapper, soit dehors, soit dans le bas-ventre. Il est essentiel de laisser pendre un bout de cette ficelle qui tombe par la suppuration. L'autre testicule se coupe de la même maniere : l'opération faite, il faut laver la plaie avec du vin chaud, & abandonner le cheval à la nature.

S'il y a une façon de couper les chevaux, ce doit être celle-là, parce qu'il n'en arrive jamais d'accidens, qu'il n'y a presque pas de douleur, & que les chevaux guérissent plus promptement.

CHAPITRE ONZIEME.

Description Anatomique de la queue du Cheval.

AVANT que de faire la description de la queue du cheval, je vais parler de l'os sacrum, comme faisant la base de la queue, & donnant attache aux muscles qu'ils font mouvoir.

L'os sacrum est situé à la partie postérieure de l'épine, & supérieure du bassin, & approche assez d'une figure pyramidale ; il est composé dans les jeunes chevaux de cinq os, connus sous le nom de fausses vertebres, & d'un seul dans les vieux.

On y distingue deux extrêmités ; l'une antérieure, qui est la plus large, & l'autre postérieure; deux faces, l'une interne & l'autre externe. On remarque à ces os des éminences & des cavités ; savoir à l'extrêmité antérieure, des apophyses transverses & un grand trou pour le passage de la moëlle de l'épine, appellée canal vertébral. On remarque encore à cette extrêmité deux facettes cartilagineuses, pour recevoir deux facettes pareillement cartilagineuses, des apophises obliques de la derniere vertebre des lombes. On voit aussi deux échancrures, qui jointes avec ces mêmes vertebres, forment un trou parfait à l'extrêmité postérieure ; on apperçoit la continuité triangulaire du canal vertébral. A la face externe on remarque cinq apophises épineuses, & des apophises transverses très-irrégulieres, qui étant ossifiées ensemble, forment une face pour s'articuler avec les os des îles ; on y remarque aussi cinq paires de trous, ainsi qu'à la face interne, qui communiquent ensemble ; mais les ouvertures de la face interne sont plus considérables ; ces ouvertures servent de passage aux prinpaux troncs des nerfs sacrés.

La queue est formée de dix-sept ou dix-huit os, dont les trois & quatre premieres ressemblent assez bien à un vertebre.

Ces os sont mus ou ébranlés par le moyen de dix muscles, dont quatre élevent la queue, & quatre l'abaissent, & deux la portent sur les côtes. Il faut ajoûter à cela plusieurs paquets musculeux, bien distinctifs de ces muscles qui la portent sur les côtés, lesquels prennent leurs attaches d'une vertebre à une autre. Les muscles releveurs sont distingués en longs & en courts releveurs. Les longs releveurs viennent de la continuation des muscles sacrolombaires, & très-longs du dos, rampent tout

le long des parties latérales des apophiſes épineuſes de l'os ſacrum, s'y attachent par leurs parties charnues, & vont en amincissant ſe terminer par de petites appendices tendineuſes, aux apophiſes demi-épineuſes des premiers nœuds de la queue, & aux inégalités ſupérieures des derniers.

Les courts releveurs prennent leurs attaches aux parties latérales des trois & quatre dernieres apophiſes épineuſes de l'os ſacrum, & vont ſe terminer de même que les précédens.

Les abaiſſeurs ſont diſtingués de même en longs & en courts. Les longs prennent leurs attaches aux parties latérales de l'os ſacrum, rampent le long de ce bord en s'y attachant, paſſent enſuite au-deſſous, & lorſqu'ils ſont parvenus aux deuxiemes & aux troiſiemes nœuds de la queue, ils commencent à fournir pluſieurs tendons qui vont ſe terminer à la partie inférieure de chaque nœud.

Les courts abaiſſeurs prennent leurs attaches dans la face interne de l'os ſacrum, entre le deuxieme & troiſieme trou, rampent tout le long de cette face, & vont ſe terminer à côté du précédent à chaque vertebre. Ces muſcles ſont moins conſidérables que les premiers par leur groſſeur.

Les muſcles latéraux ſont, comme nous avons dit, deux en nombre; ils ſont très-minces, ils ſont larges ſupérieurement; ils ont leur attache fixe à la partie inférieure du bord latéral, & en ſe prolongeant aux apophiſes tranſverſes des premiers nœuds de la queue, & vont ſe terminer par des bandes tendineuſes aux parties latérales de ces mêmes os.

Les arteres ſont au nombre de quatre principales; elles viennent des arteres honteuſes internes, & de la vertébrale : les premieres viennent du baſſin, tout le long de la partie inférieure de la queue,

entre les muſcles abaiſſeurs ; les autres ſont ſituées de même que celles-ci ſupérieurement & latéralement entre les muſcles.

Les nerfs qui font mouvoir la queue, viennent des nerfs ſacrés, qui en s'épanouiſſant, forment exactement ce que l'on appelle queue de cheval.

Maniere de couper la queue à l'Angloiſe.

Il faut jetter le cheval par terre du côté du montoir, préférablement à l'autre, pour avoir l'aiſance d'opérer ; examiner enſuite la queue, prendre ſes dimenſions pour ne pas faire les inciſions trop près les unes des autres, car il en réſulteroit une ſeule plaie ; les bandes de la peau ſe déchireroient. On fait juſqu'à cinq inciſions tranſverſales, & cela vaut mieux, parce que plus la queue a d'étendue, plus elle ſe recourbe, & ſemble former par ſon crin un évantail. La queue étant retrouſſée, il faut faire la premiere inciſion à deux pouces du rectum, de peur que dans ce cas, l'on attaque les fibres du ſpincter de l'anus, ce qui formeroit une plaie fiſtuleuſe ; chaque inciſion doit ſe faire en deux tems : dans le premier on inciſe la peau, & on met les muſcles à découvert ; & dans le ſecond on les coupe, il en eſt de même des autres inciſions.

Il faut pour appareil mettre dans chaque inciſion des plumaceaux à ſec, que l'on contiendra par un bandage à dix chefs, ou par une bande circulaire ; on laiſſera cet appareil trois jours, pour que la ſuppuration s'établiſſe, & l'on aura ſoin d'imbiber les linges avec du vin tiéde ; quand le gonflement & l'inflammation à la queue feront paſſés, ce qui ne manque jamais d'arriver, que la ſuppuration ſera bien établie, il faudra amputer la queue à la méthode ordinaire, à une diſtance éga-

le des incisions. On appliquera dessus de la poudre de lycoperdon; on évitera par-là les ravages que produit le feu, & on avancera la guérison.

On se servira, pour les autres appareils, de digestif simple, ou bien du baume de térébenthine, & jusqu'à ce qu'il soit tems de mettre les dessicatifs. Il faut laisser pendre la queue dans son état naturel; car les muscles abaisseurs étant coupés, les releveurs antagonistes font leur effet dès le moment même, & mieux encore lorsqu'ils sont guéris.

REMARQUES.

J'ai cru qu'il étoit d'autant plus nécessaire d'enseigner la méthode de couper la queue à l'Angloise, que personne n'a encore donné la description de la queue de cheval, ni parlé de la méthode de faire cette opération; d'ailleurs ceux qui la pratiquent y joignent des appareils, qui, bien-loin d'être utiles, sont souvent pernicieux. J'en ai vu plusieurs exemples. Lorsque la section des muscles est faite, on a coutume de renverser la queue sur le dos, que l'on contient dans une espece de goutiere, comme il est représenté dans la traduction du livre de M. Bartlet, intitulé Gentilhomme Maréchal, planche II. En renversant la queue, on en force les nœuds, on ôte l'action des muscles releveurs; de plus il se forme des plis au commencement de la queue qui s'échauffent & forment une plaie qui fait tomber le crin. J'en ai vu dont les crevasses étoient si profondes, que l'on auroit dit que l'on avoit fait des incisions supérieurement. Outre cela le renversement occasionne une compression totale sur les vaisseaux, qui, quelquefois intercepte la circulation du sang, l'inflammation s'enfuit, de-là l'abcès & quelquefois la gangrene,


Fig. K

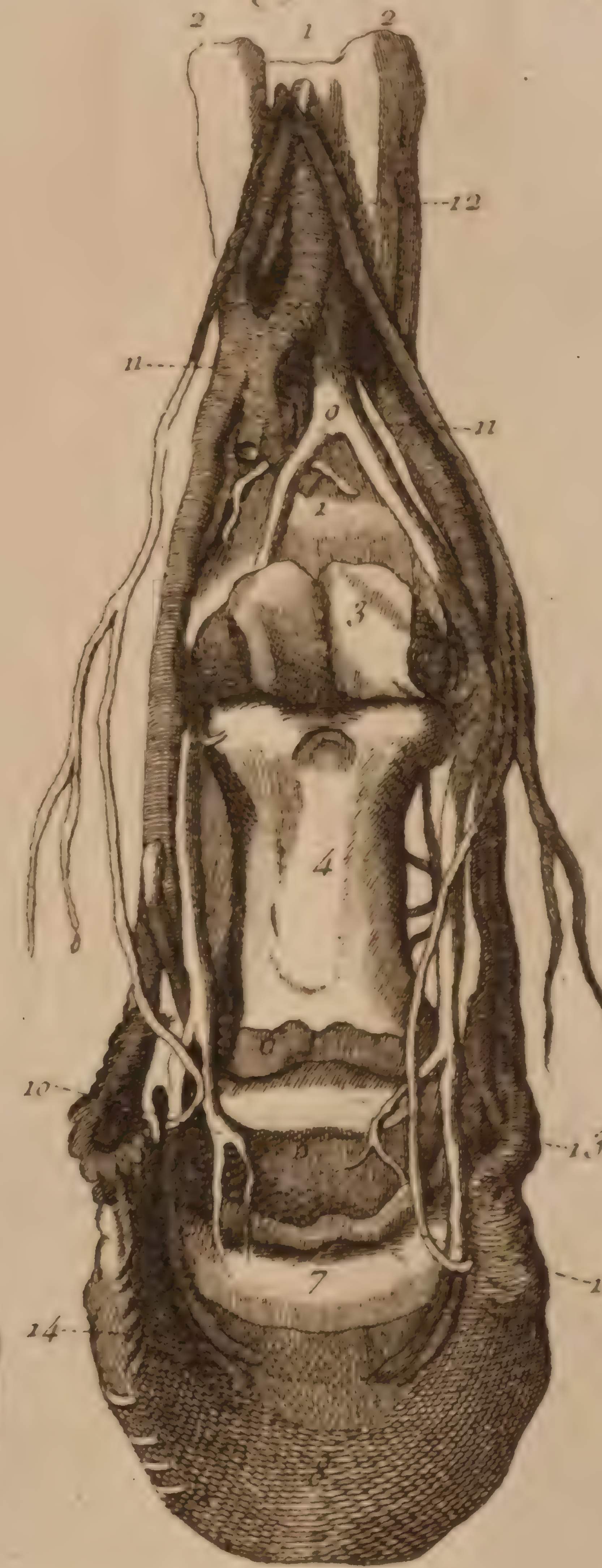

Fig. I


Fig. H


Fig. G


Fig. F

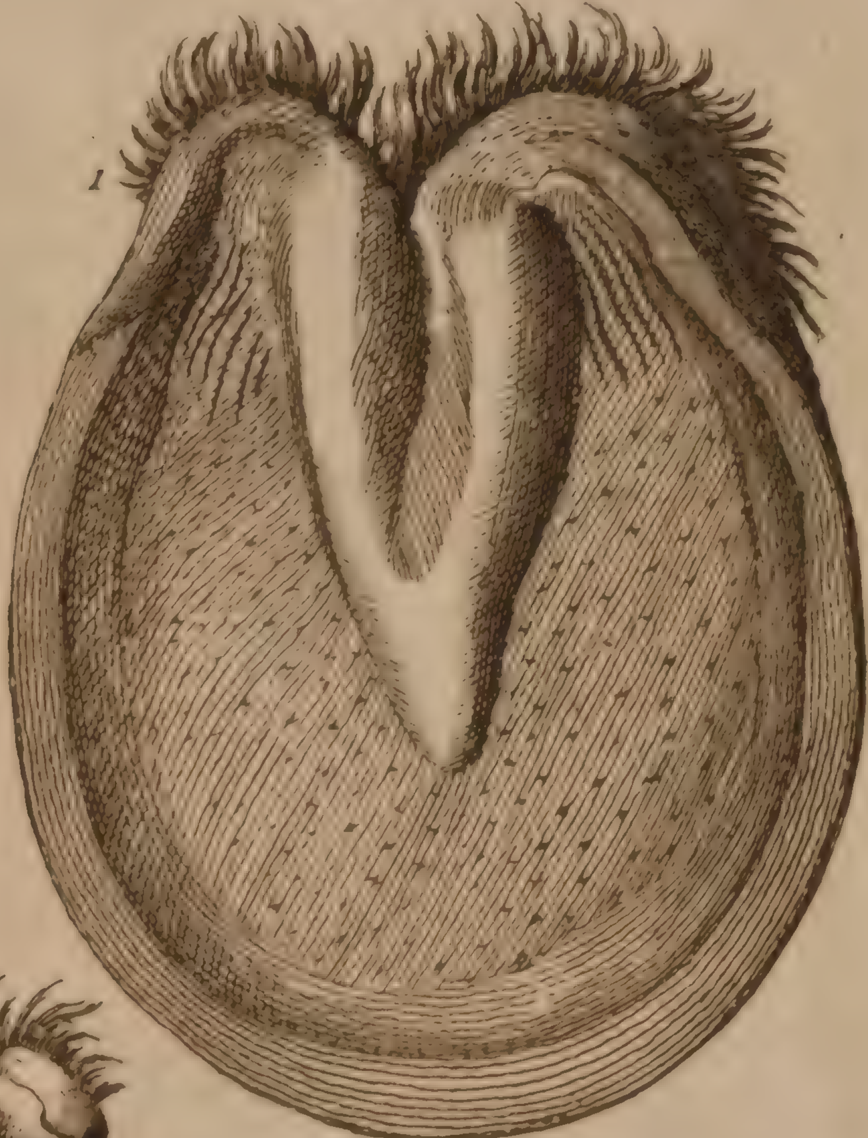

Fig. C


Fig. A


Fig. D


Fig. B


Fig. E




Fig. D
1
2
7
9 a
9 b
10
11
12
13
14
15
16
17
18

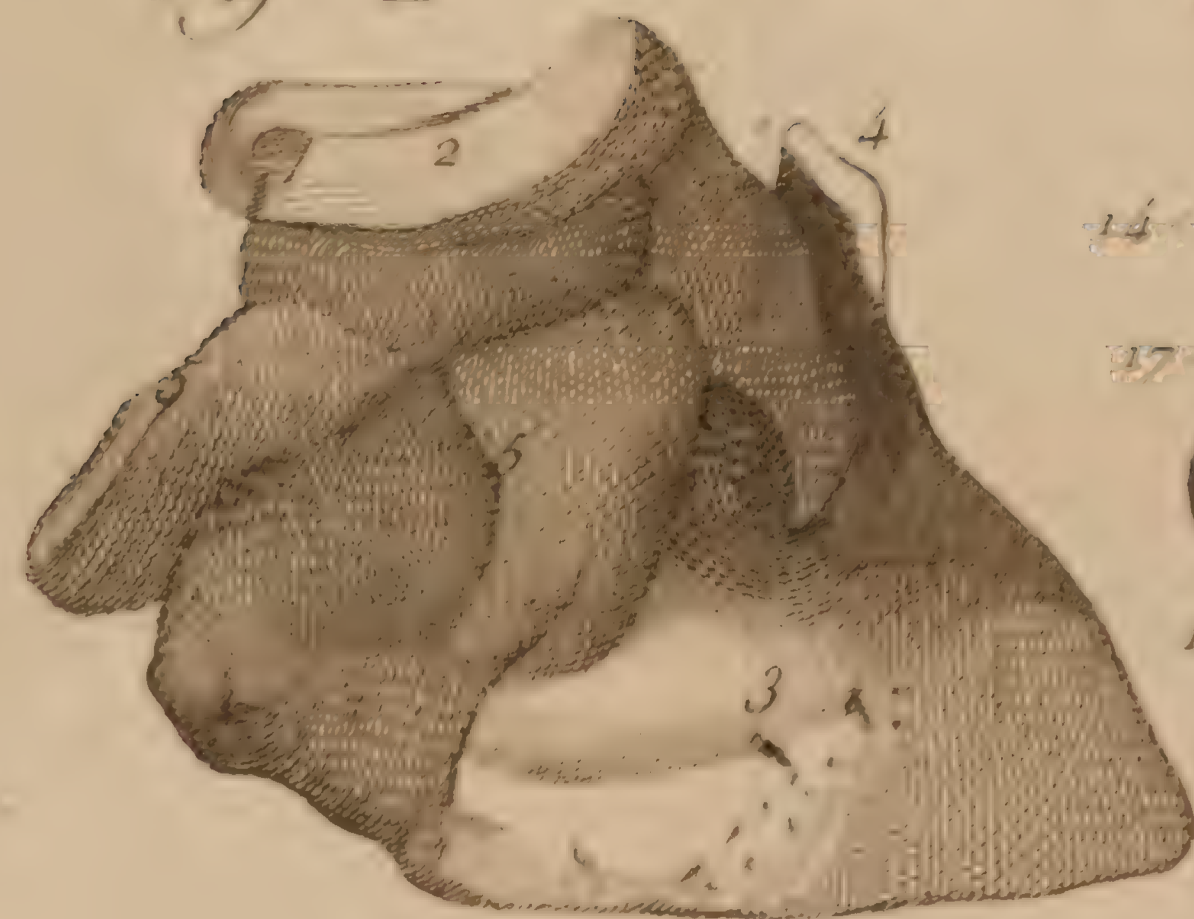

Fig. E
2
3
4


Fig. C
1
2
3
4
6
7
8

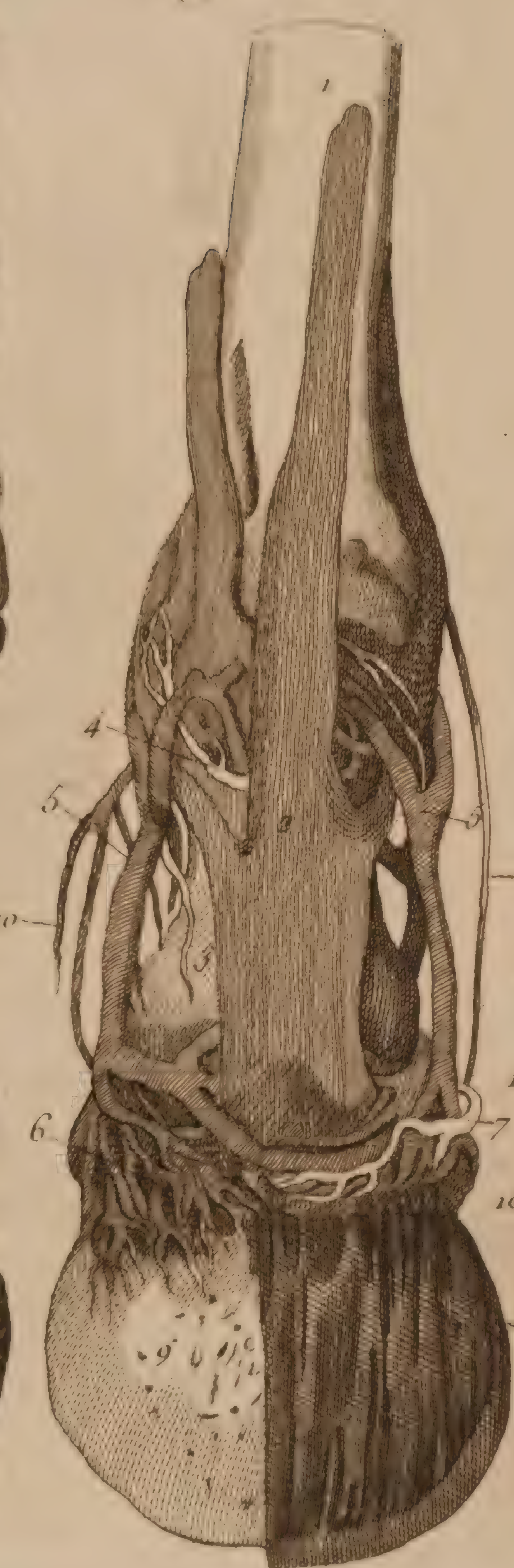

Fig. B
1
4
5
6
7
8
10


Fig. A
1
2
3
4
5
7
8
9
10
11

comme je l'ai vu arriver, joint à cela qu'il faut un mois, cinq semaines & plus, pour que la cicatrice se fasse entiérement; au-lieu que dans la maniere dont je me sers, c'est l'affaire de quinze à dix-huit jours au plus, & qu'il n'en arrive jamais rien de fâcheux. D'autres attachent une corde au bout de la queue, qu'ils font passer par-dessus un rouleau qui est placé au plancher au-dessus de la queue en ligne droite; ensuite ils font passer cette même corde dans une poulie, au bas de laquelle ils mettent un poids de douze à dix-huit livres, de façon que le cheval tient toujours la queue droite, soit qu'il aille à gauche, à droite, ou qu'il se couche. Cette maniere est en quelque façon préférable à l'autre, parce qu'elle n'occasionne pas les crevasses ni les galles sur le tronçon de la queue; mais en revanche cela tire la queue, occasionne l'inflammation, les tiraillemens des ligamens intermédiaires & des muscles releveurs, & retarde la guérison de beaucoup; indépendamment, c'est que cela ne sert à rien. J'en ai vu deux il n'y a pas long-tems, à qui il étoit survenu deux dépôts entre la premiere section & l'anus.



CHAPITRE DOUZIEME.

DU PIED DU CHEVAL.

IL n'est point de partie dans le cheval qui soit sujette a autant de maladies que le pied. On place ordinairement dans la jambe, dans l'épaule, ou dans d'autres parties, une infinité de maladies qui n'ont leur siége que dans le pied, parce qu'on ne voit ni plaie, ni tumeur apparente; on dit que le mal n'est pas dans le pied, & on va chercher la maladie ail-

La deuxieme eſt la partie qui forme les talons, & qui eſt produite par le contour poſtérieur & interne de la muraille, qui s'étend des deux côtés de la fourchette, pour venir s'unir avec la portion de la ſole, dont nous venons de parler. Sa principale fonction eſt de ſervir d'arc-boutans aux deux talons, & d'empêcher qu'ils ne ſe rapprochent l'un de l'autre ; cette corne eſt liante, & ne s'écaille pas comme celle qui compoſe le reſte de la muraille, parce qu'elle eſt perpétuellement nourrie par le ſuc qu'elle reçoit de la chair cannelée avec laquelle elle a de l'adhérence ; elle ſoutient auſſi le tendon d'achilles & ſert de ſecours aux chevaux à qui la nature n'a pas donné une groſſe fourchette.

La troiſieme enfin, eſt ſa partie moyenne qui eſt la fourchette ; c'eſt une corne mollaſſe & compacte, qui prend ſa nourriture de la fourchette charnue, & qui eſt deſtinée par ſa nature à ſe prêter à ſes mouvemens, & à la garantir des impreſſions extérieures. Cette corne ſe débarraſſe elle-même des accroiſſemens inutiles de ſa ſubſtance, mais d'une différente maniere de l'autre partie de la ſole de corne, qui ſe deſſéche, parce qu'ayant la nature d'une éponge, & par-là, ſe trouvant toujours imbibée de ſon ſuc nourricier, elle s'en va en eſpéce de filandres, telles que ſeroient les parties d'une éponge qui ſe deſſécheroit. Elle ſert auſſi à conſerver le tendon qui prend ſon attache à la partie inférieure du pied, & qui ſe trouve garanti par la fourchette charnue, des extenſions qui peuvent s'y faire.

Les parties tant dures que molles renfermées dans le ſabot, ſont les ſuivantes.

1°. La chair de la courronne.

2°. La chair cannelée.

3°. La ſole charnue.

4°. La fourchette charnue.

5°. L'os du pied.
6°. Une partie de l'os coronaire.
7°. L'os de la noix.
8°. Leur ligament.
9°. Leurs capſules.
10°. La terminaiſon des tendons.
11°. Les arteres.
12°. Les veines.
13°. Les vaiſſeaux lymphatiques.
14°. Les nerfs.
15°. Les glandes ſynoviales.
16°. Les cartilages du pied.

ARTICLE SECOND.

De la chair de la Couronne.

LA chair de la couronne eſt une chair dure, griſâtre extérieurement, blanchâtre intérieurement; elle eſt mammelonnée, & forme un bourlet qui recouvre le tendon extenſeur, à ſon attache ſur l'os du pied, la partie inférieure de l'os coronaire & les cartilages, & va juſqu'à la ſole charnue des talons en s'amincissant; elle eſt logée dans la demi-goutiere de la muraille, à l'inſertion du poil: elle a très-peu de vaiſſeaux ſangins, mais elle a beaucoup de houpes nerveuſes.

ARTICLE TROISIEME.

De la chair canelée.

LA chair canel ée eſt d'une ſubſtance bien différente de celle de la chair de la couronne: elle eſt compoſée de la mes paralleles, entre leſquelles il y a

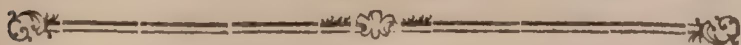
des espaces, en forme de sillons, pour recevoir les prolongemens de la corne cannelée, elle est parsemée de vaisseaux sanguins, & elle est très-sensible, elle a de même que la chair de la couronne, beaucoup de houpes nerveuses, & est adhérente à toute la convexité de l'os du pied.

La sole charnue recouvre toute la surface inférieure de l'os du pied, à laquelle est adhérente, excepté à l'endroit où s'attache le tendon fléchisseur du pied.

Elle recouvre aussi la fourchette charnue; elle est cannelée à l'endroit des talons, dans le reste de son étendue elle est coriace, grainue & vergettée; elle se replie sur les bords de l'os du pied pour aller s'unir à la chair cannelée, de sorte qu'on diroit que l'une n'est que la continuation de l'autre, & que les vaisseaux de la chair cannelée se continuent à la sole charnue: car lorsqu'elle est détruite jusqu'à l'os, & qu'elle est à découvert, on voit qu'elle se régénere par de petits boutons, comme l'herbe dans la prairie; ces boutons s'élevent des pores de l'os du pied, & forment tous ensemble la sole charnue. Elle a des prolongemens qui s'enchassent dans les sillons de la sole de corne; les fillets nerveux n'y paroissent pas en aussi grand nombre que dans la chair de la couronne & la chair cannelée. Elle est cependant très-sensible.

La fourchette charnue est recouverte, comme nous l'avons dit, par la sole charnue; elle recouvre postérieurement le tendon fléchisseur à l'endroit de son attache, & s'étend latéralement jusqu'aux cartilages. Il est difficile de dire qu'elle est la substance on sçait seulement qu'elle est mollasse, spongieuse & blanche; elle ressemble assez à la chair de la couronne dans son milieu: elle a très-peu de vaisseaux sanguins, & peu de nerfs; car elle n'est pas sensible.

ble. Son uſage eſt de ſervir de point d'appui & de couſſinet au tendon d'Achilles ; c'eſt avec la fourchette de corne, qui ſoutient le poids du corps du cheval.



ARTICLE QUATRIEME.

De l'Os du Pied.

L'Os du pied a la figure d'un croiſſant, ou d'un talon de femme renverſé ; on y remarque des éminences & des cavités. Les éminences ſont au nombre de trois ; l'une à la partie antérieure & ſupérieure pour l'attache du tendon extenſeur de cet os, & deux autres aux parties latérales pour l'attache des cartilages.

Les cavités ſont pluſieurs en nombre, 1°. dans ſa partie ſupérieure il y a deux facettes cartilagineuſes qui ſont l'empreinte des deux condiles de la partie inférieure de l'os coronaire.

2°. Aux parties intérieures des apophiſes latérales, on remarque deux trous, un de chaque côté, donnant paſſage à une veine.

3°. Au-deſſus de chaque apophiſe latérale, deux enfoncemens inégaux pour l'attache des cartilages.

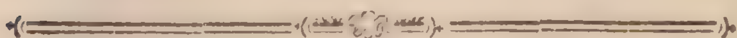
4°. A la partie inférieure concave, on remarque une petite ligne tranſverſale ſaillante en forme de croiſſant, pour l'attache du tendon fléchiſſeur.

5°. Un peu plus haut, deux trous donnant paſſage à deux arteres principales, à deux veines, & à deux nerfs qui vont ſe diſtribuer dans la ſubſtance de l'os.

6°. Pluſieurs inégalités aux parties internes des apophiſes latérales, pour l'attache des ligamens de l'os de la noix.

7°. Pluſieurs petits trous dans la ſurface ſupé-

rieure & antérieure de cet os, donnant passage aux différentes ramifications des arteres & veines qui vont se distribuer dans la substance de cet os.



ARTICLE CINQUIEME.

De l'Os Coronaire.

L'Os coronaire approche d'une figure quarrée ; il est situé en partie sur l'os du pied, & en partie sur l'os de la noix. On peut y distinguer six faces comme à un cube, sçavoit la supérieure, l'inférieure, l'antérieure, la postérieure, & les deux latérales.

On observe à sa partie supérieure deux facettes, enduites d'un cartilage, pour recevoir les deux condiles de l'extrêmité inferieure de l'os du paturon ; à sa partie inférieure, on remaque deux éminences, en forme de condiles, qui servent à son articulation avec l'os du pied.

Enfin, on remarque à la partie supérieure, antérieure, postérieure & latérales, plusieurs inégalités, donnant attache à plusieurs parties tendineuses & ligamenteuses.



ARTICLE SIXIEME.

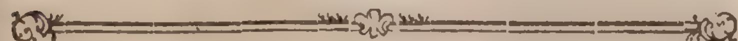
De l'Os de la Noix.

L'Os de la noix ressemble assez par la figure à une navette de Tisserand, il est situé derriere l'os du pied & l'os coronaire, sur le tendon d'Achilles.

On y remarque, 1°. deux facettes à sa partie supérieure, à l'endroit de son union avec l'os coronaire.

2°. Plusieurs inégalités pour l'attache des ligamens.

Tous ces os ſont contenus & liés enſemble par des ligamens ; la plûpart ſont, outre cela, enveloppés de membranes capſulaires, qui contiennent la ſynovie qui eſt une liqueur jaunâtre ; deſtinée à lubrifier les ſurfaces des os, dans les articulations avec mouvemens.



ARTICLE SEPTIEME.

Des Cartilages.

LEs cartilages du pied ſont deux en nombre : leur figure eſt à peu-près triangulaire ; ils ſont ſitués ſur les parties latérales de l'os du pied, s'étendent depuis le tendon extenſeur du pied, juſqu'au repli de la muraille des talons, & ſont attachés par des fibres ligamenteuſes aux apophiſes latérales de l'os du pied. Ils ſont percés de quelques trous, pour laiſſer paſſer deux veines conſidérables ; ils ſont moitié dans le ſabot, moitié dehors, ils ne ſont ſéparés de la peau que par le tiſſu cellulaire.

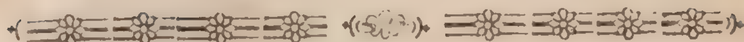


CHAPITRE TREIZIEME.

MALADIES DU PIED DU CHEVAL.

LE pied du cheval eſt ſujet à un grand nombre de maladies : j'en connois plus de ſoixante ; les unes viennent de la ferrure ; les autres viennent d'autres cauſes. Je vais commencer par celles qui viennent de la ferrure.

Les maladies qui viennent de la ferrure ſont de trois eſpéces : celles qui viennent de l'implantation du clou ; celle qui viennent de l'application du fer, & celles qui viennent du parement du pied.



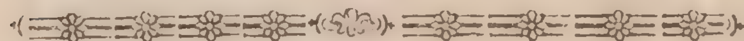
ARTICLE PREMIER.

Accidens qni viennent de l'implantation du Clou.

CEs accidens ſont de trois ſortes; ou bien le clou entre dans la chair, & en eſt retiré ſur le champ: c'eſt ce qu'on appelle *piquûre* ou *retraite.*

Ou bien le clou entre dans la chair, & y reſte quelque-tems; c'eſt ce qu'on appelle *enclouure.*

Ou bien le clou, au lieu d'entrer dans la muraille, pénétre entre la muraille & la chair cannelée; c'eſt ce qu'on appelle *clou qui ſerre la veine* ou *pied ſerré.*



ARTICLE SECOND.

De la Piquûre, ou Retraite.

ON eſt ſujet à piquer le cheval dans pluſieurs cas, 1°. lorſque le fer eſt trop juſte ou étampé trop gras: dans ce cas, ou pique la ſole charnue; ſi le clou entre trop avant, il perce la ſole charnue, & la chair cannelée: il perce quelquefois de part en part, on voit pour lors ſortir le ſang du côté de la muraille, & du côté de la ſole.

2°. Lorſque le fer eſt étampé trop maigre, ou qu'il y a peu de corne, on eſt obligé de puiſer * pour aller prendre la bonne corne; la pointe du clou eſt tournée du côté de la chair cannelée qui eſt ſujette dans ce cas, à être piquée.

On connoît que le cheval eſt piqué, par le mouvement qu'il fait.

3°. Lorſque la pointe du clou n'a pas aſſez de force

* C'eſt aller chercher la corne, avec la pointe du clou.

pour percer la corne en dehors, elle perce en dedans, & pique la chair cannelée.

4°. Lorſqu'on abandonne le clou, & qu'on ne le conduit pas juſqu'à ce qu'on ſente, par la réſiſtance que la muraille externe préſente, qu'on eſt prêt de ſortir, & que le clou a gagné la partie externe de la muraille. Dans ces cas, le clou va piquer la chair cannelée; on s'en apperçoit parce que le cheval retire ſon pied.

5°. Lorſque le clou eſt pailleux, il faut deux lames, dont l'une entre quelquefois dans la chair cannelée, & l'autre ſort en dehors.

6°. Lorſqu'en brochant on rencontre une ſouche, qui eſt une portion d'un vieux clou : cette ſouche renvoie la pointe du clou en dedans, & fait piquer la chair cannelée.

7°. Lorſqu'on met des clous dans les vieux trous, & qu'on ne conduit pas le clou, on peut faire une fauſſe route, & piquer le cheval.

8°. Lorſqu'en brochant un clou, la pointe ſe rompt dans la muraille, pour lors le reſte du clou n'ayant point de pointe, ne peut pas percer la muraille, & entre dans la chair cannelée.

On retire la partie ſupérieure du clou, & on laiſſe la partie inférieure, croyant qu'elle ne coude pas : cependant elle fait ſouvent cet effet, & preſſe la chair cannelée. Dans ce cas, il faut tâcher d'arracher la partie du clou qui eſt dans le pied, avec les triquoiſes ou pinces faites exprès, appellées *bec de corbin.* Si on ne peut pas la pincer, il faut couper une partie de la muraille avec le rogne pied, pour aller chercher cette partie du clou.

Curation.

Dans la ſimple piquûre, lorſque l'on retire le

clou sur le champ, il n'y a rien à faire ; elle est ordinairement sans danger. De cent chevaux piqués de cette façon, à peine y en a-t-il six qui boitent. Il faut seulement s'abstenir de mettre des clous dans le même trou, de peur de causer une irritation & l'inflammation.

Si cependant le cheval venoit à boiter, & qu'il se fut formé de la matiere, il faudroit parer bien le pied, & faire ouverture jusqu'au fond de la piquûre y mettre des tentes imbibées de térébenthine, & appliquer sur la sole dequoi l'humecter & la nourrir.



ARTICLE TROISIEME.

De l'Enclouure.

ENCLOUER un cheval, c'est planter un clou dans la chair, & l'y laisser.

Causes de l'Enclouure.

L'enclouure ne différe de la piquûre que parce que dans celle-ci on retire sur le champ le clou, au-lieu que dans l'enclouure on le laisse ; ainsi les causes de l'enclouure sont les mêmes que celles de la piquûre.

Diagnostic.

On connoît l'enclouure, lorsqu'après avoir déféré & paré le pied, on voit que le clou est dans la chair ; ou lorsqu'en le pinçant avec les triquoises, le cheval feint quand on touche l'endroit de l'enclouure.

Curation.

Si on s'apperçoit sur le champ, ou qu'on soupçonne, que le cheval soit encloué, il faut retirer le

clou ; & quoique le ſang ſorte par la ſole de corne & par la muraille, il n'y a pas ordinairement de danger. C'eſt un mal léger, qui ſe guérit ordinairement de lui-même.

Mais s'il s'eſt formé du pus par le ſéjour du clou dans la chair, il faut après avoir déféré le pied boiteux, faire une ouverture profonde entre la ſole de corne & la muraille, & aller juſqu'au vif de la chair cannelée, & panſer comme la piquûre.

Si, malgré l'ouverture, la matiere fuſoit juſqu'au deſſus du ſabot vers la couronne, ce qu'on appelle *ſouffler au poil*, il ne faudroit pas s'oppoſer à la ſortie du pus de ce côté-là, comme font nombre de perſonnes qui appliquent des défenſifs ou de forts aſtringens, ou qui mettent le feu dès qu'ils apperçoivent une groſſeur à la couronne, qui annonce la fougue du pus ; ils ne font par-là qu'enfermer, comme on dit, le loup dans la bergerie. Le pus ne trouvant pas d'iſſue, ſéjourne ſous la muraille, creuſe, fuſe & fait un ravage qui rend ſouvent la maladie incurable. Il faut au contraire favoriſer la ſortie du pus par le moyen des ſuppuratifs & des émolliens ; le pus ayant la liberté de s'écouler, le cheval guérit, ſans aucun reméde, dans l'eſpace de quinze ou vingt jours.

Si le clou a piqué l'os du pied (on s'en apperçoit parce qu'il en ſort beaucoup de matiere, & qu'en ſondant on ſent l'os à découvert), il faut deſſoler le cheval, afin de donner ouverture à l'eſquille que l'exfoliation de l'os doit faire tomber ; c'eſt le moyen de guérir le plus sûr & le plus prompt.

Il faut examiner avec ſoin s'il n'eſt pas reſté dans l'endroit de la piquûre quelque reſte de clou, & panſer la plaie avec des plumaceaux chargés de térébenthine. Si la matiere, en ſéjournant auprès des

talons, avoit gâté le cartilage, il faudroit extirper la partie gâtée.



ARTICLE QUATRIEME.

Maniere de Dessoler.

ON prépare, si l'on veut, le pied à l'opération un ou deux jours avant ; cette préparation consiste à humecter le pied, afin de rendre la sole plus souple & l'opération moins douloureuse. Comme rien n'humecte mieux que l'eau, il faut appliquer sur la sole de la terre glaise bien imbibée d'eau simple.

La sole qui est poreuse, à peu-près comme une éponge, pompe l'eau & se ramollit dans peu de tems. On peut aussi dessoler sans préparation.

On commence par parer le pied du cheval, pour diminuer l'épaisseur de la sole, & la rendre souple, pliante & plus aisée à l'enlever ; on pare peu ou beaucoup suivant le besoin. Si la sole est épaisse, il faut parer beaucoup pour en diminuer l'épaisseur & la roideur, si elle est mince & foible, il faut parer peu de peur qu'elle ne se casse lorsqu'on fera effort pour l'enlever ; enfin, il faut que la sole soit dans un état convenable de souplesse & de force.

Il faut abattre en même-tems de la muraille, & n'en laisser que ce qu'il en faut pour attacher le clou, parce que si on laissoit la muraille dans sa hauteur ; il y auroit dans le pied un grand espace qu'il faudroit remplir de plumaceaux, ce qui échaufferoit la sole charnue.

On prépare selon la plaie, un fer pour tenir l'appareil, & on tient les clous affilés tout prêts ; il faut qu'ils soient courts & roides, afin qu'ils puissent percer la corne sans ployer.

Lorſque le pied eſt paré de la maniere que je l'ai dit, on cerne avec la corniere du boutoir la ſole tout autour de la muraille, afin de l'en détacher, on va juſqu'aux talons, & on coupe les arc-boutans on ſerre fortement le paturon avec une corde pour comprimer l'artere, & empêcher l'hémorrhagie; cela étant fait, on ſouleve la ſole autour de la muraille avec la corniere du boutoir, ou avec le biſtouri : il vaut mieux le faire avec la corniere, on a moins de grace, il eſt vrai, mais on fait moins de mal, car le biſtouri pour l'ordinaire coupe la ſole charnue, & y fait des attailles qui aggravent conſidérablement le mal, & augmentent le danger de l'opération.

Enſuite on détache la ſole de corne de la ſole charnue avec un élévatoire ou leve-ſole, qu'on introduit entre la ſole de corne & la ſole charnue, en commençant en pince & continuant ſur les côtés & prenant la muraille pour point d'appui. Lorſque la ſole de corne a été ainſi ſoulevée, on la prend avec les triquoiſes, on la ſouleve en la renverſant, faiſant aux triquoiſes un point d'appui ſur la ſole du côté oppoſé à celui qu'on détache; lorſqu'un côté eſt détaché, on ſouleve l'autre avec les triquoiſes de la même façon; lorſque la ſole de corne eſt détachée des deux côtés, & en pince juſqu'à la fourchette, on la prend avec les triquoiſes du côté de la pince, & on la renverſe ſur les talons; on l'enleve facilement lorſqu'on a eu ſoin de cerner la ſole du côté des talons.

Lorſque la ſole eſt enlevée, on examine le pied, & s'il y a quelque opération à y faire, on la fait ſur le champ; on attache avec quatre clous ſeulement, un fer préparé pour cela, tel qu'on le voit ſur la planche des fers de deſſolure, à la fin de ce Livre : on a ſoin de ne pas ſerrer le fer, comme

quand on ferre à demeure ; ensuite on fait le pansement suivant.

Pour premier appareil on met sur la sole charnue, des plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine seule, ou chargés outre cela de térébenthine ; la sole étant couverte de plumaceaux, on contient l'appareil par le moyen de deux éclisses de bois flexible qu'on met en long, & d'une troisiéme en travers ; on tient ces éclisses prêtes, on les fait entrer entre le fer & la muraille, observant de ne pas comprimer la sole charnue en pince ; on enveloppe le sabot de remolade qu'on contient avec une enveloppe & une ligature large : on ne leve ce premier appareil qu'au bout de cinq jours, de peur d'hémorrhagie. Le cinquiéme jour on leve l'appareil ; on panse avec des plumaceaux chargés de térébenthine, dont on couvre toute la sole charnue, & on continue ce traitement jusqu'à la fin de la guérison.

REMARQUES.

1°. Quand on souleve la sole de corne, il faut prendre garde de ne pas introduire l'élévatoire, entre l'os du pied & la muraille, comme on le fait assez souvent lorsqu'on dessole des pieds combles, parce que dans ce cas l'os du pied saillie ; on souleve pour ainsi dire l'os du pied, ou du moins on fait baisser la muraille, & l'os semble s'élever : cette manœuvre cause un mal grave & souvent fâcheux.

2°. Il faut prendre garde de ne pas introduire le leve-sole, entre l'os du pied & la sole charnue de peur de l'enlever.

3°. De ne pas meurtrir ni déchirer la sole charnue avec l'élévatoire, en appuyant dessus, ou en biaisant.

4°. De ne pas comprimer en pansant la sole char-

nue en pince, ce qui cauſeroit des accidens fâcheux, comme l'inflammation de cette partie, une douleur extrême, la fiévre, & quelquefois la mort, j'en ai vu des exemples.

5°. De ne pas fatiguer ni endommager la ſole charnue, de peur d'y cauſer une inflammation, & de rendre la guériſon plus difficile & plus longue.



ARTICLE CINQUIEME.

Pied ſerré, ou Clou qui ſerre la veine.

ON appelle clou qui ſerre la veine, ou clou qui comprime la chair cannelée : or, la chair cannelée peut-être comprimée par le clou, lorſqu'il pénétre entre la muraille & la chair cannelée, lorſqu'il entre ſi peu dans l'épaiſſeur de la muraille qu'il touche preſque la chair cannelée, & lorſqu'il coude.

1°. Le clou pénétre entre la muraille & la chair cannelée, lorſque le fer eſt étampé trop gras, ou lorſqu'il eſt étampé trop maigre par les raiſons que nous avons dites ci-deſſus.

2°. La chair cannelée peut être comprimée lorſqu'il trouve une ſouche, parce que la pointe du clou paſſant devant la ſouche ou derriere, fait une eſpece de coin qui comprime la chair cannelée ; ou lorſque la contre-percure étant trop grande, le clou ſe tourne de côté, & fait élargir la corne, ou lorſque le clou eſt trop fort de lame : dans tous ces cas, la chair cannelée eſt comprimée, les vaiſſeaux reſſerrés, la circulation arrêtée ; de-là, l'inflammation & la formation de la matiere.

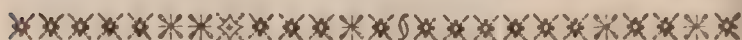
Diagnostic.

Le diagnostic est le même que celui de l'enclouure ; on s'en apperçoit en sondant avec les triquoises, l'endroit où le pied est plus sensible, est l'endroit du clou qui le serre.

Si le clou serre depuis peu, il n'y a qu'une simple inflammation ; s'il est ancien, il s'y forme de la matiere.

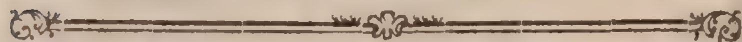
Curation.

Si on s'apperçoit sur le champ que le cheval a le pied serré, il faut déferrer le cheval, ou du moins retirer le clou qui cause le mal, & n'en point remettre à la place ; mais si le mal est ancien, & qu'il y ait de la matiere, il faut mettre en usage les remédes de l'enclouure, dont je viens de parler.



CHAPITRE QUATORZIEME.

ACCIDENS QUI ARRIVENT DE L'APPLICATION DU FER.



ARTICLE PREMIER.

Sole brûlée.

LORSQU'ON fait porter le fer à chaud sur la sole de corne, comme cela est très-ordinaire, on brûle la sole de corne, & la sole charnue s'en ressent ; on l'échauffe, & quelquefois même on la brûle : d'ailleurs le feu fait crisper les vaisseaux lymphatiques qui fournissent la nourriture à la corne, les resserre, & la lymphe ne peut plus circuler ; il enleve outre cela toute l'humidité du pied, le dessé-

che & l'enflamme, & le cheval devient boiteux ; quelquefois la fiévre survient, & le cheval est en danger, & même j'en ai vu périr.

Diagnostic.

On reconnoît la sole brûlée, lorsqu'en blanchissant le pied, on voit sortir une eau rousse par les pores de la corne.

Remédes.

Il faut parer à la rosée, & cerner la sole autour de la muraille, comme si on vouloit dessoler & mettre dans la rainure des plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine, qu'on arrose tous les jours deux fois, & on couvre de remolade le milieu de la sole.



ARTICLE SECOND.

Sole échauffée.

LORSQUE le fer n'est qu'à demi-chaud, & qu'on le tient long-tems appliqué sur le pied, on échauffe la sole charnue & la chair cannelé ; c'est ce qu'on appelle *sole échauffée.*

On s'imagine, parce que le fer n'est pas rouge, que le pied ne s'échauffe pas ; on parle ; on regarde de côté & d'autre en tenant le fer sur le pied ; on appuye avec les triquoises le fer sur la corne, afin de lui faire prendre l'impression du fer, pendant ce tems la chaleur pénétre dans le pied. Si la sole de corne est mince, le pied s'échauffe plus facilement. Si la sole est épaisse, elle garde plus long-tems la chaleur.



ARTICLE TROISIEME.

Sole comprimée par le Fer.

LORSQUE la ſole porte ſur le fer, elle ſe trouve comprimée, & le cheval devient boiteux.

Remédes.

Il faut ajuſter le fer ſuivant la conformation du pied. Voyez ci-après la ferrure des pieds plats.



ARTICLE QUATRIEME.

Pieds ſerrés par les fers trop voutés.

LORSQUE les fers ſont trop voutés, ils font l'effet d'une pincette, ils font reſſerrer les pieds foibles. Plus le poids du corps eſt conſidérable, plus le pied eſt ſerré : Voyez l'article de la Ferrure.



ARTICLE CINQUIEME.

Talons foulés.

LORSQUE les éponges ſont trop fortes & trop longues, elles foulent les talons & les meurtriſſent, & produiſent des bleimes. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE SIXIEME.

Quartier renverſé.

LORSQUE le fer eſt trop entolé ſur les quartiers, & qu'il porte ſur un quartier foible, il le fait renverſer; c'eſt ce qu'on appelle *quartier renverſé.* On ſent bien que dans ce cas il ne faut pas entoler le fer.

ARTICLE SEPTIEME.

Faux Quartiers foulés.

SI le fer eſt long, le faux quartier portera deſſus, & ſera foulé. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE HUITIEME.

Des Oignons.

L'OIGNON eſt une groſſeur qui vient à la ſole, plus ſouvent en-dedans qu'en-dehors.

Cauſes.

Cette élévation de la ſole de corne n'eſt pas un vice de la ſole, mais de l'os du pied, dont la partie concave eſt devenue convexe par la ferrure. Lorſque le fer ne porte que ſur la muraille, il la fait renverſer en-dehors; l'os du pied ſuit la muraille, il eſt pouſſé en-dehors, & peu-à-peu la partie concave, à force de ſe réfléchir, devient convexe. La ſole qui eſt appliquée ſur l'os du pied, prend la même forme que l'os du pied dans cet endroit, &

ſorme une élévation qu'on appelle *oignon.*

Curation.

Il faut entoler le fer. Voyez l'article de la Ferrure.



ARTICLE NEUVIEME.

De la Bleime.

ON appelle *Bleime*, une rougeur à la ſole des talons.

La bleime eſt de deux eſpeces ; l'une eſt naturelle, & l'autre contre nature.

La bleime naturelle eſt celle qui vient aux pieds qui ont de forts talons, ſans cauſe apparente ; & elle eſt de quatre eſpeces.

Dans la premiere, il y a une rougeur qui vient d'un ſang extravaſé & deſſéché dans les pores de la ſole de corne.

Dans la ſeconde, on voit une tache noire à la corne qui eſt fendue, qu'on diroit être un clou de rue : en ſuivant cette tache, on trouve la chair cannelée noirâtre, & comme pourrie.

Dans la troiſiéme, on voit, en partant, ſortir du pus de la chair cannelée des talons.

Dans la quatriéme, on s'apperçoit, en parant ; d'un décernement de la muraille avec la ſole des talons, cauſé par la matiere qui eſt noire & en petite quantité.

A ces quatre eſpeces on peut en ajouter une cinquieme. Dans cette derniere la muraille des talons eſt renverſée en forme d'huître à l'écaille ; elle fait un rebord en-dedans, qui comprime la chair cannelée des talons ; les arcboutans manquent à ces ſortes de pied, s'il y a très-peu de ſole ; elle eſt très-

très-mince, & elle céde facilement, lorſqu'on la preſſe avec le pouce.

La bleime contre nature eſt celle qui vient de la ferrure. Les talons bas portant ſur le fer, ſont meurtris, foulés & comprimés par le fer. C'eſt cette meurtriſſure qui eſt la cauſe de la bleime contre nature; voyez le reméde de cette derniere eſpece à l'article de la Ferrure pour les talons bas.

Curation.

Dans la premiere eſpece, où le ſang eſt extravaſé & deſſéché, comme le cheval ne boite que lorſque le pied eſt trop ſec, il faut avoir ſoin de tenir le pied frais en l'humectant, & abattant du talon toutes les fois qu'on le ferre.

Dans la ſeconde eſpece, où il y a une tache noire à la corne de l'arcboutant, & où la chair cannelée eſt gâtée, il faut faire ouverture avec le boutoir ou la renette, & y introduire des plumaceaux imbibés d'eſſence de térébenthine, qu'il faut tenir comprimés, de peur que la chair ne ſurmonte.

Dans la troiſieme eſpece, où l'on voit ſortir, en parant, du pus de la chair cannelée des talons, il faut faire la même choſe.

Dans la quatrieme, où la muraille eſt détachée de la ſole de corne & de la ſole charnue des talons, il faut abattre de la muraille du talon, parer à la roſée le pied, & ſur-tout l'endroit du talon; enſuite ſuivre avec les renettes cette matiere noire qui eſt entre la muraille & la ſole de corne, & faire le même panſement qu'aux autres.

La cinquiéme vient de la mauvaiſe conformation du pied; les talons n'ont preſque point d'arcboutans. La bleime n'eſt recouverte que de très-peu de corne. Le cheval eſt fort ſenſible à cet endroit,

parce que la muraille ſe renverſe & pince la chair cannelée. Il faut enlever avec le boutoir cette corne renverſée qui comprime la chair cannelée des arcboutans.

Quelquefois il vient du pus ; dans ce cas il faut faire ouverture, pour donner iſſue à la matiere ; mais il ne faut pas faire l'ouverture trop grande, de peur que la chair ne ſurmonte & ne forme une ceriſe. Il faut appliquer des plumaceaux les uns ſur les autres, afin de maintenir la chair qui bombe naturellement, & qui a du penchant à ſurmonter.



CHAPITRE QUINZIEME.



ARTICLE PREMIER.

Clou de Rue.

ON entend par clou-de-rue, tout corps étranger qui pénétre dans la ſole de corne, ſoit que le cheval le prenne à l'écurie, ou dans la cour, ou dans la rue, ou à la campagne.

Il y a trois ſortes de clous-de-rue ; le ſimple, le grave & l'incurable ; le clou-de-rue ſimple eſt celui qui ne perce que la fourchette charnue, ou la ſole charnue.

Le grave eſt celui qui pique ſoit le tendon, ſoit les ligamens de l'os de la noix, ou l'artere, ou l'os du pied. Lorſqu'il [illegible] que l'arboutant, il n'eſt grave que lorſque la matiere a gâté le cartilage.

Le clou-de-rue incurable eſt celui qui offenſe l'os de la noix, ou l'os coronaire à leur partie cartilagineuſe. Ils ne ſe guériſſent pas, parce que les os ne s'exfolient jamais, à l'endroit de leur articulation, & ſe conſument peu-à-peu par la carie.

Curation du Clou-de-Rue ſimple.

Si le clou n'a percé que la ſole de corne, & qu'il n'ait point atteint la ſole charnue (ce qu'on connoîtra s'il ne paroît pas de ſang), il n'y a rien à faire, il ſe guérit de lui-même. Le clou-de-rue qui perce la fourchette en biaiſant, & va gagner le paturon, n'eſt pas dangereux; parce que la fourchette n'a preſque point de ſenſibilité : le cheval guérit en marchant.

Si le clou a touché la ſole charnue, mais légerement, il n'eſt pas dangereux pour l'ordinaire; de vingt chevaux piqués de cette façon, il y en a dix au moins qui guériſſent ſans aucun remède. Cependant il eſt prudent de faire une petite ouverture pour y introduire, ſoit de l'eſſence de térébenthine, ſoit d'autres remédes convenables; il faut auſſi mettre quelque choſe d'onctueux, pour humecter la ſole de corne dans le pied.

Si le clou-de-rue a touché l'os du pied, ce qu'on connoît par le moyen de la ſonde, il eſt rare que cet os ne s'exfolie pas. Alors il faut faire une bonne ouverture à la ſole de corne, après avoir paré profondément le pied, afin de donner jour & iſſue à l'eſquille. Il faut mettre ſur cet os deux ou trois petits plumaceaux imbibés d'eſſence de térébenthine ſimple, lever l'appareil au bout de ſix jours, continuer à panſer la plaie de deux jours l'un, juſqu'à l'exfoliation faite; puis ſe ſervir d'égyptiac pour cicatriſer. Cette maladie dure environ quarante jours.

Quelquefois la deſſolure eſt le plus ſûr pour avancer la guériſon.

Curation du Clou-de-Rue grave.

Si le tendon a été percé récemment (on s'en apperçoit aiſément, parce qu'on voit ſortir la ſynovie) il faut deux ou trois mois pour le rétablir ; il arrive quelquefois que le cheval boite, quoiqu'il ſoit guéri, mais cela eſt rare.

S'il ne ſort point de ſynovie, & que néanmoins on ſoupçonne que le tendon eſt offenſé (il faut s'en aſſurer par le moyen de la ſonde) ; ſi on ſent l'os, il eſt certain que le tendon a été percé ; dans ce cas, il faut deſſoler ; enſuite emporter l'endroit de la fourchette qui eſt piqué, & introduire une ſonde cannelée dans le fond de la plaie, & dans la rainure de la ſonde, un biſtouri avec lequel on débride un peu le tendon longitudinalement, & non tranſverſalement : il faut garnir tout le pourtour de la ſole charnue, excepté l'endroit de la plaie, de plumaceaux d'étoupes imbibés d'eſſence de térébenthine ; introduire dans la plaie de petites tentes trempées dans le baume de Fioraventi, ou dans l'eſſence de térébenthine, & couvrir ces tentes de plumaceaux imbibés de la même eſſence.

On laiſſe le premier appareil ſur la plaie pendant trois jours ; enſuite on la panſe tous les jours, ſurtout dans les tems chauds. Pour les plumaceaux de la ſole charnue ; on les leve cinq ou ſix jours après la deſſolure, ayant ſoin de les arroſer tous les jours avec l'eſſence de térébenthine, de façon qu'elle pénétre juſqu'à l'os, ſans lever les écliſſes.

Quand on panſe le cheval, il faut avoir ſoin de faire lever le pied du cheval très-doucement ; il faut pouſſer avec le genoux (ſi c'eſt le pied de derriere) la jambe du cheval ; afin que le cheval ne

ploie pas la paturon, & ne pas mettre la main au pied de peur de caufer une hémorragie.

Si au bout de quinze ou vingt jours, on ne voit point d'amandement, ou même que le cheval boite davantage, & qu'on apperçoive un gonflement dans le paturon, il faut encore débrider depuis la plaie jufqu'au paturon, en fe fervant de la fonde cannelée, comme nous avons dit ci-deffus : on peut auffi paffer un feton qui traverfe la plaie & le paturon, & imbiber le ruban du feton de baume de Fioraventi, ou d'effence de térébenthine.

Il ne faut pas fe fervir d'onguent corrofif, parce qu'il corroderoit la partie cartilagineufe de l'os de la noix, & cauferoit un mal incurable.

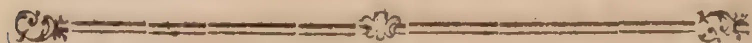
Toutes les fois que le tendon eft piqué, il faut qu'il s'exfolie, ou pour mieux dire, que l'efcarre tombe ; car les tendons piqué ne s'exfolient pas comme les os : la différence qu'il y a, c'eft que dans le cas du tendon, le cheval boite quelquefois long-tems après la cicatrice, & que dans celui de l'os, dès qu'il s'eft exfolié, le cheval eft guéri, fans boiter & fans retour.

Si l'on foupçonne que le ligament qui unit l'os de la noix avec l'os du pied, eft piqué, il faut panfer le cheval deux fois par jour, de peur que le ligament ne fe gâte par le féjour de la matiere.

Si le clou-de-roue a percé dans la partie concave de l'os du pied, ce que l'on reconnoît, lorfqu'en fondant, on fent l'os du pied à découvert, il faut faire une ouverture pour donner jour à l'efquille qui en fortira ; mais le plus court eft de deffoler. Enfuite on coupera le bout de la fourchette charnue, & on fe fervira de la fonde cannelée, comme nous avons dit ci-deffus : il faut éviter de fendre le tendon, parce que cette partie s'exfolie d'elle-même à l'endroit de fon attache.

Si l'artere qui entre dans la partie concave de pied, a été piquée, ce qui se connoît par l'hémorragie, il faut dessoler le cheval, faire une ouverture comme nous l'avons dit; faire de petits plumaceaux d'étoupes bien durs, chargés de térébenthine de Venise, ou trempés dans son essence, & les appliquer sur l'artere, de façon qu'ils servent de point d'appui, afin d'arrêter l'hémorragie : on levera l'appareil au bout de six jours, & ensuite on pansera la plaie tous les jours de la même maniere.

Si le clou-de-rue, après avoir percé l'arc-boutant, attaque le cartilage à sa partie inférieure, il faut faire l'opération du Javart encorné; c'est-à-dire, qu'il faut couper une partie du sabot, pour extirper le cartilage qui est gâté. Voyez l'article du Javart encorné.



ARTICLE SECOND.

Clous-de-Rue incurables.

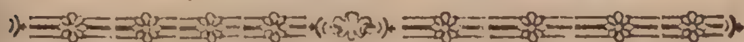
JE n'en parlerai que pour les faire connoître, afin qu'on ne mette en usage aucune opération, ni aucuns remédes qui feroient une dépense inutile.

Les clous-de rue sont incurables, 1°. lorsque le tendon a été piqué, & que par une suite de cette piquûre, la matiere par son séjour a corrodé la partie cartilagineuse de l'os de la noix, & a altéré la synovie.

2°. Lorsqu'on a appliqué sur les plaies de clous-de-rue, des onguens corrosifs qui ont fait le même effet sur cet os.

3°. Lorsque le clou-de-rue a piqué l'os de la noix, ou l'os coronaire, parce que ces os sont d'un tissu spongieux qui se corrode & se mine peu-à-peu,

ſans s'exfolier, parce que les cartilages dont ces os ſont enduits, ne s'exfolient pas ; ce qui fait que la plaie ne ſe cicatriſe jamais, & qu'il en ſort toujours une ſanie ſanguinolente. On reconnoît ſi ces os ſont cariés par le moyen de la ſonde ; ſi en ſondant on ſent que la ſurface de l'os eſt égale, unie & polie, c'eſt une preuve qu'on touche le cartilage, & que l'os n'eſt pas carié ; mais ſi on ſent que la ſurface eſt inégale & raboteuſe, c'eſt une marque que l'os eſt carié. Voyez la forme de l'os & les planches du pied.



ARTICLE TROISIEME.

De l'Encaſtelure.

L'ENCASTELURE eſt un reſſerrement de la muraille à la couronne, aux quartiers & aux talons, & non un reſſerrement aux talons ſeulement, comme le penſent certaines perſonnes.

L'encaſtelure eſt naturelle ou accidentelle. La naturelle n'a pas ordinairement de ſuites fâcheuſes : elle ne fait pas boiter le cheval, pourvû qu'on ne pare pas le pied ; mais ſi on le pare, le pied deviendra plus encaſtelé.

L'accidentelle vient de ce qu'en parant le pied, on a détruit les arc-boutans de la muraille des talons, chaque fois qu'on a ferré.

Elle peut encore venir d'un ancien effort à la couronne, qui aura occaſionné une inflammation dans toutes les parties contenues dans le ſabot, & une ſéchereſſe dans la muraille de la couronne des talons & des quartiers.

Curation.

Il ne faut point parer le pied, il faut le tenir humide par des emplâtres humectans, comme la rémolade, la terre glaise, &c. qu'on mettra sur la sole ; & par les remédes gras & onctueux, comme l'onguent du pied, qu'on mettra sur la muraille de la couronne.



ARTICLE QUATRIEME.

Resserrement du pied.

LORSQU'ON pare trop le pied, on ôte l'appui de la muraille, & le pied se resserre ; pour y remédier, il faut bien nourrir le pied tant en-dedans qu'en-dehors.



ARTICLE CINQUIEME.

Des Quartiers serrés.

ON appelle quartiers serrés, un rétrécissement du pied à l'endroit des quartiers.

Cette maladie est naturelle ou accidentelle. Naturelle, lorsque le pied est naturellement serré : c'est un vice de conformation, & un défaut dans le cheval : je n'en parlerai pas ici. Accidentelle, lorsqu'elle vient de quelque cause accidentelle ; c'est de celle-ci qu'il s'agit ici.

Causes.

Les quartiers se resserrent lorsqu'on pare trop le pied, & qu'on détruit les arcboutans, alors la muraille n'ayant point d'appui & d'étai se renverse,

ſerre le pied, comprime la chair cannelée, & fait boiter le cheval.

Curation.

Il faut tenir le pied gras, l'humecter, ne le pas parer, abattre du talon, & ferrer court, de façon que les talons ne portent pas ſur le fer.

ARTICLE SIXIEME.

Pied deſſéché & reſſerré.

LORSQUE pour rappetiſſer & enjoliver le pied, on abat beaucoup de muraille, qu'on rape bien le ſabot tout autour, & qu'on vuide bien le dedans du pied; il reſte expoſé au contact de l'air qui enleve une partie du ſuc de la lymphe nourriciere, diſſipe l'humidité, deſſéche le pied & le fait reſſerrer.

ARTICLE SEPTIEME.

Du pied altéré.

LE pied altéré eſt un deſſéchement de la ſole de corne.

Cauſes.

Ce mal vient ſouvent de ce qu'on a paré le pied juſqu'à la roſée, l'air a enlevé toute l'humidité du pied, & a fait reſſerrer la ſole de corne, de façon qu'elle comprime la ſole charnue; le cheval en devient boiteux.

Curation.

Il faut relâcher, adoucir & humecter la ſole de

corne, en appliquant sur la sole les remédes dont j'ai parlé ci-dessus.



ARTICLE HUITIÉME.

De la Seime

LA Seime est une fente qui se fait à la muraille, depuis la couronne jusqu'en bas.

Il y en a deux especes; l'une qui vient aux quartiers, l'autre en pince.

Celle des quartiers vient plus communément aux pieds de devant; celle de la pince vient plus souvent aux pieds de derriere; on appelle celle-ci *seime en pied de bœuf*.

Lorsqu'elle est bien ouverte, elle est plus difficile à guérir que celle qui vient aux quartiers, parce que la muraille est plus épaisse en pince qu'aux quartiers.

Causes.

Les seimes viennent de la sécheresse de la peau, de la couronne & de la muraille. Lorsque la muraille est desséchée, elle n'a plus cette humidité & cette souplesse nécessaire à toutes les parties; elle se créve, se fend, & forme les seimes.

La sécheresse de la muraille vient souvent de ce qu'on a trop paré le pied ou rapé le sabot. Lorsqu'on pare trop le pied, ou qu'on le rape, on ouvre les pores ou les vaisseaux qui vont porter la lymphe nourriciere à la sole & à la muraille, on les expose au contact immédiat de l'air; l'air enleve l'humidité du pied, & cette espece de rosée qui nourrit le pied & la muraille, à-peu-près de même que l'air ou le soleil desséche un linge mouillé. Le

pied deſſéché ſe racornit, ſe rétrécit, fait fendre la muraille, & produit la ſeime.

Curation de la Seime.

Si la ſeime eſt commençante, il faut ſeulement rafraîchir les bords de la partie ſupérieure de la ſeime, aller juſqu'au vif, & y mettre des plumaceaux chargés de térébenthine. Lorſque la réunion eſt faite, il faut entretenir le ſabot ſouple, en l'enveloppant d'onguent.

Si la chair cannelée ſurmonte & ſe trouve pincée entre les deux bords de la corne de la ſeime, il faut amincir ces deux bords avec le boutoir, & les rafraîchir depuis la couronne juſqu'à la fin de la ſeime, couper la chair, ſi elle ſurmonte de beaucoup, & appliquer deſſus une tente chargée de térébenthine, ou imbibée de ſon eſſence, & proportionnée à la longueur & à la grandeur de l'ouverture, afin d'empêcher que la chair cannelée, ou la chair de la couronne ne ſurmonte; enſuite mettre par-deſſus un plumaceau un peu plus large, chargé de térébenthine, & enfin mettre par-deſſus un autre plumaceau plus grand, qui recouvre une grande partie du ſabot chargé d'onguent de pied, afin d'humecter la muraille & le pied, envelopper le tout d'un linge, & le contenir avec une ligature longue & ſerrée, pour maintenir les parties, & empêcher que la chair cannelée ne ſurmonte; ne lever le premier appareil qu'au bout de quatre ou cinq jours, le panſer enſuite de même tous les trois jours.

Si la ſeime fournit de la matiere, il faut la panſer avec le digeſtif.

Si au bout de quinze jours ou trois ſemaines, la plaie fournit toujours de la matiere, il y a lieu

de croire que l'os eſt carié ; on s'en aſſure par le moyen de la ſonde. Lorſqu'on ſent l'os, on met une pointe de feu ſur la carie, afin de favoriſer l'exfoliation. On panſe avec le digeſtif, & enſuite le traitement ci-deſſus.



ARTICLE NEUVIEME.

De la foulure de la Sole.

ON appelle *foulure de la ſole* lorſqu'elle eſt comprimée par un caillou qui s'eſt logé entre le fer & la ſole de corne, ou par un amas de ſable ou de terre qui a fait un maſtic entre le fer & la ſole.

Cauſes.

Cet accident vient toujours de ce qu'on a trop paré le pied, de ce qu'on a fait une eſpece de creux pour loger le caillou & le maſtic qui s'y eſt formé, & de ce qu'on a tellement aminci la ſole de corne, qu'elle ne garantit preſque plus la ſole charnue de la compreſſion.

Curation.

Il faut ôter le fer pour enlever les corps qui compriment la ſole charnue, nourrit le pied en le tenant humecté, & ne plus le parer.

Si la compreſſion vient du fer, il faut le ferrer, de façon que le fer porte ſur la muraille & non ſur la ſole.



ARTICLE DIXIEME.

De l'Excroissance des Arcboutans de la Sole des Talons.

IL arrive que le prolongement de la sole des talons fait boiter les chevaux ; les arcboutans de cette sole étant trop forts, ce qui arrive à des chevaux qui ont une petite fourchette, ils font fonction de coins, & compriment la chair cannelée des talons, & occasionnent de la matiere. Le meilleur reméde est de les parer & d'entretenir la souplesse par des emplâtres relâchans.

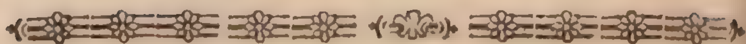
ARTICLE ONZIEME.

De la Sole battue, ou Pied dérobé.

LORSQU'UN cheval a eu le pied bien paré, & qu'il vient à se déferrer, la muraille n'ayant plus de soutien de la part de la sole de corne, s'éclate ; la sole porte à terre, comprime la sole charnue, & le cheval boite : c'est ce qu'on appelle sole battue.

Reméde.

Il faut mettre une défere légere, & l'attacher avec de petits clous minces, & mettre dessus des onctueux, comme la rémolade, &c. Si la sole est extrêmement foulée, si le sang sort, & si le cheval boite considérablement, le plus court reméde est de le dessoler.



ARTICLE DOUZIEME.

De la compreſſion de la Sole charnue.

LORSQUE l'os coronaire, par quelque effort eſt pouſſé contre l'os de la noix, il faut ſoulever l'os de la noix qui pouſſe à ſon tour le tendon contre la ſole charnue qui ſe trouve comprimée entre le tendon & la ſole de corne, comme entre deux branches d'un étau. L'os coronaire pouſſe l'os de la noix, avec d'autant plus de force qu'il fait un levier, ayant ſon point d'appui ſur la partie ſupérieure de l'os du pied : il pouſſe avec plus de force l'os de la noix qui eſt mobile, & ſur lequel il porte par ſa partie poſtérieure ; de cette façon il écarte l'os de la noix & le tendon. L'écartement de l'os de la noix & du tendon, comprime & ſerre la ſole charnue entre la ſole de corne & le tendon. Cette compreſſion produit l'inflammation & exprime la ſynovie, qui étant extravaſée s'épaiſſit facilement par l'inflammation, & ſoude ſouvent, en ſe coagulant, l'os coronaire, l'os de la noix, & l'os du pied, de ſorte que ces trois os ne ſont ſouvent qu'une même piéce, ce qu'on appelle *Ankiloſe* ; il arrive même quelquefois que le tendon & les ligamens de l'os du pied & de l'os de la noix; ſe durciſſent comme l'os, & que les cartilages s'oſſifient Dans ce cas, le cheval reſte boiteux.

Diagnoſtic.

On reconnoît la compreſſion de la ſole charnue, lorſqu'après avoir bien paré le pied & rendu la ſole de corne fort mince, le cheval marque de la ſenſibilité lorſqu'on le ſonde.

Curation.

Il faut parer le pied à la rosée, & mettre dans le pied quelque chose d'onctueux pour humecter & relâcher les parties qui sont distendues par l'inflammation, & diminuer la compression de la sole charnue. On peut saigner à la pince, & mettre à l'entour du sabot ce qu'on auroit mis dans le pied pour l'humecter.

Il faut laisser le cheval en repos pendant douze ou quinze jours sans le faire marcher : souvent il guérit de cette maniere ; mais souvent aussi il est un, deux & même trois mois à guérir.

Quand il passe vingt jours, il faut le faire promener, ou labourer jusqu'à ce qu'il soit guéri. On peut même le faire travailler. J'en ai vu qui se sont redressés en travaillant.

Lorsque le cheval boite tout bas, qu'il est sensible à la couronne lorsqu'on le presse avec le pouce dans cet endroit, & qu'il sent de la douleur au paturon lorsqu'on appuie le pouce sur le tendon, il ne faut pas tarder à le dessoler ; il n'y a pas de tems à perdre. Lorsqu'on l'a dessolé, il faut laisser saigner longtems le pied, afin de dégorger les vaisseau ; cette opération met la sole charnue hors de presse, & remédie à l'inflammation du sabot, prévient les accidens, & les suites de l'inflammation ; c'est-à-dire, les ankiloses, les ossifications & les exostoses. On fait le pansement de la dessolure.

Si le cheval n'est pas guéri au bout de quarante jours, ce qui est rare, il faut le mette à la pâture, pendant six semaines ou deux mois.

Lorsque le mal est ancien, ce qui se connoît par une petite grosseur qui vient ordinairement au tour de la couronne, & parce que le pied malade est plus petit que l'autre, il n'est pas facile à guérir.

Il y en a qui mettent le feu autour de la couronne & de l'huile de laurier pour le pansement. Je pense qu'il vaut mieux mettre sur la sole de corne, de quoi l'humecter, après avoir bien paré le pied. Il est inutile de le dessoler dans ce cas.



ARTICLE TREIZIEME.

De l'Extension du tendon fléchisseur de l'os du Pied, & des Ligamens.

L'Extension du tendon fléchisseur du pied & des ligamens vient de la même cause que la compression de la sole charnue, c'est-à-dire, l'effort de l'os coronaire sur le tendon ou sur les ligamens.

L'extension du tendon arrive lorsque la fourchette ne porte pas à terre. Or, elle n'y porte pas, 1°. lorsqu'elle est trop parée, & que les éponges sont trop fortes, ou armées de crampon; alors le point d'appui étant éloigné de la terre, l'os coronaire pese sur le tendon, & le fait allonger jusqu'à ce que la fourchette ait atteint la terre.

2°. Lorsque le pied du cheval porte sur un corps élevé, le pied est obligé de se renverser, l'os coronaire pese sur le tendon, l'oblige de se servir de point d'appui au corps du cheval, & le distend.

Enfin, l'extension des ligamens vient des grands efforts, & des mouvemens forcés de l'os coronaire.

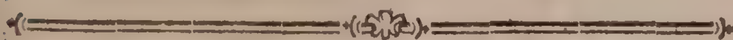
Diagnostic.

On reconnoît l'extension du tendon, par un gonflement qui regne depuis le genou jusque dans le paturon, & par la douleur que le cheval ressent en le touchant. On s'apperçoit encore mieux de cette maladie au bout de douze ou quinze jours, par une grosseur

grosseur arrondie que j'appelle *Ganglion*, qui se trouve sur le tendon, qui forme par la suite une tumeur squirrheuse, dure, indolente, ronde, inégale pour l'ordinaire fixe. Cette maladie est presque toujours prise pour la ner-ferrure, quoiqu'elle soit bien distincte, & ne vient que de la cause ci-dessus. Voyez l'Art. de la *Ner-ferrure.* Il est rare que cette grosseur se dissipe entiérement, & que le cheval ne boite un peu.

Curation.

Dès qu'on apperçoit une enflure à la jambe, à l'endroit du tendon, il faut y appliquer des cataplasmes émolliens; & si au bout de quinze ou vingt jours il reste une grosseur au tendon, il faut y mettre le feu en pointe, & mettre par-dessus de la poix grasse & de la bourre; le promener au bout de trois ou quatre jours, & le faire travailler une quinzaine de jours après: & ne point s'amuser à tenter d'autres remèdes, de peur que le ganglion ne perde son ressort.



ARTICLE QUATORZIEME.

De la Rupture du Tendon fléchisseur du Pied.

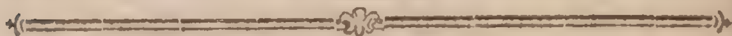
ON s'apperçoit que le tendon fléchisseur du pied est rompu, 1°. par une tumeur qui survient au bout de la fourchette, quand il est dessolé. 2°. Par la douleur que le cheval ressent au paturon & à la couronne, lorsqu'on le presse dans cet endroit. 3°. Par le moyen de la sonde.

Curation.

On ne doit pas tenter la guérison de cette ma-

die, ſans deſſoler le cheval, & ſans faire une ouverture à la ſole charnue : pour donner jour & ſortie à la partie du tendon qui doit tomber en pourriture ; ſouvent le reſte du tendon s'épanouit, ſe colle ſur l'os de la noix, & s'oſſifie avec lui & avec l'os du pied : alors le cheval guérit, quoique ſouvent il boite après être guéri.

Pour premier appareil, il faut ſe ſervir de digeſtif juſqu'à ce que la partie du tendon gâtée ſe ſoit détachée ; enſuite ne mettre que de la térébenthine & ſon eſſence, & panſer tous les jours. Il eſt à propos de mettre autour de la couronne un emplâtre émollient pendant douze ou quinze jours.



ARTICLE QUINZIEME.

Fracture de l'Os coronaire.

POUR reconnoître la fracture de l'os coronaire, on tire le pied en avant, on le tient d'une main, & on met le pouce de l'autre ſur la couronne ; on ſent, 1°. au tact un petit cliquetis, qui ſe ſent mieux lorſque le tendon eſt rompu. 2°. Parce que le cheval marche ſur le fanon, le bout de la pince étant en l'air, ſi on le force à marcher avec cette fracture, ſur-tout lorſque le tendon eſt rompu.

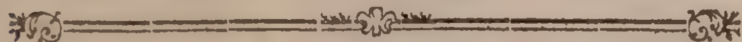
Il eſt inutile de tenter la guériſon de l'os coronaire fracturé, parce que cet os étant comme la baſe & le ſoutien du reſte du corps, & toujours en mouvement, il eſt impoſſible que les parties fracturées de cet os ſe réuniſſent & ſe ſoudent enſemble.



ARTICLE SEIZIEME.

De la Fracture de l'Os de la Noix.

IL n'y a rien qui fasse connoître la fracture de l'os de la noix, si ce n'est que le cheval sent de la douleur, tout autour du pied, lorsqu'on le sonde avec les triquoises ; encore ce signe n'indique pas plus la fracture de l'os de la noix, que la compression de la sole charnue ; cependant dans le doute, il est à propos de tenter la guérison de la sole charnue ; c'est-à-dire dessoler, & si au bout de trois semaines on ne voit point d'amandement, il y a tout lieu de présumer que l'os de la noix est cassé. Quelquefois il se forme un dépôt dans le paturon ; il faut dans ce cas abandonner le cheval, parce que les parties facturées de cet os ne se soudent pas, non-plus que l'os coronaire.



ARTICLE DIX-SEPTIEME.

Fracture de l'Os du Pied.

IL n'est pas plus aisé de reconnoître la fracture de l'os du pied, que celle de l'os de la noix. Cependant lorsque le cheval sent une douleur à la couronne, & qu'il y a un gonflement, il y a lieu de croire que l'os du pied est fracturé, cet os se casse ordinairement en deux parties.

Curation.

L'os du pied étant renfermé dans le sabot, & n'ayant qu'un leger mouvement sur la sole charnue,

& enchassé entre la chair cannelée & la sole charnue qui est fortifiée par la sole de corne ; il n'est pas surprenant que les deux parties fracturées de cet os se réunissent & se soudent ensemble.

Il faut d'abord dessoler le cheval, le panser de même que nous l'avons dit ci-dessus ; le laisser en repos pendant six semaines, sans le faire marcher. On peut ensuite le mettre au labour pendant vingt ou trente jours.

Ces maladies dont je viens de parler, sont plus fréquentes qu'on ne pense ; car pour un cheval qui boite de la hanche ou de l'épaule, il y en a cent qui boitent du pied ; cela est prouvé & même démontré par les observations que mon Pere a faites sur ces maladies. Les dissections réitérées qu'il a faites des pieds des chevaux attaqués de ces maladies, lui en ont fait découvrir le véritable siége, & fait voir l'erreur où l'on avoit été avant lui sur le siége de ces maladies qu'on plaçoit toujours dans l'épaule ou dans la hanche, ou dans les jambes.

Ces accidens surviennent facilement. Mon Pere a remarqué, & moi après lui, que l'os coronaire, sur-tout, se casse souvent au moindre mouvement, souvent sans un effort considérable. Mon Pere a vu un cheval se casser l'os coronaire en tombant, parce que le pied lui avoit manqué ; un autre par un mouvement subit causé par un coup de fouet ; un autre de même au premier pas qu'il fit pour marcher étant attellé au carosse, après avoir reçu un coup de fouet qui lui fit faire un sursaut.

J'en ai vu un se rompre le tendon fléchisseur du pied, étant à l'écurie, il avoit un fort crampon & le pied extrêmement paré. Mon Pere en a vû une grande quantité d'exemples qu'il seroit trop long de rapporter ici ; j'ai chez moi un grand nombre d'os

coronaires & d'os de la noix fracturées que j'ai disséqués.

On ne sera pas surpris que ces fractures soient si fréquentes & si faciles, si on fait attention à la situation de ces parties, & à la structure du pied.

L'os coronaire étant placé à la partie inférieure de la jambe, est chargé de tout le poids du cheval. Tant que cet os portera par tous les points de la surface inférieure sur l'os du pied, & sur l'os de la noix, il n'arrivera aucun accident; mais si cet os vient à faire quelques mouvemens déplacés, par quelque cause que ce soit le poids du cheval aidera le déplacement de cet os; cet os déplacé comprimera fortement le tendon d'Achilles & la sole charnue; si le tendon ne trouve pas sur-le-champ un point d'appui, c'est-à-dire, si le pied est élevé & éloigné de terre par des crampons, ou parce que la fourchette est trop parée, il se rompra. Si dans les différens mouvemens du cheval, l'os du paturon porte inégalement, ou par secousses sur certains endroits de l'os coronaire plutôt que sur d'autres, l'os coronaire souffrira beaucoup, & se cassera souvent dans cet endroit. Il en est de même de l'os de la noix & de l'os du pied; ces parties étant obligées de supporter tout le poids du corps, & étant d'une substance fragile, il n'est pas surprenant de voir ces parties exposées assez souvent aux accidens dont nous venons de parler.



ARTICLE DIX-HUITEME.

Coup de boutoir dans la Sole.

LORSQU'EN parant le pied, on a donné un coup de boutoir qui a pénétré jusqu'à la sole charnue, il

faut mettre ſur la plaie un plumaceau de térébenthine, & la bien comprimer, de peur que la chair ne ſurmonte, ne paſſe la ſole de corne, & ne forme une éminence de chair que l'on appelle *cériſe*. Il faut laiſſer cet appareil pendant cinq jours.



CHAPITRE SEIZIEME.

ACCIDENS QUI VIENNENT D'AUTRES CAUSES.



ARTICLE PREMIER.

Atteinte.

C'EST une meurtriſſure ou une plaie à la partie ſupérieure de la couronne.

L'atteinte eſt un mal léger dans ſon commencement; lorſqu'elle eſt négligée, & qu'elle eſt ſur le talon, elle dégénére aſſez ſouvent en javart encorné.

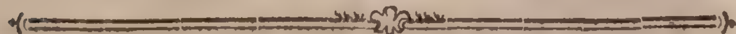
L'atteinte vient d'un coup à la partie ſupérieure de la couronne, ſoit d'un autre cheval, ſoit par le cheval lui-même.

Curation.

Lorſque la plaie eſt légere, il faut la panſer avec la poudre à canon, ou quelque poudre deſſicative.

Lorſque l'atteinte eſt profonde, on la panſe avec la térébenthine & le digeſtif; il en ſort un petit bourbillon, & l'atteinte eſt guérie. Mais ſi au bout de neuf ou dix jours de bourbillon ne ſort pas, & qu'il en ſorte du pus, il y a lieu de croire que l'atteinte a gagné pluſieurs portions cartilagineuſes, qui ſont en grand nombre placées les unes près des autres à la partie poſtérieure du talon, & qui ne ſont pas un corps continu; dans ce cas il ne faut pas laiſſer repoſer le cheval, parce que la matiere

séjournant feroit du ravage ; mais il faut faire marcher le cheval, afin de faire sortir la matiere. Si au bout d'un mois ou six semaines le bourbillon ne sort pas, l'atteinte a gagné le corps du cartilage, & a dégénéré en javart encorné ; il faut dans ce cas se déterminer à l'opération. On peut cependant se servir encore du cheval pendant deux mois avant l'opération.



ARTICLE SECOND.

Du Javart en général.

QUOIQUE le javart simple & le javart nerveux ne doivent pas être mis au nombre des maladies du pied, je suis obligé de les placer ici, pour ne pas les séparer du javart encorné, qui appartient au pied.

Un cheval boite ; on ne voit aucune cause apparente, on porte la main sur le paturon, on sent le poil mouillé d'une serosité puante, on presse le cheval à cet endroit, & il sent de la douleur. On frotte cet endroit de quelque graisse ; la peau se coupe en rond dans cet endroit, & il se détache un morceau qu'on appelle *bourbillon.* Le bourbillon tombé, il reste un creux dans la peau ; le creux se remplit peu-à peu, & la plaie se cicatrise ; c'est ce qu'on appelle *javart simple.* Quelquefois il n'y a qu'une partie du bourbillon qui se détache, il en reste une partie au fond, la peau se referme, & cette partie du bourbillon qui a resté, corrode & creuse en dedans. Si le javart se trouve sur le tendon, il pénétre jusques sur la gaîne du tendon, & il prend le nom de *javart nerveux.* S'il est à la couronne, c'est-à-dire, sur la partie supé-

rieure du ſabot, il prend le nom de *javart encorné.* A proprement parler, il n'y a pas d'autre javart encorné que celui-là.

Lorſque ce dernier vient ſur la couronne, à l'endroit des quartiers, c'eſt-à dire, ſur le cartilage, & que l'humeur ſe porte en dedans, il gâte le cartilage, il le carie, & cela fait une maladie propre au cartilage, à laquelle on a donné le nom de *javart encorné.*

Il réſulte de ce que je viens de dire, que tous les javarts ſont ſimples dans leur origine, qu'ils ne reçoivent des différences qu'à raiſon des différentes parties qu'ils affectent, & du progrès qu'ils font; & qu'il n'y en a, à proprement parler que trois eſpéces: ſçavoir, le javart ſimple, qui vient indifféremment depuis la couronne juſqu'au boulet; le javart nerveux qui vient ſur le tendon; & le javart encorné, qui vient ſur la couronne, que j'appelle *javart encorné proprement dit*, pour le diſtinguer de la carie du cartilage, qu'on appelle mal-à-propos *javart encorné*, & que je ſuis obligé d'appeller (pour me conformer à l'uſage) *javart encorné improprement dit.*

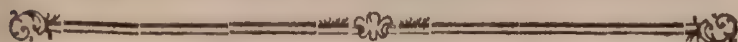
Dans le javart ſimple, il n'y a que la peau qui ſoit endommagée; dans le javart nerveux, la gaine du tendon eſt affectée; dans le javart encorné proprement dit, il n'y a que la peau de la couronne qui ſoit affectée; dans le javart encorné improprement dit, le cartilage eſt gâté.

Siége.

Le javart a ſon ſiége dans la peau, ou plutôt dans les glandes de la peau. Ces glandes ſont deſtinées à filtrer une humeur viſqueuſe; lorſqu'elle ne peut pas ſortir, elle eſt obligée de s'accumuler, & de

séjourner dans les glandes ; en séjournant elle distend les parois des glandes, & devient âcre ; par son âcreté elle corrode les parois des glandes & la peau, & produit un écoulement de matiere séreuse, & non un véritable pus, parce que l'humeur des glandes qui fournit à cet écoulement, ne se convertit pas en pus.

Le bourbillon qui en sort n'est autre chose que le corps de la glande, qui est composé d'une substance fibreuse ressemblant à un tissu cellulaire serré.



ARTICLE TROISIEME.

Du Javart simple.

C'EST celui qui n'attaque que la peau & une partie du tissu cellulaire.

Le javart simple vient ordinairement au paturon, plus souvent aux pieds de derriere qu'à ceux de devant ; il vient quelquefois aux côtés du paturon. Ce mal est plus commun à Paris qu'ailleurs, à cause de l'âcreté des boues qui en sont la principale cause. Souvent le javart simple ne paroît pas, on ne s'en apperçoit, que parce que le cheval boite, & qu'en portant la main au paturon, on sent le poil mouillé d'une matiere qui donne une mauvaise odeur.

Causes.

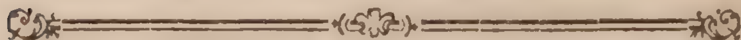
Le javart simple vient de tout ce qui peut faire séjourner l'humeur de la sueur & de la transpiration dans les glandes de la peau. Or ce qui peut retenir cette humeur dans les glandes, c'est 1°. la malpropreté qui forme une crasse sur les tuyaux excrétoires des glandes, & empêche la sortie de l'humeur. 2°. L'âcreté des boues qui se mêle avec l'humeur des

glandes, & qui fait resserrer, en irritant les tuyaux excrétoires. L'âcreté de l'humeur des glandes peut encore être une cause du javart simple.

Curation.

L'indication qu'on a, est de faire détacher le bourbillon, pour faire cicatriser la plaie; il faut pour cela employer les suppuratifs, pour favoriser par la fonte ou la suppuration, la sortie du bourbillon.

S'il y avoit des inégalités de chairs, c'est-à-dire des cérises, il faudroit les couper, pour rendre la plaie unie, & y appliquer un plumaceau de térébenthie, & ensuite ne se servir que de l'onguent égyptiac, jusqu'à parfaite guérison. Si la plaie est peu considérable, on peut faire marcher le cheval, & le bassiner avec du vin tiéde & de l'urine.



ARTICLE QUATRIEME.

Du Javart nerveux.

LE javart nerveux est celui qui attaque la gaîne du tendon, & peut être comparé au panaris dans l'homme de la seconde & troisieme espéce.

Cette espéce de javart se fixe dans le paturon, & vient de ce que l'humeur ou la matiere du javart simple, a fusé & pénétré jusqu'à la gaîne du tendon.

On s'en apperçoit, parce qu'après la sortie du bourbillon, il suinte de la plaie une matiere séreuse & sanieuse, qu'il reste une petite ouverture & un fond dont on s'apperçoit par le moyen de la sonde;

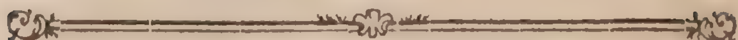
Curation.

Il faut introduire une sonde cannelée dans la

plaie, & couper avec un biſtouri qu'on met dans la cannelure de la ſonde, la peau dans toute l'étendue du mal, pour débrider & donner du jour à la plaie, enſuite mettre ſur la partie de la gaîne du tendon qui eſt gâtée, des plumaceaux chargés de digeſtifs, afin de faire détacher par la ſuppuration la partie gâtée, & mettre dans le paturon quelque choſe d'émollient.

On donne mal-à-propos le nom de *javart*, 1°. à des bourbillons qui ſe détachent de la peau dans différens endroits, comme au boulet & au devant du pied; ce ne ſont que de petites plaies occaſionnées par quelque coup que le cheval ſe donne quelquefois en ſe heurtant, ou qu'il reçoit d'un autre cheval; elles ne méritent pas le nom de javart. 2°. On regarde comme javart nerveux une plaie avec enflure, qui s'étend depuis le boulet juſqu'au canon, qui fait boiter le cheval, & dont l'humeur eſt ſi âcre, qu'il ſe détache une partie de la peau au bout de deux ou trois jours. Ce n'eſt pas un javart nerveux; c'eſt une plaie ſur laquelle il faut appliquer des plumaceaux chargés de digeſtifs, pour diminuer par la ſuppuration l'inflammation, & évacuer l'humeur âcre qui en eſt la cauſe. Si les chairs pouſſent trop, ou qu'elles ſoient baveuſes, il faut les ronger par l'application des plumaceaux trempés dans l'alun fondu, & déterger la plaie juſqu'à ce qu'elle ſoit cicatriſée.

On donne encore le nom de javart, aux dépôts qui ſurviennent à cette partie, & qui cauſent une grande inflammation, douleur & fiévre au cheval, parce que la matiere produit une tenſion conſidérable, & fuſe ſouvent deſſous la peau: mais ce n'eſt qu'un dépôt ordinaire qu'il faut ouvrir lorſque la ſuppuration eſt faite, pour donner iſſue au pus qui eſt enfermé, & traiter enſuite la plaie comme un ulcere ſimple.



ARTICLE CINQUIEME.

Du Javart encorné proprement dit.

C'EST la même chose que le javart ſimple. La ſeule différence qu'il y a, c'eſt que le javart ſimple vient indifféremment depuis la couronne juſqu'au boulet, & que le javart encorné ne vient que ſur la couronne, au commencement du ſabot.

Cauſes.

Les cauſes ſont, 1°. celles du javart ſimple. 2°. Une atteinte dégénérée. 3°. Un coup que le cheval ſe ſera donné lui-même, ou qu'il aura reçu d'un autre.

Curation du Javart encorné proprement dit.

Lorſque la tumeur ou la contuſion à la couronne eſt récente, il faut y appliquer quelque léger réſolutif, comme la térébenthine. Si la ſuppuration ſe forme, il faut la favoriſer par les ſuppuratifs, comme le baſilicon & les onguens onctueux ; s'il y a un bourbillon, il faut tâcher de le faire ſuppurer : pour le détacher & le faire ſortir avec les mêmes ſuppuratifs.

Mais ſi la contuſion eſt au talon ſur la pointe, & que le bourbillon ne ſe détache point au bout de quatre ou cinq jours, il faut faire marcher le cheval afin de faire ſortir par le mouvement que fait le cheval, la matiere qui par ſon ſéjour pourroit gâter les parties voiſines.

Lorſque le bourbillon eſt ſorti ; ce mal eſt ordinairement ſans danger, & la guériſon prochaine. On en eſt sûr, lorſqu'après la ſortie du bourbillon

il n'en ſuinte aucune matiere. On peut cependant panſer la plaie comme un ulcere ſimple, avec un peu d'onguent égyptiac pour le déterger, & procurer une bonne cicatrice.

Mais lorſqu'après la ſortie du bourbillon il ſuinte de la plaie une matiere liquide, & qu'on ſent, avec la ſonde, du fond ou une cavité; c'eſt le javart improprement dit, dont je vais parler.

ARTICLE SIXIEME.

Du Javart encorné proprement dit.

ON donne communément le nom de javart encorné à la carie du cartilage, qui eſt placé ſur la partie latérale & ſupérieure de l'os du pied. Ce qui a donné lieu à cette dénomination, c'eſt que le véritable javart encorné qui vient ſur la couronne, creuſe & affecte ſouvent le cartilage (ſur-tout lorſqu'il eſt négligé ou maltraité;) mais on a tort de lui donner alors ce nom, ce n'eſt plus un javart, c'eſt une maladie particuliere du cartilage; cependant je lui laiſſerai ce nom pour me conformer à l'uſage, & je l'appellerai javart encorné improprement dit, pour le diſtinguer du véritable javart encorné qui vient à la couronne.

Le javart encorné improprement dit eſt la carie du cartilage, avec un ſuintement d'une humeur, & tumeur dans la partie poſtérieure du pied, à l'endroit du cartilage.

Cauſes.

C'eſt 1°. l'humeur du javart encorné, qui a pénétré juſqu'au cartilage.

2°. La matiere d'une bleime, qui aura fuſé juſqu'au cartilage.

3°. La matiere d'une ſeime qui aura gagné le cartilage.

4°. Une atteinte dont l'humeur ſe ſera portée dedans juſqu'au cartilage.

5°. Une enclouure, dans laquelle le pus après avoir ſéjourné dans le pied, a remonté pour aller gagner le cartilage.

Enfin toute matiere âcre qui ſe porte ſur le cartilage.

L'égratignure ou la coupure du cartilage.

Diagnoſtic.

On le connoît par le ſuintement continuel qui ſubſiſte à l'endroit du cartilage, par l'enflure du pied à cette partie, par le fond qu'on ſent avec la ſonde.

Prognoſtic.

Le javart encorné improprement dit, eſt un mal fort grave & difficile à guérir : on le guérit cependant preſque toujours en ſuivant la méthode que je vais donner ci-deſſous.

Le javart encorné improprement dit, devient ſouvent incurable, 1°. par l'opération mal faite. 2°. Faute de faire l'opération à tems.

Je dis par l'opération mal faite, parce qu'il peut arriver qu'en opérant, on coupe le ligament, qu'on détruiſe le capſule, ou qu'on égratigne avec l'inſtrument le cartilage de l'os coronaire ; dans ces cas le cheval eſt eſtropié. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'on l'eſtropie ſans ſavoir, ni même ſoupçonner qu'on en ſoit la cauſe, & cela faute de connoître la ſtructure du pied.

Le javart encorné devient incurable par un autre défaut de l'opération, c'eſt qu'on ne coupe du javart que ce qui paroît gâté, dans l'eſpérance que

le reſte ſe conſervera, & que la plaie ſe cicatriſera; mais l'expérience prouve que, dès que le cartilage a été une fois attaqué, il ſe gâte tout entier, & que ſi on n'en coupe qu'une partie, il faut revenir ſouvent à l'opération, parce que ce qu'on a laiſſé ſe gâte toujours de nouveau, juſqu'à ce qu'on l'ait entiérement enlevé. Mais la matiere qui s'écoule du cartilage, ſéjourne pendant ce tems-là, affecte tantôt le capſule, tantôt le ligament, tantôt le cartilage de l'os coronaire, & le mal devient incurable.

Mon Pere eſt le premier, je crois, qui ait ainſi pratiqué l'opération ſuivante. Voyant que la méthode ordinaire n'avoit aucun ſuccès dans ces maladies, & que le cartilage ſe gâtoit à meſure qu'on le coupoit, imagina de le couper entiérement il y a plus de trente ans pour la premiere fois; l'expérience ſeconda ſa tentative & ſes eſpérances. Depuis ce tems il a preſque toujours guéri par cette pratique; au-lieu qu'auparavant il n'avoit eu aucun ſuccès en ſuivant la méthode ordinaire. Pluſieurs de mes Confreres convaincus de l'avantage de cette pratique, l'ont adoptée, & la mettent en uſage.

Il y a encore aujourd'hui nombre de perſonnes qui appliquent les cauſtiques, ou qui mettent le feu par raies, ou par pointes. Cela ne donnant pas iſſue à la matiere, & ne l'empêchant pas de ſéjourner, elle produit le même ravage que ci-deſſus, & rend le javart incorné incurable.

Il y en a qui coupent le cartilage partie par partie, à meſure qu'il ſe gâte, mais ils ne guériſſent pas que le cartilage ne ſoit entiérement coupé.

Curation du Javart encorné improprement dit.

Pour guérir le javart encorné improprement dit,

il faut faire l'opération, c'eſt-à-dire, couper le cartilage ; mais cette opération n'eſt pas facile. Il faut connoître parfaitement la ſtructure du pied, la ſituation du cartilage ; ſa figure, ſes attaches, ſon étendue, la ſituation des ligamens de la capſule, de peur de toucher ces parties avec l'inſtrument, & d'eſtropier ſans reſſource le cheval.

Le cartilage eſt ſitué ſur l'apophiſe poſtérieure de l'os du pied ; il s'étend depuis la partie de l'os qui répond à la muraille des quartiers, juſqu'à la fin des talons ; il va ſupérieurement & poſtérieurement juſqu'au paturon, en-devant juſqu'au ligament de l'os coronnaire, dans l'endroit où il s'attache à l'os du pied ; ſouvent le cartilage s'oſſifie.

Au-lieu de ce cartilage, on trouve ſouvent un os qui forme une éminence applatie continue avec le corps de l'os du pied ; elle occupe le même eſpace que le cartilage ; on ne trouve qu'un rebord cartilagineux ſur cette éminence.

Maniere d'opérer.

On commence par parer le pied pour amincir la ſole, s'il y a de la matiere ſous la ſole de corne, il faut deſſoler le cheval. Il faut couper avec le boutoir la corne qui eſt ſur le cartilage ; enſuite couper avec la feuille de ſauge ou le biſtouri, le cartilage à la partie ſupérieure, c'eſt-à-dire, tout ce qu'on peut couper ſans danger, obſervant de conſerver la peau autant qu'il ſera poſſible : après on enleve peu-à-peu avec la reinette le reſte du cartilage : ſur la fin il faut mettre le doigt dans la plaie, pour ſentir s'il reſte encore du cartilage, ce qu'on reconnoît facilement au tact, & enlever avec la reinette tout ce qui reſte.

Après l'opération, il faut mettre de petits plumaceaux

ceaux d'étoupes au fond de la plaie; par-deſſus ceux-là, il faut en mettre d'autres un peu plus gros. Il faut que ces plumaceaux ſoient chargés de térébenthine, ou imbibés de ſon eſſence, mettre par-deſſus de gros plumaceaux ſecs, pour bien comprimer la plaie & empêcher l'hémorrhagie.

Il faut mettre ſur la ſole de la remolade, ou quelque choſe d'émollient pour humecter la ſole, ſuppoſé qu'on ne deſſole pas.

Il faut contenir ce premier appareil avec une compreſſe qui enveloppe le pied, & tenir la plaie comprimée avec une ligature longue de trois aulnes, il faut avoir attention que la ligature ne touche pas & ne comprime pas l'autre talon, parce que la compreſſion pourroit y cauſer une plaie qui pourroit dégénérer en javart; il ne faut lever le premier appareil qu'au bout de huit jours, le panſer enſuite plus ſouvent avec la térébenthine, ou ſon eſſence, de même que ci-deſſus.

Il faut prendre garde, en faiſant les premiers panſemens, de lever trop haut le pied du cheval, de peur de l'hémorrhagie : c'eſt pourquoi ſi le javart eſt au pied de derriere, il faut que le Palefrenier avance ſon genou en avant pour ſoutenir le pied du cheval, qu'il faut laiſſer panché.

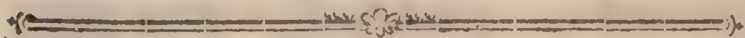
Si au bout de quinze jours ou trois ſemaines on s'apperçoit que la plaie fourniſſe beaucoup de matiere, par un petit cul de poule, ce qui prouve qu'il y a du fond (il faut ſonder pour s'en aſſurer) dans ce cas il faut faire ouverture, pour donner écoulement à la matiere; s'il y a quelque reſte de cartilage, il faut l'enlever par une nouvelle opération, & faire le même panſement que ci-deſſus.

Avant de faire l'opération, il faut examiner s'il y a un cartilage, ou ſi c'eſt un os qui occupe la place du cartilage; car, comme je l'ai dit plus haut;

il y a quelquefois une éminence osseuse applatie à la place du cartilage ; on sent au tact si c'est un os. Dans ce cas il n'est pas besoin de couper la corne, il faut seulement faire une ouverture à la peau vers la partie supérieure de cette éminence osseuse, pour couper le cartilage dont elle est bordée supérieurement, & qui est le siége du javart. Cette opération n'est pas dangereuse, parce que le cartilage est éloigné du ligament & de la capsule. Le pansement est le même que ci-dessus.

REMARQUES.

Si le bourbillon sort ou se détache à la pointe du talon, & qu'il attaque le cartilage, il n'est point dangereux & n'exige point pour l'ordinaire l'opération. Le cheval guérit de lui-même, parce que le cartilage étant composé de plusieurs petits paquets ressemblans à une dentelle, où s'insinue le tissu cellulaire qui les unit, il s'en détache de petites portions qui favorisent cette guérison : mais le moyen de la procurer plus sûrement, c'est l'exercice ; car si le cheval restoit à l'écurie, la matiere séjournant trop long-tems, gâteroit le corps du cartilage. L'expérience m'a fait connoître que le travail & l'exercice étoient un excellent remède.



ARTICLE SEPTIEME.

De la Forme.

LA forme est une grosseur plus ou moins considérable qui survient à la couronne, en-dehors, plus aux pieds de devant qu'aux pieds de derriere. Il y en a deux sortes, l'une est naturelle, & l'autre contre-nature.

La forme naturelle eſt une tumeur dure à la couronne, qui gagne ordinairement la partie ſupérieure de l'os coronaire; c'eſt une eſpece d'exoſtoſe; elle vient en-dehors du pied; j'en ai vu aux quatre pieds. Elle ne fait point boiter le cheval; il n'y a point de reméde à y faire. Cela ne doit pas s'appeller forme, c'eſt un vice de conformation.

La forme contre-nature eſt une groſſeur qui ſurvient à la couronne, plus ſouvent en-dehors qu'en dedans, par quelque accident, comme par quelque coup.

Cauſes.

La forme contre-nature peut venir ou d'un coup, ou d'une humeur qui ſéjourne dans les vaiſſeaux de cette partie.

Curation.

La forme contre-nature qui vient d'un coup, eſt accompagnée d'inflammation, puiſque le cheval eſt ſenſible lorſqu'on y touche; elle demande les émolliens : il faut envelopper le pied de cataplaſmes émolliens.

Si le cheval boite bien bas, on peut le deſſoler. J'en ai vu de bons effets; il faut laiſſer ſaigner longtems afin de dégorger les vaiſſeaux.

La forme qui vient du ſéjour d'une humeur à la couronne, ſe forme peu-à-peu; elle fait boiter le cheval, lorſqu'elle eſt parvenue à un certain point : elle demande qu'on amolliſſe la tumeur, & qu'on relâche les parties par des cataplaſmes émolliens & relâchans.

Si la tumeur ſubſiſte après l'uſage des cataplaſmes émolliens, il faut y mettre le feu par raies. Ces raies doivent pénétrer juſques dans le ſabot, & être éloignées l'une de l'autre, de cinq lignes de

diſtance. Il faut mettre deſſus des plumaceaux imbibés d'huile de laurier ; huit ou dix jours après l'opération, on peut envoyer le cheval au labour, pour ſe rétablir.

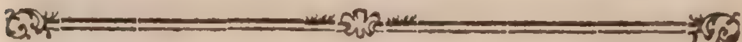


ARTICLE HUITIEME.

De l'étonnement du Sabot.

L'ETONNEMENT du ſabot eſt un ébranlement qui ſe fait dans le pied du cheval, occaſionné par un coup donné ſur le ſabot pour abattre le pinçon, ou par un coup que le cheval ſe ſera donné contre quelque corps dur, comme une pierre, &c. On s'en apperçoit parce qu'en frappant ſur la muraille, l'endroit où il a reçu le coup, eſt beaucoup plus ſenſible que le reſte de la muraille.

Il faut bien parer le pied, ſaigner en pince, & mettre une emmiellure autour du ſabot & dans le pied.



ARTICLE NEUVIEME.

De l'Avalure.

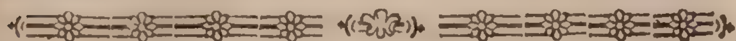
L'AVALURE eſt la ſéparation de la corne d'avec la peau, à la couronne.

L'avalure peut-occuper toute l'étendue de la couronne.

Elle vient de ce que la matiere ou le pus, à la ſuite d'une enclouure, aura ſéjourné entre la chair cannelée & la muraille, & aura fuſé juſqu'à la couronne, & détaché la peau de la partie ſupérieure de la muraille. Elle ne fait boiter le cheval que lorſqu'elle eſt récente : le cheval n'en boite jamais lorſqu'elle eſt deſcendue.

Curation.

Il faut mettre ſur l'avalure une tente imbibée d'eſſence de térébenthine, & un plumaceau chargé de térébenthine par-deſſus, & couvrir la couronne d'onguent de pied, pour tenir le ſabot frais, humecté & ſouple.



ARTICLE DIXIEME.

De la Fourmiliere.

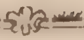
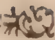
LA fourmiliere eſt un vuide qui ſe fait entre la chair cannelée & la muraille; ce vuide regne ordinairement depuis la couronne juſqu'en bas.

Cauſes.

Cette maladie vient d'un coup ſur la muraille, ou d'une altération du ſabot, ou d'un deſſéchement de cette partie occaſionné par un fer chaud que l'on aura laiſſé poſé trop long-tems ſur le pied; ce qui deſſéche les vaiſſeaux lymphatiques, enleve l'humidité du pied, & oblige la muraille de s'écarter de la chair cannelée. Cette maladie peut encore venir d'un coup, ou à la ſuite d'une fourbure.

Curation.

Il faut ouvrir la muraille à la partie antérieure, & introduire dans l'ouverture des tentes chargées de térébenthine mêlée avec l'onguent de pied; ou bien raper la muraille juſqu'au vif, & panſer la plaie avec la térébenthine mêlée avec l'onguent de pied.

ARTICLE ONZIEME.

Pied foible.

ON appelle *pied-foible* ou *pied gras*, un pied dont les murailles ſont minces ; cela vient de nature : ces chevaux ſont plus ſujets à boiter que d'autres ; on riſque de les enclouer, ou de les ſerrer, ou même de les rendre boiteux en frappant fort ſur les clous en les ferrant. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE DOUZIEME.

Quartier foible.

ON appelle *Quartier foible*, la muraille des quartiers lorſqu'elle eſt mince, plate, ſerrée, & quelquefois renverſée à la partie inférieure ; cette maladie arrive plutôt en-dedans qu'en-dehors, & toujours aux pieds de devant.

C'eſt un défaut de nature, il n'y a point de reméde, ſi ce n'eſt la ferrure. Voyez l'article de la Ferrure.

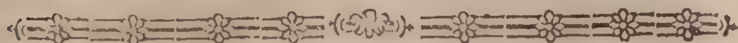
ARTICLE TREIZIEME.

Quartier défectueux.

C'EST un quartier dont la corne eſt devenue raboteuſe & filamenteuſe, parce qu'on a coupé le cartilage ou la muraille, parce qu'on a appliqué des ca ſtiques qui ont trop agi ſur cette partie, ou parce qu'on y a mis le feu.

Lorſqu'une ſeime a été mal guérie ou mal opé-

rée, il ſe forme une fente au quartier par laquelle paſſe la chair cannelée, ce qui rend le quartier fiſtuleux ; ce mal ne ſe guérit jamais ſans une nouvelle opération : il faut y apporter plus de ſoin qu'à la premiere fois, & ſuivre le panſement ordinaire.



ARTICLE QUATORZIEME.

Du Fic ou Crapaud.

LE fic eſt une tumeur à la partie inférieure du pied : elle eſt à-peu-près de la nature du poireau. C'eſt une excroiſſance qui, quoique mollaſſe, a une certaine conſiſtance ; elle eſt inſenſible & ſans chaleur.

Le fic ſe diviſe par le bout en pluſieurs filets ; qu'il eſt facile de ſéparer avec le doigt.

Je diſtingue le fic en benin & en grave : le benin eſt celui qui n'attaque que la fourchette.

Le grave eſt celui qui attaque outre cela, ou la ſole charnue, ou la chair cannelée des talons, ou celle des quartiers, ou la partie poſtérieure du cartilage.

Cauſes.

Le fic vient ou de l'âcreté de la lymphe nourriciere, ou de la ſaleté, ou des ordures dans leſquelles trempe le pied, ou de l'âcreté des boues dans leſquelles marche le cheval, ou de ce que le pied a demeuré long-tems dans le fumier, ou à la ſuite des eaux du paturon, il ſurvient auſſi ſouvent à un cheval qui ſéjourne long-tems dans l'écurie.

Les fics arrivent plus ſouvent aux chevaux qui ont les talons hauts & la fourchette petite; la fourchette

ſe trouvant alors éloignée de terre, n'eſt point comprimée, l'humeur y ſéjourne & y produit les fics ; au-lieu que les talons bas, laiſſant porter la fourchette à terre, elle eſt continullement comprimée & en mouvement, il eſt rare que les fics ſurviennent à ces ſortes de pieds.

Lorſqu'il n'y a que la fourchette & la ſole charnue qui ſoient attaquées, le cheval ne boite pas ; mais il boite lorſque les quartiers commencent à ſe deſſouder : cela arrive lorſque le fic gagne la chair cannelée des talons.

Curation du Fic bénin.

Le fic bénin eſt celui qui n'attaque que la fourchette.

On s'amuſe ordinairement à couper le fic, ou à le brûler par les cauſtiques, voulant éviter de deſſoler.

Mais il arrive ſouvent que ces moyens ne réuſſiſſent pas, parce que l'humeur du fic ſe portant ſur les côtés au-deſſus de la ſole de corne, y produit de nouveaux fics ; il faut toujours en venir à la deſſolure, & c'eſt le reméde qu'on doit employer d'abord, lorſqu'on reconnoît que les racines du fic ſont profondes, parce qu'il eſt inutile de détruire l'extrémité du fic, il reviendra toujours ſi on ne détruit pas les racines.

Lorſqu'on a deſſolé, il faut appliquer ſur la plaie pour premier appareil des plumaceaux imbibés d'eſſence de térébenthine, qu'on aura ſoin de comprimer d'une maniere unie, ſur-tout à la fourchette ; on levera l'appareil au bout de cinq jours ; on panſera enſuite avec l'onguent égyptiac l'endroit du fic, & le reſte de la ſole avec de la térébenthine, juſqu'à la guériſon.

Curation du Fic grave.

Le fic grave eſt celui qui attaque la ſole charnue juſqu'à l'os du pied, qui gagne quelquefois la chair cannelée des talons, & celle des quartiers ; de façon que les arc-boutans ſe détruiſent, & obligent la muraille de s'écarter.

Comme c'eſt une maladie grave, qui paroît venir en partie de la corruption des humeurs qui abreuve le pied, il eſt à propos de mettre le cheval au ſon & à la paille, de lui faire deux ſetons aux feſſes, & un troiſieme au poitrail, pour détourner de ce côté une partie de l'humeur qui ſe porte au pied.

Il faut le deſſoler deux ou trois jours après, & couper avec la feuille de ſauge le fic juſqu'à la racine.

Si l'os du pied étoit carié, comme il arrive aſſez ſouvent, il faudroit ratiſſer l'os pour emporter ce qu'il y a de gâté ſur la ſurface de l'os ; enſuite y appliquer un peu de digeſtif, pour faire tomber l'eſquille, & favoriſer l'exfoliation ; mettre ſur le reſte de la ſole des plumaceaux imbibés d'eſſence de térébenthine.

Si au ſecond appareil, on s'apperçoit que les chairs ſoient baveuſes, mollaſſes & filamenteuſes, fourniſſant de la ſéroſité, ce qui prouve que la racine du fic n'eſt pas entiérement détruite, il faut les recouper avec les feuilles de ſauge, & panſer la plaie avec l'égyptiac juſqu'à la fin de la guériſon.

Si le fic commence à attaquer la chair cannelée, il faut détruire avec la renette, la racine du fic dans cette partie, & panſer la plaie de même que ci-deſſus, en appliquant des bourdonnets pour tenir la chair cannelée bien comprimée.

Si le fic gagne du côté de la couronne en allant

du bas en haut, & que les quartiers ſoient deſſoudés, il faut les couper pour avoir la liberté de couper le fic, & détruire, avec la renette, ce qui pourroit reſter du fic dans la muraille. Appliquez deſſus des plumaceaux imbibés d'eſſence de térébenthine, ou chargés de térébenthine. Le grand point eſt de bien couper le fic & de bien mettre l'appareil, & le tenir ſerré avec une ligature large, & ne pas le lever avant quatre jours, de peur d'hémorrhagie; enſuite panſer avec l'égyptiac de deux jours l'un; juſqu'à la fin de la guériſon.

Quelquefois la fiévre ſurvient : il faut alors mettre le cheval à l'eau blanche, le ſaigner, & lui donner des lavemens émolliens.

Il ſe trouve quelquefois des chevaux qui ont des fics aux quatre pieds à la fois; il faut dans ce cas préparer le cheval pendant quelques jours, avant que d'en venir à l'opération que demandent tous les fics. Pour cela il faut faire boire au cheval des décoctions rafraîchiſſantes, délayantes & purificatives faites avec les feuilles de bourrache & de cerfeuil, de mauve, de pimprenelle, &c. le mettre à l'eau blanche, & détourner une partie de l'humeur qui ſe porte aux pieds, par le moyen des ſetons. Quatre ou cinq jours après, il faut faire l'opération ſur deux pieds à la fois, l'un de devant & l'autre de derriere, du côté oppoſé; & opérer ſur les deux autres, lorſque le cheval ne ſouffrira plus.

Si le cheval avoit des eaux ou quelque poireau dans le paturon, il faudroit commencer par les guérir, parce que la ſéroſité s'écoulant du paturon dans le pied, empêcheroit la guériſon du fic.

On peut prévenir ſouvent les fics, en abattant les talons lorſqu'ils ſont trop hauts, & en faiſant porter par-là la fourchette à terre.



ARTICLE QUINZIEME.

De la Cérise.

LA Cérise est une excroissance de chair qui arrive à la sole charnue, & qui surmonte la sole de corne; cela arrive faute de compression.

Si la cérise est à la chair cannelée, il faut la couper, & la comprimer avec des plumaceaux, elle guérit facilement.

Si elle est à la sole charnue, elle est plus dangereuse. Le plus court est de dessoler : lorsqu'on a dessolé, on la coupe, & on la tient comprimée.



ARTICLE SEIZIEME.

De la Fourbure.

LA Fourbure consiste dans une roideur des tendons : le cheval ne peut pas se remuer, & semble être tout d'une piéce.

La fourbure vient le plus souvent d'un travail forcé, comme d'une course ou d'une marche longue & fatiguante, sur-tout si le cheval passe tout d'un coup d'un grand chaud à un grand froid.

Le travail immodéré met le sang en mouvement, excite la chaleur & les sueurs; les sueurs dissipent la sérosité du sang, elles enlevent cette humidité qui tient les fibres souples & capables d'un mouvement aisé, elles appauvrissent le sang, & dessé-chent les fibres; de-là la sécheresse, le défaut de souplesse, & la roideur des tendons.

2°. Par le travail outré il se fait une grande déperdition d'esprits animaux; de-là la perte du mouvement.

3°. Les fibres ayant été tiraillées & allongées par le mouvement & la fatigue, tombent dans l'atonie, & perdent leur reſſort & leur ton.

La ſéchereſſe des fibres reſſerre les vaiſſeaux lymphatiques ; elle les comprime de façon qu'ils ſont, pour ainſi dire, effacés ; la circulation de la lymphe ne peut plus ſe faire dans la jambe ; la ſéroſité qui étoit deſtinée à humecter les tendons, & la lymphe qui devoit les nourrir, ſont obligées de ſéjourner dans le ſabot ; de-là cet amas d'eau & de ſéroſité qu'on trouve quelquefois dans le ſabot, qui le cerne d'abord autour de la couronne, & qui le détache enſuite entiérement.

La fourbure peut encore venir du trop long ſéjour du cheval dans l'écurie, ſans exercice, ſans doute parce que les fibres, en demeurant long-tems dans l'inaction, ſe roidiſſent, & perdent leur ſoupleſſe. Il arrive aſſez ſouvent qu'un cheval malade du pied de derriere ſur-tout, devient fourbu de l'autre pied qui étoit ſain.

On voit encore quelquefois des chevaux devenir fourbus après avoir mangé du bled en verd.

Curation.

Il faut ſaigner une ou deux fois ; lorſque la fourbure vient de ce que le cheval a paſſé ſubitement du chaud au froid ; enſuite frotter les reins & les quatre jambes avec de l'eau-de-vie & l'eſſence de térébenthine, pour y ranimer la circulation, & rendre le ton aux fibres.

On peut donner intérieurement un breuvage de trois chopines d'eau, dans leſquelles on fait diſſoudre une bonne jointée de ſel, & trois ou quatre oignons blancs pilés.

C'eſt un léger cordial & tonique qui ranime ad-

mirablement le cours des esprits animaux. Il faut tenir le cheval chaudement dans l'écurie, & le promener de tems en tems.

Lorsque la fourbure vient d'un travail forcé, il faut saigner le cheval, lui faire prendre par jour deux onces de thériaque & d'assa fœtida dans une pinte de vin. Lui donner plusieurs lavemens faits avec la décoction des plantes émollientes, lui frotter les quatre jambes avec du vinaire où on aura dissous une demi-poignée de sel, lui frotter les quatre couronnes avec de l'essence de térébenthine, lui faire une bonne litiere, & les tenir à l'eau blanche.

On peut aussi lui appliquer sur les reins un sac, dans lequel on aura mis un picotin d'avoine, qu'on aura fait bouillir légerement dans le vinaigre.





GUIDE DU MARÉCHAL.



CINQUIEME PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

ELÉMENS DE FERRURE.

POUR apprendre à ferrer promptement, il faut accoûtumer sa main aux différens mouvemens du poignet, au maniment des tenailles, du ferretier, & des outils dont on se sert pour la ferrure.

Pour cela il faut 1°. prendre un morceau de plomb quarré ou de fer chaud, le tenir de la main gauche avec les tenailles, & frapper dessus avec le ferretier de la main droite, de façon que les coups portent également & à plomp, sur les faces du plomb ou du fer, & que le plomb en s'allongeant soit toujours également quarré ; se tenir droit en frappant : continuer cet exercice jusqu'à ce que les deux mains soient accoûtumées, l'une à tourner, l'autre à frapper à propos, & qu'elles soient d'accord.

2°. Il faut prendre des quartiers de fer, les redreſſer ; plier des déferres, les remplir pour en faire des lopins.

3°. Faire rougir un morceau de fer quel qu'il ſoit, & le rendre quarré de la maniere que je l'ai dit ci-deſſus.

4°. Mettre au feu un morceau de fer forgé, le faire chauffer & le retourner à propos, le prendre quand il eſt chaud avec des tenailles, le lâcher ſur l'enclume, le pouſſer avec un ferretier, & le recevoir avec les tenailles qu'on tient ouvertes ; ces exercices répétés forment admirablement la main, la préparent & l'accoutument à faire avec aiſance, les mouvemens néceſſaires pour la pratique.

Quand par l'exercice on a acquis l'aiſance du mouvement, la juſteſſe de la main, & le maniment des tenailles, il faut commencer à forger un fer. On fait chauffer à blanc un morceau de fer corroyé, & on le bat à deux ; on recommande au frappeur de frapper doucement afin de donner le tems au Forgeron de tourner la main pour dégorger ; on porte la branche à la bigorne, pendant qu'elle eſt chaude, pour lui donner ſa forme : enſuite on remet le fer au feu pour chauffer l'autre branche, & on la forge de même que la précédente ; on frappe à petits coups pour la recourber ; enſuite on tourne le fer ſur le côté, enſorte qu'on puiſſe frapper ſur la branche qui eſt en l'air, pour rapprocher les deux branches, & leur donner la figure de fer, ce qu'on appelle *monter à cheval* : enſuite on met le fer à plat ſur l'enclume pour l'unir : il faut que le Frappeur & le Forgeron frappent également afin que le fer ſoit égal d'épaiſſeur ; après cela on le bigorne pour lui donner la figure néceſſaire, on revient ſur l'enclume pour l'applanir. Lorſqu'on aura donné au fer la tournure qu'on de-

per dans l'eau pendant trois ou quatre jours pour le mettre dans un état semblable à l'état naturel du pied vivant.

Lorsque cet exercice répété plusieurs fois sur le pied mort, aura donné une facilité & une aisance dans le maniment des outils, & une habitude de la ferrure, on pourra passer hardiment à la ferrure du vivant. La façon de ferrer les différens pieds, peut se voir dans le Traité que je vais donner ci-après sur la Ferrure.

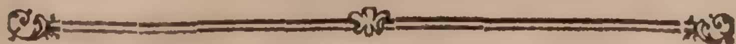
Pour ferrer sans craindre & sans danger, il faut connoître parfaitement la structure du pied, sans cela on ne travaille qu'en aveugle, & on est exposé continuellement aux dangers de la Ferrure, qui sont en grand nombre.

On commence par déferrer; on abat avec le boutoir, la partie superflue de la muraille, on coupe avec le ronge-pied la corne éclatée; ensuite on met au feu le fer qu'on a choisi pour l'étamper; on lui donne la tournure du pied avant que de l'étamper; de peur de gâter l'étampure en l'ajustant, ou en lui donnant la tournure.

Il faut bien examiner la muraille avant que d'étamper le fer, afin de ne pas l'étamper dans les endroit où il n'y a point de corne, comme aux quartiers ferrés, aux faux quartiers, aux avalures, aux seimes, à la corne éclatée, &c.

Dès que le fer est ajusté, on le présente sur le pied, & on le laisse l'espace de tems seulement qu'il faut pour voir s'il en prend bien la tournure; observer sur-tout de ne point appuyer longtems le fer avec les branches des triquoises, comme font quantité de Garçons Maréchaux, qui échauffent le pied, & rendent souvent par-là les chevaux boiteux. Si c'est un pied foible, il faut mouiller le fer dès qu'il est ajusté, & le présenter sur le pied sans tenailles.

Il ne faut point parer le dedans du pied, à moins qu'il n'y ait un oignon qui faſſe tomber la ſole ; car dans ce cas, il faut parer pour éviter de trop vouter le fer.



ARTICLE PREMIER.

Précautions à prendre pour ferrer les Chevaux malins.

IL faut étudier le caractère des cheveaux, connoître leur malice, & ſe ſervir de ruſes pour les ferrer plus aiſément.

Si le cheval compte (on appelle *compter*, lorſqu'il retire ſon pied à chaque coup qu'on lui donne,) il faut commencer par frapper doucement, enſuite un peu plus fort, ainſi en augmentant juſqu'à ce que le clou ſoit rivé.

Il y a des chevaux qui ne donnent pas le pied facilement, il faut les prendre par douceur & les careſſer ; leur lever le pied de devant, & coulant tout de ſuite la main le long du dos, venir à la jambe de derriere ; embraſſer le jarret d'une main en-dedans, de l'autre ſaiſir la queue pour la faire ſervir d'appui ; ſerrer fortement le jarret, avec le bras, ne point lâcher, à moins qu'ils ne faſſent de grands efforts, & qu'on ne courre riſque d'être bleſſé. S'ils ſont mutins, il faut leur mettre les morailles ou un torche-né ; s'ils continuent à être difficiles, il faut leur ôter les morailles ou le torche-né, & leur envelopper la tête d'un linge ſimple, ou de quelque groſſe couverture qui charge la tête. Si bien-loin de s'adoucir ils deviennent plus méchans, il faut prendre une platte-longe, l'attacher à la queue, paſſer la corde dans l'anneau de la platte-longe, mettre cette corde au paturon du pied qu'on veut ſerrer, & tirer le pied à ſoi avec la

platte-longe. Si le cheval vient à s'abattre ou à se coucher, il faut cesser de lui boucher la vûe, le mettre dans un terrein non pavé, ou s'il est pavé, le couvrir de fumier, faire tourner le cheval jusqu'à ce qu'il soit étourdi, & alors lui lever le pied : ce qu'on fait facilement, quand même il seroit habitué à ruer dans cette occasion, comme il arrive souvent.

Il y en a d'autres qui baissent la hanche, quelquefois jusqu'à tomber dès qu'on leur leve le pied: il faut dans ce cas, attacher une platte-longe à la queue, ensuite faire un tour au paturon, tenir la platte-longe d'une main, appuyer l'autre sur la hanche, tirer en haut la platte-longe pour faire replier la jambe. Lorsque la jambe est racourcie, de maniere que le pied soit dans une situation convenable pour être ferré, il faut approcher du jarret la main qui étoit sur la hanche, pour l'embrasser, le tenir comme on fait ordinairement pour ferrer, & ne point lâcher la platte-longe. Si le cheval tire fortement, & fait beaucoup de mouvement, quittez le jarret, & portez la main sur la hanche, tenant toujours la platte-longe; laissez-lui, en suivant ses mouvemens, faire ses efforts, & lorsqu'il sera las, reprenez le jarret, comme auparavant. Il y a des cheveaux qui, sans être méchans s'abandonnent, à la longueur du tems, sur celui qui les tient, il ne faut pas lâcher subitement le pied, parce que le cheval se trouvant privé tout-d'un-coup du point d'appui, tomberoit rudement & courroit risque de se blesser; mais il faut conduire doucement le pied à terre, il faut se mettre entre ses deux jambes de derriere & lui lever le pied sans platte-longe, le cheval ne trouvant plus de point d'appui en-dehors, restera tranquille & se soutiendra.

Lorſqu'on eſt obligé de mettre le cheval au Travail pour le ferrer, il faut, avant que de l'y mettre, tenir les fers tout prêts à porter ſur le pied, & que les clous ſoient tous affilés pour ne pas faire languir le cheval dans le Travail ; on voit après cela s'il eſt bien contenu de toute part, avant que de lever le pied pour le ferrer ; on lui leve le pied avec une platte-longe, on ne fait que deux tours à l'entour de la barre de fer, & on ne l'engage jamais, afin de pouvoir, ſelon la néceſſité, mettre le pied à bas.

Si le cheval ſe débat & tire la jambe, il faut lui laiſſer faire ſes mouvemens, & après continuer de le ferrer, pourvu qu'il ſoit bien contenu dans le Travail ; cela ſe fait ſans ſoupente : mais s'il ſe débat conſidérablent, on met les ſoupentes. Quelquefois le cheval s'abandonne ſur les ſoupentes, & court riſque d'être ſuffoqué ; il faut alors lâcher promptement le pied, & le débarraſſer du Travail, de peur qu'il ne périſſe, ce qui arrive quelquefois. Il faut le laiſſer repoſer un moment, & reſpirer à ſon aiſe, enſuite le remettre au Travail, & ne pas le gêner, mais ſeulement le tenir court pour aſſujettir la tête, lui mettre les morailles, ou le torche-nez, lui reprendre la jambe, & ne faire qu'un demi-tour avec la corde autour de la barre, afin de pouvoir mettre bas ſur le champ, ſi le cas le requiert. Lorſqu'on lâche la longe, il faut le faire doucement, de peur que le cheval ne ſe bleſſe en heurtant rudement ſon pied contre le pavé ; il faut le reprendre dès que le pied aura repoſé à terre ; c'eſt de cette façon qu'on parviendra à le ferrer.

Si le cheval ne s'abandonne pas, & ne ſe couche pas ſur la ſoupente, mais qu'il tire preſque continuellement la jambe, il faut le lâcher & le

reprendre ſouvent, juſqu'à ce qu'on ſoit venu à bout de le ferrer. Je dis qu'il faut le lâcher ſouvent, parce qu'en tirant la jambe, il peut ſe faire une extorſion au-deſſus du jarret qui fait boiter le cheval pendant un certain tems.

Il y en a qui ſe debattent tellement dans le Travail, qu'il faut les en tirer pour les ferrer à la platte-longe.

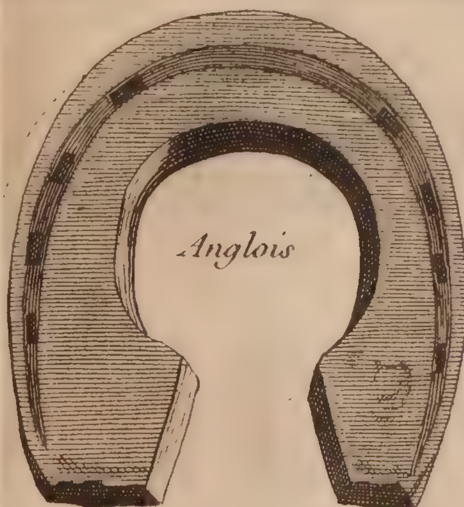
Au reſte, pour ferrer un cheval il faut plus de hardieſſe & d'adreſſe que de force; avant que de ferrer, le Maréchal doit avoir attention que le cheval n'ait pas la longe dans la bouche, ni ſur le nez, quand on l'attache; dans la bouche; car il eſt à craindre qu'en tirant la longe, il ne ſe coupe la langue; ſur le nez, parce qu'il y a danger qu'il ne ſe bouche la reſpiration. J'en ai vu pluſieurs exemples. Quelques-uns ſe ſont coupé la langue ſur la longe. Un entr'autres s'étoit tellement ſerré le nez en tirant la longe, qu'il perdoit la reſpiration; à peine eut-on le tems de couper la longe.

J'en ai vu un autre qui tiroit la longe avec tant de force, qu'après lui avoir coupé la longe qui lui ſerroit extrêmement le nez, il tomba à la renverſe, ſe releva, & alla tomber mort à cent pas de-là.

Quand on deferre un pied foible ou un pied boiteux, il faut faire attention d'ôter les rivets des clous avec le rogne-pied, & de ne mettre les triquoiſes que ſur la branche du fer de dehors, parce que le quartier de dedans eſt toujours le plus foible, & que les triquoiſes foulent la ſole.

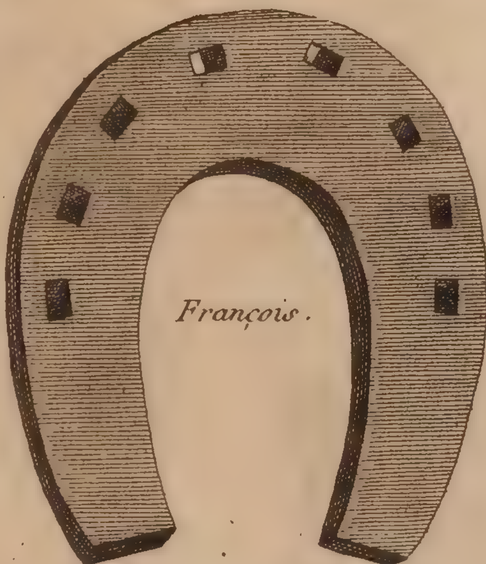


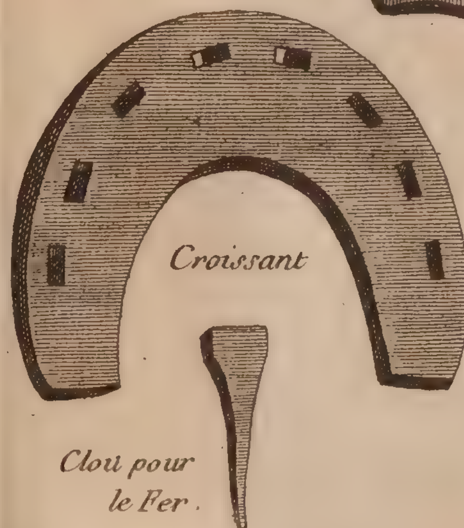

Allemand

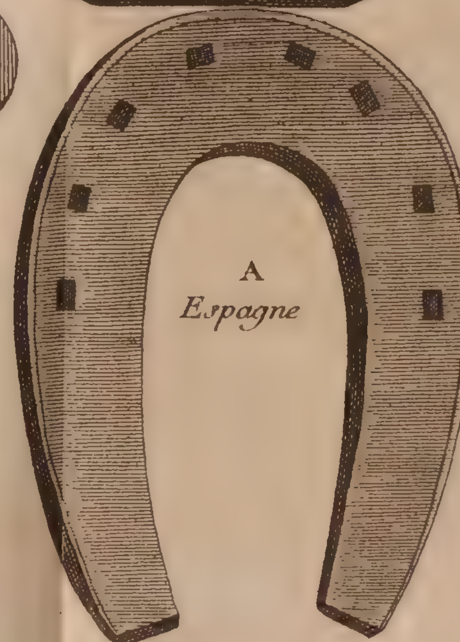

Anglois


Fer Turc


A
Espagne de côte


François.


Croissant
Clou pour
le Fer.


A
Espagne





CHAPITRE SECOND.

PRATIQUE DE LA FERRURE.

LA Ferrure étant une partie eſſentielle de la Maréchallerie, j'ai tâché de donner ſur cette matiere ce que j'ai trouvé de plus sûr; mais après avoir lu tous ceux qui ont écrit avant mon Pere ſur la ferrure, je n'y ai rien trouvé de ſatisfaiſant ni de conforme à la ſtructure du pied.

J'ai examiné avec ſoin les différentes ſortes de ferrures qui ſe pratiquent, non-ſeulement en France, mais dans les Pays étrangers, je les ai comparées avec celle de mon Pere, & j'ai trouvé qu'elle l'emportoit par ſes avantages ſur toutes les autres.

Ceux qui l'ont examinée d'un œil juſte & impartial, leur ont accordé leur ſuffrage; la plûpart même des Maréchaux, obligés de ſe rendre à la vérité, ont approuvé cette ferrure, & après en avoir connu l'utilité & les avantages, l'ont enfin adoptée & miſe en uſage.

L'étude de l'anatomie, à laquelle je me livre depuis long-tems, la connoiſſance de la ſtructure du pied du cheval, des différens reſſorts que la nature y fait jouer, & des uſages auxquels elle le deſtine, m'ont fait faire de mures réflexions & de ſolides obſervations.

Le cheval ſervant à porter ou à tirer différens fardeaux, s'uſeroit immanquablement le pied, ſi on n'y remédioit. On a donc eu recours à la ferrure, qui eſt une défenſe, tant pour la muraille du pied que pour la ſole. Celui qui l'a imaginée n'a sûrement point eu intention de parer la ſole, ni de l'affoiblir en aucune maniere, il ſeroit allé contre ſon princi-

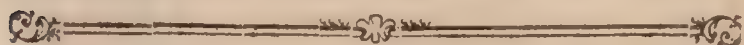
pe, & ç'auroit été détruire son ouvrage que de creuser le pied : cependant un pied qui n'est pas creusé & paré uniment, est regardé aujourd'hui comme mal ferré ; mais on reviendra aisément de cette erreur, si on fait attention que la ferrure n'est mise en usage que pour conserver le pied du cheval, & non pour l'affoiblir, en l'embellissant.

Pour connoître les avantages de la nouvelle ferrure, il faut connoître la structure du pied ; la connoissance de l'une conduit à la connoissance de l'autre ; c'est pourquoi je renvoie à l'article de l'Anatomie du pied, dont j'ai parlé avant que de parler des maladies du pied, & aux Planches qui y sont jointes.

Je vais dire deux mots des propriétés de la fourchette du cheval, & des avantages qu'il en retire.

1°. Elle conserve les talons bas & foibles. La nature pour suppléer à ce défaut de talons foibles, leur a donné une grosse fourchette sur laquelle ils marchent, & qui leur sert de point d'appui.

2°. Les pieds plats & talons bas ont tous une grosse fourchette qui soulage les talons ; en effet tout le poid du corps tombe sur la fourchette & non sur les talons. Le contraire arrive aux bons pieds, car pour l'ordinaire ils ont une très-petite fourchette, mais en révanche de forts talons, qui font fonctions de fourchette, & par conséquent soutiennent tout le poids du corps du cheval.



ARTICLE DEUXIEME.

Défauts de la Ferrure actuelle.

I. LES fers longs & forts d'éponge sont sujets, par leur poids, à ne point tenir fermement, & font péter les rivets.

II. Il faut des gros clous, à proportion de la force des fers, pour les tenir: ce qui fait éclater la corne; ou souvent les grosses lames pressent la chair cannelée & la sole charnue, & font boiter le cheval.

III. Les chevaux sont sujets à se déferrer par la longueur des fers; savoir, lorsque le pied de derriere attrape l'éponge du pied de devant, soit en marchant, soit en restant en place, & en mettant le pied l'un sur l'autre, ou bien entre deux pavés, dans les barres des portes, ou sur les ponts levis des villes de guerre, & dans les terres fortes.

IV. Ils marchent lourdement, par la pésanteur du poids des fers qui les fatiguent.

V. Les fers longs & forts d'éponge, éloignent la fourchette de terre, & empêchent le cheval de marcher sur elle; alors si le cheval a de l'humeur dans la fourchette, il lui viendra un fic ou crapeau, parce que l'humeur séjourne; ce qu'on évite en ferrant court: le cheval marchant sur la fourchette, l'humeur se broie, se divise & se dissipe plus facilement, principalement aux pieds de devant, parce que l'animal s'y appuye plus que sur les pieds de derriere.

VI. Les fers longs & forts d'éponge, aux pieds qui ont les talons bas, les écrasent & les renversent, les foulent & font boiter le cheval (attendu qu'il a toujours le même point d'appui;) quoiqu'on releve l'éponge, & qu'on voie du jour entre l'éponge & le talon en levant le pied; mais dès qu'il est à terre le talon va chercher l'éponge, parce que le sabot est fléxible.

VII. Les fers longs & forts d'éponge, lorsque le pied est paré, la fourchette étant éloignée de terre, occasionnent plusieurs accidens, comme la rupture du tendon fléchisseur, ou l'extension du même tendon & la compression de la sole charnue; ce qui n'a encore été connu que depuis que je l'ai remarqué, &

que j'en ai fait la découverte ; cela eſt aiſé à démontrer.

VIII. Les fers longs font gliſſer & tomber les cheveaux, parce qu'ils font l'effet d'un patin ſur le pavé ſec, tant en hiver qu'en été.

IX. Les fers longs ſont encore nuiſibles, lorſque les cheveaux ſe couchent ſur l'éponge, ce qu'on appelle ſe coucher en vache, parce que pour lors ces ſortes de fers les bleſſent au coude.

X. Les crampons ſont à ſupprimer ſur le pavé, & ils ne ſont bons que ſur la glace, ou ſur une terre graſſe, pour lors les crampons s'inſinuent dans l'une ou dans l'autre, & retiennent le cheval ; au lieu que ſur le pavé, les crampons gliſſent, principalement lorſque le pavé bombe, ce qui eſt très-ordinaire à Paris, parce que le grand nombre des voitures arrondit en très-peu de tems les carres des pavés, quand même les pavés ſeroient neufs. Pour peu que le cheval marchât, les crampons ne dureroient pas plus de ſept à huit jours ; donc il eſt un mois ou cinq ſemaines ſans avoir des crampons, puiſque la ferrure doit durer ſix ſemaines.

XI. Les crampons en dedans ſont ſujets à eſtropier le cheval, en croiſant ſes pieds ſur la couronne, ce qui forme des atteintes encornées.

XII. Le cheval avec des crampons ne marche pas à ſon aiſe ſur le pavé, & ſe fatigue.

XIII. Le cheval qui n'a qu'un crampon en dehors n'a point le pied à plomb, & ce crampon gêne l'articulation de l'os coronnaire qui porte ſur l'os du pied ſe trouvant alors de côté.

XIV. Si le cheval a le pied paré, & qu'il vienne à ſe déferrer, il ne peut pas marcher qu'il ne s'écraſe & ne s'éclate la muraille, & qu'il ne ſe foule la ſole charnue, attendu que la muraille ſe trouve ſans ſoutien, expoſée à rencontrer des chicots & teſſons de

bouteille, de petites pierres tranchantes, d'autres qui foulent la ſole & des clous-de-rue.

XV. Si les fers ſont longs & les talons creuſés, les pierres & les caillous ſe logent entre le fer & la ſole, comme le ſable & la terre qui ſe maſtique entre le fer & la ſole, & font boiter le cheval.

XVI. Les pieds plats deviennent combles en voutant les fers pour ſoulager les talons & la fourchette, parce que plus les fers ſont voutés, & plus auſſi la muraille s'écraſe & ſe renverſe, principalement le quartier de dedans, comme étant le plus foible; pour lors, cela fait bomber la ſole charnue, c'eſt ce qu'on appelle oignon, & met preſque toujours le cheval hors de ſervice.

XVII. Si la muraille eſt mince, & qu'on voute les fers, ces ſortes de fers preſſent tellement les deux quartiers, que l'os du pied & ce qui en dépend, ſe trouvent comprimés, comme quand nous avons des ſouliers juſtes qui nous font boiter. Ces ſortes de fers font l'effet d'une pincette, ou pour mieux dire d'un étau : tout nuiſibles que ſont ces fers, encore faut-il être très-bon Maréchal, pour ajuſter un fer qui ſoit bien vouté, & dont les éponges puiſſent garantir les talons; & c'eſt cette méthode, qui toute difficile qu'elle eſt à exécuter, acheve de perdre les pieds plats des cheveaux.

XVIII. Les pieds parés ſont expoſés à être plus conſidérablement bleſſés par les clous-de-rue, teſſons, chicots, &c.

XIX. La ſole parée prend plus facilement la terre ou le ſable, qui forme une eſpéce de maſtic entre le fer & cette ſole : ce qui foule le pied, & fait boiter le cheval.

XX. Il arrive ſouvent, que lorſque la ſole eſt bien parée, & que le cheval ſe trouve dans un endroit ſec, la ſole ſe ſeche par l'air qui la pénétre,

qui lui ôte ſon ſuc & ſa ſoupleſſe, de ſorte que la ſole étant dans cet état de ſéchereſſe, ſerre & comprime la ſole charnue, & fait boiter le cheval. Cette ſole eſt ſi dure, que le boutoir n'y peut entrer qu'avec grande peine. La précaution que l'on doit prendre pour éviter cette ſechereſſe, c'eſt d'humecter la ſole avec la terre ou la fiente.

XXI. Une habitude qu'il faudroit détruire, c'eſt celle qu'on a d'attendrir la ſole de corne, de ſe ſervir d'un fer rouge avec lequel on brûle cette ſole, afin que le Maréchal & le Palefrenier aient moins de peine, l'un à parer & l'autre à tenir le pied du cheval; mais il en réſulte le plus ſouvent, qu'on échauffe la ſole charnue, & qu'on rend par conſéquent le cheval boiteux.

XXII. Un fer fort que l'on fait porter à chaud, quoiqu'il ne ſoit pas rouge, eſt nuiſible, tant par rapport à ſon épaiſſeur, que parce qu'il arrive que dans l'opinion où eſt le Maréchal, que ce fer n'eſt pas aſſez chaud, il le laiſſe trop long-tems appliqué ce qui échauffe tellement le ſabot, que la chair cannelée qui ſe trouve deſſéchée, ſe détache par la ſuite de la corne cannelée, & fait un vuide entre la ſole & la muraille; ce qui fait ſouvent boiter le cheval.

XXIII. Il arrive communément que pour faire un pied qui plaiſe à la vûe, on le rogne tellement qu'on le pare juſqu'à la ſole charnue, & que la chair ſe faiſant jour à travers la ſole de corne, la ſurmonte; c'eſt ce qu'on appelle une *ceriſe*, & cela fait boiter le cheval, quelquefois un eſpace de tems aſſez conſidérable.

XXIV. Le pied paré eſt principalement cauſe que le quartier en dedans ſe reſſerre; c'eſt ce qu'on appelle *quartier foible*; ou *quartier ſerré*; ce qui fait boiter le cheval.

XXV. Il arrive auſſi qu'un quartier ſe reſſerre, & même tous les deux, & quelquefois la totalité du ſabot ; pour lors le ſabot devient plus petit, & gêne toutes les parties intérieures du pied, ce qui eſtropie le cheval ; accident qui réſulte de la parure du pied.

XXVI. Il réſulte encore un autre accident, c'eſt que quand le quartier ſe reſſerre, il faut fendre le ſabot dans ſa partie latérale ; cet accident s'appelle *ſeime*, & le cheval devient boiteux.

XXVII. L'habitude de parer les pieds, & ſur-tout les talons qui en ſont les arc-boutans, fait ſerrer les deux talons, & les pieds s'encaſtellent, ce qui rend le cheval boiteux.

XXVIII. C'eſt un abus de raper les pieds des chevaux, cela altere le ſabot, & forme des ſeimes.

XXIX. Ce qui doit faire connoître qu'il ne faudroit pas parer les pieds des cheveaux, que cet uſage eſt pernicicieux, & que les Maréchaux en abuſent ſouvent ; c'eſt que ſi un cheval ſe déferre pluſieurs fois en un jour, on ne lui remet pas un autre fer qu'on ait diminué le pied avec le fer rouge, & qu'on n'ait de nouveau paré le pied avec le boutoir, tant les Maréchaux ont contracté l'habitude de ſe ſervir même par diſtraction de cet outil ; enſorte que le cheval n'a preſque plus de pied, ſi par malheur cet animal ſe déferre quatre ou cinq fois en un jour. Il eſt vrai qu'il eſt rare que cela arrive ; mais, comme cela arrive quelquefois, on met le cheval hors d'état de ſervir, en lui détruiſant tout le ſabot, par cette maniere d'uſer ſans diſcernement du boutoir. Ce que j'avance eſt ſi vrai, que j'ai vu des cheveaux qui avoient marché nud pied, dont un quartier étoit tellement emporté, que les cheveaux marchoient ſur la ſole charnue, & les Maréchaux pour les réferrer, abattoient le quartier oppoſé. Je

leur ai demandé la raiſon pour laquelle ils détruiſoient ce quartier qui avoit encore du ſoutien ; & je n'ai pu avoir d'autre réponſe, ſi ce n'eſt qu'il ne falloit pas qu'un quartier fût plus haut que l'autre, parce que cela étoit d'uſage.

XXX. Un autre défaut, c'eſt la mauvaiſe méthode d'étamper & contre percer les fers avec des étampes & des poinçons trop gros, enſorte que cela fait un trou extrêmement large, & que ſi-tôt que les clous, ou que les fers ſont un peu uſés, cela ne tient plus à rien. Le fer bat, attendu que la lame du clou ne remplit plus le trou, parce que le clou a une tête qui forme quatre quarres, leſquels portent ſur le fer, & par conſéquent empêchent cette tête de s'enfoncer ſur l'étampure.

XXXI. On a pour habitude de mettre aux chevaux qui ſe coupent, des fers extrêmement forts en branches, ou un fort crampon, & cela dans l'idée de rejetter le ſabot en dehors. Ils font leur effet dès que le cheval a le pied à terre ; mais dès qu'il leve le pied pour marcher, le pied ſe remet dans ſon à plomb, l'épaiſſeur du fer l'attrape.

XXXII. La plûpart des Maréchaux, dans la vue de mieux parer, pouſſent le boutoir juſqu'au ſang ; & pour arrêter l'hémorrhagie de la fourchette, ils y mettent le feu. Cette opération finie, le cheval revient boiteux à l'écurie. Le Maître en demande la raiſon, mais inutilement, parce que le Maréchal & le Palfrenier ſont auſſi ignorans, ou plutôt auſſi diſcrets l'un que l'autre ſur cet article.

XXXIII. Il y a des Maréchaux, qui croyant remédier aux talons encaſtellés, mettent des fers qu'ils appellent *à la pantoufle*. Ces fers ſont forgés & diſpoſés de façon que le bord du dedans qui regarde la fourchette, eſt extrêmement fort, & le bord du dehors très-mince : ils les ajuſtent enſorte

que le cheval appuyant dessus, l'épaisseur du dedans de l'éponge rencontrant le talon sur les arc-boutans, le bord du dehors ne touche que peu à la muraille, à cause que l'éponge forme un talus de ce côté-là. Le but des Maréchaux est d'écarter les talons par ce moyen : mais c'est en quoi ils se trompent, parce que loin de les écarter, l'épaisseur de l'éponge comprimant les arc-boutans, les empêche de profiter, & les resserre encore davantage.

L'énumération de tant d'accidens qui résultent de la méthode ordinaire, fait sentir la nécessité de les éviter. Personne de l'Art ne peut disconvenir de ces accidens.

La plûpart des Maîtres ne font point parer les pieds des cheveaux, à moins que ce ne soit des chevaux qu'on veuille vendre, à qui l'on vuide le dedans du pied, afin de tromper l'Acquéreur ; & il est même rare de voir des Maîtres Marechaux mettre des fortes éponges aux fers, si ce n'est à des cheveaux qu'on veut faire paroître de plus haute taille.

On avoit peine à croire que les éponges minces fussent propres à rendre droits les talons bas & foibles, & à les conserver ; mais beaucoup de Garçons qui ont travaillé chez mon Pere, ayant ferré de ces sortes de pieds, & sur-tout des pieds boiteux avec des fers à éponges minces, & en ayant vu la réussite en ont fait part à plusieurs autres Garçons parcourant les Boutiques, ce qui en a fait répandre la maniere parmi les Garçons en général ; & beaucoup de Maîtres, voyant qu'elle ne produisoit que de bons effets, la laissent pratiquer.



ARTICLE TROISIEME.

Défauts de la Ferrure des Mulets, qui se pratique en planche à Fleurentine & grands Fers de derriere.

IL ne faut pas croire, comme pensent les Muletiers, qu'il faille que le mulet, pour bien marcher, soit ferré avec ces sortes de fers, c'est-à-dire, avec des fers grands, larges, qui débordent en-dehors & en pince de quatre à cinq pouces, & relevent en pince l'un plus que l'autre, ou moins, selon le caprice des Muletiers.

1°. Les fers des mulets sont beaucoup plus pesans que les fers des cheveaux, & cela parce qu'ils sont une fois plus grands & plus larges qu'il ne faut; ce qui fait que ces mulets marchent avec plus de peine; on s'apperçoit en effet qu'ils lévent le pied plus lentement. Les Muletiers appellent cela *marcher gravement*, sans s'appercevoir que c'est la pésanteur du fer qui produit cet effet.

2°. Ils sont sujets à se déferrer, tant à cause de la largeur que de la longueur & de la pésanteur du fer, sur-tout quand ils sont dans certaines terres où les fers demeurent. D'ailleurs, en se retirant d'un bourbier, ou d'une terre grasse & forte, ils relevent une quantité de terre avec leurs fers, qui fatigue extrêmement le mulet.

3°. Quand ils se trouvent dans des chemins raboteux, des rocs & des terres gelées, ils ont de la peine à marcher avec leurs fers larges; attendu que le pied est beaucoup plus petit, & que si cette surface de fer ne porte pas précisément dans le milieu d'un caillou, ou d'une motte de terre gelée, ou d'autre chose, le fer fait la bascule, & fait faire un faux pas au mulet, parce qu'il n'a point d'appui.

4°. Il

4°. Ils ne peuvent point aller dans les montagnes dont les chemins sont extrêmement étroits, où il y a seulement de la place pour mettre leurs pieds qui sont ordinairement petits ; or un fer large ne peut y aller, sans exposer le mulet à faire de faux pas.

5°. Si le mulet se déferre, on ne trouve pas facilement des Maréchaux qui sachent les ferrer à la façon des Muletiers : c'est un usage que bien des Maréchaux n'ont pas. Cette difficulté fortifie le préjugé des Muletiers, à qui il semble que c'est un chef-d'œuvre de bien ferrer un mulet. J'ai eu beau représenter que cette ferrure étoit nuisible, je n'ai jamais rien pu gagner. J'ai demandé les raisons pour lesquelles ils vouloient que les mulets fussent toujours ferrés de cette maniere, aucun n'a pu m'en alléguer une bonne : l'un m'a répondu que s'ils étoient ferrés autrement, ils ne pourroient point marcher ; l'autre, que cela avoit meilleure mine ; un troisieme que ses Camarades se moqueroient de lui, s'il les faisoit ferrer autrement ; un autre enfin, que les mulets ne voudroient pas marcher, s'ils n'étoient pas bien chaussés. Je leur ai proposé de les faire ferrer de même court, c'est-à-dire, avec des fers justes à la longueur du pied ; mais ils m'ont répondu que non ; qu'il ne meneroient point leurs mulets, qu'ils ne fussent ferrés à leur goût ; que la ferrure qu'ils demandoient donnoit de la grace à marcher, & que de tout tems on avoit ferré les mulets de cette façon; qu'ils n'en vouloient point d'autre.

Il est difficile de faire entendre raison aux Muletiers ; non-seulement ils sont entêtés, mais ils font des raisonnemens ridicules : il y en a un qui m'a dit que quand il vouloit punir ses mulets, il les faisoit marcher nuds pieds, c'est-à-dire, sans fers ; qu'il leur ôtoit la sonnaille, & qu'ils étoient

ſenſibles à cet affront. J'en ai entendu d'autres qui converſoient avec leurs mulets, & qui les menaçoient, lorſqu'ils avoient fait quelques faux pas, qu'ils les fairoient aller nuds pieds, qu'ils leur ôteroient la ſonnaille, & qu'ils les mettoient derriere les autres.



ARTICLE QUATRIEME.

Différentes Ferrures à mettre en uſage, ſelon la ſtructure du pied, ſur toutes ſortes de terreins.

PRATIQUE DE FERRER POUR MOINS GLISSER.

Ferrure pour les bons pieds, & ſur-tout pour ceux qui uſent beaucoup & marchent ſur toutes ſortes de terreins.

IL faut que les fers ne ſoient pas trop longs, qu'ils ne paſſent pas les talons, de façon que l'éponge ſoit au commencement de l'arc-boutant, & que les pieds tant de devant que de derriere, ne ſoient point parés; l'on doit ſeulement ſe contenter d'abattre l'excédent de la muraille, & l'abattre bien uniment, de maniere que le pied ſoit égal, ſans cependant en vuider le dedans, ni parer la fourchette, mais la laiſſer ſaillir, s'il eſt poſſible, pour qu'elle ſoit plus haute que le fer, & qu'elle puiſſe porter à terre. Quoique le fer doive être égal de force & mince d'éponge, on obſervera néanmoins que la branche de dehors du pied de devant ſoit un peu plus forte & un peu plus couverte. Pour éviter que le cheval ne ſe pique le pied, & qu'il ne l'ait ſerré par la lame du clou, l'on aura ſoin de ne pas étamper le ſer trop gras, mais ſur la même ligne, afin que les trous ſoient égaux. Le fer devant garnir un peu plus en-dehors,


5
4
3
2
1
10
9
8
7
6
15
14
13
12
11

il doit par la même raiſon, y être étampé un peu plus gras qu'en-dedans. Si l'on veut conſerver la muraille du pied, on lui donnera un peu d'ajuſture douce, ſans relever les fers en les ajuſtant, ſans les entoler, ni les vouter, de maniere qu'ils ſoient preſque à plat. On doit avoir ſoin que le fer prenne bien le pied, pour qu'il en garniſſe tout le tour, un peu plus cependant en-dehors qu'en-dedans : il eſt néceſſaire, dès qu'on le préſente ſur le pied, de l'en retirer promptement, de peur de l'échauffer. On peut, avec une pareille ferrure, en y mettant deux clous à tête haute, ſe garantir de tous les dangers occaſionnés par une terre graſſe ou une pelouſe ; même en tems de gelée, en mettant trois, deux à la branche de dehors, près l'un de l'autre, & un à celle de dedans, pour éviter qu'ils ne ſe décolent : on ira hardiment ſur le pavé, ſur le verglas & ſur la neige.

Ferrure pour un Cheval pinçart des pieds de derriere ; c'eſt-à-dire, qui marche continuellement ſur le bout de ſa pince, ce qui le rend ſujet à ſe déferrer ſouvent.

Il faut autant qu'il ſera poſſible, que le fer ſoit étampé près du talon, faire un fort poinçon au fer en pince, & ne point l'entoler. Les branches de la voute de fer doivent être renverſés en-dedans du pied, comme ſi on vouloit le ferrer en pantoufle, de maniere que la voute du fer approche la ſole le plus que l'on pourra, dans toute ſon étendue.



Pour un Cheval qui s'attrape de la pince du pied de derriere ſur les éponges du fer de devant, qui le font déferrer, ce qu'on appelle forger.

Le devant de cette ſorte de ferrure doit être fait en croiſſant.

Il y a des cheveaux qui forgent dans la voute du fer de devant, c'eſt-à-dire, qu'au-lieu d'attraper les éponges, ils frappent le milieu du fer : pour obvier à cet incovénient, il faut les ferrer en croiſſant de devant un peu plus long, & faire déborder en pince la corne des pieds de derriere. L'éponge d'un fer en pince doit être mince, & il doit avoir deux poinçons de chaque côté, à un pouce de diſtance l'un de l'autre. Ce forgeage n'eſt point ſujet à ſe déferrer, mais il fait beaucoup de bruit en trotant, ce qu'on peut éviter en faiſant déborder la corne, attendu que les deux fers ne ſe toucheront point, ſi cependant ce bruit ennuyoit, on pourroit ſe ſervir d'un fer étranglé. *Voyez la Planche : Fer en croiſſant incruſté.*

Ferrure pour un Cheval qui ſe coupe.

On doit lui mettre un fer à demi-branche en-dedans ; que cette branche ſoit très-mince & ſans étempure, obſervant d'abattre un peu plus du quartier de dedans, parce que le cheval ayant moins d'épaiſſeur de ce côté-là, ſera moins ſujet à ſe couper.

Ferrure pour un Cheval qui aura une fourchette dont il ſortira du pus qui ſent mauvais, & qui par la ſuite, faute d'y remédier, devient fic ou crapaud.

Pour prévenir cette mauvaiſe ſuite, il faut ferrer

le cheval en croiſſant ; que les deux bouts d'éponge ſoient bien minces ; abattre beaucoup de talon, s'il en a, enſorte que la fourchette puiſſe porter à terre, afin qu'elle faſſe ſa fonction ordinaire, pour y broyer & diviſer l'humeur qui ſe fixe dans cette partie.

Autre ferrure pour un Cheval qui uſe conſidérablement en-dehors du pied de derriere, ce qui arrive ſur-tout parce qu'il s'appuie ſur la branche du fer de ce côté, & tournant le pied à chaque pas qu'il fait, occaſionne un double frottement ſur le terrein.

Il faut, pour ces ſortes de cheveaux, forger un fer dont la branche ſoit bien forte en-dehors, & qu'il y ait très-peu de fer en-dedans ; celle du dehors doit être couverte & étampée gras, afin que le fer garniſſe.

Ce n'eſt qu'à ces ſortes de cheveaux qu'on doit obſerver cette ferrure ; & c'eſt un abus que quelques Maréchaux commettent, de mettre, dans les autres cas que celui ci-deſſus, un fer fort en-dehors & foible en-dedans, ce qui, contre leur intention, fait que la branche de dehors s'uſe davantange ; ce qu'on peut facilement éviter, en employant un fer à-peu-près égal de force, excepté la branche de dehors qui doit en avoir un peu plus. Ces cheveaux ainſi ferrés uſeront uniment Pour prouver ce que j'avance, mettez un fer bien fort en-dehors à un cheval qui marche bien, vous vous appercevrez qu'il n'y aura que la branche de dehors d'uſée, & ſi vous ne faites pas le fer plus fort en-dehors qu'en dedans, le cheval uſera également.

Ferrure pour un Cheval qui n'uſe qu'en pince.

Il faut faire un fer qui n'ait de la force qu'en

pince, & le faire diminuant d'épaiſſeur juſqu'aux deux bouts de l'éponge, l'en étamper le plus près qu'on pourra, relever & bien entoler la pince, ne point parer les pieds, & faire déborder le fer.

Ferrure pour les fourchettes puantes & petites.

Il ſe trouve des ſtructures de pied, où on ne peut pas faire porter la fourchette à terre comme on voudroit; pour lors il faut avoir attention, dès que l'on ferre, de bien parer le pied, ſur-tout les arc-boutans, pour donner jour à pouvoir panſer la fourchette. Il faut auſſi couper la corne de cette fourchette, qui vous paroîtra pourrie, & qui doit ſentir mauvais. On doit avoir ſoin, tous les quinze jours, de parer le pied avec le boutoir; pour cela, il faut le déferrer, & que tous les huit jours on coupe la corne de la fourchette avec un biſtouri, ſans cependant la faire ſaigner. On doit auſſi avoir ſoin de mettre tous les jours à cette fourchette du verd-de-gris trempé dans du vinaigre, que l'on portera avec une petite ſpatule, ſans quoi le fic ſe formera; on peut ferrer un peu plus long, & à éponges minces. On aura encore attention de ne point laiſſer d'humidité ſous le pied, & de faire marcher ſouvent le cheval; cette ſorte de ferrure ne convient qu'aux forts talons.

Ferrure pour un Cheval qui a des ſeimes aux pieds de devant, au quartier de dedans, ou en-dehors.

Il faut mettre un fer dont la branche ſoit plus courte du côté de la ſeime, c'eſt-à-dire, un fer à demi branche, voyez la Planche des Fers, & que l'éponge ſoit mince, qu'elle ne paſſe pas la ſeime. On doit abattre de la muraille, à commencer depuis la ſeime juſqu'au talon, enſorte que ce talon ſoit plus bas que l'autre. Si c'eſt un pied qui ait

le talon foible, & qu'il en ait peu, il faut le ferrer en croiſſant, de maniere que la fourchette porte à terre; ce qui ſoulagera beaucoup la ſeime. Il y a des chevaux, ſur-tout ceux qui ont la muraille mince, que cette ferrure guérit en marchant, en faiſant néanmoins une ouverture à la partie ſupérieure de la ſeime, c'eſt-à-dire, à la couronne, & en la nourriſſant. On obſervera que les ſeimes à murailles fortes ſont plus difficiles, & celles des pieds de derriere encore davantage. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail à ce ſujet, ſur lequel on doit conſulter les Obſervations de l'Encyclopédie de M. Ronden l'aîné.

Ferrure pour un Chêval qui a un quartier ſerré en-dedans c'eſt-à-dire, un quartier où l'on voit un creux & une eſpece de rentrée au-deſſous de la Couronne; il y en a qui ſont bomber la ſole du même côté.

Si le quartier & la muraille ſont trop hauts, il faut en abattre, & ne point parer le dedans du pied, mais mettre un fer à demi-branche du même côté, la tenir mince à commencer du premier trou juſqu'au bout de l'éponge, & que la branche du dehors ſoit longue & forte. Il faut auſſi vouter le fer, & que la branche du dedans ſoit plate, afin que tout le poids du corps portant ſur la voute du fer & ſur la branche de dehors, celle de dedans ne poſe point à terre, quoique le cheval ait ſon pied d'à-plomb, de façon qu'on puiſſe paſſer une lame de couteau entre le talon & la terre.



Ferrure pour un Cheval qui a un quartier mince & renversé en-dedans du pied, & qui de ce même côté a le talon foible.

On doit, sans toucher au talon, employer, comme ci-dessus, un fer à demi-branche. Cependant si la muraille étoit renversée en-dedans du pied, il faudroit alors, avec la corniere du boutoir, ôter ce qui seroit rabattu.

Ferrure pour un Cheval qui aura une Bleime.

Il faut encore le ferrer à demi-branche, pour qu'il n'ait point de fer qui presse la bleime : ce qu'on peut éviter en abattant du talon, & en applatissant la corne qui la couvre.

Ferrure pour un Cheval qui a le talon foible & sensible.

En le ferrant à croissant, la fourchette portera à terre, recevra par conséquent tout le poids du corps, ce qui soulagera les talons, puisque rien ne les pourra gêner ; mais l'on prendra garde de toucher à la fourchette, & on tiendra les bouts des éponges très-minces.

Ferrure pour un pied foible, dont la muraille est mince.

Prenez un fer mince, dont les éponges viennent jusqu'au bout des talons, pour qu'on puisse y étamper des trous, & y mettre des clous. Observez aussi d'étamper de loin en loin, afin que les clous ne fassent pas fendre la corne, & abattez-en toute la mauvaise, parce que le fer portant dessus, feroit éclater la bonne ; d'ailleurs, s'il ne portoit point d'à plomb, il ne tiendroit point ; ce dont on s'apperçoit facilement, quand en marchant il sonne le

cas. Ayez bien ſoin que les clous ſoient brochés dans la bonne corne, & qu'ils ſoient déliés de lame : étampez maigrement les fers, ne les voutez point, faites-leur une petite ajuſture, & ne les portez point à chaud ſur le pied.

Ferrure pour des Chevaux qui ont été ſourbus.

Si la fourbure eſt deſcendue à la couronne des pieds de devant, ce qu'on appelle *cercle*, il faut les ferrer avec des fers longs & fortes éponges, attendu qu'ils ne marchent que ſur les talons, qui s'uſeroient s'il n'y avoit pas ſous eux du fer. On s'apperçoit de cette fourbure en faiſant marcher le cheval ; il jette les deux pied en avant ; ce qu'on appelle *marcher en nageant*, on ne doit point les parer.

Autre ferrure pour un cheval dont la fourbure aura relâché l'os du pied, enſorte que l'os du pied ſera relevé, ce qu'on appelle bombé. *Cet os fait crever la ſole de la corne & la charnue, ce qu'on appelle* croiſſant.

Il faut un fer extrêmement couvert en pince, pour garantir cette ſole, & que les éponges ne ſoient pas plus fortes que le reſte du fer, enſorte qu'il ne porte point ſur la ſole.

Façon d'ajuſter les fers aux pieds combles.

On ſe ſervira d'un ferretier à bouche unie & ronde ; pour ajuſter, on en donnera doucement des coups entre deux fers, un peu plus près cependant du bord du fer, pour qu'il ne ſoit pas relevé de ſi court, & afin de faciliter de faire une voute au fer pour placer la ſole qui bombe, on choiſira une enclume dont la table ſoit un peu uſée & creuſée, on mettra le fer dans l'endroit où il y a un creux, & on donnera deſſus des coups du ferretier, près

les uns des autres, pour former une voute au fer, afin qu'il ne porte pas ſur la ſole : il faut être bon Ouvrier, & avoir le coup de ferretier juſte. Il en eſt de cette opération, comme de celle d'un Orfévre, qui d'une plaque fait une gandole, & ne la fait qu'avec le marteau peu-a-peu. On doit encore, ſans toucher à la ſole, porter le fer à froid.

Ferrure pour marcher fermement ſur une glace unie ſans gliſſer, & même plus sûrement que ſur aucun terrein.

Il faut des fers à trois crampons, c'eſt-à-dire, un à chaque bout du fer, & l'autre à la pince : voyez la Planche des fers & le fer allemand ; ce que l'on pratique dans le Nord.

Ferrure pour les pieds bien combles, c'eſt-à-dire, qui ont une ſole qui bombe, & ſouvent les murailles écraſées & renverſées ſur la ſole.

On doit, en ajuſtant le fer, le vouter de maniere qu'il ne porte point ſur la ſole, qu'il ſoit couvert autant en dedans qu'en dehors, & qu'il n'ait pas beaucoup de force, mais que les éponges en aient également. Les fers doivent être étampés maigres, & les trous placés où il y a de la bonne corne au pied. On doit ajuſter le fer comme il eſt dit pour la ferrure des chevaux qui ont été ſourbus, dont les pieds ſont ſurmontés, excepté qu'il faut tenir les éponges plus minces en gagnant les talons, enſorte que la fourchette porte à terre pour ſoulager le pied : on aura bien ſoin de ne poſer le fer à chaud que le moins qu'on pourra.

Ferrure pour rétablir les pieds que la ferrure aura gâtés & détruits, & qu'elle aura rendus combles.

Commençons par faire voir les défauts de cette ferrure qui ruine les pieds, afin qu'on s'en garantiſſe.

On ajuſte ces ſortes de fers ; on les met fort longs, & l'éponge forte, & on y fait beaucoup d'ajuſture, c'eſt-à-dire, que l'on releve les bords de fer tout autour avec le ferretier, & enſuite on monte à cheval, on appelle *monter à cheval*, lorſqu'on met le feu ſur le côté, & que l'on frappe avec le ferretier ſur la branche qui eſt en haut, ce qui le fait plier ; alors étant ajuſté, il fait une voute dans ſon milieu, & par ce moyen empêche qu'il ne porte ſur la ſole ; mais cette maniere de diſpoſer le fer renverſe la muraille, enſorte qu'elle ſert d'appui à la péſanteur du corps du cheval, ce qui fait que cette muraille s'écraſe de façon qu'elle ſe trouve plus baſſe que la ſole ; c'eſt ce qu'on appelle *pied comble*. Cette difformité eſt occaſionnée par la mauvaiſe conſtruction du fer, qui fait l'effet d'une paire de pincette renverſée, dont les branches ſont en l'air ; en y mettant le pied & appuyant deſſus, plus on appuyera, & plus il enfoncera, en conſéquence plus le pied ſe trouvera ſerré. Il en eſt de même du pied du cheval qui, placé dans un fer conſtruit de cette maniere, ſe trouve par la ſuite reſſerré juſqu'au point de le faire boiter : ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que plus il boite, plus on voute le fer, dans l'idée de ſoulager la ſole & les talons, mais infructueuſement.

Maniere de rétablir ces ſortes de pieds, & de les faire revenir comme la nature les a donnés.

Il faut mettre un fer mince tout plat, ſans ajuſ-

ture, que le fer ne porte que ſur la pince & ſur les talons, de façon qu'il ne touche point à la muraille, & que l'on voit un vuide entre lui & elle, pour donner aiſance à cette muraille de pouſſer : on attachera le fer à quatre ou cinq clous, on n'en mettra qu'en pince, & point ſur les quartiers ; on mettra enſuite le cheval en pâture ou en labourage, ou à tourner un moulin ; ou bien on le laiſſera ſix ſemaines ou deux mois à rien faire ; au bout de ce tems les quartiers ſeront pouſſés & ſeront bons. On doit avoir ſoin, quand on le referrera ; de ne donner d'ajuſture au fer, que le moins qu'on pourra, & de ne le point mettre chaud ſur le pied. Il faut abattre la pince, c'eſt-à-dire, la racourcir, & ne point toucher à la muraille, à moins qu'il n'y ait de la corne éclatée qu'on doit ôter. Cette muraille doit être venue de niveau avec la ſole, ou à peu de choſe près.

Il faut ſe garder de parer les pieds de toutes les ferrures ci-deſſus, & ſe ſervir des clous que l'on voit à la Planche des Fers ; ce clou approche du clou de bande, & eſt de la forme d'un cône, enſorte que plus on frappe le clou dans l'étampure du fer, & plus il entre juſqu'à ſon point ; pour lors il s'uſe avec le fer ſans ſe décoler ; au-lieu que les autres clous ne pouvant entrer dans l'étampure, attendu que leur tête porte en partie ſur le fer, ſont plus ſujets à ſe décoler, & par conſéquent tiennent moins.

Ferrure pour les pieds combles.

Il leur faut des fers un peu plus longs & plus couverts pour garantir la ſole. Si la fourchette eſt groſſe, elle fera le même effet que ci-deſſus ; ſi elle ne l'eſt pas, il faut mettre le fer un peu plus court, attendu qu'il y aura du talon qui ſuppléera à la fourchette. Il ne faut pas non plus parer les

pieds, si ce n'est une excroissance de corne qui nuise à porter le fer ; on la peut ôter sans amincir la sole.

Ferrure à demi-cercle pour la sûreté du Cavalier, sur le pavé sec & plombé, tant l'Hiver que l'Été, soit en montant les montagnes, soit en les descendant au galop, sans glisser en aucune façon.

Le demi-cercle doit être de deux à trois lignes de largeur, sur une & demie d'épaisseur, pour que les trous en soient faits avec un poinçon ; on les doit contre-percer du côté qu'ils sont étampés, afin que les clous soient enchassés dans l'étempure. Il faut faire au moins dix trous qui soient petits à proportion, pour qu'ils puissent seulement soutenir la muraille. Il faut aussi que le fer du demi-cercle soit doux.

On abattra, selon la coutume, l'excédent de la muraille, observant néanmoins d'en laisser un peu davantage, afin de pouvoir y incruster le demi-cercle ; pour réussir, on fera une rainure dans le milieu de la muraille du pied, de la profondeur & de l'épaisseur du cercle, de maniere qu'il soit enchassé dans la muraille, & que le bord déborde tout autour du demi-cercle, pour la faciliter de porter sur le pavé. Il faut que les deux bouts du demi-cercle soient incrustés dans les talons ; ce qui produira deux avantages mutuels ; l'un que la muraille conservera le demi-cercle, qui sans cela s'useroit promptement à cause de sa minceur ; l'autre que le demi-cercle réciproquement empêchera la muraille de s'éclater. Cette ferrure est avantageuse au cheval de monture ; elle l'est aussi au cheval de trait, excepté qu'elle ne resistera pas si long-tems. Cependant j'ai vu plusieurs chevaux qui, quoiqu'ils marchassent tous les jours, conservoient cette ferrure pendant trois semaines ; à plus forte raison, s'ils faisoient moins d'ouvrage, leur ferrure

dureroit plus long-tems. Je dirai néanmoins qu'il y a une ferrure plus convenable aux chevaux de trait, c'eſt un fer qu'on enclave dans tout le fort de la muraille, obſervant auſſi de la laiſſer déborder dans tout ſon contour ; on peut appeller ce fer *le Croiſſant enclavé* ; il doit être étampé extrêment maigre ; voyez la Planche. Remarquez que ces deux dernieres ſortes de ferrures ne ſont propres qu'aux chevaux qui ont les pieds forts.

L'uſage de ferrer les chevaux me paroît bon & utile, & même néceſſaire ſur le pavé ; mais il s'agit de leur forme & de la maniere de mettre les fers. En effet nous nous trouvons plus agiles & plus adroits quand nous ſommes chauſſés à notre aiſe ; il en eſt de même pour les chevaux ; car un fer long & épais doit être à leur égard ce que ſont au nôtre des ſabots, c'eſt-à-dire, les rendre lourds, mal-adroits & chancelans. Pour s'en convaincre, il ne s'agit que de jetter les yeux ſur un cheval de trait, lorſqu'il tire une voiture chargée ; qu'on ſoit attentif à le regarder un moment, on verra les peines & les tourmens que ſouffre cet animal, les pied n'ayant pas de priſe ; c'eſt envain qu'il tente de pincer le pavé, chaque pas n'eſt qu'une gliſſade, pour laquelle il reçoit ſouvent plus d'un coup de fouet qu'il n'a pas mérité ; les reins, la poitrine, les épaules, les jambes, les pieds, tout en ſouffre, tout eſt à la torture ; joignez à cela la crainte perpétuelle d'être fouetté à chaque pas qu'il fait ſur le pavé, où il eſt impoſſible de tirer ferme ; le cheval ſouffre plus en pareille circonſtance dans une lieue de chemin, que s'il en faiſoit ſix ayant moins de fer ; les courbatures, les poumons enflammés, les fiévres, les fourbures, en un mot tous les accidens d'un cheval forcé en ſont les ſuites ; que l'on attribue à bien d'autres cauſes ; mais ce qu'il y a de plus fâ-

cheux, c'eſt que le mauvais cheval ne ſouffre jamais tant qu'un bon qui fait tous ſes efforts, ſans être pourtant plus épargné pour ſa bonne volonté.

Ferrure pour empêcher les chevaux de gliſſer ſur le pavé ſec & plombé.

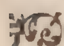
Il faut mettre un fer à croiſſant, voyez la Planche, c'eſt-à-dire, un fer qui n'occupe que le pourtour de la pince, & dont l'éponge ſoit mince au bout, & ſe termine au milieu des quartiers, de maniere que les talons & la fourchette portent à plomb ſur le pavé, tant du devant que du derriere, mais ſurtout des pieds de devant, parce que le poids du corps du cheval y eſt plus porté, & plus le fer eſt court, moins le cheval gliſſe. Si le cheval a beaucoup de talon, on fera entrer les bouts de l'éponge du fer dans la muraille des talons, de façon qu'ils ſaillent: pour lors ils ſerviront de crampons, qui ſeront plus propres à garantir de gliſſer que des crampons de fer, & qui s'uſeront moins.

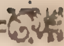
Autre pour les chevaux qui ont la muraille mince & éclatée.

Il faut que les fers ſoient un peu plus longs, de maniere que l'éponge vienne en s'amincisſant ſur les talons, afin que le bout ne porte pas ſur la muraille, parce qu'elle l'écraſeroit, vû la foibleſſe.

Autre pour un pied plat qui n'a point de talon.

Il faut que les fers ſoient auſſi un peu plus longs, & que les éponges viennent en amincisſant, à commencer du premier tour du talon juſqu'au bout, enſorte que la fourchette faſſe le même effet que font ſur la glace de vieux chapeaux que nous aurions ſous nos ſouliers, qui ſeroit de les retenir tout court ſur





ARTICLE SECOND.

Ferrure pour les Anes.

ILs ont le pied fait comme le mulet, on peut les ferrer de même pour l'usage qu'on en veut faire.

Je pense avoir rempli le but que je m'étois proposé dans la description de cette nouvelle façon de ferrer ; mais comme il est survenu à mon Pere beaucoup d'objections à cet égard, & qu'elles me sont réitérées tous les jours par des gens qui, prévenus par l'habitude de leur ancienne méthode, prétendent de détruire celle qu'il a donnée, dont l'expérience fait voir la solidité, j'ai cru devoir insérer ces objections à la fin de cet Ouvrage, pour pouvoir les en désabuser.



PREMIERE OBJECTION.

ILs prétendent que cette ferrure foulera le talon ; & que de-là naîtront les bleimes.

Réponse.

Pour se convaincre du contraire, il suffit de faire attention que jamais les éponges ne plient, comme plusieurs le pensent, que le poids du cheval force le sabot, déjà flexible par lui-même, à gagner l'éponge de façon que le talon se trouvant comprimé comme dans une presse, cette même éponge & cette ferrure étant par conséquent courtes, & portant tout le poids de son corps sur le milieu du pied & sur la fourchette, le talon n'appuyera que légerement sur

le pavé, ce qui le garantira des bleimes & des foulures.

Seconde Objection.

Il y en a qui prétendent que les talons s'ufent.

Réponfe.

Pour prouver fans réplique que cela eft faux, que le talon ne pourroit jamais s'ufer jufqu'au vif, & que fa fubftance eft de nature à croître plus qu'elle ne s'ufe, c'eft que, lorfque les chevaux ont le talon fort, on eft obligé d'en abattre chaque fois que l'on les ferre. Il faut cependant convenir que le cheval ufera du talon s'il marche en nageant; ce qui vient d'un cheval qui a été fourbu.

Troifiéme Objection.

On prétend qu'en ne parant pas les talons, on occafionne des bleimes.

Réponfe.

Cela eft d'autant moins vrai que les bleimes, qui furviennent aux chevaux dont les talons font forts, n'arrivent que parce qu'ayant paré l'arc-boutant jufqu'au vif, l'air le pénétre, le prive de fon fuc, & le féche; cette fole preffe les vaiffeaux, & le fang s'extravafe, ce qui forme cette rougeur qu'on appelle *bleime.*

Cette efpece de bleime ne fait boiter le cheval que lorfqu'il s'y forme de la matiere, ce qui arrive rarement; le quartier fe refferre quelquefois, n'ayant pas de foutien, comprime la chair cannelée, & produit cette rougeur.

Quatriéme Objection.

On dit que la fourchette doit être fatiguée, parce que le cheval marche dessus.

Réponse.

Je pourrois à la rigueur en appeller à l'expérience. Jamais cheval ferré à la nouvelle méthode, n'a jusqu'aujourd'hui donné la moindre marque de fourchette fatiguée, ni de sensibilité, & même je ne crois pas que personne puisse dire avoir vu boiter des chevaux étant vieux ferrés, pour avoir marché sur la fourchette ; on verra que cela n'est guere possible, lorsque l'on réfléchira sur la structure toute particuliere de cette partie, comme je l'ai donnée dans ce Traité. C'est une substance matelassée, spongieuse, flexible, qui, par son ressort naturel, céde au poids du corps dans l'instant que le cheval appuie le pied sur le pavé, & se remet promptement.

Il y a cependant un cas où un cheval peut devenir boiteux en marchant sur la fourchette, mais dont on ne m'a jamais fait mention, c'est quand elle est dure & séche. L'observation & l'anatomie du pied, m'ont fait voir qu'il pourroit boiter, parce que le cheval en s'appuyant à terre, force cette partie dure contre l'expansion du tendon qui s'attache à l'os du pied, & le cheval pourroit boiter par la grande sensibilité de cette partie ; mais si on enleve le petit bout de la fourchette, il ne boitera pas.

Cinquieme Objection.

On dit que la fourchette sera plus sujette à avoir des fics ou crapauds.

Réponse.

Cela ne vient qu'à ceux qui ont des humeurs. Si l'on y remarque de la disposition, on pourra parer la fourchette, & le cheval marchera sur les talons, s'ils sont forts, avec la même sûreté sur le pavé sec & plombé.

Sixieme Objection.

On dit que le nerf se fatigue, c'est-à-dire, que le tendon d'Achille se trouve tiraillé & souffre par la courte ferrure, parce que la fourchette porte sur le pavé.

Réponse.

C'est précisément tout le contraire.

Voyons les effets du poids du corps sur le tendon d'Achille dans les circonstances suivantes.

Si l'on ferre le cheval à crampons, il se trouve alors une grande distance entre la fourchette & le pavé, le poids du corps porte sur les crampons, la fourchette qui est en l'air céde, le talon s'allonge; & si le cheval fait un mouvement violent & subit, la rupture de ce tendon est presqu'inévitable, parce que la fourchette ne peut pas gagner le pavé pour soulager le tendon, à qui elle doit servir de point d'appui; si le tendon ne casse pas, le cheval boitera long-tems, par la grande extension les fibres qui étoient prêtes à se rompre.

Si l'on ferre à éponges fortes, la fourchette est beaucoup moins en l'air; le poids du corps peut à la vérité forcer la fourchette à gagner le milieu d'un pavé, & par-là sauver l'extension violente du tendon; mais comme l'épaisseur des éponges empêche la substance de la fourchette de porter à terre, de céder & de rentrer en elle-même autant qu'elle en est capable par sa nature; il faut qu

la corne comme un gros clou. De plus, j'en appelle à l'expérience : ceux qui sont ennemis de la nouvelle ferrure n'ont qu'à mal river les clous, & le cheval se déferrera a leur volonté.

Dixieme Objection.

On prétend que les chevaux n'ayant point de crampons, seront plus sujets à glisser.

Réponse.

J'assure que plus le pavé sera sec & plombé, & que plus la fourchette ou le talon posera à terre, plus le cheval aura de fermeté ; & il glissera beaucoup moins que s'il avoit des crampons, quoiqu'à de fortes descentes ou à de forts réculemens ; ce qu'il y a de certain, c'est que moins il y aura de fer, moins il glissera, parce que s'il étoit possible qu'il put s'en passer, il ne seroit point sujet à glisser.

La nouvelle ferrure de mon pere n'a contr'elle que le préjugé. L'Anatomie qui m'a fait connoître la structure du pied, m'en a montré tous les avantages, & l'expérience me les a confirmés.

J'espére que par la suite elle sera encore plus goûtée, & que l'on reviendra d'un préjugé qui n'a d'autres fondemens qu'une longue habitude, comme d'une infinité de mauvaises pratiques qui sont souvent dangereuses ou inutiles, dont je crois devoir donner un détail pour le bien de la Société.

FIN.



EXPLICATION

DE LA QUATRIEME PLANCHE.

DU TRAITÉ DE LA MORVE.



FIGURE A.

Représentant l'Ostéologie de la tête, dont on a enlevé en partie les os de la face, pour laisser appercevoir les sinus en général.

1 Les sinus frontaux.
2 Cloison qui sépare les sinus.
3 Sinus hetmoïde.
4 Espace considérable, ou fausse nasale, qui sépare l'os hetmoïde d'avec les cornets inférieurs du nez.
5 Sinus maxillaire supérieur.
6 Cloison osseuse, qui borne latéralement & intérieurement les deux sinus maxillaires d'avec la cavité nasale.
7 Cloison osseuse, qui sépare le sinus supérieur maxillaire d'avec l'inférieur.
8 Sinus maxillaire inférieur.
9 Suture verticale qui partage les os du crâne & de la face en parties égales.



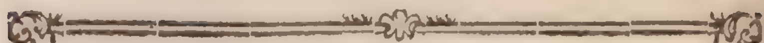


FIGURE B.

La tête coupée verticalement, & vûe dans sa partie intérieure.

1 LEs sinus frontaux, vûs de profil dans toute leur étendue.
2 Cloison osseuse qui sépare les sinus droits d'avec les sinus gauches.
3 Les sinus sphénoïdaux.
4 Sinus hetmoïdaux.
5 Le cornet supérieur du nez.
6 Cornet inférieur du nez.
7 Vaisseaux de differens genres, qui se trouvent parsemés dans l'étendue de la membrane pituitaire qui recouvre ses deux cornets.
8 Replis & enfoncemens du cornet supérieur.
9 Terminaisons des deux cornets du nez avec la peau.
10 Rênure des os palatins maxillaires, pour recevoir l'os vomaire.
11 Le cerveau.
12 Le cervelet.
13 La moëlle allongée.
14 Epaisseur des os du crâne.
15 Partie du trou occipital.

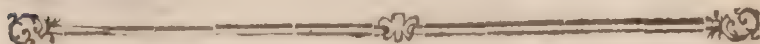


FIGURE C.

Représentant la cloison cartilagineuse du nez, qui sépare les fausses nasales en deux parties égales.

1 PORTION de l'os vomaire, dans lequel la cloison est enchassée.

2 Vaiſſeaux arteriels & veineux qui ſe trouvent dans la ſubſtance de la membrane pituitaire, qui tapiſſe la cloiſon des deux côtés.

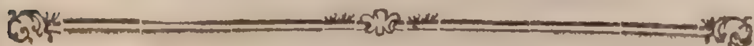


FIGURE D.

La Tête vue de face.

1 OUVERTURE faite par le moyen du trépan, dans la partie la plus ſupérieure du ſinus frontal.
2 Même ouverture faite dans la partie la plus déclive des fauſſes naſales du ſinus maxillaire ſupérieur dans ſa partie la plus haute.
3 Même ouverture faite dans la partie la plus déclive du ſinus maxillaire inférieur.

Nota. Il faut remarquer que ces ſinus communiquent tous enſemble, & que les injections faites au n°. 1. doivent s'écouler par les deux autres ouvertures & par la narrine du même côté.

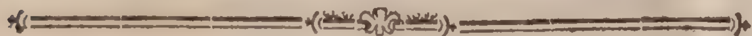
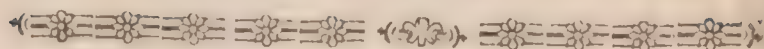


FIGURE E.

Repréſentant une boëte de fer à fumiger par les narrines.

1 CORPS de la boëte.
2 Le chapitaux.
3 Couliſſe par laquelle on met les médicamens propres à fumiger.
4 Eſpece de poële qui reçoit le corps de la boëte.
5 Calotte de fer dans laquelle ſe mettent les médicamens.



EXPLICATION
DE LA CINQUIEME PLANCHE.

Représentant la Musaraigne, & l'Ostéologie de sa tête vue en différens sens.

1 LA Musaraigne.
2 La tête vue de profil.
3 La mâchoire inferieure détachée de la mâchoire supérieure.
4 La machoire supérieure vue postérieurement.
5 La tête vue de face.
6 La tête vue postérieurement avec sa mâchoire inférieure.
7 Proportion ou grandeur naturelle de la tête de la Musaraigne.
8 L'hycoperdon dans son entier.
9 L'hycoperdon ouvert, d'où l'on voit sortir la poudre.



EXPLICATION
DE LA SIXIEME PLANCHE.

Représentant le pied disséqué, vû inférieurement.

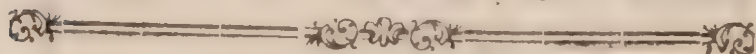


FIGURE A.

Représentant le Sabot.

1 LA muraille de la pince.
2 La muraille des quartiers.
3 La muraille des talons.
4 La sole des talons.

5 La sole des quartiers.
6 La sole de la pince.
7 La fourchette.

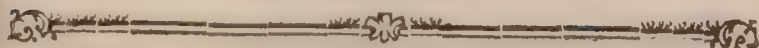


FIGURE B.

Démontrant la sole de corne enlevée de dessus la sole charnue, figure C.

1 CORNE cannelée des talons.
2 Fourchette de corne.

FIGURE C.

1 La chair cannelée des talons de la sole charnue; se recevant réciproquement avec la corne cannelée, n°. 1. Figure B.

FIGURE D.

1 La sole charnue enlevée de dessus la sole charnue.

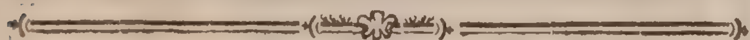


FIGURE E.

Représentant l'os du pied à découvert avec la terminaison du tendon fléchisseur du même os.

1 EPAISSEUR de la muraille.
2 Prolongation de cette muraille.
3 Porosité de l'os du pied, dans laquelle s'implantent les fibres de la sole charnue.
4 Direction des fibres du tendon fléchisseur, & leur terminaison à l'os du pied.
5 Les deux éminences supérieures de l'os coronaire, vûes postérieurement.

10 Division de l'artere coronaire, qui va se distribuer dans la substance de la fourchette charnue.
11 Division de la veine canoniere.
12 Nerf canonier.
13 Les cartilages de l'os du pied.
14 Arteres & veines pédales entrant dans la substance de l'os du pied.
15 Anastomose des veines coronaires.



FIGURE K.

Représentant l'Ostéologie de la même jambe.

1 L'Os du canon.
2 Les os styloïdes.
3 Eminences arrondies de l'os du canon, s'articulant avec l'os du paturon.
4 L'os du paturon.
5 Les conduits de l'os du paturon.
6 L'os coronaire.
7 L'os de la noix.
8 L'os du pied.
9 Ligne saillante donnant attache au tendon fléchisseur de l'os du pied.
10 Trous par lesquels passent l'artere & les veines pédales.
11 Différens trous par lesquels sort la distribution des arteres & veines pédales.



EXPLICATION.

EXPLICATION
DE LA SEPTIEME PLANCHE.

Représentant le pied disséqué vû antérieurement.

FIGURE A

1 L'Os du canon.
2 Le tendon extenseur de l'os du pied.
3 Portion tendineuse servant de ligament au tendon extenseur de l'os du pied.
4 Ramification de l'artere canoniere rampante sur la partie antérieure de l'os du canon.
5 La veine pâturoniere vûe antérieurement.
6 L'extrêmité antérieure de l'os du paturon.
7 Artere coronaire recouvrant le tendon extenseur.
8 Veine coronaire s'anastomosant avec leurs congeneres, & entrant dans la substance de la chair de la couronne.
9 La muraille.
10 La chair cannelée.
11 La chair de la couronne.

FIGURE B.

1 L'os du canon.
2 Le tendon extenseur de l'os du pied.
3 L'os du paturon.
4 Ramification de l'artere paturoniere.
5 Distribution des veines coronaires allant sur la surface de l'os du pied.
6 Artere coronaire.
7 La chair cannelée.
8 L'os du pied dont on a enlevé la chair cannelée.
9 Nerf paturonier.

FIGURE C.

1 L'os du canon.
2 Subſtance cartilagineuſe & arrondie de la partie inférieure de l'os du canon.
3 L'os du canon.
4 L'os coronaire.
5 Eminence antérieure de l'os du pied, donnant attache au tendon extenſeur.
6 L'os du pied.
7 Eminence donnant attache au cartilage latéral de l'os du pied.
8 Différens trous par leſquels ſort la diſtribution des vaiſſeaux ſanguins.

FIGURE D.

Démontrant la même extrémité vue latéralement.

1 L'os du canon.
2 Cavité de l'os du canon, pour loger la moëlle.
3 Ligament latéral de l'os du canon avec l'os du paturon.
4 L'os du paturon.
5 Ligament latéral de l'os du paturon avec l'os coronaire.
6 La chair cannelée.
7 Tendon fléchiſſeur de l'os du pied.
8 Tendon ligamenteux de l'os du paturon.
9 a Tendon du paturon.
9 b Partie du tendon fléchiſſeur de l'os du paturon, ſervant de gaine au tendon fléchiſſeur de l'os du pied.
10 Tendon extenſeur de l'os du pied.
11 Arteres canonieres.
12 Veines paturonieres.
13 Artere & veine paturonieres.

14 Nerfs pâturoniers.
15 Les cartilages de l'os du pied.
16 Nerfs canoniers.
17 Division de l'artere coronaire.
18 Tendon extenſeur & abducteur de l'os du pâturon.

FIGURE E.

1 L'os coronaire.
2 Les facettes cartilagineuſes de l'os coronaire.
3 L'os du pied.
4 Terminaiſon du tendon extenſeur à l'os du pied.
5 Les cartilages de l'os du pied.

PLANCHE VII.

Repréſentant des Fers de différens Pays ; voyez la Planche.

EXPLICATION.

DE LA HUITIEME PLANCHE.

Repréſentant pluſieurs formes de Fers dont on doit ſe ſervir, tant pour la conſervation des pieds, que pour leur rétabliſſement.

1 BON pied ferré à croiſſant, dont la muraille des talons excéde les talons ; cette ferrure eſt propre pour aller ſur toute ſorte de terrein.

2 Quartier foible, ferré de maniere que tout le poids du corps porte ſur la branche de dehors & ſur la voute du fer, de façon que le quartier de dedans ne poſe pas à terre, en

obſervant que l'éponge de dedans ſoit mince.

3 Fer à cercle pour les cheveaux de ſelle.

4 Pied ferré à cercle ; cette ferrure eſt propre pour aller ſur le pavé ſec & plombé.

5 Fer à demi-cercle pour un cheval de trait ou de brancard qui ira ſur le même terrein.

6 Fer pour un cheval qui a une ſeime & une bleime.

7 Fer pour un cheval qui ſe coupe.

8 Fer pour un cheval deſſolé & que l'on panſe.

9 Fer échancré à l'éponge, pour un cheval encloué au talon.

10 Fer échancré au milieu de la branche, pour un cheval encloué au quartier.

11 Fer échancré au corps, pour un cheval encloué en pince.

Nota. Il faut remarquer que les trois fers précédens ſont faits de maniere que l'on ne ſoit pas obligé de les déferrer chaque fois que l'on les panſe.

12 Fer couvert pour un cheval nouvellement deſſolé, dont on veut ſe ſervir

13 Fer à tout pied.

14 Fer couvert pour la chaſſe, & pour éviter les chicots.

15 Fer de mulets.



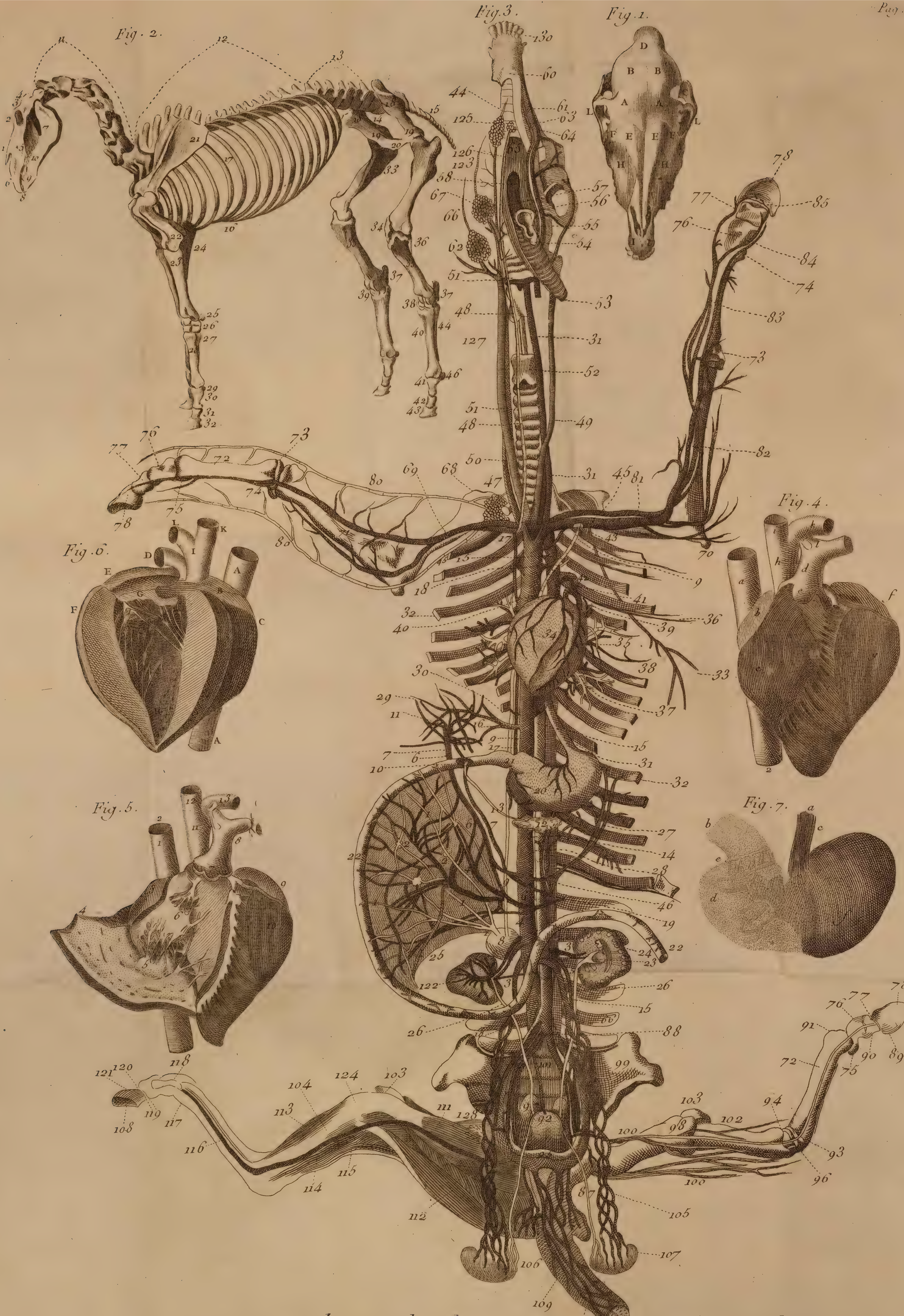


Figure Anatomique représentant le cours des alimens, et la route qu'ils observent dans le corps du Cheval, pour procéder à la circulation du Sang.



EXPLICATION
DE LA NEUVIEME PLANCHE.

Table des Chevaux imparfaits.

FIGURE A

1 PORTANT au vent, ou cheval portant la tête
2 Oreille longue & mal placée.
3 Les yeux petits.
4 Les narrines peu fendues.
5 Sifleur.
6 Tiqueux.
7 Plaie au palais, provenant du lampas, ou feve que l'on a ôtée.
8 Barres offensées.
9 Langue petite.
10 Glande de morve.
11 Fistules aux avives.
12 Col allongé.
13 Fistule à la saignée du col.
14 Loupe au col.
15 Garot bas.
16 Dos de carpe.
17 Côte plate.
18 Fort trait, ou flanc retroussé.
19 Elancé.
20 Chevillé, ou serré dans son devant.
21 L'épaule attachée.
22 Bouton & corde de farcin.
23 Loupe au coude.
24 Montrant le chemin de S. Jacques, ou faisant des armes.

25 Suros.
26 Loupe ſur le boulet.
27 Seime ou quartier.
28 Nerferure.
29 Long jointé.
30 Fourmilliere.
31 Faux quartier.
32 Croupe avalée.
33 Queue de rat.
34 Farcin.
35 Foureau petit.
36 Fiſtule au ſcrotum ou au foureau.
37 Varice provenant de la veine que l'on a barrée.
38 Veſſigon en-dedans.
39 Solandre.
40 Eparvin.
41 Canon menu.
42 Pinçart.
43 Paſſe campagne, ou caplet.
44 Jardon.
45 Mule traverſine.
46 Grape.
47 Javart dans le pâturon.
48 Seime en pied de bœuf.
49 Huché ſur ſon derriere.

FIGURE B.

1 Portent bas, ou cheval portant la tête baſſe.
2 Oreillard, ou oreilles panchées.
3 Les ſalieres creuſes.
4 Les yeux larmoyans.
5 Fiſtule lacrymale.
6 Dragon.
7 Chanfrein renfoncé.
8 Le bout du nez gros.

9 Chancre.
10 Ecoulemens des narines.
11 La lévre ſupérieure groſſe.
12 La langue pendante.
13 Langue coupée.
14 La lévre inférieure pendante.
15 Groſſe ganache.
16 Joues charnues.
17 Les glandes parotides ou avives.
18 Taupe.
19 Col court.
20 Col d'ache.
21 Fauſſe encolure.
22 Le goſier pendant.
23 Le garot gros.
24 Enſellé.
25 Le rein bas.
26 Flanc ſerré.
27 Pouſſif.
28 Ventre de vache.
29 Hernie ventrale ou exomphale.
30 Teſticules pendantes ou mal trouſſées, fiſtule aux bourſes.
31 Piſſant dans ſon fourreau.
32 Epaule trop charnue.
33 Loupe au poitrail.
34 Avant-bras menu.
35 Malandre.
36 Tendon collé ſur l'os.
37 Canon menu.
38 Droit ſur ſon devant.
39 Atteinte encornée.
40 Couronné.
41 Fuſée.
42 Molette.
43 Cercle, ou cordon.

44 Cornu, ou la hanche haute.
45 Cuiſſe plate.
46 Jambes menues.
47 Veſſigon.
48 Solandre.
49 Molette.
50 Javart ſimple dans le paturon.
51 Javart encorné.
52 Varice.
53 Javart nerveux.
54 Poireaux.
55 Avalure.
56 Sous lui, ou les quatre jambes enſemble.
57 Bouton & corde de farcin.
58 Sifflet ou roſſignol.
59 Fiſtules à l'anus.
60 Arqué.

FIGURE C.

Pied fourbu, dont la ſole de corne eſt crevée, & laiſſe appercevoir les parties internes altérées de la pince.

1 Sole de la pince.
2 La fourchette.
3 La ſole des talons bombée, ou ce que l'on appelle oignons.
4 La ſole charnue.
5 L'os du pied.
6 La corne cannelée épaiſſie & détachée de la chair cannelée.
7 Muraille.

FIGURE D.

1 Pied encaſtelé.
2 Talon ſerré.

3 Quartier ſerré.
4 Bleime.

FIGURE E.

Repréſentant le pied plat.

1 Sole bombée.
2 Oignon.
3 Pied foible, ou muraille mince.
4 Muraille des talons renverſée en huître à l'écaille.
5 Sole des talons très-minces & détruits par l'oppreſſion de la muraille.

Ein de l'explication des Planches.



TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES ARTICLES.

INTRODUCTION.

PREMIERE PARTIE.

L'HIPPOTOMIE EN GÉNÉRAL.

SECONDE PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

DES MALADIES INTERNES DU CHEVAL.

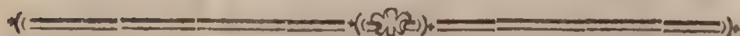


QUATRIEME PARTIE.

DES MALADIES EXTERNES DU CHEVAL.

CHAPITRE XV.

X. *De



CINQUIEME PARTIE.

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre l'*Hyppotomie* : cet Ouvrage m'a paru mériter l'attention des personnes qui s'adonnent à cette partie, & être utile au Public ; je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 14 Août 1764.

LEBAS.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos Amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre Amé le Sieur LAFOSSE Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre, *Instructions de Maréchallerie*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Letres de Privilèges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui aura droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Pa-

ris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1715 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Vice-Chancelier & Garde des Sçeaux de France, le Sieur de Maupeau, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & féaux Conſeillers-Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le douzieme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſix, & de notre Régne le cinquante-unieme. Par le Roi, en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Régiſtre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 351, *fol.* 441, *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défenſes, art. IV.* à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, *& à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'Article* 108 *du même Réglement. A Paris, ce* 4 *Mart* 1766.

LECLERC, *Adjoint.*

AVIS AU RELIEUR

Pour placer les Planches.





